LES CONSEILS

D'UN CONSTITUANT DE 89

A LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

« C'était peu de jours après le retour de Varennes;... lorsque j'entrai, la reine dit au jeune dauphin : — Mon fils, connaissez-vous monsieur? — Non, ma mère, répondit l'enfant. — C'est M. Malouet, reprit la reine; n'oubliez jamais son nom. » En empruntant cette épigraphe aux précieuses pages dont il avait le dépôt, l'éditeur des *Mémoires* de Malouet n'a pas obéi seulement à une inspiration de piété filiale et de légitime orgueil; il y a là une pensée politique dont l'application est aujourd'hui plus éclatante que jamais. Lorsque parut, il y a six ans, la première édition de cet ouvrage, notre illustre collaborateur M. Charles de Rémusat en prit texte pour une de ces vigoureuses études où il excelle. C'était le moment où une étrange assertion était devenue le lieu-commun de certains publicistes; on prétendait que la révolution française, indifférente à la liberté politique, n'avait jamais poursuivi d'autre but que l'établissement de l'égalité civile. M. de Rémusat, invoquant les confidences du plus sage, du plus circonspect des hommes de 89, remit la vérité dans tout son jour. Non certes, l'égalité civile, si désirable, si indispensable qu'elle soit, n'était pas le seul bien dont la conquête avait soulevé la France nouvelle contre l'ancien régime. Le despotisme s'accommode parfaitement de cette égalité qui, nivelant tout pour tout abaisser, favorise toutes les usurpations. Si l'on veut que l'égalité ne devienne pas un instrument de servitude, il faut qu'elle ait son contre-poids dans la liberté. Les hommes de 89, dans leur impatience de détruire tant d'odieux priviléges, ont pu ne pas se rendre un compte précis de ces idées; ils ont pu commettre et ils ont commis les fautes les plus regrettables, ils se sont précipités dans

les erreurs les plus funestes au pays; jamais ils n'ont pensé que la liberté politique dût être sacrifiée à l'égalité civile. L'égalité était pour eux la condition première de la liberté, comme la liberté devait être la garantie suprême de l'égalité; *ex unitate libertas.* Voilà ce que M. de Rémusat avait démontré d'une façon magistrale. Précisément à l'heure où il écrivait ici même ces fortes pages, un mouvement irrésistible préparait la transformation de l'empire, et bientôt le retour des institutions libérales était salué par de généreuses espérances. Bien qu'il y eût comme toujours des *intransigens* (on les appelait alors les irréconciliables), les passions des partis semblaient en train de s'apaiser. Voilà le moment que choisit M. de Rémusat pour rappeler à tous, au gouvernement comme au pays, les conditions de cette tentative, c'est-à-dire pour faire apparaître en pleine clarté, d'après les mémoires de Malouet, le véritable but de la révolution française. Le constituant qui avait toujours été un modèle de sagesse et de modération, le monarchiste libéral que Marie-Antoinette présentait à son fils en disant : « C'est M. Malouet, n'oubliez jamais son nom, » un tel homme pouvait être invoqué en témoignage auprès des esprits les plus timides ou les plus circonspects.

Aujourd'hui paraît la seconde édition des *Mémoires* de Malouet (1), et cette édition, avec les documens nouveaux qui la complètent, fournit des applications aux circonstances actuelles, comme la première en fournissait à la France d'il y a cinq ans. En 1869, les leçons du sage Malouet s'adressaient aux hommes qui interprétaient faussement le rôle de la monarchie issue de 89; en 1874, elles s'adressent à ceux qui tant de fois déjà ont rendu impossible la réconciliation de la France avec la monarchie de l'ancien régime. Parmi les hommes qui s'obstinaient à considérer l'égalité civile comme l'unique but de la révolution française, que devaient penser les esprits vraiment sincères lorsqu'on leur faisait voir un Malouet, ce type de droiture et de prudence, inflexiblement dévoué aux principes de la liberté politique? Parmi ceux qui s'obstinent sous nos yeux à faire de la maison de France je ne sais quel cloître fermé au mouvement du dehors, je ne sais quelle chartreuse où s'enfermerait un peuple fatigué de vivre, que penseront les âmes intelligentes et loyales en écoutant les conseils de celui que la reine Marie-Antoinette signalait d'une voix si expressive à la reconnaissance de son fils? J'avoue, pour ma part, que ces paroles de la reine retentissent d'une façon étrange à mes oreilles; quand je les rapproche de tout ce qui a suivi, quand je les place en regard de tant de leçons terribles et d'expiations tragiques, il me semble y voir encore bien plus de

(1) *Mémoires de Malouet, publiés par son petit-fils le baron Malouet,* 2 vol. in-8°, 1874; E. Plon.

force, bien plus de sens, que la scène ne pouvait le comporter, et je crois entendre la malheureuse reine signaler ce grand citoyen, non pas au dauphin seulement, mais à la France de l'avenir.

I.

Malouet venait d'atteindre sa cinquantième année quand la révolution, l'arrachant au demi-jour d'une vie d'études, le jeta sur la scène politique. Ayant beaucoup vu, beaucoup médité, il y apporta dès le premier jour des opinions très fermes qu'il n'eut pas besoin de modifier par la suite. C'est chose rare qu'une telle rectitude au milieu d'une crise qui bouleversait le monde; l'exemple en est peut-être unique. L'impression que donnera la vie entière de Malouet se révèle au début même de ses confidences. Ne cherchez dans le récit de sa jeunesse aucun de ces traits de nature, de ces accens personnels, qui mettent en relief une physionomie et font le charme des mémoires. Il n'y a là ni sentiment d'art, ni talent particulier d'écrire; mais quelle conscience à la fois solide et ingénue! Sa modestie n'a rien d'affecté; c'est le ton d'un homme qui, sachant bien ce qu'il vaut, se préoccupe avant tout du vrai, du juste, et l'exprime le plus naturellement du monde. On est séduit tout d'abord par cette candeur lorsqu'il raconte ses premières années, et si l'on regrette en ce tableau des couleurs plus vives, on est heureux de penser qu'une si complète absence de prétention promet la fidélité la plus scrupuleuse quand il parlera enfin des choses de 89. Témoin et acteur dans cette grande histoire, Malouet a droit à la confiance de tous.

Ce n'est pas à dire que ces *Mémoires*, même dans la partie consacrée aux trente années qui précèdent la révolution, soient dépourvus d'intérêt. Je ne conseillerais à personne d'aller droit au neuvième chapitre, intitulé *les Cahiers*, sans s'arrêter aux études, aux voyages, aux services diplomatiques et administratifs de cet excellent homme. C'est toute une image d'une bonne partie du XVIIIe siècle. On y voit combien cette société, où tant de choses tombaient en ruines, conservait encore de saines traditions et de vertus patriotiques. Né dans une condition médiocre, issu d'une modeste famille de magistrats de province, Pierre-Victor Malouet ne dut qu'à son mérite propre, à sa conscience, à son application infatigable, l'honneur d'être envoyé plus tard aux états-généraux par l'unanime suffrage de ses concitoyens. Il vit le jour à Riom le 11 février 1740. Après des études bien insuffisantes au collége de sa ville natale, il fut appelé à Juilly par son oncle Pierre-Antoine Malouet, oratorien de grand mérite, qui professait la philosophie dans la maison de Malebranche. C'est ce même oncle qui, peu d'annés après, le voyant tout occupé de vers, de tragédies, de comédies, et

beaucoup plus engagé qu'il ne convenait dans les plaisirs de la vie parisienne, l'arracha brusquement à ces dissipations en obtenant du comte de Merle, nommé ambassadeur en Portugal, qu'il l'attachât à ses bureaux. Le bon oratorien mena lestement l'affaire. Un jour, le jeune émancipé est invité à dîner chez le comte et la comtesse de Merle. Dans cet examen qu'il subit à son insu, il plaît à ses hôtes et se trouve agréé sur l'heure. Le soir même, son oncle fait porter chez lui des habits neufs, sans oublier une bourse suffisamment garnie; trois jours après, le jeune chancelier du consulat de Lisbonne est en route pour le Portugal avec son noble patron. Il avait pris son goût du théâtre pour une vocation poétique, il avait cru aussi que les succès mondains suffiraient à sa destinée; avec quelle promptitude il se retrouve lui-même quand il se voit tout à coup placé en face d'une tâche sérieuse! Le voilà s'appliquant aux affaires, étudiant l'histoire, la politique, le commerce. Il a pour compagnon de travail un jeune élève diplomate et pour directeur le secrétaire de l'ambassade. Laissons-le parler un instant, c'est à lui de nous dire comment ce nouveau plan de vie le transforma tout entier. « Je recommençai là mon éducation. Ce fut un bienfait inappréciable pour moi que cette vie intérieure toute différente de celle que j'avais menée auparavant. La nécessité d'une bonne contenance, d'une conduite mesurée et d'une circonspection habituelle dans une société d'un ordre supérieur, redressa tous mes écarts d'imagination et calma une vivacité de caractère qui sans ce secours m'eût fréquemment conduit à l'étourderie. J'appris à me taire, à écouter attentivement ce qui valait la peine d'être retenu, à m'ennuyer quelquefois sans en avoir l'air, enfin à dissimuler mes premières impressions, qui m'avaient jusque-là dominé. J'étais le plus jeune et le plus questionneur de l'ambassade... »

Ce jeune homme grave, attentif, déjà si maître de lui-même et si avide de s'instruire, eut l'occasion de voir de très près un des personnages les plus singuliers du XVIII[e] siècle. L'histoire connaît les actes du marquis de Pombal; ni les attaques passionnées ni les apologies ardentes n'ont fait défaut au hardi réformateur portugais. Parmi tant de témoins qui l'ont apprécié en sens contraire, le jugement de Malouet mérite une place à part. Peu de temps avant son arrivée à Lisbonne, deux événemens graves, la conspiration du duc d'Alveiro et la proscription des jésuites, avaient causé une vive émotion dans le pays. Malouet, *le plus questionneur de l'ambassade*, était curieux de renseignemens sur ces deux points; chaque fois qu'il essaya d'en dire un mot, il ne reçut que des réponses évasives et ne vit que des physionomies terrifiées. Cela même était déjà un renseignement assez expressif. Aucun Portugais n'osait parler des affaires publiques, et parmi les étrangers bien peu s'y hasardaient.

Malouet finit cependant par soupçonner que l'on ne croyait guère à la conspiration du duc d'Alveiro, et qu'on y voyait généralement une sinistre comédie arrangée par le marquis de Pombal. L'attaque à main armée dirigée contre le roi Joseph Ier dans la nuit du 3 septembre 1758, le coup de fusil tiré sur la voiture royale, tout cela, selon l'opinion courante, devinée plutôt que recueillie par l'observateur, n'était qu'une mise en scène au moyen de laquelle le terrible ministre avait voulu écraser ses ennemis. Le duc d'Alveiro, accusé de régicide, et cinq autres gentilshommes appartenant, comme lui, à l'illustre famille des Tavora, périrent sur l'échafaud. C'étaient les plus grands seigneurs du Portugal, par conséquent les plus grands adversaires de Pombal et de sa politique niveleuse.

On ne conteste plus aujourd'hui l'attaque nocturne du 3 septembre 1758, on ne nie plus les coups de fusil tirés sur une voiture où se trouvait par hasard le roi Joseph; s'il y a encore bien des obscurités dans cette histoire, ce n'est pas notre affaire de les dissiper. Le témoignage de Malouet n'en a pas moins sa valeur. Les soupçons qu'il avait compris à demi-mot étaient entretenus dans la société portugaise non-seulement par l'idée qu'on se faisait du marquis de Pombal, mais par la manière étrange dont la procédure avait été conduite. C'est ce que Malouet, pour sa part, constate avec autant de loyauté que de précision quand il expose ainsi ses conjectures : « J'ai lu depuis tout ce que les mémoires du temps ont publié, il n'en est point, à ma connaissance, qui accuse le marquis de Pombal, qui mette en doute la conjuration ; mais ce que j'ai vu de la faiblesse et de la nullité du roi, de la tyrannie du ministre, de l'audace et de la violence de son caractère, me disposait à croire qu'il n'était point de noirceur dont il ne fût capable. » D'ailleurs, si le marquis de Pombal n'a pas inventé la conjuration du duc d'Alveiro pour décapiter l'aristocratie portugaise, on sait avec quel mélange de fureur et d'hypocrisie il exploita cette aventure pour décréter la proscription des jésuites. Est-il besoin de rappeler la mort du père Malagrida? Accusé d'être le principal instigateur du complot, il fut brûlé trois ans plus tard dans un *auto-da-fé*. L'inquisition portugaise, instrument servile du marquis de Pombal, avait condamné le malheureux jésuite non pas comme régicide, mais comme hérétique. « L'excès du ridicule et de l'absurdité, dit très bien Voltaire, fut joint à l'excès d'horreur. »

Dans ces premières observations que lui fournit le livre du monde, on peut apprécier déjà la justesse naturelle et l'impartialité de Malouet. Ordinairement les apologistes du marquis de Pombal se passionnent pour lui en haine de l'ancien régime ; on lui pardonne sa tyrannie parce qu'il a proscrit les jésuites et frappé au cœur la vieille noblesse. Malouet n'a aucune sympathie pour l'aristocratie

portugaise de 1758, il la voit telle qu'elle est, ignorante, barbare, cupide, aussi dure pour le peuple que servile devant le roi. Un jour, assistant à un combat de taureaux dans une loge voisine de celle du souverain, il le vit se pencher en dehors, puis se retirer aussitôt en riant à gorge déployée. Cette manœuvre se renouvela plusieurs fois. Soupçonnez-vous la cause de cette gaîté bruyante? On ne le devinerait pas en cent. La loge au-dessous était celle des chambellans de la cour. « Nous vîmes très distinctement, dit Malouet, le roi cracher sur un de ces messieurs, qui s'essuyait en riant et en regardant son maître d'un air qui semblait dire : *Tant qu'il vous plaira, sire; je suis trop heureux de vous amuser.* » Naturellement c'étaient les subordonnés qui payaient les frais de cette honte; on redoublait de hauteur pour tâcher d'effacer tant de bassesse. Malouet n'est donc pas dupe, comme beaucoup d'autres, de sympathies imméritées pour cette noblesse avilie lorsqu'il accuse le despotisme du marquis de Pombal. Ce terrible homme lui paraît supérieur à tout ce qui l'entoure par la finesse de l'intelligence et la ténacité du caractère. Faut-il dire pour cela que c'était un grand ministre, comme on l'a si souvent imprimé? Non certes. Pombal avait dominé le roi, écrasé la noblesse, réduit la nation à une servile obéissance; mais qu'avait-il fait de ce pouvoir? « Tous les départemens, dit Malouet, marine, guerre, police, commerce, la culture, les manufactures, les sciences et les arts, enfin tout ce qui compose un gouvernement était dans une condition déplorable. » Le jeune diplomate a gardé une telle impression de cette figure sinistre que son récit, ordinairement si pâle, s'anime par instans et se colore. Bien que le portrait soit seulement indiqué, les touches vigoureuses n'y manquent pas. Il lui suffit de quelques traits pour peindre la terreur de tous et l'hypocrisie du despote : « il baisait, dit-il, la main de son confesseur, qui ne l'approchait qu'en tremblant. » Malouet n'eût pas approuvé les historiens qui font du marquis de Pombal un Richelieu barbare. Richelieu avait constamment en vue la grandeur de la France; il n'est pas sûr que le marquis de Pombal ait jamais songé à autre chose qu'à la puissance du marquis de Pombal. Quand la guerre éclata en 1762, le Portugal n'avait pas 10,000 hommes de troupes, aucun régiment n'était complet, les soldats, mal vêtus, mal payés, étaient pris dans la lie de la nation; on les voyait demander l'aumône.

Peu de temps après son séjour à Lisbonne, Malouet quitte la diplomatie pour l'administration. Il entre aux bureaux de la marine. Ayant mis la main sur la correspondance de Colbert, il s'y plonge, il en fait des extraits, il ne se lasse pas d'admirer cette sûreté de coup d'œil et cette sagesse magistrale; c'est Colbert qui lui apprend son métier. Le voilà bientôt commissaire de la marine, ordonnateur

au Cap, et chargé de missions importantes dans les colonies. Ses voyages à Saint-Domingue, à la Guyane, à Cayenne, à Surinam, nous le montrent occupé de grandes affaires et toujours méditant en philosophe pratique sur les meilleures conditions des sociétés humaines. Toutes les épreuves qu'il traverse ne font que développer en lui l'horreur du despotisme avec le goût de l'ordre et de la justice, c'est-à-dire de la vraie liberté. Ces explorations lointaines, entremêlées de retours en Europe, ne durèrent pas moins de vingt années; il y fit quelquefois de singulières rencontres. En 1777, comme il parcourait la Guyane, cherchant un emplacement propice pour l'établissement d'une grande compagnie agricole, il trouva dans un îlot du fleuve Oyapoc un solitaire qu'il ne s'attendait point à voir en pareil lieu. C'était un Français, un soldat des dernières guerres de Louis XIV, qui, blessé à la bataille de Malplaquet, avait obtenu ses invalides; il avait juste cent ans à la date où Malouet le visita dans son désert. En 1730, encore dans la force de l'âge, il était parti pour Cayenne, avait été économe chez les jésuites, s'était ramassé quelque argent, puis était venu établir une plantation dans les solitudes de l'Oyapoc. Il y avait de cela une quarantaine d'années environ; ses affaires n'avaient pas prospéré. De cette plantation assez considérable, il ne lui restait qu'un petit jardin sur le bord du fleuve; de ses serviteurs, infidèles peut-être et qui l'avaient successivement abandonné, il avait gardé seulement deux vieilles négresses qui le nourrissaient du produit de leur pêche et de la culture du petit jardin. « Il était aveugle et nu, assez droit, très ridé, la décrépitude était sur sa figure, mais point dans ses mouvemens; sa démarche, le son de sa voix, étaient d'un homme robuste: une longue barbe blanche le couvrait jusqu'à la ceinture. » Son nom de baptême était Jacques; on l'appelait Jacques des Sauts, du nom même des lieux qu'il habitait, sa cabane étant située tout près des chutes de l'Oyapoc. Le pauvre vieillard fut très heureux de la visite de Malouet. Ses souvenirs de France se réveillèrent; il lui parla « de la perruque noire de Louis XIV, qu'il appelait un beau et grand prince, de l'air martial du maréchal de Villars, de la contenance modeste du maréchal de Catinat, de la bonté de Fénelon, à la porte duquel il avait monté la garde à Cambray. » Touché de respect et de pitié devant cette ruine vivante, Malouet aurait voulu adoucir les derniers jours du solitaire; si Jacques des Sauts avait consenti à se laisser transporter au fort, des soins meilleurs lui eussent été assurés. Il refusa; les bords du fleuve lui étaient devenus une seconde patrie; il avait besoin de sentir la fraîcheur de ses eaux et d'entendre le mugissement de ses cataractes. Il accepta seulement, sans se faire prier d'aucune façon, une ration quotidienne de pain, de vin et de viande salée. « Avec cela, disait-il

naïvement à son bienfaiteur, je n'ai plus rien à souhaiter en ce monde. »

Comment ne pas songer ici au Chactas des *Natchez?* Le scrupuleux éditeur des mémoires de Malouet, qui a rassemblé avec tant de soin toutes les explications réclamées par son texte, nous fournit au sujet de Jacques des Sauts une curieuse indication littéraire. Montlosier, dans la partie encore inédite de ses *Mémoires*, raconte qu'à Londres, pendant l'émigration, on se réunissait souvent chez la princesse d'Hénin. « Là, dit-il, Delille lisait ses vers, Chateaubriand racontait ses voyages, Malouet parlait des colonies où il avait vécu. » Assurément, dans ses récits de la Guyane, Malouet n'a pas oublié Jacques des Sauts, et Chateaubriand à son tour n'a pas oublié le récit de Malouet. Le Chactas des *Natchez* fait pendant au centenaire de l'Oyapoc; il est venu en France, il a été introduit à Versailles, il a vu Louis XIV, il a vu ses maréchaux, ses ministres, et il dit ses impressions à René l'Européen comme Jacques des Sauts a raconté ses souvenirs à Malouet. Seulement quelle différence de ton! Comme la fiction ici est au-dessous de la réalité! Chactas, — je parle toujours de celui des *Natchez*, — est bien plus étrange que poétique lorsqu'il nous peint à sa manière les personnages du grand siècle; au contraire, rien de plus simple, rien de plus touchant que ce vieux soldat de Villars et de Catinat perdu dans les déserts de la Guyane. Aucune recherche, aucune antithèse entre l'ancien monde et le nouveau; l'élève de Jean-Jacques n'a point passé par là. On n'a sous les yeux que la rude poésie des choses.

Malgré ces curieux épisodes, ce qui domine, on le pense bien, dans la première partie des *Mémoires* de Malouet, c'est le tableau des grandes affaires administratives. Le service de la marine et des colonies sous Louis XVI peut réclamer ici bien des pages qui lui font honneur. On ne s'étonne pas de rencontrer un d'Estaing, un Suffren, et à côté d'eux tant de vaillans hommes de mer, quand on voit l'ardeur d'un Malouet en tout ce qui intéresse l'action navale de la France; il est impossible de ne pas sentir à cette date un souffle généreux, un principe de vie énergique et féconde. C'est de là qu'est sorti Cherbourg, et les historiens même les plus hostiles à Louis XVI n'ont pu lui en contester la gloire. Malouet, dans la mesure de ses fonctions, est bien le contemporain et l'auxiliaire de ces grandes choses.

En 1781, il est nommé intendant de marine à Toulon. Ce serait aux écrivains spéciaux de raconter les services qu'il y a rendus. Pour nous, trop étranger à ces détails, et qui cherchons surtout l'homme, le penseur, le sage, dans l'administrateur infatigable, nous ne signalerons qu'un épisode de son séjour à Toulon. Une

dizaine d'années auparavant, tous ceux qui se préoccupaient des réformes intérieures mettaient leur espoir en Turgot, et c'est ainsi que, dès les premiers mois du règne de Louis XVI, l'illustre intendant du Limousin fut appelé au ministère par la voix même de l'opinion; en 1781, tous ceux qui s'intéressaient au développement de notre marine et de nos colonies avaient les yeux tournés vers l'intendant de Toulon. Parmi les défenseurs de ces grands intérêts, on sait quelle place occupait alors l'auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes*. L'abbé Raynal jouissait encore d'une renommée qui devait bientôt s'évanouir pour toujours; il était considéré comme un des patriarches de la philosophie. Depuis la mort de Voltaire et de Rousseau, après que Diderot eut disparu à son tour, il n'y avait pas de nom plus populaire dans la littérature militante. Son livre, dont les déclamations sont pour nous illisibles, faisait grande figure avant 89; à regarder les choses en bloc, cet immense répertoire de faits relatifs au commerce, aux colonies, aux établissemens maritimes, avait l'air d'un monument. On savait gré à un philosophe d'avoir tant de connaissances précises et de marcher de pair avec les hommes du métier; on savait gré à l'homme du métier de parler avec tant de feu la langue des philosophes. Ce n'était pas la philosophie assurément, c'était le goût des mêmes études qui avait rapproché Raynal et Malouet. En 1785, l'abbé Raynal, banni depuis quatre années par un arrêt du parlement, avait obtenu la permission de revenir en France. Il était alors auprès de Frédéric le Grand. Il écrivit de Berlin à Malouet pour lui annoncer sa visite. Un jour qu'il y avait brillante réunion dans les salons de l'intendance, on annonça tout à coup l'abbé Raynal. Vous devinez la surprise de tous, ce fut un vrai coup de théâtre. L'escadre hollandaise, commandée par l'amiral Kingsbergen, croisait alors dans la Méditerranée pour la répression des pirates barbaresques. Les hôtes de Malouet ce jour-là, c'étaient l'amiral et son état-major, puis les officiers d'un vaisseau de guerre suédois qui se trouvait aussi en rade, sans compter un grand nombre de nos brillans marins. Pour tous ces hommes, et pour les étrangers autant que pour nos compatriotes, l'abbé Raynal était la philosophie en personne, une philosophie qui avait porté les idées de la France aux extrémités de la terre. « Partout, a dit Michelet, au fond de la mer des Indes, dans la mer des Antilles, on dévorait Raynal. Son livre pendant vingt années fut comme la Bible des deux mondes. » Présenté à l'amiral Kingsbergen, l'abbé Raynal se met aussitôt à l'attaquer sur la question des bouches de l'Escaut, la grande querelle du moment entre la Hollande et l'Autriche. Il résume les argumens des deux parties, expose le pour et le contre, cite les traités, les contre-traités, conclut enfin, à la joie de l'amiral ébloui et charmé, que l'intérêt de la

France est de soutenir les droits de la Hollande. Il parlait depuis trois heures, quand l'idée lui vint qu'il était à jeun depuis le jour précédent; il ne se nourrissait que de lait et n'avait pu en trouver sur sa route.

On pense bien que les soins ne lui manquèrent pas à l'intendance de Toulon. Il était venu faire une visite à Malouet, il demeura chez lui trois ans. Nul hôte n'était moins incommode. Il travaillait dix ou douze heures par jour; Malouet ne le voyait que le soir et « n'en avait jamais trop. » Sa mémoire était prodigieuse ainsi que sa facilité de parole. Il avait sur tous les sujets des anecdotes politiques, littéraires, des exemples tirés de l'histoire, des théories qui se recommandaient de la pratique. Sa tête était une encyclopédie; c'est par là qu'il avait séduit Diderot. Au reste, il était en train de modifier sérieusement ses idées, et plus il s'éloignait de Diderot, plus il se rapprochait de Malouet. Il regrettait bien des pages de son livre. Quand on lui en parlait, il détournait la conversation, comme s'il eût chassé de mauvais souvenirs. Les principes qui se répandaient en France à la suite de la guerre d'Amérique lui causaient une sorte d'épouvante. Ce grand réformateur, en passant ses idées au crible, s'apercevait qu'au fond il était monarchiste; il ne craignait même pas de donner à la monarchie l'autorité la plus forte, à la condition qu'elle fût toujours dirigée par la loi. Il définissait la monarchie *une volonté légale dirigée vers le juste et le bien.* D'un côté, l'exemple de Frédéric le Grand, qu'il avait vu de si près et sur lequel il ne tarissait pas,—de l'autre, les conversations du sage Malouet, semblent l'avoir amené peu à peu à cet essai de conciliation entre les principes opposés.

Aux approches de 89, l'abbé Raynal eut comme une vue prophétique des abîmes de 92. Chose étrange, à l'heure où tant de généreux esprits, même dans les classes privilégiées, saluaient avec enthousiasme les transformations nécessaires, le vétéran des batailles philosophiques avait perdu tout espoir. Lorsque Malouet fut envoyé aux états-généraux par les électeurs de Riom, sa ville natale, il passa par Marseille en se rendant à son poste et y vit l'abbé Raynal, qui s'y était retiré depuis plusieurs mois. L'abbé lui dit : « Je vous aurais détourné de votre projet, si vous aviez fait la même faute que moi, de vous signaler parmi les enthousiastes de la liberté et tous ceux qu'on appelle ou qui se disent les philosophes. Dans l'état actuel des choses, je ne puis servir ni le peuple ni le roi. Le premier croirait que je me suis vendu à la cour, si je parlais autrement que mon livre, et la cour se défierait de moi comme d'un ennemi, si je voulais défendre l'autorité légitime. Ainsi je me refuse obstinément à toute proposition de députation; mais vous, qui m'avez parlé raison quand je m'en écartais, allez essayer son langage; je souhaite

qu'il réussisse, mais je l'espère peu. » Tels furent les adieux de l'abbé Raynal et de Malouet à la veille de la terrible crise. Trois ans plus tard, Malouet, membre de l'assemblée constituante, faisait lire à la tribune la fameuse protestation de son ami contre les actes de l'assemblée; nous aurons à rappeler tout à l'heure cette dramatique séance.

II.

Les dispositions que Malouet apportait aux états-généraux peuvent se résumer en ces termes : aversion profonde pour l'ancien régime, attachement inébranlable à la monarchie. C'était la passion de la justice dans un esprit sensé, pratique, clairvoyant, en garde contre toute illusion. Il avait combattu à Marseille les noirs pressentimens de Raynal; dès son arrivée à Paris, l'effervescence publique, le trouble des idées, les fureurs aveugles mêlées aux aspirations généreuses, lui inspirèrent une véritable terreur. La cause qu'il avait embrassée de toute son âme n'exigeait pas seulement une haute sagesse politique, elle demandait les vertus les plus rares, abnégation, patriotisme, sacrifice de ses intérêts propres à l'intérêt commun, et, chose plus difficile encore peut-être, sacrifice de ses idées personnelles aux nécessités de la situation. Or que trouvait-il partout au lieu de cet esprit de prudence et de ces inspirations de vertu? Des âmes en délire, les meilleurs sentimens pervertis par l'ignorance, la fièvre de l'esprit public entretenue et exaspérée par l'insolence des privilégiés, nul moyen de rester calme, nul espoir de concilier les classes et de constituer enfin une nation maîtresse d'elle-même. Dans le sentiment de son impuissance, Malouet fut tenté de donner sa démission. Il résista par devoir à ces pensées de découragement. Résigné d'avance aux injures de tous les partis, il résolut d'accomplir sa tâche de chaque heure, de travailler sans relâche à calmer les passions, à éclairer les esprits, à poursuivre l'œuvre des Turgot, des Malesherbes, à transformer la vieille monarchie sans la détruire, à fonder la vraie liberté politique. De 89 à 92, voilà le résumé de sa vie; Malouet n'a quitté son poste que le jour où tout s'est écroulé.

Puisque nous n'avons pas le loisir de suivre Malouet dans le détail de ses discussions et de ses votes, nous voulons du moins emprunter à ses mémoires les faits les plus caractéristiques. En voici un qui ne manque pas d'intérêt; il s'agit de la question si controversée des rapports de Mirabeau avec le gouvernement. Est-ce le ministère qui a essayé d'abord d'attirer à lui Mirabeau? Est-ce Mirabeau qui dès 89, effrayé du péril de la France, a offert de se concerter avec le ministère pour défendre la monarchie? Nous laissons de côté la grossière légende démocratique d'un Mirabeau traître à

la cause de la révolution et vendu aux intérêts de la cour. Les circonstances révélées par Malouet sont relatives à l'année 1789 et montrent nettement quel était au début de la lutte le programme politique du grand orateur. M. Thiers affirme dans son *Histoire de la révolution* que Malouet, ami de Necker et lié avec Mirabeau, avait voulu les mettre tous deux en communication, que Mirabeau s'y était refusé, qu'il finit cependant par y consentir, et que Malouet l'introduisit chez le ministre. Or voici la vérité : Malouet n'était pas lié avec Mirabeau, il ne l'estimait point, le regardait comme un homme dangereux, et se tenait éloigné de lui en toute occasion. A ce moment-là même, c'est-à-dire dès les premières semaines de la réunion des états-généraux, Mirabeau avait distingué Malouet dans la foule, sans que Malouet s'en doutât le moins du monde. Un jour, vers la fin du mois de mai 1789, deux Genevois, MM. Duroveray et Dumont, arrivent chez Malouet, qu'ils avaient connu en Suisse, et lui demandent une entrevue pour Mirabeau, leur ami. Mirabeau, disaient-ils, avait à lui parler de choses importantes. L'entrevue aurait lieu soit chez Mirabeau, soit chez Malouet, selon les convenances de ce dernier; mais c'est Malouet lui-même qu'il faut entendre ici.

« Je leur répondis assez gauchement que j'aurais de la répugnance à recevoir M. de Mirabeau chez moi ou à aller le chercher chez lui, mais que je me rendrais volontiers chez eux le soir même, ce qui fut accepté, et ils assistèrent à la conférence. Voici ce qui s'y passa : — Monsieur, me dit M. de Mirabeau, je viens à vous sur votre réputation, et vos opinions, qui se rapprochent plus des miennes que vous ne pensez, déterminent ma démarche. Vous êtes, je le sais, un des amis sages de la liberté, et moi aussi; vous êtes effrayé des orages qui s'amoncellent, je ne le suis pas moins. Il y a parmi nous plus d'une tête ardente, plus d'un homme dangereux. Dans les deux premiers ordres, dans l'aristocratie, tout ce qui a de l'esprit n'a pas le sens commun, et parmi les sots j'en connais plusieurs capables de mettre le feu aux poudres. Il s'agit donc de savoir si la monarchie et le monarque survivront à la tempête qui se prépare, ou si les fautes faites et celles qu'on ne manquera pas de faire encore nous engloutiront tous. — Il s'arrêta là comme pour me laisser le temps de dire quelque chose. L'impression que me fit cette déclaration est difficile à peindre. Je n'y retrouvais point l'homme que j'avais entendu, ni celui qu'on m'avait signalé, ni celui dont je connaissais l'histoire; mais je n'avais pas le droit de lui demander compte de sa conduite? ses talens m'étaient connus. Soit qu'il fût ou non de bonne foi dans l'ouverture qu'il me faisait, je n'eus garde de la repousser, et je lui dis : — Monsieur, j'ai une telle opinion de vos lumières que je ne balance pas à croire ce que vous me dites, et je suis très impatient d'entendre ce que vous allez y ajouter. — Ce

que j'ai à ajouter est fort simple, me dit M. de Mirabeau; je sais que vous êtes l'ami de M. Necker et de M. de Montmorin, qui forment à peu près tout le conseil du roi; je ne les aime ni l'un ni l'autre, et je ne suppose pas qu'ils aient du goût pour moi; mais peu importe que nous nous aimions, si nous pouvons nous entendre. Je désire donc connaître leurs intentions. Je m'adresse à vous pour en obtenir une conférence. Ils seraient bien coupables ou bien bornés, le roi lui-même ne serait pas excusable, s'ils prétendaient réduire ces états-généraux au même terme et aux mêmes résultats qu'ont eus tous les autres. Cela ne se passera pas ainsi, ils doivent avoir un plan d'adhésion ou d'opposition à certains principes. Si ce plan est raisonnable dans le système monarchique, je m'engage à le soutenir et à employer tous mes moyens, toute mon influence, pour empêcher l'invasion de la démocratie qui s'avance sur nous. — Ces paroles m'allaient au cœur. Qui m'eût dit que M. de Mirabeau était le seul homme dans mon sens, qu'il voulait ce que je voulais, ce que j'avais tant et si inutilement conseillé? J'eus de la peine à contenir toute ma satisfaction, car j'étais si prévenu contre lui qu'il me restait l'inquiétude d'un piége, d'une ruse dont il fallait me défendre. Je lui dis que je ne doutais pas de la bonne foi et des bonnes intentions du roi et des ministres, que tout ce qu'il y avait de raisonnable et de possible en améliorations, en principes et moyens d'un gouvernement libre était dans leurs vues. — Eh bien! qu'ils se hâtent donc de le dire et de le prouver, répondit Mirabeau; mais ce ne sont pas des paroles vagues, c'est un plan arrêté que je demande, et, s'il est bon, je m'y dévoue. Si au contraire on veut nous jouer, on nous trouvera sur la brèche. »

On peut dire que c'est ici une scène mémorable, car le récit de Malouet rectifie les points les plus graves non-seulement en ce qui touche Mirabeau, mais en ce qui concerne la révolution elle-même. Notez que la chose se passe au mois de mai 1789, avant que les états-généraux se soient transformés en assemblée nationale constituante, c'est-à-dire à l'heure où un gouvernement fort pouvait encore diriger la révolution au lieu d'être emporté par elle. On connaît cette parole de Mirabeau : « Le vaisseau est battu par une tempête épouvantable, et il n'y a personne à la barre. » Ce qu'il a dit si énergiquement en 1791, il le sentait dès le mois de mai 89, c'est Malouet qui l'atteste, Malouet qui sentait de même, Malouet qui cherchait aussi un homme, qui demandait un plan, qui répétait sans cesse aux ministres : Ayez donc un programme, si vous ne voulez pas que la direction vous échappe. Qu'on se représente ces deux hommes, Malouet et Mirabeau, la sagesse et le génie, la prudence et la force, qu'on se les représente unis pour l'accomplissement de cette grande tâche. Ils auraient échoué peut-être, tant l'ex-

tirpation des abus séculaires devait coûter d'efforts; peut-être aussi le flot des idées, saisi et redressé à sa source, aurait-il suivi un autre cours. En tout cas, si le vaisseau une fois en pleine mer eût été secoué par la tempête, on aurait vu *quelqu'un à la barre*.

Qu'est-il donc advenu de ces ouvertures de Mirabeau à Malouet? Tout ému de ce qu'il vient d'entendre, Malouet court chez Necker, et, apprenant qu'il est chez M. de Montmorin, il s'y rend aussitôt. Il était fort animé, les ministres l'écoutent froidement. « Tous les deux, dit Malouet, détestaient Mirabeau et ne le craignaient pas encore. » Tandis que Necker, selon son habitude, ne dit mot et regarde le plafond, Montmorin éclate en récriminations contre Mirabeau. « C'est un fourbe, il m'a trompé dans telle affaire, et ceci et cela... » Malouet insiste, il sent bien ce que cette heure a de décisif, il s'efforce de prouver aux deux ministres qu'il ne s'agit pas d'apprécier le caractère de Mirabeau; peut-on, dans le désarroi universel, repousser les offres d'un tel homme? Peut-on dédaigner la justesse de ses vues et la puissance de son action? Necker finit par céder, mais la façon même dont il cède montre qu'il ne comprend guère l'importance de l'incident. Ce grave esprit manquait de pénétration et de finesse. « Allons, dit-il, je le veux bien; nous verrons son plan, ses conditions. » Ce dernier mot avait deux sens, Necker l'employait dans le sens méprisant, qui alors était complétement faux. M. de Montmorin eut l'indignité d'ajouter que Malouet ferait bien de ne pas assister à l'entrevue, sa présence devant embarrasser M. de Mirabeau, s'il avait quelque proposition à faire dans son intérêt propre. Malouet ne fit pas assez attention aux sentimens que révélaient ces paroles, et il faut voir avec quelle franchise il s'accuse d'avoir tout perdu par cette étourderie. « J'eus la simplicité, dit-il, de céder à la misérable observation de M. de Montmorin, et par une imprévoyance aussi coupable que celle que je reprochais aux ministres, au lieu de m'établir l'intermédiaire de deux hommes qui se détestaient et qu'il était si important de faire s'expliquer, j'attendis maladroitement le résultat de leur conférence... » Il n'attendit pas longtemps. La conférence eut lieu le lendemain matin; quelques heures plus tard à l'assemblée, Mirabeau, gagnant sa place de bancs en bancs, passait à côté de Malouet, et, tout rouge de colère, lui disait sans plus de façon : *Votre homme est un sot, il aura de mes nouvelles*.

Est-il besoin de dire quel coup ce fut pour Malouet? Il devinait quelque énorme inconvenance dans le langage de Necker. Un sentiment d'humeur et de dégoût l'empêcha pendant quelques jours de retourner chez le ministre. Quand il le revit, il apprit ce qui s'était passé. Vous voyez la scène d'ici: Necker, grave, important, *qui déteste Mirabeau et ne le craint pas encore*, persuadé d'ailleurs qu'il a en face

de lui un mercenaire venu pour faire ses conditions; Mirabeau, sérieux, résolu, tout plein de l'idée qui l'anime, songeant à la fois aux dangers publics et aux chances personnelles que peut lui faire courir cette démarche. Ils se saluent en silence et restent un instant à s'observer. « Monsieur, dit Mirabeau, M. Malouet m'a assuré que vous aviez compris et approuvé les motifs de l'explication que je désire avoir avec vous. — Monsieur, répond Necker, M. Malouet m'a dit que vous aviez des propositions à me faire; quelles sont-elles? » — L'attitude et le ton du ministre donnaient à ses paroles une signification outrageante. Blessé, irrité, Mirabeau se lève brusquement : « Ma proposition, monsieur, est de vous souhaiter le bonjour. » Et il s'en va.

C'est à la suite de cette scène que Mirabeau, passant près de Malouet à l'assemblée, lui avait jeté les paroles menaçantes qu'on a lues tout à l'heure : « votre homme est un sot, il aura de mes nouvelles. » Depuis ce jour jusqu'à la présidence de Mirabeau, c'est-à-dire du mois de mai 1789 jusqu'au mois de février 1791, ces deux hommes qu'une même pensée de salut public allait si naturellement unir n'échangèrent plus un seul mot. Assurément il y a là autre chose qu'une anecdote curieuse, c'est une page d'histoire. Toutes les fois que Malouet parle de Mirabeau dans ses *Mémoires*, il insiste sur la clairvoyance de son esprit, sur la générosité de ses intentions, à cette heure tragique où l'on pouvait encore diriger la révolution et la rendre aussi légitime qu'elle était nécessaire. Nécessité de la révolution, nécessité d'une direction imprimée à ce mouvement immense par la monarchie elle-même, voilà les deux points sur lesquels Malouet et Mirabeau étaient d'accord. Malouet ne l'a jamais oublié. Sans chercher à dissimuler tant de choses qui ont laissé des stigmates de honte sur le masque du grand orateur, il est heureux de témoigner pour lui devant la postérité. « Mirabeau, dit-il, était né bon, on l'a rendu dangereux. » Il va jusqu'à imputer ses premières fautes politiques à la violence des hommes de l'extrême droite, ceux-là mêmes qui ont perdu Louis XVI; « ses premières intrigues furent motivées par la nécessité de se défendre contre le parti de la cour, qui travaillait à le perdre. » Enfin il ne connaît aucun membre de l'assemblée qui ait eu comme lui, au début de la tourmente, la certitude du désastre universel, et qui ait conçu l'ambition d'y mettre obstacle. « Il est peut-être le seul, dit-il, qui ait vu dès le commencement la révolution sous son véritable esprit, celui d'une submersion totale. » Or il s'en fallait bien que Mirabeau la désirât; comment donc a-t-il concouru à des mesures violentes dont il sentait le péril et l'iniquité? Ce n'est pas Malouet qui excuserait Mirabeau par la sottise du gouvernement et l'insolence de la cour. Si Mirabeau est convaincu d'avoir aggravé le mal

qu'il voyait plus nettement que personne, son irritation, fût-elle plus juste encore, ne saurait l'absoudre. Malouet n'aperçoit qu'une chose dans la contradiction de ses principes et de sa conduite : une éclipse du sens moral.

Un fait qui ressort des confidences de Malouet, c'est le rôle que la peur a joué dans la révolution : d'abord, la peur d'un peuple affolé qui, après les premières heures d'enthousiasme, croit sans cesse à un retour irrité de l'ancien régime, voit partout des complots, des essais de revanche, des projets de Saint-Barthélemy; ensuite, sous le coup des férocités populaires, la peur des libéraux honnêtes qui n'osent plus soutenir leurs propres principes, qui se cachent, se taisent, ou se laissent entraîner dans le camp des hommes qu'ils devaient combattre. Malouet n'a jamais cédé un instant à ces inspirations de la peur; c'est là le trait distinctif de cette loyale figure. Il y a eu dans la mêlée des lutteurs plus véhémens, il n'y en a pas eu de plus courageux. Persuadé que la monarchie transformée est le salut, il défend l'institution monarchique contre des adversaires de tout bord. Comme le guerrier du psaume biblique, il a mille ennemis à sa droite et dix mille à sa gauche. Suspect aux partisans de l'ancien régime, injurié par les défenseurs de la révolution, on le voit toujours sur la brèche. Au mois de janvier 1790, il fonde le club des *impartiaux*, espérant rallier de toutes parts la majorité en déroute, et former un grand parti libéral aussi éloigné du fanatisme royaliste que du fanatisme jacobin. La tentative échoue. Il veut au moins créer un centre autour duquel se grouperont tous ceux qui croient encore à la nécessité de la magistrature royale. La *Société monarchique* se constitue. La première séance est dénoncée par des journaux furieux, la seconde est dissoute par la populace, et, quand Malouet demande protection à l'assemblée, Barnave le voue à de nouvelles violences démagogiques. Rien ne l'ébranle, rien ne peut le faire dévier de sa ligne; si l'on veut avoir le spectacle d'une âme véritablement maîtresse d'elle-même, il faut lire son règlement du club des impartiaux, et surtout la noble lettre qu'il adresse à ses commettans, après le double échec de sa conciliation libérale et de sa résistance monarchique. C'est là qu'il écrit ces fortes paroles, applicables aux radicaux de tous les temps : « on ne retourne pas un royaume tel que celui-ci comme le royaume de Salente. »

La sagesse même de ses principes l'isolait de plus en plus dans l'assemblée. La plupart de ses amis, « maudits par les aristocrates et lapidés par la populace, » comme il le dit énergiquement, s'étaient dispersés peu à peu. Il restait seul sur la dernière brèche de la dernière muraille. Puisqu'au lieu de réformer la monarchie les constituans la démantelaient pièce à pièce, il voulait du moins qu'en toute

occasion propice une voix fit entendre les conseils suprêmes de la raison. Il lui vint un jour un renfort sur lequel il ne comptait plus depuis longtemps. C'était le 11 février 1791. Mirabeau présidait l'assemblée. On discutait un décret relatif aux finances; Malouet, dont la place était près du bureau des secrétaires, à droite du président, demande la parole pour combattre le projet. Mirabeau se penche et lui dit assez haut pour être entendu de plusieurs personnes : « Laissez passer, nous y reviendrons. » Malouet aurait pu voir là un signe d'entente secrète, une sorte d'engagement à demi-mot; mais il avait tellement perdu l'espoir de ramener jamais Mirabeau, qu'il ne craignit pas de l'irriter en lui rappelant une des scènes les plus fâcheuses de sa vie politique. « Sera-ce, lui dit-il, la répétition de l'affaire de M. de Castries? »

L'affaire de M. de Castries, qui avait eu lieu deux mois auparavant, n'avait que trop justifié sa défiance. En deux mots, voici les faits : le 12 novembre 1790, le duc de Castries, fils du maréchal, dans un duel avec Charles de Lameth, l'avait blessé au bras. Le lendemain, l'hôtel de Castries est pillé par la populace, et le même jour, à la séance du soir, cette violence dénoncée à l'assemblée ayant trouvé des apologistes, Malouet s'élance à la tribune. Mirabeau s'y présente avec lui : « Je viens ici, dit-il, pour parler dans le même sens que vous; je suis indigné. Vous savez qu'on m'écoute avec plus de faveur, cédez-moi votre place. » Pendant ce dialogue, que couvre le tumulte, la droite s'imagine que Mirabeau veut étouffer la voix de Malouet; des cris violens éclatent contre lui : « A bas! à bas le scélérat! » Mirabeau, à qui Malouet vient de céder la parole sur sa promesse formelle de flétrir les pillards, entre aussitôt dans une colère rouge. Il apostrophe la droite, l'accuse elle-même de sédition, et, glissant légèrement sur le pillage de l'hôtel de Castries, demande et obtient l'ordre du jour. Malouet était resté à la tribune. Quand Mirabeau eut fini de parler, il lui reprocha vivement son manque de foi. « Vous avez raison, lui répondit le fougueux orateur, j'en suis honteux, mais prenez-vous-en à vos amis, vous venez de les entendre. »

On comprend que Malouet, invité par Mirabeau le 11 février 1791 à lui réserver le soin de défendre certaine cause, lui ait rappelé durement la scène du 13 novembre 1790; mais, chose bien significative, Mirabeau ne s'en fâche pas. « Non, non, dit-il à voix plus haute, je vous le promets, » et il se remet à écrire sans manifester la moindre émotion. Quelques instans après, un huissier apportait à Malouet un billet du président ainsi conçu : « Il y a longtemps que je suis de votre avis plus que vous ne le pensez, je veux enfin vous le prouver. Avez-vous quelque objection contre une conférence que je

vous propose chez un de vos amis, M. de Montmorin, pour demain au soir à dix heures? » Malouet répondit au crayon : « Je m'y trouverai. »

Avant de se rendre à cette conférence, Malouet voulut en parler à M. de Montmorin, qu'il ne voyait plus que de loin en loin et sans aucune intimité. Il apprit là que cette conférence proposée par Mirabeau avait été conseillée par M. de Montmorin lui-même; bien plus, le roi souhaitait vivement qu'elle eût lieu. Par un singulier renversement des rôles, Malouet, qui désirait tant au mois de mai 1789 une alliance raisonnée de Mirabeau et du ministère, n'y avait plus aucune confiance en février 1791. C'est lui qui faisait les objections : n'était-il pas trop tard? Les offres de Mirabeau étaient-elles encore désintéressées comme elles l'étaient au mois de mai 1789? Ne devinerait-on pas quelque chose de ce bon de 2 millions signé d'avance par le roi et payable à Mirabeau après l'exécution de son plan? Quel pouvait être auprès de l'assemblée le crédit d'un orateur suspect d'opinions vénales? Montmorin avait réponse à tout. Le moyen qui lui réussit le mieux pour vaincre les répugnances de Malouet fut de lui communiquer le plan de Mirabeau. En voici les principaux articles : dissoudre l'assemblée, sur la demande exprimée par les départemens; faire élire des députés parmi les hommes les plus sages de la capitale et des provinces; recommencer la constitution; diviser l'assemblée en deux chambres; donner au souverain le droit d'ajourner et de dissoudre les états, ainsi que le droit de *veto* absolu; abolir les priviléges; détruire les clubs; remettre les départemens, les municipalités, les gardes nationales, sous l'autorité immédiate du roi exerçant souverainement le pouvoir exécutif; partager entre le gouvernement et l'assemblée le droit de proposer des lois; décréter la responsabilité des ministres.

Ce mémoire plut beaucoup à Malouet; il se défiait seulement des moyens d'exécution. Ce qui eût été si facile en mai 1789, ce qui eût satisfait la France entière avant la désorganisation générale, pouvait-il réussir sur un sol bouleversé? Il exprima ces doutes dans la conférence du lendemain. Assurément, disait-il, c'était bien là ce qu'il fallait tenter; mais la démoralisation d'un grand peuple armé, l'indiscipline des troupes, l'influence de la plus vile canaille dans ces sociétés populaires qui pullulaient partout, la division de l'assemblée, l'entêtement des uns, la timidité d'un grand nombre, la corruption de plusieurs, tout cela lui inspirait de l'effroi. Dissoudre l'assemblée par la force, quel péril! Espérer que l'assemblée, avant d'avoir terminé son œuvre, consentirait à se dissoudre elle-même, quelle illusion! De quelque côté qu'on se tournât, on ne voyait que des obstacles. « Eh! répondit Mirabeau, il n'est plus temps de calculer les difficultés. Si vous en trouvez à ce que je pro-

pose, faites mieux, mais faites vite, car nous ne pouvons vivre longtemps. En attendant, nous péririons de consomption ou de mort violente. Plus vous insistez sur le mal qui existe, plus la réparation est urgente. M'en contestez-vous les moyens? Nommez celui qui, avec la même volonté que moi, est dans une meilleure position pour agir. Toute la partie saine du peuple, et même une portion de la canaille, est à moi. Qu'on me soupçonne, qu'on m'accuse d'être vendu à la cour, peu m'importe! Personne ne croira que je lui ai vendu la liberté de mon pays, que je lui prépare des fers. Je leur dirai, oui, je leur dirai : Vous m'avez vu dans vos rangs, luttant contre la tyrannie, et c'est elle que je combats encore; mais l'autorité légale, la monarchie constitutionnelle, l'autorité tutélaire du monarque, je me suis toujours réservé le droit et l'obligation de les défendre. » Il ajouta : « Prenez bien garde que je suis le seul dans cette horde patriotique qui puisse parler ainsi sans faire volte-face. Je n'ai jamais adopté leur roman, ni leur métaphysique, ni leurs crimes. »

Pendant cette conférence, qui dura une partie de la nuit, Mirabeau souffrait déjà du mal dont il est mort. Malouet nous le montre dévoré par la fièvre, la flamme et le sang dans les yeux, horrible à voir, mais plus énergique, plus éloquent, plus inspiré que jamais. Sa voix tonne comme à la tribune. Son argumentation est si forte, sa foi si brûlante, que Malouet ne peut y résister. Malouet n'a plus de doutes, plus de préventions; le sage accepte l'alliance du *monstre*. Il l'accepte avec enthousiasme, louant ses projets, approuvant ses moyens, exaltant son courage. Il ajoute seulement avec sa franchise habituelle, qui ne convenait guère en ce moment : « Vous réparerez mieux que personne le mal que vous avez fait. » Mirabeau sent l'aiguillon, il bondit, et la colère lui inspire ce cri superbe, où la justification se tourne en invective : « Non, je n'ai pas fait le mal volontairement; j'ai subi le joug des circonstances où je me suis trouvé malgré moi. Le grand mal qui a été fait est l'œuvre de tous, sauf les crimes, qui appartiennent à quelques-uns. Vous, modérés, qui ne l'avez pas été assez pour m'apprécier; vous, ministres, qui n'avez pas fait un pas qui ne soit une faute, et vous, sotte assemblée, qui ne savez ce que vous dites ni ce que vous faites, voilà les auteurs du mal. Si vous voulez savoir ensuite ceux auxquels j'impute le plus de sottises, de fausses vues et de mauvaises actions, ce sont MM.... (1). » Il était deux heures du matin. Cette conversation mémorable se serait prolongée jusqu'au jour, si le grand orateur, épuisé de fatigue, n'eût senti sa voix lui échapper.

(1) Il est évident que Malouet, en ne citant pas les noms, a voulu ménager les exaltés de la droite. Il écrivait ses mémoires au commencement de la restauration, à une époque où certains énergumènes disaient comme en 89 ce que leurs successeurs répètent aujourd'hui : Point de transaction, tout ou rien!

Quelques semaines plus tard, Mirabeau expirait (2 avril 1791). Avec lui s'écroulaient tous les plans qui auraient encore pu sauver la monarchie. C'est alors que Malouet, obstiné jusqu'au bout à la défense de sa cause, conçut le projet de demander secours à l'abbé Raynal. Mirabeau était le seul homme de l'assemblée qui fût en mesure de faire hésiter ses collègues au moment du vote définitif de la constitution; lui mort, il n'y avait plus qu'à invoquer en dehors de l'assemblée le patriarche de la philosophie. Puisque les constituans s'étaient surtout inspirés des doctrines du *Contrat social*, peut-être un avertissement donné par un continuateur de Jean-Jacques était-il de nature à frapper les esprits sincères. Ce fut l'avis de Malouet. Il se souvenait des confidences que l'abbé Raynal lui avait faites à l'intendance de Toulon; n'était-ce pas un devoir pour l'auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes* de proclamer enfin devant la France entière ce qu'il avait confié à son ami? Raynal était tout prêt à remplir ce devoir; l'idée d'écrire à l'assemblée, de lui signaler les vices de la constitution, de confesser publiquement ses anciennes erreurs et de faire cette confession en vue du salut de l'état, lui paraissait un grand acte de patriotisme. Il déclarait toutefois qu'il n'écrirait cette lettre qu'à Paris; s'il l'écrivait de Marseille, il serait infailliblement la victime des jacobins, plus féroces dans le midi que partout ailleurs. Il y avait là un obstacle. Raynal, en 1781, après la publication de son livre, avait été décrété de prise de corps par le parlement de Paris, il ne pouvait donc rentrer dans le ressort du parlement sans une décision de la puissance souveraine. Malouet fit une motion à ce sujet; il pria l'assemblée de demander au roi, par l'organe de son président, l'annulation du décret rendu contre le philosophe. On devine l'étonnement de la gauche et de la droite : Malouet protecteur de Raynal! Malouet invoquant en faveur de Raynal la liberté des opinions politiques et religieuses consacrée par la constitution! Malouet développa sa proposition avec une grande habileté, s'appliquant à ne pas trop déplaire aux royalistes et à ne pas trop plaire aux jacobins. La motion fut votée à la presque unanimité, « succès qui m'arriva rarement, » dit Malouet. Le succès fut même plus grand qu'il ne l'aurait voulu; l'assemblée, qui avait commis de bien autres usurpations de pouvoir en des matières plus graves, ne tint nul compte des convenances hiérarchiques recommandées par l'orateur; elle cassa elle-même l'arrêt du parlement et ne renvoya l'affaire au roi que pour assurer l'exécution de son vote.

Voilà donc l'abbé Raynal à Paris, préparant son adresse à l'assemblée en compagnie de Malouet et de M. de Clermont-Tonnerre, les seuls députés qui fussent dans le secret. L'adresse est rédigée, signée, imprimée; Malouet et l'abbé vont présenter le manuscrit au

président et le prient de vouloir bien en proposer la lecture en séance publique. Le président était Bureaux de Puzy, esprit honnête, aimable, « qui pensait comme nous, dit Malouet, mais qui n'osait pas toujours être de son opinion. » Il lit l'adresse et devine aussitôt qu'il y aura des tempêtes. L'adresse est une critique hardie de tous les actes de l'assemblée; c'est à peine si ses deux collaborateurs, M. de Clermont-Tonnerre et Malouet, ont pu lui faire admettre quelques phrases d'exorde marquant sa déférence pour l'assemblée. Il a trouvé ce ton-là trop suppliant; dès la première page le censeur apparaît. Il juge de haut, il parle en maître. C'est une leçon de politique pratique adressée à des rêveurs qui perdent l'état. L'assemblée pourra-t-elle supporter ce langage? N'importe; la lettre est pleine d'idées justes, de conseils salutaires, Bureaux de Puzy s'engage à en proposer la lecture.

La séance vient de commencer, c'est le 30 mai 1791. Bureaux de Puzy est au fauteuil. Dès qu'il annonce une lettre de l'abbé Raynal, une immense acclamation salue le nom du philosophe. Quand le bruit s'est un peu apaisé, le président essaie d'ajouter quelques mots, il veut dire, il dit en effet : l'assemblée sera peut-être étonnée des censures que l'auteur a mêlées à ses hommages. On ne l'écoute pas, on couvre ses paroles, on semble croire qu'il veut modérer l'enthousiasme de la gauche; alors ce devient une frénésie. Lisez! lisez vite! Cris forcenés, gestes impérieux, rien n'y manque, pas même le piétinement usité, dit Malouet, dans les grandes occasions. Enfin l'écrit de l'abbé Raynal est remis au secrétaire, qui monte à la tribune. Un silence profond s'établit. Les premiers mots, les complimens de l'exorde, ceux qui ont été insérés par M. de Clermont-Tonnerre et dont l'abbé ne voulait point, ravissent la majorité de l'assemblée. Quel honneur pour les constituans de recevoir ce solennel hommage du patriarche de la démocratie! on ne doute pas en effet que l'hommage ne continue jusqu'au bout; mais voici des restrictions, des regrets, des blâmes; qu'est-ce à dire? L'étonnement se peint sur bien des visages. On se regarde, on s'indigne, des murmures se font entendre. Cependant on est persuadé que, si le philosophe a cru devoir faire ces concessions au parti monarchique, c'est pour insister avec plus de force sur les grandes œuvres de la constituante. Nullement; il n'est question que de ses fautes. Elle a cru régénérer la France, elle va la perdre. Son œuvre ne durera pas, l'édifice sans fondement croulera au premier vent d'orage... Oh! alors, il n'y a plus d'illusion possible; c'est à la droite d'applaudir, à la gauche de s'indigner. Aux bravos des uns répondent les ricanemens des autres. Le patriarche n'est qu'un radoteur. Enfin on n'y tient plus. Vingt députés se lèvent et réclament la parole. Rœ-

derer demande que le président soit rappelé à l'ordre par l'assemblée. La confusion est au comble.

Il faut bien reconnaître ici que Malouet s'était fait une étrange illusion en comptant sur l'autorité philosophique de Raynal. Vainement affirme-t-il que cette adresse eut un éclat prodigieux dans tout le royaume, il est obligé d'avouer qu'elle resta sans effet. L'abbé Raynal et Malouet ne firent que procurer un succès à Robespierre. « C'est la première fois, dit-il, que je le vis adroit et même éloquent. » Avec une modération perfide, Robespierre reconduisit pour ainsi dire hors de l'assemblée « le vieillard respectable que des malheureux, abusant de sa faiblesse, étaient allés chercher au bord de la tombe pour lui faire abjurer ses doctrines. » Il eut beau délayer ses paroles dans son galimatias accoutumé (je cite encore Malouet), l'impression était produite, et l'assemblée s'empressa de passer à l'ordre du jour. Malouet signale à ce propos ce qu'il y a de machinal dans les mouvemens d'une assemblée tumultueuse. Des impressions subites, frivoles, désordonnées, comme la vanité d'une femme ou la colère d'un étourdi, s'emparent tout à coup de ces grands corps et n'y laissent plus aucune place pour la raison. Malouet ajoute cette remarque bien digne d'être notée : « il n'y avait pas trente députés parmi nous qui pensassent autrement que l'abbé Raynal, chacun d'eux, tête à tête avec lui, aurait trouvé ses censures et ses conseils raisonnables; mais, en présence les uns des autres, l'honneur de la révolution, la perspective de ses avantages, étaient un point de dogme auquel il fallait croire. » Réflexions très sages à coup sûr, il fallait seulement s'en aviser plus tôt et ne pas tenter une aventure qui devait profiter à l'ennemi. L'extrême droite elle-même ne vit là qu'une occasion de s'amuser aux dépens de Malouet et de son *patriarche*. Malouet n'a que ce qu'il mérite, disaient les intraitables; mettre en avant l'abbé Raynal, c'était vouloir donner un coup d'épée dans l'eau; que peut-il sortir de bon d'une tête philosophique?

Malgré toutes les objections, y compris les nôtres, Malouet avait eu du moins le mérite de faire soupçonner à plus d'un esprit sérieux que le mouvement démocratique de la révolution était condamné par la philosophie du XVIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas une chose touchante de voir ce sage poursuivre obstinément sa tâche sans jamais se décourager? Tout espoir est perdu, il agit comme s'il espérait encore. Il y a un dernier mot à dire, soyez sûr qu'il le dira. Voici l'heure où le roi doit accepter la constitution; plutôt que de prêter ce serment, il cherche à fuir, il est pris à Varennes, ramené à Paris, enfermé dans son palais. Enfermé? Oui, l'assemblée est saisie d'un projet de décret qui mettra le roi et la famille royale

sous la surveillance du commandant de la garde nationale. A ces mots, Malouet se lève, et sans même demander la parole, comme si une force intérieure le poussait, il combat le projet de loi. On l'écoute dans un profond silence, et quand il s'écrie : « Votre intention n'est pas de constituer le roi prisonnier, » toutes les voix de la majorité lui répondent : « Non, non, nous ne le voulons pas. » Il avait obtenu de cette assemblée entraînée par tant de courans contraires un dernier élan de sympathie, un dernier témoignage de respect pour l'institution royale. C'est peu de jours après cette séance que la reine montrant Malouet au petit dauphin lui recommandait de ne jamais oublier son nom. Ces paroles assurément font beaucoup d'honneur à Malouet, j'estime qu'elles en font plus encore à Marie-Antoinette. Si la reine, aux heures frivoles de sa vie, a méconnu Turgot, plus tard, aux heures tragiques, elle l'a reconnu et honoré dans Malouet.

Que de scènes curieuses et neuves nous pourrions emprunter à ces *Mémoires!* Les rapports de Malouet avec Barnave, son entrevue avec Chapelier avant les débats du mois d'août 1791 sur la révision de l'acte constitutionnel, l'engagement pris par celui-ci d'abandonner certains points qui seraient attaqués par Malouet, sauf à dissimuler cette manœuvre aux yeux de la gauche en accablant Malouet de reproches et de sarcasmes sur tous les autres points, la crainte qui saisit Chapelier au moment décisif, ce sont là autant de révélations qui nous font pénétrer d'une manière intime dans la vie parlementaire de la constituante. Enfin l'heure est venue pour le roi d'accepter la constitution ou de la rejeter. Dans un cas si grave, il consulte des députés de tous les partis, les jacobins exceptés. L'abbé Maury et Cazalès conseillent le rejet, par des raisons excellentes peut-être en théorie, mais très mauvaises politiquement, puisqu'elles ne tiennent compte ni de l'état de la France, ni de la situation du roi. Les chefs du parti constitutionnel, Lafayette, Lameth, Barnave, Duport, Thouret, après une longue conférence chez le garde des sceaux, opinent pour l'acceptation pure et simple. Malouet propose d'accepter en réservant l'avenir, c'est-à-dire en faisant appel à la future assemblée législative pour la réforme de ce qui serait reconnu impraticable et funeste; on sait quelle fut la décision de Louis XVI, il suivit le parti constitutionnel.

Après tant d'inutiles efforts, comment l'esprit le plus persévérant échapperait-il aux défaillances? Malouet nous fait ici sa confession en toute sincérité. « Il ne nous restait plus, dit-il, qu'une grande faute à faire, et nous n'y manquâmes pas. C'est la seule à laquelle j'ai coopéré aussi étourdiment qu'aucun autre de mes collègues. » Quelle est donc cette faute? Évidemment, si la constitution, malgré ses vices, pouvait prévenir la ruine totale de la monarchie, c'était

à la condition d'être interprétée et appliquée par ceux qui l'avaient faite. Bien des esprits sincères étaient déjà revenus de leurs erreurs; ils eussent profité de l'expérience et corrigé leur œuvre avec une autorité qui n'appartenait qu'à eux. Seuls, les jacobins et les aristocrates forcenés (je répète l'expression de Malouet) étaient intéressés à ce que les constituans ne fissent point partie de la nouvelle assemblée. Robespierre en avait fait la motion expresse; quand le décret fut mis aux voix, M. d'André, qui présidait, fut tout surpris de voir que la droite se levait avec la gauche pour le faire passer sans discussion. Les jacobins savaient que la constitution, privée de ses défenseurs naturels, ne tarderait point à détruire la royauté; les aristocrates espéraient que le renversement de toutes choses ramènerait forcément l'ancien régime. C'était déjà la doctrine perverse que les fanatiques de nos jours ont exprimée en ces termes : traverser la Mer-Rouge pour atteindre la terre promise. Comment des esprits sensés ont-ils pu être dupes d'une telle manœuvre? « Je l'ai été comme les autres, » dit loyalement Malouet, et la seule excuse qu'il invoque, c'est la lassitude et le dégoût. Ses forces morales l'abandonnèrent un instant, sa raison et sa volonté fléchirent; il était impatient de fuir l'odieuse mêlée, de ne plus être ni acteur, ni témoin : défaillance bien pardonnable chez le vaillant lutteur, et qui ne fut pas de longue durée; à peine le décret voté, Malouet sentit l'énormité de la faute commise, et comprit que la royauté était perdue.

III.

Il est impossible de lire ces *Mémoires* sans que la pensée soit constamment ramenée aux choses présentes. Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'au bout du récit, de considérer le rôle de Malouet auprès de Louis XVI tant que dura l'assemblée législative, d'assister avec lui à la journée du 10 août, de le suivre en exil, de le reconduire en France, de le voir, sous le consulat et l'empire, rendu à ses travaux administratifs et contribuant à la gloire du pays. On peut s'en tenir à ce qui concerne l'assemblée constituante; il n'est pas un jour de cette grande période, pas une page de ces confidences qui ne nous fournisse des rapprochemens inattendus.

La première indication que j'y trouve, c'est la conviction si profonde chez Malouet que toute idée de retour à l'ancien régime est une folie, une criminelle folie. Sur ce point, il ne craint pas de se répéter; on voit que c'est là pour lui à toute heure une préoccupation irritante. Il n'hésite pas non plus à exprimer sans ménagement cette patriotique impatience. Cet homme si grave, si mesuré, si respectueux des sentimens d'autrui, quand il songe à l'entêtement des absolutistes, quand il les montre prêts à tout détruire

pour tirer de l'excès du mal ce qu'ils appellent le rétablissement de l'ordre, il ne recule pas devant l'expression des vérités cruelles. C'est aux membres de l'extrême droite qu'il applique cette sentence : « lorsque les passions ne développent pas l'esprit, elles le rendent stupide. »

Si on relit la *Lettre aux émigrans* que Malouet publia au mois de décembre 1791 et dont Louis XVI le remercia comme d'un service personnel, on est frappé de voir que ses plus vives paroles n'ont rien perdu de leur à-propos. Il y a encore des émigrans, il y a encore des sectaires qui aiment mieux sacrifier la France que d'aviser à ce qui est possible, des fanatiques aveugles auxquels Malouet pourrait dire comme en 1791 : « Je vous invite à écouter d'autres conseils que ceux du ressentiment, à juger froidement votre position, celle de la France, celle de l'Europe. » Ceux dont la politique sénile voudrait remettre en cause la révolution de 89 feront bien de relire ce que Malouet disait à leurs pères. Lui qui a travaillé mieux que personne à régler la révolution, il a le droit d'être entendu quand il parle des choses possibles et des choses impossibles. Il est toujours possible de prévenir une révolution, si l'on est vigilant et ferme, si l'on prend l'initiative des réformes nécessaires, si l'on réprime les abus et les iniquités, si le gouvernement, fidèle à son principe, est et demeure le rempart des libertés publiques. A-t-on manqué à ce devoir et laissé la révolution éclater, il est encore possible de la régler, de la contenir, de la conduire vers le but que poursuit la raison générale. Ce qui est impossible, c'est de rétablir, non pas un régime violemment et injustement renversé, mais un régime qui portait en lui-même des germes de mort et qui a succombé à son heure. Le jour où a commencé la révolution, Malouet le dit expressément, il y avait trente ans qu'elle était inévitable, il y avait trente ans que la mort avait décomposé les organes nécessaires à la vie d'un état. « La vieille monarchie n'était plus qu'une statue aux pieds d'argile. Des enfans vains, étourdis et méchans sont venus lancer des pierres sur le colosse; le colosse s'est écroulé. » Et lui, le sage et obstiné défenseur du trône, mais du trône replacé sur le terrain du droit, il ajoute : « Qu'allez-vous faire maintenant? Croyez-vous que ce soit par les armes et par les argumens de vos pères que vous rétablirez la noblesse, l'autel et le trône? Vous voulez ramasser les pierres que vous ont jetées les enfans! Vous avez aujourd'hui des géans à combattre; cherchez d'autres armes! » Ces géans dont il parle, ce sont les faits, les droits acquis, les principes entrés dans les mœurs, les intérêts nés d'un nouvel ordre de choses. Pour se mesurer avec eux, c'est-à-dire pour les empêcher de se perdre dans l'anarchie et de perdre en même temps la France tout entière, il faut d'autres armes que des maximes abo-

lies et des prétentions caduques. A une nation affamée de justice, la justice seule peut parler un langage efficace. N'insultez donc pas aux événemens que vous n'avez pas su prévenir et que vous n'avez pas voulu diriger : « les violences dont vous êtes victimes ne sont pas la révolution; elle est indépendante des excès qui la signalent.»

Huit ans plus tard, au mois de juin 1799, après de bien autres violences, Malouet revient sur les mêmes idées dans sa *Lettre à l'auteur du Mercure britannique*. La toute-puissance de la terreur et « ses prodiges épouvantables » ne lui font pas croire que la nation soit assez écrasée pour admettre par lassitude le gouvernement de l'ancien régime. Vainement les incorrigibles, enfermés dans leurs prétentions altières, comptent de loin les chances de succès que doit leur fournir l'accroissement de la ruine publique, Malouet voit s'élargir de jour en jour l'abîme qui les sépare de la nation. Il la peint, cette nation, telle que l'ont faite ces huit années de despotisme révolutionnaire, il la peint avec ses vertus et ses vices, ses grandeurs et ses infamies : ici une valeur soutenue à côté de la plus ignoble servitude, là, auprès d'une génération vieillie dans la corruption, une jeunesse audacieuse et guerrière, un désordre universel dans les intérêts et les passions, un peuple étonné de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a souffert, l'amour du repos, l'esprit de faction, la bonté, la scélératesse, un spectacle étonnant, une énigme inexplicable, « et cette France-là, s'écrie-t-il, on croirait pouvoir la gouverner par les maximes, par les moyens et suivant les usages de l'ancienne cour! Il me semble que le gouvernement de la Chine lui serait plus facilement adapté... »

Ces avertissemens, nous le savons trop, ne seront pas entendus des hommes auxquels ils s'adressent aujourd'hui; on n'en tenait compte ni en 1791 ni en 1799, les écoutera-t-on en 1874? Heureusement les *Mémoires* de Malouet nous donnent d'autres conseils qui s'adressent à des esprits moins obstinément fermés aux leçons de l'expérience. Malouet, le plus modéré des hommes, est à coup sûr un excellent maître de modération. En le voyant agir, comme en recueillant ses aveux, on apprend que la modération, loin d'exclure la fermeté, a besoin de s'appuyer toujours sur la vigueur du caractère. On apprend aussi que cette vigueur ne doit jamais altérer ni la sérénité de l'esprit ni l'urbanité du langage. Ce sage, si libéral, si respectueux des convictions d'autrui et qui ne demandait qu'à les discuter, il s'accuse d'avoir été parfois trop exclusif, d'avoir trop souvent dit *non* à ses adversaires politiques, surtout de l'avoir dit trop sèchement. La défaveur de l'assemblée s'attachait d'avance à presque toutes ses motions; il s'accuse d'y avoir aidé par sa maladresse. Écoutez-le faire sa confession. « Je n'ai point de raideur de caractère, mais mon premier mouvement est toujours aperçu, et,

s'il est d'improbation, il s'y joint malgré moi je ne sais quoi de repoussant; je dis *non* trop sèchement. On a vu que dès le début je m'étais éloigné même de M. Mounier et de son respectable ami l'archevêque de Vienne, parce que je ne les trouvais pas dans ma mesure; on verra par là combien de fautes du même genre j'ai à me reprocher. » O candeur! ô délicatesse! que dirait-il, le noble lutteur si prompt à s'accuser, que dirait-il de nos polémiques présentes? Il répéterait avec tristesse ces maximes qui reviennent tant de fois sous sa plume, et qui, malgré leur simplicité, n'ont jamais l'air d'un lieu-commun, tant on y sent la forte saveur de l'expérience : soyez toujours ferme sur les principes, mais ne blessez personne, n'irritez personne, ne repoussez le secours de personne.

Quand c'est la société même, et non plus telle ou telle forme de gouvernement, qui est en cause, quand il s'agit de vie ou de mort pour la propriété, pour la liberté, pour la justice, pour la philosophie, pour la religion, pour le droit d'être homme et de vivre selon sa conscience, il semble que les questions soient nécessairement simplifiées; *to be or not to be*. D'un côté les ouvriers de la vie, de l'autre les ouvriers de la mort; ici les conservateurs, en face les destructeurs; rien de plus simple, la lutte ne permet pas d'équivoque, et chacun doit reconnaître son drapeau. Eh bien! non; le drapeau de l'ordre social n'a pas encore rallié ceux qui ont intérêt à le défendre. Il y a des drapeaux de partis, de familles; c'est à ceux-là qu'on s'attache, et on oublie le drapeau de la France! Comment expliquer de telles divisions en face de si grands périls? Elles tiennent souvent aux motifs les plus misérables. On ne veut pas suivre telle ou telle voie, même avec l'espérance du succès, parce qu'on doit y rencontrer un adversaire de la veille. Voici une mesure qui serait utile au pays; oui, sans doute, mais nous nous garderons bien de la voter, elle est soutenue par des hommes qui nous ont combattus avant-hier. Malouet a vu de près les mêmes fautes en des circonstances mémorables. Quelques semaines avant le 10 août 1792, Lafayette, prévoyant les catastrophes prochaines, fait proposer au roi de venir se mettre à la tête de l'armée. Il est sûr de ses troupes comme Luckner, son collègue, est sûr des siennes. Que le roi se rende au milieu d'elles, aussitôt tous ceux qu'épouvante la violence des jacobins, tous ceux qui veulent la monarchie sans la séparer des réformes de 1789, c'est-à-dire la majorité du pays, reprendront confiance et cesseront de s'abandonner à tous les hasards. C'est l'avis de Malouet, c'est l'avis de M. de Montmorin, qui se chargent de recommander au roi le plan du général et de l'introduire lui-même auprès de la reine. La reine le reçoit avec froideur, avec aigreur, lui marquant de la façon la plus amère qu'elle n'attache aucun prix à ses idées et n'accorde aucune créance à ses protestations de dé-

voûment. Témoin de ces fautes de conduite, Malouet en tire une leçon que ses *Mémoires* reproduisent en ces termes : « Dans une querelle de société, il est encore utile et juste de compenser les mauvais procédés par les bons, et de faire céder les ressentimens les mieux fondés à des intérêts majeurs ; mais en politique, quand il s'agit du salut de l'état, du monarque et de sa famille, il n'y a pas d'injures et de griefs qui ne doivent s'effacer par des services importans, par des considérations graves. Peut-il être question du passé, quand on a à supporter le poids du présent et l'inquiétude de l'avenir? » Réflexions bien simples, vérités aussi vieilles que le genre humain, mais qu'il faut rappeler à chaque génération et qui s'appliquent surtout à bien des mesquineries de la vie parlementaire.

Ce ne sont là que des conseils généraux de politique et de morale. Condamnation absolue de l'ancien régime et de ses iniquités, horreur du jacobinisme et de ses forfaits, fermeté inflexible dans la défense des grands principes sociaux, ménagemens à l'égard des hommes, sacrifice de ses passions, de ses ressentimens, de ses répugnances même, sacrifice de tout ce qui est personnel, soit aux individus, soit aux partis, et poursuite constante de ce qui peut sauver la cause commune, voilà ce que nous enseignent ou du moins ce que nous rappellent les *Mémoires* de Malouet. Les circonstances présentes réclament des indications plus précises. Assurément, soit que Malouet joue un rôle actif dans le drame de la révolution, soit qu'après la constituante il se trouve réduit à n'être plus qu'un spectateur, il souffre aussi cruellement que personne des calamités de son pays. Au mois de mars 1797, le fils de Mallet Du Pan, qui le voyait beaucoup dans son exil, écrivait de Londres à son père : « M. Malouet est profondément affecté et conserve peu d'espérance; je ne connais aucun homme qui sente aussi vivement les maux de la France ; il en est accablé. » Remarquez pourtant qu'à cette date Malouet éprouve du moins la consolation de ne trembler que pour l'état et non pour l'existence même de la France. Les autres gouvernemens sont faibles et incertains ; les coalitions ennemies sont vaincues; au milieu de nos convulsions intérieures, Malouet est trop perspicace et trop sincère pour ne pas voir fermenter une séve généreuse. Ce n'est pas là un pays qu'on puisse rayer de la carte. Il l'appelle quelque part une nation, criminelle sans doute, mais triomphante et qui dicte des lois à l'Europe (1). C'était en 1797, au moment où l'armée d'Italie et son jeune général, dans une campagne héroïque, préparaient déjà le traité de Campo-Formio. Si la correspondance de Malouet n'indique pas qu'il ait ressenti aussi

(1) Dans une lettre du 4 mai 1797 adressée de Londres à Mallet Du Pan. Cette lettre fait partie de la correspondance qui enrichit la seconde édition des *Mémoires* de Malouet.

vivement que tant d'autres ces premiers éblouissemens de la gloire, il est certain que ses préoccupations politiques n'étaient point aggravées par les menaces du péril extérieur. On n'avait pas à redouter le démembrement de la patrie; la France était en mesure de tenir tête à ses ennemis les plus acharnés. La Prusse en 1795 avait demandé et obtenu la paix, l'Angleterre voyait l'opinion se déclarer de plus en plus pour la cessation des hostilités, l'Autriche allait se soumettre aux conditions du vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Comparez notre situation actuelle à celle qui causait les alarmes de Malouet! Ses conseils étaient pressans, ses avertissemens impérieux; n'ont-ils pas bien autrement de force à l'heure décisive où nous sommes? Si nous persistons à rester désunis, ce n'est pas seulement l'état qui subira une crise comme il en a traversé plus d'une. Nos ennemis sont là, vigilans et prêts à tout. Dans cette tourmente suprême, la France peut disparaître.

Non, il y a encore trop de séve, trop de ressources, trop de patriotisme dans cette généreuse nation pour qu'elle soit effacée du livre de la vie; la Providence ne permettra pas qu'elle périsse. Aidons-nous, le ciel nous aidera. Que faut-il donc pour prévenir la crise meurtrière? Renoncer à nos intérêts de partis, à nos rivalités de coteries, et ne nous occuper que de la France. Et qu'est-ce que s'occuper de la France au milieu de tant de périls? Avant tout, c'est consolider l'ordre, garantir la sécurité publique, favoriser le travail, assurer au pays le temps de se refaire. Les événemens ont confié cette tâche à un vaillant et loyal soldat; ne lui marchandons pas les appuis dont il a besoin. Son gouvernement, aussi bien que le pays, réclame des institutions nécessaires. Il est temps de sortir du système qui met tout le pouvoir législatif dans une seule assemblée. La souveraineté d'une assemblée unique n'est qu'un régime d'exception; justifié par des circonstances extraordinaires, ce régime, s'il se prolonge outre mesure, peut devenir un exemple funeste. Ce n'est pas assez pour l'assemblée de 1871 de s'être dessaisie d'une grande part de la souveraineté en donnant au maréchal président sept années d'un pouvoir placé au-dessus de tous les votes; les mêmes raisons de conservation sociale exigent que la puissance législative ne soit pas tout entière dans une seule chambre. Deux chambres, et avec cela une loi électorale vraiment juste, vraiment sincère, qui assure une plus grande place aux intérêts et restreigne celle des passions, voilà l'affaire urgente entre toutes. C'est le seul moyen de prévenir les conflits entre le président et l'assemblée surtout; c'est le seul moyen d'empêcher le retour d'une convention. Ainsi mise à l'abri des surprises violentes, la noble blessée, pendant les six années que lui garantit la loi, aura le temps de guérir ses plaies et de relever sa fortune.

Et ensuite qu'adviendra-t-il? C'est la question inévitable. Assurément il vaudrait mieux qu'une telle question n'obsédât point notre esprit; il faut pourtant s'accoutumer en politique à s'occuper surtout des choses présentes. A chaque jour suffit sa peine. Le vieil Horace de Corneille dit admirablement :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

Sans renoncer à l'action pour le terme désigné, on peut laisser quelque chose au temps, à la réflexion, ces auxiliaires de la Providence. C'est beaucoup pour un grand peuple que de remplir exactement sa tâche quotidienne. L'avenir, a-t-on dit, appartiendra au parti le plus sage; vienne enfin cette belle émulation, la France entière en profitera, car il en sortira nécessairement des élémens de concorde. Et si l'union est décidément impossible, n'y aura-t-il pas un arbitre suprême entre les prétendans? Les pouvoirs institués par la loi prochaine sauront aviser aux moyens de consulter la France. On peut s'y prendre de telle ou telle façon; quel que soit le procédé, il y aura une issue. Malouet, si dévoué à la monarchie légitime libéralement transformée, était parfaitement décidé dans l'intérêt public à reconnaître tout moyen de salut. C'est le dernier conseil que je lui emprunte. En 1797, un jour que son ami Mallet Du Pan, pris d'un accès de désespoir, ne voyait plus de refuge que dans l'ancien régime, Malouet lui écrivait : « Qu'entendez-vous par la fidélité que nous devons au roi légitime? Certes, s'il pouvait donner asile et subsistance à tous les royalistes, et qu'il ne fallût, pour obtenir une concession dans son territoire, que lui donner de bons conseils, je me ferais inscrire; mais comme il ne peut rien pour moi, ni moi pour lui, tout anti-républicain que je suis, je subirais comme le pape et l'empereur le joug de la nécessité, si je trouvais au sein de la république protection et sûreté. » Ce langage est le bon sens même; il y manque seulement quelque chose pour qu'il soit tout à fait applicable à la France de nos jours. Malouet, j'en suis sûr, compléterait aujourd'hui ses paroles et ajouterait sans hésiter : le pays acceptera tout gouvernement assez fort pour maintenir l'ordre et assez libéral pour justifier sa force. Une chose certaine dès à présent, c'est qu'il n'appartiendra ni à l'ancien régime ni au radicalisme. En dehors de ces deux termes, il y a place pour des institutions tutélaires sous des formes très diverses. La France a souvent étonné le monde par l'imprévu des solutions; on peut bien, sans vaine superstition patriotique, compter encore sur son génie et répéter avec le poète : *fata viam invenient*.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

UN NOUVEAU

SYSTÈME DE PHILOSOPHIE

ALLEMANDE

***Philosophie des Unbewussten* (*Philosophie de l'Inconscient*),**
par Édouard von Hartmann. 5e édition; Berlin 1873.

L'Allemagne, dans le cours de ce siècle, réservait au monde bien des surprises et à ses amis du dehors des déceptions douloureuses. Que d'illusions à son sujet brutalement démenties par les faits! Se rappelle-t-on le temps où l'on aimait à se la figurer comme une nation d'idéalistes? Ses poètes, ses penseurs, ses théoriciens politiques nous attiraient par le charme subtil de leurs conceptions nuageuses, mais élevées, par quelque chose d'aérien, d'estompé, qui contrastait avec les productions d'un genre peut-être plus palpable, mais aussi plus terre à terre du génie anglais ou français. La science allemande, l'érudition allemande, nous paraissaient non-seulement les premières par le complet, le sérieux, la sûreté consciencieuse des recherches, elles respiraient de plus une si parfaite probité d'intention, un désintéressement si absolu, que le savant et l'érudit allemands étaient devenus pour nous les types du genre. Nous en étions réduits à envier, sans parvenir à nous l'assimiler, cette quiétude intellectuelle qui leur permettait de s'enfermer dans un compartiment scientifique, de tirer les verrous et d'y travailler toute leur vie sans se soucier du reste du monde. Quant à la philosophie

allemande de notre siècle, nous savions que ses grands jours étaient déjà passés, que désormais les ombres imposantes de Fichte, de Schelling, de Hegel, habitaient les cimes désertes de la Walhalla germanique, et que des tendances très opposées à leur ardeur spéculative avaient envahi tout le terrain naguère soumis à leur domination; mais que de traces de leur passage ils laissaient derrière eux! Comme le sillon hégélien surtout était encore marqué chez ceux-là mêmes qui avaient arboré le drapeau de la révolte, et dans quel autre pays aurait-on rencontré des athées aussi dévots et des matérialistes aussi mystiques! C'est ainsi que, jusqu'à ces derniers temps, trompés par ces efflorescences de la surface allemande, connaissant mal ou ne prenant guère au sérieux les réalités du sous-sol, nous tenions l'Allemagne du myosotis, de la métaphysique et des légendes pour l'Allemagne réelle, et il a fallu les amères expériences dont nous sortons à peine pour nous habituer à l'idée que le trait caractéristique de l'Allemand est précisément de joindre l'idéalisme théorique le plus quintessencié au positivisme pratique le plus calculateur, la sentimentalité rêveuse à la sécheresse, et l'amour de l'humanité à la haine cordiale du voisin. Bien innocent celui qui viendrait maintenant nous vanter la simplicité et la générosité allemandes!

Je suis loin de contester que tout n'a pas été faux dans nos illusions, et que l'Allemagne elle-même, sans s'en rendre compte, a changé sous l'influence de cet esprit prussien, qui n'est allemand qu'en partie, et qui a su très habilement tourner à son profit la grande passion de l'unité nationale. Ou plutôt il me semble évident que, si nous idéalisions trop l'Allemagne d'il y a trente ans, celle-ci démentait moins que l'Allemagne contemporaine les jugemens que nous portions sur son génie et son caractère. Il y aurait un intéressant travail d'ensemble à faire sur les phénomènes d'ordres divers qui attestent les changemens accomplis depuis lors, sous l'action de causes multiples. Aujourd'hui nous nous bornerons à signaler celui qui s'est révélé dans les dispositions philosophiques de l'Allemagne. Il ne s'agit déjà plus de la guerre déclarée à l'hégélianisme pur comme à toute métaphysique par les sciences expérimentales. L'Allemagne est restée au fond sympathique aux travaux de la pensée philosophique; mais, tandis que les grands systèmes de la première moitié du siècle se résolvaient le plus souvent dans un optimisme serein, complaisant même pour l'erreur et le mal, au point que, d'après Hegel, il suffisait qu'une chose existât pour être relativement légitime, on dirait que, par un étrange retour d'idées, la seule philosophie désormais acceptée par l'opinion allemande est le pessimisme, d'après lequel il suffit au contraire qu'une chose

existe pour qu'elle soit mauvaise, son premier tort étant d'exister. On serait vraiment tenté de croire que l'esprit allemand est déjà dégoûté de la vie. N'exagérons rien. Il est clair qu'une pareille disposition ne sera jamais celle de la très grande majorité des Allemands. Toutefois on ne saurait nier le lien par lequel la philosophie dominante se rattache aux tendances générales du milieu où elle éclôt et se propage. C'est à ce titre que le système philosophique de M. Édouard von Hartmann a droit à un examen sérieux. On peut dire que sa doctrine est actuellement en possession d'une véritable popularité. Le gros livre d'environ 900 pages qui la contient sous le titre de *Philosophie de l'Inconscient*, et qui parut pour la première fois en 1869, est parvenu l'an dernier aux honneurs de la cinquième édition. Nous tâcherons d'exposer fidèlement ce nouveau système de philosophie, mais il faut en premier lieu rappeler les antécédens dont il dérive.

I.

M. von Hartmann est disciple et continuateur, du reste assez indépendant, de Schopenhauer, dont il partage, en les modifiant, les vues essentielles, et, parmi les admirateurs du vieux misanthrope de Francfort, il est sans contredit celui qui contribue le plus à venger la mémoire du maître des dédains dont celui-ci fut victime pendant presque toute sa vie.

Nul ne prévoyait en 1819, lorsque parut un volume intitulé *Die Welt als Wille und Vorstellung* (*le Monde comme volonté et idée*), qu'il y avait dans ce livre, accueilli par la plus parfaite indifférence, le germe d'une future école de philosophie. L'auteur, fils d'un négociant de Dantzig, n'avait guère que trente et un ans, et passait aux yeux du petit nombre de ses amis pour un philosophe amateur bien plutôt que pour un réformateur. Après quelques efforts impuissans pour briser la glace de l'insouciance publique, Schopenhauer se confina dans une retraite studieuse et chagrine, maugréant « contre les charlatans et les Calibans intellectuels, » c'est-à-dire contre les illustres titulaires des chaires officielles, et se bornant à développer son système sans y rien changer. Son esprit, naturellement caustique, aigri plus qu'il ne voulait l'avouer par l'obscurité à laquelle il se voyait condamné, limait les persiflages les plus acérés contre les maîtres du jour, et sa manière de traiter les questions les plus sérieuses s'en est toujours ressentie. Si l'on a dit, en s'autorisant de certaines formes dialectiques dont on abusait aisément, que la philosophie de Hegel était celle de la phrase, on pourrait dire de la philosophie de Schopenhauer qu'elle fut celle de la

boutade. Ce côté piquant de son œuvre philosophique contribua peut-être autant que l'extinction de la grande école hégélienne à détourner enfin sur ses écrits les regards du public, et il put jouir quelques années avant sa mort, qui survint en 1860, d'un commencement de célébrité. Il eut surtout des disciples fervens, engoués de sa personne et de ses idées, qui remplirent à son profit les fonctions d'un véritable apostolat, et réussirent à lui faire une réputation que nous inclinons à croire exagérée (1). Quoi qu'il en soit, Schopenhauer est pour le moment un grand homme en Allemagne.— Son livre de 1819 fut réédité en 1844 et en 1859 avec des prolongemens qui ne modifiaient sur aucun point essentiel les vues émises dans la première édition. Nous indiquerons rapidement les lignes principales de sa théorie du monde et de l'homme.

Comme toute l'école allemande de son temps, Schopenhauer se rattachait à Kant et à sa critique de l'entendement. Le monde extérieur, disait-il, n'existe pas pour nous en dehors des formes sous lesquelles il nous apparaît, et comme ces formes sont subjectives, projetées par notre intelligence, il en résulte que nous ne trouverons jamais autre chose dans les phénomènes extérieurs que le reflet de nous-mêmes. Il est donc absurde de chercher hors de nous la *chose en soi*, la réalité substantielle de l'être. Or en nous-mêmes ce n'est pas l'intelligence, faculté secondaire et dérivée, qui constitue le fond de l'être, c'est la volonté. Mais Schopenhauer n'entend pas comme nous par volonté la faculté de déterminer sciemment nos facultés actives sous l'influence de certains mobiles ou motifs. Pour lui, la volonté est essentiellement inconsciente, et ne devient ou ne paraît devenir consciente que dans certaines conditions d'existence. Au fond, la volonté, telle qu'il l'entend, n'est autre chose que la force qui tend à être, à se réaliser, à vivre, et c'est pourquoi nous devons reconnaître l'identité foncière de la volonté que nous constatons en nous-mêmes et des forces diverses qui agissent dans la nature. M. Frauenstaedt raconte qu'un soir, au moment où, en compagnie du maître, il saisissait un verre de vin pour le porter à ses lèvres, celui-ci lui prit brusquement le bras, et lui fit observer que si, au lieu d'une main dirigée par une volonté consciente, un choc mécanique et inconscient eût arrêté son bras,

(1) Parmi les partisans les plus zélés de Schopenhauer, nous pouvons citer M. Frauenstaedt, qui a publié en 1854 sous forme de *Lettres* une sorte de manuel initiateur, et M. Gwinner, qui a mesuré scrupuleusement le crâne et le cerveau de son maître. Qu'on juge de sa joie! il a découvert que Schopenhauer avait la plus forte tête connue, son cerveau dépassant en volume ceux de Kant, de Talleyrand, de Schiller et de Napoléon. Le moyen de résister aux séductions d'un système élaboré par une aussi grosse tête! — Il existe en français un bon exposé de ce système sous le titre de *Philosophie de Schopenhauer*, par M. Th. Ribot, Paris, Germer-Baillière, 1874.

l'effet eût été parfaitement le même. La volonté est donc au centre de notre être et de tous les êtres. La tendance de l'eau vers la cavité où elle se précipite, la persévérance de l'aimant à se tourner vers le nord, les affinités et les répulsions des corps, la force vitale qui gouverne les organismes, l'effort de la plante pour se procurer les conditions de son existence, le désir de l'animal qui cherche à se nourrir et à se propager, enfin les actes réfléchis de l'homme à ses divers degrés de développement, tout provient de cette volonté qui se crée des organes en rapport avec ses besoins, et s'objective ainsi de plus en plus à mesure qu'on s'élève dans la série des êtres. Aussi, en elle-même, est-elle indestructible, tout anéantissement n'est qu'une apparence. Les individus meurent, mais la volonté, qui ne les a voulus que parce qu'elle voulait l'espèce, continue d'agir et se sert d'eux à cette fin, soit en leur inspirant l'effroi de la mort, soit surtout en les poussant par d'irrésistibles penchans à se reproduire, et en les y déterminant malgré tout raisonnement de l'intérêt individuel. Il n'est donc pas étonnant que, dans le grand débat qui roule sur la question des causes finales, Schopenhauer se prononce catégoriquement en faveur de la finalité, dont, comme tous les observateurs, il trouve la preuve la plus claire dans l'organisme animal et végétal. Seulement, au lieu de l'attribuer comme la philosophie ordinaire à un pouvoir agissant du dehors et sciemment sur l'être organisé, il n'y voit jamais autre chose qu'une finalité intérieure, immanente, qui se confond avec l'existence même de cet être. La volonté de vivre produit l'organisme, et l'organisme rend la vie possible. Il n'y a donc rien que de très explicable dans ces instincts merveilleux qui ont l'air de prévoir l'avenir. Le futur et le présent se confondent pour la volonté universelle et éternelle dont chaque être individuel n'est qu'une manifestation temporaire et locale. A présent, il serait insensé de rechercher ce qu'est en elle-même cette volonté une et souveraine qui s'objective dans le monde. Nous ne pourrions la connaître qu'en la soumettant aux formes de l'intelligence, ce qui lui ôterait d'avance son caractère de « chose en soi » en la ramenant à la catégorie des choses moulées par notre cerveau. Au-delà de cette notion de volonté que nous trouvons en nous-mêmes comme le dernier mot de l'être, nous ne pouvons concevoir que l'x inconnue.

De cette théorie métaphysique découle une morale assez curieuse. La volonté, mue par son désir aveugle et inconscient de vivre, parvient enfin à la conscience d'elle-même dans le cerveau humain; mais aussi c'est précisément là qu'elle arrive à perdre toutes les illusions qui l'avaient soutenue ou plutôt égarée jusqu'alors. La volonté découvre dans l'homme que toute réalité est vaine,

que la vie est une douleur et qu'elle ferait bien mieux de s'anéantir; à ce prix seulement, elle pourrait en finir avec tout effort et avec la souffrance inséparable de tout effort. Le comble de la perfection, c'est la négation de la volonté de vivre : aussi le plus bas degré moral est-il représenté par l'égoïsme, qui n'est autre chose que l'affirmation passionnée de cette volonté. La vie morale ne commence que lorsqu'on rend hommage au principe d'après lequel le moi ne vaut rien. C'est seulement alors que l'on ne distingue plus entre les autres et soi-même, qu'on jouit de leurs joies et qu'on souffre de leurs douleurs. La sympathie est donc la base de toute moralité, elle est la source commune de la justice et de la charité, *neminem lœde, omnes juva.* On n'y arrive, conformément au principe posé, qu'en détruisant en soi-même par l'ascétisme la volonté de vivre, ainsi que l'ont fait les saints de toutes les grandes religions. La guerre déclarée à l'amour sexuel et à toutes les jouissances d'ordre physique, l'indifférence pour les vaines injures des égoïstes, la disposition à soulager la misère d'autrui, le renoncement à toute activité productive pouvant enrichir la vie collective ou individuelle, telles sont les conditions de la haute moralité, et au nom de cette singulière appétence pour le non-vivre Schopenhauer met le bouddhisme, dont en fait il partage le point de vue essentiel, au-dessus de toutes les religions. Dans le christianisme, bien que reprochant à l'église catholique d'être superstitieuse et oppressive, il la préfère au protestantisme, parce que ses anachorètes et ses moines ont seuls compris la véritable sainteté. Inutile d'ajouter, je pense, qu'il n'en est pas plus catholique pour cela.

C'est surtout au chapitre de l'amour que Schopenhauer tient à se montrer dégagé de toute superstition. Pour lui, tous les genres d'amour, y compris le plus éthéré, sont autant d'illusions dont le but unique est la procréation d'un nouvel individu. La volonté en effet est encore loin d'en avoir fini avec son désir de vivre, et elle a plusieurs moyens de nous priver de notre raison pour nous forcer à procréer. Avec l'animal, elle peut se borner au penchant instinctif; mais à l'homme éclairé, capable de calcul et de prévoyance, et qui ne serait pas entraîné comme l'animal par la simple satisfaction d'un besoin physique, elle réserve des illusions plus décevantes. Voilà tout le mystère, et il faut voir avec quelle ardeur le vieux célibataire, qui eut aussi, paraît-il, sa bonne part d'illusions, dissèque toutes les formes, toutes les variétés imaginables de l'amour pour retrouver partout sa conclusion favorite et passablement cynique. Il n'aime pas les femmes, qui peut-être le lui ont bien rendu. « Ce sont, dit-il, de grands enfans... Elles sont faites pour entrer en relation avec nos faiblesses et nos folies, mais non pas avec notre rai-

son. Elles ont avec les hommes des sympathies d'épiderme, mais fort peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. » De toutes les chimères, la plus grande est donc celle dont se berce l'amant qui s'imagine trouver le bonheur infini dans son union avec celle qu'il adore et qui mettrait le feu au monde entier pour l'obtenir. De même la femme va passionnément au-devant des déceptions de tout genre et des tortures en se donnant à l'homme qu'elle aime. Tristesse et tourment, voilà l'inévitable conclusion de tout roman réel, et il y a une ironie grandiose dans cette ruse, toujours la même, toujours victorieuse, de la volonté, qui, pour parvenir à ses fins, réussit à faire croire à l'égoïsme individuel qu'il va plonger dans un océan de délices, tandis qu'en réalité il s'immole sottement à la perpétuation de l'espèce.

C'est du même point de vue pessimiste que Schopenhauer envisage la vie tout entière et les joies qui prétendent l'embellir. Il n'est pas possible de nier le bonheur sous toutes ses formes avec plus d'acharnement. Ce qui seul est réel et constant, c'est la douleur. Tout plaisir est négatif, une diminution ou une cessation temporaire de la douleur, mais jamais un état positif de bonheur. Toute vie est essentiellement souffrance, et comme la vie humaine représente le degré le plus intense de la volonté de vivre, il est naturel qu'elle soit aussi la plus riche en souffrances. Notre monde est nécessairement le plus mauvais des mondes possibles. Ce n'est pas le suicide qui nous délivrera, c'est la connaissance du monde comme foncièrement et nécessairement mauvais. A la fin, cette connaissance déterminera la volonté souveraine elle-même, mais en attendant il y aura une longue série de souffrances, de luttes et de morts, jusqu'à ce que la croûte de notre planète s'écaille en petits morceaux.

Peut-être fait-on malgré soi quelque tort à cette philosophie en la résumant dans ces thèses, qui, détachées d'un encadrement souvent très spécieux, exhalent un parfum si prononcé de paradoxe à outrance. Schopenhauer s'empare aisément de son lecteur par une verve chagrine, mais à facettes miroitantes. Nous ne ferons pas en ce moment la critique de son système, que nous allons d'ailleurs retrouver, heureusement corrigé sur plusieurs points, mais maintenu dans son point de vue général et dans ses conclusions finales par M. von Hartmann. Du maître donc passons au disciple.

M. Karl-Robert-Édouard von Hartmann, fils d'un général prussien, est né à Berlin en 1842. Il embrassa la carrière militaire en 1858, et entra dans l'artillerie de la garde royale. Dès sa jeunesse, il se fit remarquer par un caractère sérieux et même déjà misanthropique. Il fuyait, paraît-il, la compagnie des jeunes gens et ne

recherchait que celle des vieillards. Promu officier en 1860, il fut l'année d'après victime d'un accident, blessé au genou et estropié au point qu'en 1865 il dut quitter le service. Cette infirmité alla même en s'aggravant, et, si je suis bien informé, elle le confina dans sa chambre, si ce n'est dans son lit. Il eut du moins la consolation de pouvoir désormais se vouer tout entier aux études philosophiques qu'il avait cultivées en amateur pendant ses loisirs de garnison. Ses travaux furent même assez remarqués pour que l'université de Rostock lui décernât en 1869 le titre de docteur. Il s'occupa aussi des questions d'art dramatique. Sous ses prénoms de Karl-Robert, il publia en 1870 des *Aphorismen über das Drama*, en 1871 des *dramatische Dichtungen* (poésies dramatiques), savoir deux tragédies intitulées, l'une *Tristan et Iseult*, l'autre *David et Bethsabée*. On nous assure que ce dernier sujet, quelque peu scabreux, est traité avec noblesse, et nous ne demandons pas mieux que de le croire, bien que la noblesse du style et des idées ne soit pas précisément la qualité-maîtresse des œuvres philosophiques de l'auteur. C'est plutôt par ses allures cavalières, par un certain sans-gêne qui ne recule pas devant l'expression crue, que l'ex-officier d'artillerie s'est fait une manière littéraire qui lui appartient en propre, et qui, en tout cas, lui a réussi. Le bon goût en matière d'œuvre scientifique étant encore rare en Allemagne, cette façon de philosopher « à la hussarde » ne lui a fait aucun tort auprès du grand public, qu'il a su intéresser aux questions abstraites; il l'amuse tout en causant métaphysique et morale. Nous sommes désormais à cent lieues de Hegel et de ses hiéroglyphes. Cette philosophie est d'un pessimisme effrayant dans ses conclusions, mais nous n'en connaissons pas dont les détails dénotent plus de bonne humeur. Le mot pour rire n'est pas rare, et la remarque humoristique abonde. Est-ce une qualité ou un défaut, et ce manteau pailleté est-il bien le vêtement qui convient à la muse sévère de la philosophie? Nous ne voulons pas nous prononcer d'avance. Non moins spirituel et caustique, mais plus brillant que son maître Schopenhauer, M. von Hartmann aspire comme lui à la célébrité, et, plus heureux que lui, il l'a de bonne heure obtenue. On peut affirmer que la préoccupation de l'effet à produire sur un public aisément rebuté par les discussions de l'ordre métaphysique n'a pas été sans influer fortement sur sa manière de les traiter. Le portrait joint à la dernière édition de son ouvrage nous offre une belle tête, d'un type plus anglais qu'allemand, aux traits réguliers et fermes, et qui serait tout à fait sympathique, si ce n'était qu'à notre gré elle est décidément trop barbue, et surtout qu'on se demande avec un grain d'inquiétude s'il n'y a pas de la pose

dans l'expression, comme on est tenté d'en soupçonner dans le système philosophique lui-même du pessimiste de Berlin. Werther, avouons-le, comme tous les désolés du romantisme, est bien un peu poseur, et si Werther, au lieu de se suicider, s'était lancé dans la philosophie, il est probable que ses idées sur le monde et la vie n'eussent pas sensiblement différé de celles que nous allons reproduire.

II.

L'*inconscient*, tel est le nom caractéristique donné par l'auteur au principe de la totalité des êtres, c'est-à-dire à l'être unique et identique dont les individus sont les manifestations phénoménales. Cet inconscient est à la fois volonté et idée-objet (*Vorstellung*). Par là se trouve modifié le point de vue fondamental de Schopenhauer, qui n'admettait que la volonté comme principe métaphysique. M. von Hartmann regarde la *Vorstellung,* l'idée-objet ou la représentation, comme inséparable de la volonté et devant être coordonnée avec celle-ci en tant que principe métaphysique d'égale valeur. L'inconscient, ou le principe supérieur, les doit contenir toutes les deux, à peu près comme la substance de Spinoza se résolvait dans les deux modes primordiaux, pensée et étendue. Il ne peut y avoir, dit-il, de volonté sans objet, sans but, les deux notions s'enchaînent, et à la volonté inconsciente correspond nécessairement l'idée ou la représentation inconsciente. Nous nous servirons désormais du mot *idée* pour traduire cette expression de *Vorstellung* en tant qu'elle désigne l'idée-objet de la volonté, mais en priant ceux qui nous lisent de se rappeler jusqu'au bout qu'à moins d'avis contraire il s'agira toujours d'idée inconsciente.

Le fait majeur qui s'impose à notre attention, lorsque nous considérons l'ensemble des choses, c'est la finalité révélée dans la nature, surtout dans les phénomènes de l'organisme et de l'instinct. Le point de vue téléologique a mauvaise réputation auprès des savans modernes. C'est qu'on le comprend mal et qu'on en a fait des applications arbitraires. On ne peut toutefois l'évincer du champ d'observation. Suivant M. von Hartmann, le calcul des probabilités appliqué à une masse de faits instinctifs ou organiques démontre que la vraisemblance de la conclusion téléologique se rapproche de la certitude au point de se confondre avec elle à une imperceptible fraction près. Si par exemple on réfléchit que, pour voir, l'œil doit réunir treize conditions indispensables que l'on pourrait multiplier encore (nerf optique sensible, rétine, contractilité de la sclérotique, iris, pupille, etc.), que ces conditions existent déjà au moment de la

naissance et avant que le nouveau-né ait pu mettre ces organes en exercice, que rien absolument dans la consistance de l'œuf fécondé et des liquides que lui fournit la mère ne peut expliquer la formation régulière et le concours harmonique de ces conditions de la vue, — on trouvera par le calcul des probabilités, en représentant la certitude entière par 1, que la vraisemblance d'une force directrice du développement mécanico-chimique de l'œil est égale à 0,9999985, et ce qui distingue une pareille vraisemblance de la certitude mathématique se réduit à une différence tellement inappréciable qu'on est en droit de la négliger. La téléologie bien comprise ne dispense nullement de l'explication physique des faits naturels; mais, comme l'avait déjà dit Schopenhauer, l'erreur des matérialistes n'est pas de prétendre que tous les phénomènes, ceux même de l'esprit, sont physiques, elle est de ne pas voir que tout fait physique est en même temps métaphysique.

Armés de cette notion démonstrative de la finalité, nous pouvons en toute sécurité rechercher les manifestations de la volonté inconsciente qui nous révèlent son existence et son activité.

Au premier abord, on serait tenté de croire que la volonté ne saurait exister indépendamment d'un cerveau dont elle soit la fonction; c'est une erreur que les faits, plus soigneusement observés, démentent. Ainsi une grenouille décapitée, après être restée quelque temps immobile, fait encore des mouvemens natatoires ou des sauts, et ce ne sont pas là de simples mouvemens réflexes provenant de l'excitation des nerfs coupés et exposés à l'air, car elle varie ses mouvemens selon les objets placés devant elle, elle cherche à les tourner ou à se cacher sous un meuble. Ailleurs un insecte coupé en deux au moment de la copulation mangera encore par sa partie antérieure, tandis que son autre moitié continue l'opération génératrice. On voit des sauterelles mâles décapitées rechercher la femelle pendant plusieurs jours encore. Souvent les deux moitiés d'un perce-oreille ou d'une fourmi australienne, après qu'on les a séparées par une incision, se battent avec fureur jusqu'à extinction. Tous ces mouvemens proviennent évidemment de volontés. Il faut donc admettre que la volonté peut se manifester sans cerveau, que des ganglions ou centres nerveux peuvent suffire pour qu'elle agisse. En fait, la physiologie comparée nous apprend que le cerveau n'est qu'une réunion de ganglions, la moelle épinière une série de nœuds ganglionnaires. C'est ainsi que chez les insectes à métamorphose des ganglions, séparés chez la larve, se réunissent pour former le cerveau dans l'état supérieur; mais il y a plus encore : nous constatons de la volonté chez des êtres où le microscope n'a pu rien découvrir qui ressemble à la moindre fibre nerveuse. Si l'on met un polype

dans un verre d'eau placé de façon qu'une partie de l'eau reçoive directement un rayon de soleil, cet animal sans yeux et sans nerfs se dirige vers la partie éclairée. Si l'on place un infusoire vivant à quelques millimètres de lui, le polype perçoit sa présence et agite l'eau pour l'absorber. Qu'on mette à la même distance un grain de poussière ou de matière végétale ou même un infusoire mort, le polype ne s'en soucie pas. Il faut donc nous habituer à considérer la volonté comme une force bien moins exclusivement liée au cerveau que nous ne nous l'imaginons ordinairement. Il y a en nous-mêmes de la volonté dans ces mouvemens organiques qui échappent à notre conscience comme à notre volonté cérébrale, dans le grand-sympathique par exemple, qui dirige et veut la circulation du sang, dans les organes générateurs, dans l'appareil digestif. L'intestin n'est autre chose qu'un ver fixé à ses deux extrémités, et ses mouvemens, tout aussi bien que les ondulations du lombric, dénotent la volonté. Si l'on admet comme évidente la présence d'une volonté chez celui-ci, il n'y a pas la moindre raison pour la nier chez celui-là. Nous sommes de plus amenés par là à reconnaître en nous la réalité de volontés inconscientes ou, ce qui revient au même, étrangères au cerveau.

Mais il n'y a pas de volonté sans but, par conséquent sans idée à réaliser. Ce qui nous trompe, c'est que nous associons toujours la notion de conscience à celle d'idée voulue. En constatant la volonté inconsciente, nous affirmons par cela même l'idée inconsciente. Ne nous hâtons pas de crier au paradoxe. Comment la volonté consciente agit-elle en nous? Au moyen du cerveau; mais avons-nous conscience de la façon dont elle s'y prend pour agir? Au fond, le cerveau, bien que plus compliqué, ne se comporte pas autrement que les autres centres nerveux. Il contient le clavier des nerfs moteurs, et, pour opérer une volition quelconque, la volonté met en jeu la touche correspondante au mouvement qu'elle veut produire; mais nous ne pouvons pas nous rendre le moindre compte de cette mystérieuse opération. On veut quelquefois expliquer par l'habitude la dextérité merveilleuse de la volonté, c'est-à-dire par la répétition prolongée d'actes originairement indécis ou fortuits; comment soutenir une pareille opinion en présence de ces mouvemens instinctifs et pourtant si compliqués des animaux qui viennent de naître? C'est toujours la même illusion. L'intelligence réfléchie se prend trop aisément pour la reine d'un monde dont elle n'est qu'un phénomène secondaire et accessoire. L'instinct la dépasse de beaucoup, soit par l'étendue de son empire, soit en puissance, soit par la sûreté de ses opérations.

Qu'est-ce qu'un acte instinctif? C'est un acte qui tend à un but

rationnel sans que l'être agissant ait conscience de ce but. Là encore les explications de l'ancienne philosophie pèchent par l'ignorance ou la méconnaissance des faits. Ainsi le matérialisme veut que l'instinct soit uniquement la conséquence de l'organisation; c'est bien plutôt le rapport inverse qu'il faudrait affirmer. Par exemple, toutes les araignées ont le même appareil filateur, et pourtant que de différences dans leur manière de filer! Les unes tissent leurs toiles en rayons, les autres en nids irréguliers, d'autres tapissent un trou et en ferment l'entrée. Tous les oiseaux construisent leur nid avec leur bec et leurs pattes, et pourtant chaque espèce construit le sien à sa manière. Il y a des oiseaux palmés qui ne nagent pas. Le lapin se creuse un terrier, le lièvre n'en fait rien, l'un et l'autre ont pourtant les mêmes organes pour creuser. Des oiseaux à vol très rapide, tels que les oiseaux de proie, demeurent dans la même région; les cailles, dont le vol est très lourd, font d'immenses voyages. On peut en revanche signaler dans plusieurs espèces des instincts identiques à côté d'une très grande différence d'organisation. Comment l'organisme indique-t-il à l'insecte femelle l'endroit propice au développement de ses œufs, ou bien au poisson mâle les œufs de son espèce, sur lesquels seuls il répand sa laitance?

L'école cartésienne au contraire a prétendu que l'instinct n'était autre chose qu'un mécanisme monté par la nature. C'est encore une erreur palpable. Un mécanisme une fois monté agit fatalement, tandis que l'instinct attend pour agir que ses motifs d'action soient là, et cesse d'agir quand ils ont disparu; reviennent-ils, l'instinct agit de nouveau. Les oiseaux pondent un nombre fixe d'œufs et ne s'accouplent plus lorsque ce nombre est atteint; si l'on en retire quelques-uns du nid, leur nombre est complété par une ponte nouvelle. Un mécanisme ne change pas avec les circonstances extérieures; l'instinct sait au contraire se modifier. Il est des oiseaux par exemple qui ne couvent pas du tout dans les pays très chauds, qui ne couvent que la nuit dans les pays simplement chauds, qui couvent jour et nuit dans les zones tempérées. Le coucou femelle sait s'arranger pour pondre des œufs ressemblans de couleur et de forme à ceux de l'oiseau dont il exploite le nid, et il pond dans les nids de plus de cinquante espèces. Les abeilles réparent leurs ruches endommagées, les chenilles et les araignées leur toile déchirée.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les faits qui prouvent que l'instinct dérive d'une volonté agissant rationnellement en vue du but qu'elle se propose, tandis que l'être dont elle se sert pour réaliser ce but n'a tout au plus conscience que des moyens. On ne peut pas même dire que la jouissance qui accompagne l'acte instinctif serve de mobile ou de guide à l'animal; nombre

d'actes instinctifs s'accomplissent dans la douleur, et comment expliquer de cette manière le premier accomplissement de ces actes qu'aucune expérience ne précède? Voilà en effet le grand et admirable caractère de l'instinct; c'est que dès la première heure, dès le moment précis de son éclosion, il est complet, sûr de lui-même, aussi ingénieux, aussi prévoyant chez les animaux inférieurs que chez les plus développés. Le mouvement compliqué de succion qui permet à l'enfant d'aspirer le lait maternel est merveilleux, mais pas plus que l'art avec lequel les larves du ver blanc se fraient un chemin vers les racines indispensables à leur alimentation. Tandis que nos actes voulus et réfléchis, dès qu'ils exigent un peu de combinaison et de dextérité, ne deviennent aisés que moyennant une longue série d'efforts, l'acte instinctif est aussi adroit, aussi bien dirigé la première fois que la dernière. Il est même doué à un haut degré de prévoyance, dans le sens, bien entendu, d'une prévoyance inconsciente de son but final. Les faits de ce genre abondent dans la nature animale, et en réalité toute génération rentre dans cette catégorie. La larve femelle du charançon, quand elle va passer à l'état de chrysalide, se creuse un trou précisément assez grand pour s'y blottir tout entière; la larve mâle en creuse un deux fois aussi grand; pourquoi? C'est qu'il lui poussera des cornes d'une longueur presque égale à celle de son corps, et que la femelle n'en aura pas. Quel est le motif actuel qui a pu déterminer la larve mâle? On a souvent observé que les furets et les buses se jettent sans aucune précaution sur les serpens non venimeux, tels que les orvets et les couleuvres; s'ils attaquent une vipère, ils ont soin de la frapper d'abord à la tête pour ne pas être mordus. De même l'animal, dans l'état de nature, s'abstient des fruits vénéneux, et on peut se servir du singe comme d'un dégustateur accompli quand on parcourt une forêt vierge et qu'on n'ose toucher sans précaution aux fruits inconnus qu'on y découvre. Avant toute expérience, les jeunes animaux reconnaissent leurs ennemis, et dans certaines espèces les mâles reconnaissent leurs femelles malgré la différence complète des formes. Par exemple, on peut citer des *rhipiptères* (ailes en éventail) qui vivent en parasites dans les écailles de la guêpe; la femelle, qui ne vit que peu d'heures, n'est qu'une larve dont la tête, de forme lenticulaire, surgit seule entre deux écailles; le mâle, qui ressemble à une mite, ne l'en reconnaît pas moins et la féconde par une ouverture située immédiatement sous sa bouche. Et quelle prodigieuse prévoyance dans les femelles d'insectes, depuis celles qui vont pondre sur les lèvres du cheval des œufs qui ne se développeront que dans ses intestins, jusqu'à celles qui mettent à la portée des larves qui leur survivront la nourriture dont elles auront besoin après leur éclosion! Il y a dans l'instinct une

« clairvoyance inconsciente de l'avenir, » et c'est parce que, dans certain cas, l'intelligence humaine elle-même reflète plus ou moins confusément le rayonnement des réalités futures qu'elle a pu donner lieu à ces phénomènes de clairvoyance ou de seconde vue qui ont défié la sagacité comme le scepticisme des observateurs les moins disposés à se payer d'apparences.

L'instinct n'est donc le résultat ni d'une intention raisonnée, ni de l'organisation corporelle, ni d'un pur mécanisme cérébral ou plaqué du dehors sur l'être vivant; c'est la fonction propre de l'individu en tant que voulu par la volonté générale et voulant lui-même les moyens qui réaliseront finalement le but qu'il ignore, mais que cette volonté se propose sans en avoir conscience elle-même. La philosophie de Hegel a reconnu la réalité de l'idée, dont elle décrit la dialectique immanente dans le monde et dans l'histoire, elle a oublié que l'idée seule est absolument inféconde. L'idée seule reste idée, c'est-à-dire une non-réalité, la volonté est nécessaire à sa réalisation. Pour que l'être soit, il faut qu'il veuille être. A son tour, la philosophie de Schopenhauer a bien fait de poser en principe souverain la volonté inconsciente, mais elle n'a pas vu qu'une volonté ne peut se passer d'objet, de but, d'idée. Pour vouloir, il faut vouloir ceci ou cela; autrement la volonté n'est qu'un effort dans le vide. C'est ainsi que nous arrivons à juxtaposer, comme se conditionnant mutuellement et indispensables l'une à l'autre, la volonté et l'idée, qui, réunies dans la catégorie supérieure de l'inconscient, forment la clé générale et en quelque sorte le passe-partout de l'univers.

Nous pouvons en effet suivre à la trace l'existence d'une volonté active et d'une finalité inconsciente dans une foule de phénomènes où leur présence ne se manifeste pas d'une manière aussi immédiate que dans ceux dont il vient d'être question. On peut la démontrer dans les mouvemens dits *réflexes*, c'est-à-dire ces mouvemens qui proviennent de l'excitation d'un nerf sensible transmise par celui-ci à un centre nerveux qui la transmet à un nerf moteur, lequel la traduit enfin en mouvement musculaire déterminé. C'est dans cet ordre de faits qu'il faut ranger une masse de phénomènes qui tiennent à la fois de la physiologie et de la psychologie, tels que l'excitation produite sur l'organe vocal par celle de l'oreille percevant des sons (développement de la faculté de parler et de chanter), ou bien le don de la repartie prompte, du trait spirituel partant comme une flèche avant toute réflexion. C'est en se transformant en mouvemens réflexes que nos actes réfléchis deviennent prompts et faciles. Notre volonté cérébrale n'a plus dès lors qu'à donner un ordre général et qu'à laisser le soin des détails à d'autres centres de mouvement. C'est par là que nous pouvons nous livrer à une longue

série de mouvemens identiques en vue d'un but voulu, tout en songeant à autre chose, dans la marche par exemple, ou l'écriture, le tissage, la couture, ou toute autre activité dite machinale. Il y a donc aussi de l'intelligence et de la volonté, bien qu'inconscientes, dans les centres nerveux subordonnés au cerveau. Nous devons tirer la même conclusion des faits nombreux qui dénotent la *vis medicatrix*, la force curative, en vertu de laquelle l'être vivant répare les pertes accidentelles que subit son organisme. L'araignée qui refait sa toile, l'oiseau dont les plumes arrachées repoussent, l'écrevisse qui remplace sa patte enlevée, le polype qui se redonne son tentacule coupé, exécutent au fond la même opération de volonté inconsciente, et l'on peut constater cette force curative du haut en bas de la série animale, dans l'homme lui-même; toutefois il faut observer que les effets en sont d'autant moins sensibles qu'on s'élève dans cette série.

Un ordre de faits distincts, mais voisins de celui-ci, nous est encore livré par l'influence indirecte de la volonté consciente sur les fonctions organiques. Si par exemple on veut sécréter beaucoup de salive, le vouloir conscient met en jeu le vouloir inconscient qui préside ordinairement à la sécrétion de ce liquide. La mère, en regardant son enfant qui veut être allaité, détermine en elle-même une abondante formation de lait. On peut par l'exercice augmenter indéfiniment cette action de la volonté consciente sur des organes qui passent pour lui échapper. Il y a des gens qui savent pleurer, pâlir, rougir à volonté, et M. von Hartmann affirme qu'il est lui-même parvenu à faire cesser, par la seule action de sa volonté, les hoquets dont autrefois il était fort tourmenté. Aussi faut-il le compter au nombre des croyans au magnétisme animal, et il expliquera de la même manière les cures dites miraculeuses opérées par de saints personnages. Le magnétiseur et le saint ne savent pas plus comment ils guérissent qu'ils ne savent comment ils lèvent le bras. Dans tout cet ordre de phénomènes, une chose est constante, savoir l'existence d'une volonté inconsciente servant de médium entre la volonté consciente et le but voulu. A son tour, l'idée consciente éveille aussi à chaque instant des volontés inconscientes. C'est le cas des gestes contagieux, des effets produits par certaines passions telles que le dépit sur le foie, de la peur sur l'intestin. Plus d'une fois on a vu des personnes purgées par la seule idée qu'elles avaient pris médecine, d'autres qui ont présenté tous les caractères de l'intoxication parce qu'elles croyaient avoir pris du poison, et l'hypocondre souffre de tous les maux que son imagination maladive suggère à sa pensée.

Enfin nous aurions pu commencer nos observations sur les phé-

nomènes de l'instinct par une description de la formation organique. Là encore, la téléologie bien comprise, la volonté inconsciente marchant méthodiquement vers son but se révèle à nous en traits qui s'imposent. Dans la vie fœtale, il y a anticipation évidente de l'avenir, des formations et des combinaisons d'organes virtuellement nécessaires, mais dont la valeur utile ne sera actuelle que longtemps après la naissance. L'organisation embryonnaire et la nutrition de l'individu complétement formé sont des faits absolument du même genre. Et cette finalité, si marquée dans chaque être nouveau qui s'organise, achève de se révéler quand on embrasse d'un coup d'œil toute la série animale. Le but que poursuit la volonté en se déployant dans la nature vivante moyennant la succession ascendante des genres et des espèces, c'est d'arriver non-seulement à la vie consciente, mais à la suprématie de la conscience. Il ne faut pas s'étonner des faits de détail parfois allégués par les adversaires du principe téléologique, qu'ils comprennent mal, tels que la non-finalité de certains organes, les mamelles rudimentaires des mammifères mâles, les vertèbres caudales chez les animaux sans queue, la vessie natatoire de certains poissons vivant toujours sur le fond de la mer, etc. Cette objection s'évanouit quand on saisit le plan d'ensemble, et des faits qui la suggèrent résulte simplement une application entre bien d'autres d'une « loi d'économie, » en vertu de laquelle la volonté souveraine réalise ses idées au prix du moindre effort possible, et par conséquent aime mieux laisser çà et là un superflu qui ne nuit pas que de briser ses moules et entreprendre sur nouveaux frais des formations nouvelles (1).

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, dans l'esprit humain lui-même, où nous inclinons beaucoup trop à croire que la conscience et la volonté consciente sont souveraines, l'observation découvre la prédominance de l'inconscient. L'instinct en réalité ne tient guère moins de place chez nous que chez l'animal; seulement il revêt des formes nouvelles. La répugnance à l'idée de la mort prévue, qui n'est qu'une forme de l'instinct de conservation, — la pudeur, surtout chez la femme, dont elle est la sauvegarde, — le dégoût que nous cause la saleté et qui nous détourne des choses corrompues et malsaines, — l'amour maternel persistant pendant toute la vie, etc., sont positivement des instincts humains, et il n'y a pas de différence profonde entre la tendance qui commande à l'homme de « faire sa

(1) On ne s'attendait guère à voir refleurir en pleine philosophie allemande cette idée chère au brave Maupertuis, qui voulait que la nature se fît une loi de dépenser le moins de force possible pour en venir à ses fins. Cette théorie, combattue par Kœnig, fut l'occasion de la grande querelle de Maupertuis et de Voltaire déguisé sous le pseudonyme de Dr *Akakia* (*Sans-malice*).

maison » au prix de beaucoup d'années de travail et de peine et celle qui pousse l'oiseau à se construire un nid. Quelle place l'inconscient tient encore dans la formation et l'expression de nos sentimens! La genèse du sens du beau lui-même doit être cherchée dans l'inconscient. C'est pour cela que les grands artistes, les grands créateurs agissent sous l'impulsion d'une force qui échappe à toute analyse : *patiuntur Deum*. La nature en effet est artiste en dehors de toute raison utilitaire. La même volonté qui produit le beau dans la nature en suggère la conception dans notre pensée. M. Darwin peut avoir d'excellentes raisons pour faire intervenir la sélection sexuelle, fondée sur une certaine esthétique animale, dans sa théorie de la formation des espèces; mais là ne se borne pas, tant s'en faut, l'art inconscient qui se révèle dans les choses. En quoi la beauté de certaines chenilles par exemple peut-elle concourir à leur reproduction? Nous devons signaler de même tout ce qu'il y a d'inconscient dans la formation des langues, dont l'organisme interne est, dès les premiers temps, d'une richesse philosophique à laquelle par la suite les développemens les plus savans n'ajoutent rien. La logique, bien avant d'être formulée en règles, est inconsciente dans l'esprit humain et n'en fonctionne pas moins. La pensée, la perception sensible, l'état mystique lui-même, qui provient sous toutes ses formes, aisément maladives, d'une intuition de la réalité supra-sensible, sont autant de domaines où la conscience n'établit sa résidence que grâce à d'innombrables conditions où elle n'a rien à voir. L'histoire vue de haut rend le même témoignage. Son miracle permanent, c'est que du conflit des égoïsmes, loi générale des individus, se dégage régulièrement le bien, ou du moins le progrès. Mais avec quelle parfaite inconscience les peuples et leurs conducteurs travaillent à ce qui sera la vie des générations futures! Le vrai dessein de l'histoire diffère toujours du but que poursuivent ou rêvent les multitudes et les conquérans. Ceux-ci sont les jouets des plus tragiques duperies de l'inconscient. Les grands génies ne viennent pas au monde pour eux-mêmes; ils naissent pour l'humanité, instrumens d'une volonté à laquelle il est bien indifférent qu'ils soient ou non persécutés et malheureux. Jamais au temps voulu n'a manqué l'homme nécessaire, *der rechten Zeit hat noch nie der rechte Mann gefehlt*. L'histoire, c'est l'écrasement successif des faibles exterminés ou absorbés par les forts. Les races inférieures disparaissent, et, par une singulière ironie, ce sont surtout les missions chrétiennes qui, en les attirant dans l'orbite d'une civilisation qu'elles ne peuvent supporter, contribueront le plus à leur disparition. On peut également prévoir que, grâce aux guerres et à la politique des rois, l'avenir est à la république, la monarchie absolue étant deve-

nue une impossibilité, et la monarchie constitutionnelle n'étant qu'un mensonge officiel. Mais avec quelle effrayante inconscience les hommes du passé ont préparé tout cela !

Du reste, comme son maître Schopenhauer, M. von Hartmann voit une révélation positive entre toutes de la volonté suprême, dont nous ne sommes que des outils, dans le phénomène de l'amour à tous les degrés. Langue des Marguerite et des Mignon, comme tu vas blasphémer ! Apprenons donc à l'école de l'ancien officier d'artillerie que ni l'amant ni l'amante ne savent ce qu'ils font ni pourquoi ils s'aiment. L'amour le plus idéal n'a pas d'autre conclusion que le plus charnel. La nature a pris soin que les amans se trouvent doucement entraînés vers le seul but qui l'intéresse. Aussi, de tous les piéges tendus par la volonté à la naïveté de ses instrumens consciens, l'amour est-il le plus habile et le plus terrible. Il fait à tout instant la torture et le désespoir de l'homme. On se tue par chagrin d'amour; a-t-on jamais vu se tuer pour une amitié déçue? Et lors même que le plus souvent l'amour n'a pas de fin aussi tragique, quelle proportion y a-t-il entre le bonheur fugitif qu'en procure le couronnement normal, et les tourmens qui le précèdent, les déceptions et les soucis qui le suivent? Pour défier ce démon, il faut être ou très âgé ou, comme M. von Hartmann (nous citons ici ses propres aveux), avoir acquis, avant d'être exposé à ses atteintes, la claire notion de ce qu'il a de ridicule, d'absurde, et s'être pénétré de la conviction bien arrêtée que sur ce terrain-là l'humanité est folle à lier. Voyez donc ces égoïstes qui ne pensent absolument qu'à eux-mêmes, et qui, au prix de leur repos, de leur bien-être, de leur santé, peut-être de leur vie, n'aboutiront qu'à produire les élémens d'une société nouvelle dont eux-mêmes seront exclus ! Toute cette partie du livre de M. von Hartmann est écrite avec une verve endiablée, parfois brutale d'expression comme de pensée, et elle a certainement contribué à son succès de popularité.

En résumé, la nature humaine et la nature extérieure nous imposent la reconnaissance d'un colossal inconscient, qui n'en a pas moins des volontés et des idées fixes, à la réalisation desquelles il marche imperturbablement. Il faut voir maintenant la solution que notre philosophe va donner aux grands problèmes du monde et de l'âme.

III.

C'est au chapitre de la métaphysique proprement dite qu'à notre avis M. von Hartmann se montre le plus faible. En réalité, il est observateur, artiste, humoriste, plus que métaphysicien. Ses admi-

rateurs vont peut-être se récrier à ce jugement; je ne sais pas si lui-même en sera très surpris. La clarté, le serré du raisonnement, qui caractérisaient son enquête philosophique, lui font défaut pour ne revenir qu'à la fin, avec ses appréciations pessimistes de la vie humaine. Quelque chose de pénible et d'hésitant a remplacé la désinvolture première. Jusqu'alors nous n'avions reconnu en lui l'Allemand qu'à son grand savoir, à ses prodigieuses lectures, et ce n'est certes pas un reproche que nous lui adressons ici; mais à présent sa pensée va s'enfoncer et disparaître trop souvent dans une phraséologie qui a l'air de contenir beaucoup, et qui parle longuement, obscurément, pour ne pas dire grand'chose.

S'appuyant sur les observations que nous avons résumées, l'auteur postule pour son suprême inconscient un certain nombre d'attributs ou ce que nous appellerions des perfections. Son inconscient est infatigable, inaltérable, suprasensible, car le propre des idées conscientes est de revêtir les formes sensibles. L'inconscient n'hésite ni ne doute, il est supérieur au temps et à l'espace, qu'il concentre dans son intuition immédiate; il est infaillible, et il unit en lui-même dans une indissoluble unité la volonté et l'idée. A la rigueur, tout cela pourrait passer, mais nous attendions notre philosophe aux questions concrètes, à celles qu'il ne suffit pas de discuter avec beaucoup d'esprit, et qui exigent des réponses catégoriques. Nous étions surtout curieux de savoir comment il expliquait le fait lui-même de la conscience, et comment il parvenait à maintenir le caractère inconscient de la volonté créatrice, après lui avoir attribué tant d'intention, d'habileté, de prévoyance et même de ruse. Notre déception a été grande.

Nous devons le reconnaître, jusqu'à présent aucune doctrine philosophique n'a pu nous expliquer le fait proprement dit de la conscience. Être, c'est déjà merveilleux; savoir qu'on est et savoir qu'on le sait, c'est bien plus merveilleux encore. Les matérialistes nous permettront de leur dire que leur explication n'est qu'une mauvaise plaisanterie. Qu'on me répète tant qu'on voudra que la pensée et la conscience sont inséparables du cerveau et des vibrations cérébrales, cela ne m'explique pas le moins du monde comment il se fait que ce cerveau vibrant produit des pensées dont l'être pensant a conscience. Il faudrait en finir avec cet escamotage de la vraie question. Les spiritualistes, je le sais fort bien, ne savent pas mieux donner la clé de ce phénomène des phénomènes; mais ils ont sur leurs adversaires un immense avantage. Plaçant au centre même des choses une conscience éternelle, il ne leur est pas difficile de montrer dans la conscience humaine un fait dérivé, puisant son origine et sa raison dernière dans la cause première; mais, si l'on pose

l'inconscience en principe primordial duquel tout doit provenir, comment parviendra-t-on à faire jaillir la conscience du sein de l'inconscience? Voyons l'essai de solution proposé par M. von Hartmann.

Les matérialistes ne se plaindront pas de lui. Il leur accorde tout ce qu'ils demandent. Le cerveau, les ganglions nerveux, sont la condition *sine qua non* de la conscience animale. Le cerveau est aussi nécessaire à l'apparition de l'idée consciente que le foie à celle de la bile, le cœur à la circulation du sang, l'appareil oculaire à la vision. Tout cela est admis par M. von Hartmann et reçu comme bon argent; mais encore une fois tout cela n'explique rien. Étant donné le sang qui contient tous les élémens de la bile, je me représente fort bien qu'un organe faisant l'office d'un filtre sécréteur puisse extraire ces élémens du liquide qui pénètre ses tissus. Ce fonctionnement de l'organe est pour moi très obscur, et je ne suis pas en état de l'expliquer en détail; cependant ma raison passe sans effort du *terminus a quo*, le sang chargé des substances qui feront la bile, au *terminus ad quem*, le liquide formé de ces substances enlevées au sang qui les contenait; mais poser comme base d'explication le cerveau avec ses circonvolutions, sa matière grise et sa matière blanche, les filets nerveux qui s'y rejoignent, s'y entrelacent et s'y épanouissent, les vibrations continuelles auxquelles, paraît-il, tout l'appareil est soumis, puis me dire, en parlant de la pensée et de la conscience, qu'elles sont le produit de tout cela, franchement c'est trop compter sur ma naïveté. Qu'on me parle de concomitance ou de condition nécessaire, passe encore; mais qu'on prétende identifier la pensée elle-même avec une vibration cérébrale, cela n'est plus sérieux. Quelle raison commune, au nom du ciel! quelle analogie, quel rapport consubstantiel pouvez-vous imaginer entre une vibration et une pensée?

Aussi M. von Hartmann ne s'en tient-il pas là, quand même il aurait peut-être aussi bien fait de s'y tenir. La conscience, selon lui, résulte de l'action de la matière organisée sur l'esprit inconscient. L'esprit individualisé est encore inconscient dans les premiers temps de son individualisation; mais il arrive un moment où il est envahi par une idée qui s'impose à lui du dehors. Cet esprit individuel, jusque-là inconscient, se heurte alors contre ce phénomène inaccoutumé d'une idée pénétrant chez lui sans être voulue par lui; elle éveille en lui une volonté déterminée dont la tendance est de nier l'intruse. Toutefois cette volonté est trop faible pour la nier, elle le sent, et voilà pourquoi le premier fait de conscience s'associe à un certain déplaisir, car l'esprit individuel inconscient est scandalisé de cette intrusion d'une idée qu'il voudrait et ne peut écarter. Telle est l'explication de la conscience... Nous

demandons bien pardon à nos lecteurs de leur servir une pareille logomachie, nous voudrions être clairs, et ce n'est pas notre faute si, dans leur esprit comme dans le nôtre, surgit involontairement la célèbre conclusion d'un galimatias analogue : voilà pourquoi votre fille est muette.

En examinant de près cette théorie alambiquée, on finit par entrevoir qu'au fond elle revient à présenter sous une forme quasi mythologique l'analyse bien connue qui nous montre la conscience prenant possession d'elle-même au contact du non-moi. Celui-ci s'impose au moi, qui s'ignorait encore, et détermine l'acte de réflexion par lequel le moi se saisit et s'oppose à ce qui n'est pas lui. Trop souvent on a érigé ce fait d'expérience en facteur de la conscience, sans s'apercevoir qu'il indiquait bien à quelle condition la conscience s'affirme en nous, mais qu'il n'en expliquait ni l'origine ni la nature intime. L'enfant, pour se mettre à marcher, a évidemment besoin d'un sol résistant; mais ne serait-ce pas un sophisme étrange que de donner la résistance du sol comme la cause génératrice de ses jambes et de ses pieds? Le heurt, cher à M. von Hartmann, de la volonté inconsciente contre l'idée intruse n'est pas autre chose que la résistance du non-moi ressentie par le moi, et ne nous apprend rien de plus sur l'origine proprement dite du moi conscient. Bien loin d'expliquer la conscience, le sentiment du non-moi la suppose existant déjà virtuellement, toute prête à s'affirmer. Qu'on nous permette une comparaison. La chaleur de l'incubation est certainement nécessaire à l'éclosion de l'œuf, pas de chaleur et pas d'éclosion; mais vous aurez beau mettre sous votre poule couveuse autant d'œufs non vivans que vous voudrez, il n'en sortira pas le moindre petit poussin, et ici c'est du petit poussin qu'il fallait rendre compte.

Du reste, M. von Hartmann lui-même reconnaît plus loin qu'il n'a pas expliqué du tout la conscience, et qu'il a seulement décrit la manière dont elle éclôt dans l'esprit humain. « Si l'on exigeait, dit-il page 403, que je montrasse comment et de quelle manière le développement que j'ai retracé a précisément pour résultat ce que nous connaissons comme conscience dans notre expérience interne, autant vaudrait exiger du physicien qu'il montrât comment des ondulations de l'air et de la constitution de notre oreille résulte ce que nous percevons intérieurement comme un son musical. Le physicien nous montre et peut seulement nous montrer que ce qui est perçu subjectivement comme un son consiste objectivement dans une série composée de telles et telles vibrations; de même je peux seulement montrer que ce que nous connaissons subjectivement comme conscience est objectivement un *processus*, une série constituée par tels et tels termes, tels et tels momens. »

A la bonne heure, mais avouons alors que la conscience, ce fait interne, cet état d'esprit ou, si l'on veut, cette faculté-reine sans laquelle nous n'aurions aucune connaissance quelconque, se dérobe à toute explication prenant son point de départ dans l'inconscient, et reconnaissons que la thèse spiritualiste, qui remonte à la conscience divine comme à son origine première, conserve l'immense avantage de donner à la conscience humaine une raison d'être que les autres théories sont impuissantes à remplacer.

Passons rapidement sur d'autres chapitres qui auraient peut-être été mieux à leur place dans l'enquête expérimentale de la première partie, et où l'auteur s'attache à poursuivre dans le règne végétal les traces d'une vie quasi animale, y compris une certaine sensibilité et une certaine conscience. La matière elle-même ou du moins ce que nous désignons ainsi est également volonté et idée, et le matérialisme a tort de nier l'existence du principe psychique inconscient qui la domine. Au fond, l'idée de matière se résout en celle de force, laquelle devient, comme Leibniz l'a déjà très bien dit, la seule vraie substance. Si l'on objecte qu'une force sans matière est une abstraction vide de sens, on oublie que toute matière n'est que l'apparition d'une ou de plusieurs forces. La vérité est que la matière est partout et toujours le résultat de la combinaison ou de la répulsion de forces attractives et répulsives. N'oublions pas que, dans le système, force et volonté, c'est tout un. La force ou la volonté suprême pour se réaliser se brise en quelque sorte en des myriades d'atomes qui, par leurs combinaisons sans nombre, forment la série des êtres grands et petits, mais une série souverainement commandée par la volonté primordiale, par *sa majesté* inconsciente, qui déroule l'opulence de ses idées également inconscientes en combinant les êtres en vue de son but, qui est la formation de la conscience et, par elle, l'acquisition de la certitude que c'est une erreur de vouloir être. Il y a là un mélange pas toujours très lucide, sur lequel Spinoza, Leibniz, Hegel, Schelling, ce dernier surtout, sans parler de Schopenhauer, pourraient réclamer tour à tour leurs droits d'auteur, et dont le seul exposé nous prendrait beaucoup trop de temps. Qu'il nous suffise de savoir que, sans avoir réellement rajeuni ce vieux sujet, l'auteur se prononce carrément pour un panthéisme très accentué ou, selon son expression, pour un *monisme* sans aucune réserve, ne laissant aucune place à la réalité de l'individualité humaine. L'individualité réelle n'existe que dans les forces atomiques. Nous sommes composés de billions d'êtres vivans, corpuscules cellulaires qui eux-mêmes sont le résulta de combinaisons compliquées. Nous sommes des apparitions comme les arcs-en-ciel dans les nues. Ils se ressemblent tous, ils diffèrent

tous, ils disparaissent tous dès que les coïncidences physiques qui les avaient rendus possibles ont disparu. Comme le soleil au-dessus des vapeurs où ses rayons se réfractent, l'inconscient seul plane sur toutes les existences humaines, miroirs éphémères qui le reflètent un instant et s'évanouissent sans retour.

Nous voici donc ramenés à ce gros sujet de l'inconscient, qui joue un si grand rôle dans le système, dont il forme, à vrai dire, l'idée centrale. L'originalité, ou, si l'on aime mieux, la bizarrerie de ce système, c'est qu'il accorde aux partisans des causes finales autant et plus qu'ils en demandent, et qu'en même temps il leur refuse catégoriquement la conclusion en vue de laquelle ils s'attachent à les découvrir dans la nature et dans l'histoire. Tandis que le théisme philosophique fait ressortir les marques d'intention, de prévoyance, de concours harmonique, en un mot de finalité, qui révèlent l'intelligence consciente, créatrice et directrice des choses, la philosophie de Schopenhauer et celle de M. von Hartmann multiplient encore les preuves de la téléologie immanente aux choses, la retrouvent partout, jusque dans la matière la plus brute, et, cela fait, ils en tirent la conclusion que l'inconscient est à l'origine et au centre des choses. Notre pauvre logique en est toute déroutée, car enfin nous sommes faits de telle sorte que là où nous voyons un but prévu, poursuivi, atteint d'une manière ingénieuse et judicieuse, nous ne pouvons faire autrement que de supposer une intelligence qui a conçu le but, échelonné et organisé les moyens. Nous n'admettrons jamais qu'un être qui ne sait ce qu'il fait ait assez d'esprit pour réussir si souvent à faire ce qu'il veut. On nous dira que l'instinct animal nous met à chaque instant sous les yeux des fins réalisées, et toutefois échappant à la conscience de l'animal qui en a exécuté les moyens; raison de plus, répondrons-nous, pour chercher au-dessus de l'intelligence animale l'explication d'une finalité aussi merveilleuse. Ici encore nous ne pouvons que signaler la très grande supériorité de la théorie théiste. En présence des faits innombrables dont le caractère commun est de dénoter une très grande intelligence et d'être accomplis par des êtres qui évidemment n'en possèdent qu'une très faible dose (1), le théisme remonte à l'intelligence créatrice qui

(1) En cherchant à caractériser l'instinct, M. von Hartmann a négligé cette donnée essentielle du problème, savoir que l'instinct joint une subtilité prodigieuse aux limitations de la stupidité. Je citerai un exemple pour me faire bien comprendre. La perche, qui se plaît dans les eaux dormantes et recouvertes de lentilles, se pêche aisément à la ligne au moyen d'un ver de terre ordinaire qui dissimule l'hameçon. Lors même que la partie supérieure de l'hameçon reste à découvert, si surtout le ver se tortille, la perche, qui en est très friande, se jette avidement sur cet appât et y reste accrochée. Toutefois cela n'a lieu qu'à une condition, c'est que la pointe même de l'hameçon soit bien cachée dans l'intérieur du ver. Pour peu qu'elle apparaisse à l'extérieur, ne fût-ce

a voulu les moyens et les fins, et qui a su constituer les êtres de telle sorte qu'ils travaillassent, le sachant ou non, à réaliser ses volontés. Ce qu'il y a d'inconscient dans l'instinct de la créature révèle précisément la volonté consciente du créateur. Aussi les adversaires de l'idée théiste ne s'y sont-ils pas mépris. Ils ont nié la finalité dans la nature, et ils ont tâché d'expliquer par des combinaisons fortuites de substances et de forces physico-chimiques d'abord l'organisation des corps vivans, puis les tendances instinctives de la vie animale qu'ils ont déduites de l'organisation. Nous pensons avec M. von Hartmann qu'ils se sont raidis contre l'évidence, et que, si la recherche des causes finales doit être bannie des sciences d'observation en tant que méthode ou explication, la réalité de ces causes, une fois les faits recueillis et classés, s'impose à tout esprit que le parti-pris n'égare pas. Toutefois ses adversaires ont sur lui l'avantage de rester jusqu'au bout fidèles à leur point de vue. Niant l'intelligence et la raison créatrices, ils ne veulent pas en reconnaître les traces dans des êtres étrangers eux-mêmes à la vie rationnelle; mais commencer par découvrir tant d'esprit, tant d'intention, tant de combinaisons rationnelles dans les choses, et puis reléguer la cause suprême dans la catégorie de l'inconscience, en vérité c'est trop exiger de la ductilité de notre esprit. Notre humble cerveau, qui pèse certainement bien des grammes de moins que celui de Schopenhauer, n'a pas de filets nerveux capables de vibrer à l'unisson de ce colossal paradoxe. Nous le répétons : quand l'inconscience se montre à nous, agissant en vue d'un but défini et usant sans le savoir de moyens judicieux pour y parvenir, nous stipulons nécessairement au-dessus d'elle une direction intelligente et sachant ce qu'elle fait. Qu'il s'agisse d'un organisme, d'un mécanisme, d'une combinaison harmonique quelconque, la conclusion reste toujours la même. La seule différence concerne le mode d'action de la cause supérieure. Jamais une harpe éolienne ne produit rien qui ressemble à une véritable mélodie.

M. von Hartmann objectera peut-être que nous mutilons sa théorie. Il nous dira que son dieu inconscient est à la fois volonté et idée, que l'idée en elle-même est logique, bien qu'elle s'ignore, que par conséquent son système rend hommage à la logique immanente qui pénètre l'univers. Nous lui donnons acte volontiers de cette

que par un point aussi mince que l'extrémité fine d'une aiguille, le ver a beau s'agiter, la perche ne mord jamais. Voilà, d'un côté, une preuve de perspicacité remarquable chez un poisson qui n'est pas haut placé sur l'échelle de l'intelligence; mais comment expliquer d'autre part qu'il donne régulièrement dans le piége que la même faculté d'observation, le même instinct de prudence devrait lui faire également éviter? Ce sont des milliers de faits de ce genre qui nous forcent à maintenir la ligne de démarcation entre l'instinct et l'intelligence réfléchie, et à chercher plus haut que lui le mot de ses admirables aptitudes.

modification heureuse qu'il a introduite dans la philosophie de Schopenhauer; mais une pareille modification la bouleverse. S'il y a dans les choses une pensée logique et si cette pensée est inconsciente, notre esprit postule immédiatement un au-delà qui en contienne le principe conscient, il ne peut s'arrêter à la notion de l'inconscient comme au terme infranchissable de sa pensée. Peut-être cet au-delà se refusera-t-il à des définitions précises et de tous points satisfaisantes; en tout cas, l'esprit humain aimera mieux l'à-peu-près de déterminations nécessairement incomplètes que de se heurter éternellement contre la limitation arbitraire que la philosophie de l'inconscient prétend lui imposer.

C'est par une défaite singulière que cette philosophie voudrait échapper à l'objection fondamentale que le théisme est en droit de lui adresser. Nous pensions, nous autres, dans notre faiblesse cérébrale, que plus un plan était vaste, plus une fin poursuivie par des moyens appropriés était majestueuse, plus ces moyens étaient ingénieux, plus aussi nous devions admirer l'intelligence capable de concevoir et de réaliser tant de merveilles. Nous étions donc très disposés à nous incliner respectueusement devant la pensée divine dont l'incalculable grandeur n'a d'égale que sa sagesse immense: nous n'y entendions rien, et la philosophie de l'inconscient a changé tout cela. La combinaison des moyens et des fins, le déploiement des qualités que nous nommons prévoyance, habileté, sûreté d'opération, faculté de combiner et de mener de front une masse d'agencemens et d'harmonies convergentes, toutes ces belles énergies conviennent bien, d'après elle, à des individus comme nous, qui ne veulent et ne peuvent réaliser que des fins individuelles et qui par conséquent doivent se distinguer nettement des autres individus; mais il ne faut pas reporter la moindre parcelle d'une pareille notion sur l'activité du Tout-Un inconscient, qui ne poursuit que son but absolu comprenant tous les buts relatifs et subordonnés, ce Tout-Un, pour qui l'avenir et le passé sont identiques et qui ne saurait se distinguer de ce qui n'est pas lui, puisqu'il est tout. Ce que nous concevons sous forme de succession logiquement calculée est en réalité l'épanouissement simultané des volontés du Tout-Un. La réponse est superbe, et pourtant une réflexion pourrait bien se jeter à la traverse et la pulvériser. D'après la théorie, le but absolu, qui comprend tous les buts relatifs, doit être atteint par ceux-ci, qui vis-à-vis de lui passent à l'état de moyens. Tous, nous dit-on, sont intuitivement et globalement voulus en dehors de l'espace et du temps. Toujours est-il qu'ils se déroulent dans l'espace et se succèdent dans le temps; il faut donc que d'une manière quelconque la force inconsciente qui les fait surgir les uns des au-

tres les combine harmoniquement avec les conditions d'espace et de temps qui les dominent. C'est une belle chose que la métaphysique, mais cette fois j'ai bien peur que nous ne devions revenir au point de vue des bonnes gens qui consiste à admirer les combinaisons ingénieuses de l'intelligence humaine et à plus forte raison les puissances infinies de l'intelligence divine.

Au surplus nous aurions pu nous épargner cette discussion subtile. Après tant de pages consacrées à nous convaincre que l'inconscient n'a pas besoin de savoir ce qu'il fait pour faire d'admirables choses, on arrive à une page inattendue où M. von Hartmann avoue que son inconscient favori est une désignation très défectueuse de la force mystérieuse à laquelle il faut que tout remonte. Notre inconscient, s'écrie-t-il, n'est pas aveugle. il est clairvoyant, et, à vrai dire, il vaudrait mieux l'appeler *sur-conscient* (*überbewusstes*). La conscience, au sens humain, manque au Tout-Un comme les vésicules vénéneuses manquent au boa constrictor, qui, vu sa force énorme, n'en a pas besoin; mais, au lieu de cette conscience dont l'homme est bien trop fier, — car elle lui coûte beaucoup plus qu'elle ne lui rapporte, — notre Tout-Un possède *die unbewusst-überbewusste reflexionslos-intuitive Intelligenz*, c'est-à-dire l'*intelligence inconsciente-surconsciente irréfléchie-intuitive*... Décidément voilà des définitions qui sentent leur germanisme d'une lieue, et c'est peut-être la faute de notre frivolité gauloise, mais nous renonçons à comprendre.

Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Il serait déplacé de répondre par des railleries à des raisonnemens sérieux. Nous ne pouvons nous défendre d'une certaine estime pour l'homme qui, après tous les naufrages dont les épaves jonchent les bords du grand océan philosophique, se sent encore le courage d'élaborer un système de métaphysique. Il est si certain d'avance que, quel que soit son mérite, ce système échouera finalement comme tous ceux qui l'ont précédé! Et quand, arrivé sur les confins de l'indéfinissable et de l'innommable, cet homme hésite, balbutie, ne sait plus exprimer ce qu'il pense ou ce qu'il conjecture que par des mots qui s'entre-choquent, nous laisserons à d'autres le plaisir douteux de lui jeter la pierre. Si nous relevons ce qu'il y a de comique dans les contradictions où vient s'ensabler à son tour la philosophie de l'inconscient, c'est qu'elle affecte des allures si altières, tant de satisfaction d'elle-même, qu'on est en droit de la rappeler à un peu plus de modestie. Sur plus d'un point de détail, nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître la justesse des critiques adressées par M. von Hartmann à la philosophie vulgaire. Nous sommes avec lui persuadés d'une chose, c'est que, quand il s'agit de Dieu, toutes

nos déterminations rationnelles clochent par quelque côté. Il est bien évident que la conscience divine ne peut être exactement semblable à la nôtre, puisque celle-ci, pour s'affirmer, doit se sentir limitée, et que nous ne pouvons admettre de limitation dans l'être divin. Il n'est pas moins certain que, lorsque nous attribuons à Dieu la personnalité, c'est parce que nous ne pouvons concevoir une forme d'existence supérieure à celle de l'existence personnelle : évidemment l'être absolu n'est pas simplement une personne humaine démesurément agrandie; mais que les partisans de l'inconscience et de l'impersonnalité divines prennent garde qu'à leur tour ils appliquent à l'être absolu des notions tout aussi bien empruntées que celles de conscience et de personnalité à la sphère du fini. L'inconscience, l'impersonnalité, mais c'est de la *sous-conscience,* c'est de l'*infra-personnalité.* Ce n'est pas élargir l'idée de Dieu que de la renfermer dans l'inconscience, c'est la rétrécir. Nous n'avons pas, quant à nous, de métaphysique arrêtée, nous prenons l'homme, la nature humaine telle qu'elle se montre à nous dans son histoire avec ses besoins, ses instincts, ses tendances, ses élans spontanés vers un idéal qu'elle croit réel et qui, en fait, s'il n'était qu'une idée, n'exercerait pas sur elle la force d'attraction que nous ressentons tous à divers degrés. Nous ne demandons que deux choses à la philosophie, d'abord des méthodes et des formes de pensée aussi rationnelles que possible pour réduire à leur minimum nos innombrables chances d'erreur, puis des enseignemens qui n'annulent pas nos instincts et nos meilleures aspirations sous prétexte d'en mieux définir les objets. Ces deux exigences satisfaites, nous pensons qu'il faut nous résigner à ne connaître qu'approximativement la vérité que nous ne pouvons saisir complétement.

En cela consiste la supériorité pratique de la religion, prise dans son sens le plus général, sur la philosophie. Nous pouvons avoir le sentiment très pur d'une réalité que nous connaissons très mal, et la religion est essentiellement le sentiment de Dieu. Il est vrai qu'à un certain point du développement de l'esprit nous éprouvons le vif besoin de mettre les notions de notre intelligence d'accord avec les sentimens de notre cœur et réciproquement. Nous n'y parvenons pas toujours, si même nous y parvenons jamais. Quoi qu'il en soit, tout en reconnaissant que nous manquons d'une notion philosophique de Dieu qui fasse un droit égal aux exigences d'une raison sévère et aux postulats non moins impérieux du sentiment religieux, efforçons-nous d'établir de notre mieux l'harmonie entre deux ordres de vérités saisies par ces deux organes de l'esprit, et sachons ignorer plutôt que d'étouffer l'un sous l'autre. On ne gagne jamais rien à se mutiler. Nous avons deux yeux, tous deux

assez faibles, mais constitués de manière à regarder dans l'infini; n'en crevons pas un sous prétexte que nous verrions mieux de l'autre. Quand je pense à tout ce que M. von Hartmann a dit de vrai, d'ingénieux et de beau sur la légitimité, la finalité rigoureuse et certaine de toutes ces grandes impulsions naturelles que nous distinguons sous les noms d'*instincts*, de *tendances*, d'*aptitudes* et d'*aspirations*, et que j'observe dans la nature humaine une impulsion, une tendance aussi prononcée que celle que nous appelons *religion*, je me demande comment il est possible d'admettre que, seule, parmi les impulsions qui font la vie du monde, celle-ci soit sans objet en rapport réel avec elle, sans raison suffisante, et, tranchons le mot, une pure mystification. Quand le jeune oiseau dont les ailes ont frémi au bord du nid maternel s'élance pour la première fois dans l'espace, il trouve l'air qui le soutient tout en s'ouvrant à son vol. L'instinct ne l'a pas plus trompé qu'il ne trompe la masse d'êtres grands et petits qui ne vivent qu'en cédant à ses sollicitations. Et l'homme seul, qu'attire la perfection spirituelle, l'homme qui a pour instinct caractéristique de s'élancer en esprit vers un idéal-réel dont il ne sait décrire suffisamment l'excellence, l'homme, obéissant à sa nature, irait se briser la tête contre le mur en pierres brutes de l'inconscient, de la force aveugle et sourde! En vérité, la nature a trop d'esprit, d'après M. von Hartmann lui-même, pour se permettre une pareille niaiserie, et la philosophie de l'inconscient-surconscient ne parviendra pas à la lui faire endosser.

IV.

Cette philosophie a d'étranges retours qui la compromettent; nous l'avons vu pour la conscience humaine, nous allons le voir encore au sujet de la conscience divine. Dans un chapitre qui n'est pas le moins curieux du livre, l'auteur se décide enfin à reconnaître une espèce de conscience transcendante du malaise que doit ressentir l'inconscient, tout inconscient qu'il est, par le fait même qu'il veut, qu'il veut être et qu'il a tort de le vouloir. Ce malaise doit être même le point de départ du développement du monde qui marche vers son anéantissement. N'oublions pas que ce développement a eu d'abord pour fin l'apparition de la conscience, et que celle-ci doit aboutir à la reconnaissance de la vanité de toute existence, à la soif du néant. Comment cette conscience transcendante s'arrange-t-elle avec l'inconscience du Tout-Un, c'est ce qu'il nous a été impossible de deviner. Seulement nous constatons une fois de plus que les philosophes, aussi bien que le vulgaire, courent aisément le risque de former la divinité à leur image. C'est un dieu mé-

lancolique que celui de M. von Hartmann, et sa philosophie pratique va nous expliquer pourquoi il n'en pouvait guère concevoir d'autre.

Leibniz a dit que ce monde est le meilleur possible, et Schopenhauer qu'il est le plus mauvais possible. M. von Hartmann est de l'avis de Leibniz, c'est-à-dire qu'il ne conçoit rien qui puisse mieux valoir que l'action constante, infaillible et sûre de l'inconscient en vue de la fin qu'il se propose; mais, dit-il, ce monde peut être le meilleur possible et être en même temps fort mauvais. Or celui-ci l'est nécessairement, puisqu'il vient d'une volonté erronée; il n'est et ne peut être que le résultat d'un péché d'origine. C'est pourquoi l'optimisme de Leibniz, qui veut que tout soit bon et que le mal lui-même ne soit qu'un moindre bien, n'est pas soutenable. Il en résulterait en effet qu'un état de bonheur sans mélange auquel viendrait s'ajouter une souffrance serait préférable au bonheur pur et simple; cette souffrance, étant un bien, moindre sans doute, mais encore réel, ajouterait quelque chose de bon au bonheur sans mélange, ce qui est absurde. De son côté, Schopenhauer a dépassé la vérité quand il a voulu que tout plaisir, tout bonheur ne fût qu'un moindre mal, puisqu'il en résulterait que le malheur complet serait encore plus affreux, si une joie quelconque venait s'y adjoindre. La réalité est qu'il y a quelques élémens de bonheur physique et moral dans la vie; mais, quand on se donne la peine de comparer avec quelque précision la somme des maux et celle des biens qui remplissent l'existence, on arrive épouvanté à la fin du calcul, tant la misère sous toutes ses formes l'emporte. On peut dresser une espèce de thermomètre du bien-être et du malaise, le zéro représentant l'état d'indifférence où l'on n'est ni heureux ni malheureux, et il se trouve que rarement, très rarement, il est donné aux existences les plus favorisées de s'élever momentanément au-dessus de zéro, que le plus souvent ce que nous appelons joie ou bonheur n'aboutit qu'à rapprocher de ce zéro des états corporels et spirituels qui étaient fort au-dessous, et qu'en somme la moyenne de toute vie est fatalement marquée du signe négatif. Si donc en théorie M. von Hartmann corrige sur certains points le pessimisme outré de Schopenhauer, il conclut d'une manière identique : le monde est mauvais, la vie est un malheur, la délivrance ne peut se trouver que dans le néant.

Comment donc s'expliquer le prix que la grande majorité des hommes attache à la conservation de leur existence? C'est que l'Inconscient, qui, nous le savons, est très rusé et qui a besoin pour ses fins que l'humanité vive, a pétri la nature humaine d'illusions qui font que l'homme, en dépit de ses désenchantemens successifs, croit avec ténacité à un état de bonheur auquel il ne parviendra jamais. A ce point de vue, l'histoire de l'humanité peut se diviser en

trois grandes périodes d'illusion. Dans la première, on croit pouvoir atteindre le bonheur dans le monde tel qu'il est, dans la vie actuelle et individuelle; dans la seconde, on comprend que ce bonheur actuel est une chimère, mais on s'attend à la félicité dans une existence supérieure au-delà du tombeau. Dans la troisième enfin, on a renoncé aux espérances fallacieuses des deux premières, et on rêve le bonheur de l'humanité future sur la terre moyennant les découvertes de la science, les progrès de l'industrie, les réformes politiques et sociales, rêve non moins illusoire que ceux qui l'ont précédé.

C'est surtout dans l'analyse dénigrante des prétendues joies de la vie que notre philosophe est ingénieux et désolant. Une chose à noter, c'est qu'il reproduit très souvent les lieux-communs de la chaire chrétienne, quand celle-ci cherche à détourner les fidèles de l'attachement aux biens terrestres en leur en démontrant la vanité. Si jamais la philosophie de l'inconscient devenait populaire, comme l'est devenue par exemple celle de Voltaire et des encyclopédistes, de manière à présenter aux prédicateurs un adversaire permanent, la prédication vulgaire devrait modifier singulièrement le ton de ses admonestations traditionnelles. Il arriverait quelque chose de semblable à ce qui s'est vu depuis, que certaines formes grossières du socialisme ont acquis de la puissance au sein des sociétés modernes. Il n'échappe à aucun de ceux qui ont étudié l'histoire de la prédication que, dans les siècles précédens, alors que le principe de la propriété individuelle n'était l'objet d'aucune attaque, les orateurs chrétiens étaient beaucoup plus absolus qu'aujourd'hui dans leurs censures contre les riches. Il est tel passage qu'on pourrait détacher des œuvres de Fénelon ou de Bourdaloue, et qui attirerait des foudres, légales ou autres, sur le journal qui les reproduirait sans en indiquer l'origine. De même, s'il était une fois acquis dans l'opinion générale qu'un dénigrement systématique de la vie terrestre, au lieu d'incliner les esprits vers le désir des biens éternels, ne peut plus être autre chose qu'un acte d'accusation en règle contre le créateur, les apologistes des croyances religieuses se verraient amenés à semer de plus d'une oasis le désert trempé de larmes par lequel d'ordinaire ils veulent que nous passions pendant toute la durée de notre pèlerinage. Si toutefois ils persistaient dans leur dépréciation des joies de la vie, je leur déclare qu'ils ne trouveront nulle part de meilleurs argumens que dans la philosophie de l'inconscient.

La santé, la jeunesse, la liberté, l'aisance, qu'est-ce que cela? Des biens purement négatifs, qui n'élèvent pas au-dessus de zéro ceux qui les possèdent, qui reviennent simplement à l'absence de la maladie, de la vieillesse, de la servitude, de la misère. Ce sont

des « capacités de jouir, » et non pas des jouissances. A quoi sert-il d'avoir de bonnes et belles dents quand on n'a rien à mordre? L'existence elle-même, si rien ne la remplit, est insupportable; mais comment la remplit-on? Le travail, même couronné de succès, est un moindre mal que l'ennui, mais en lui-même il se compose d'efforts nécessairement pénibles. On tâche de se consoler du travail en songeant à l'oisiveté, et de l'oisiveté en songeant au travail. C'est le malade qui se retourne dans son lit. Et qu'est-ce que les jouissances physiques? La satisfaction résultant de l'apaisement de la faim, qui est une souffrance, est sans proportion aucune avec les tourmens qu'elle fait endurer à ceux qui ne peuvent se rassasier. Quant à l'amour, M. von Hartmann est moins misogyne, mais il a tout aussi peu d'illusions que Schopenhauer. Il est évident pour lui que l'amour cause dans l'humanité bien plus de maux que de bonheur. L'homme ne sait remplir que par le vice l'espace de temps qui sépare l'âge de la puberté du moment où les nécessités sociales lui permettent de se marier. L'amour illégitime fait d'innombrables et lamentables victimes. S'il est honnête, son bilan n'est guère plus rassurant. Les peines de cœur sont de toutes les plus violentes, et comme il en inflige! Parvient-il à ses fins, c'est pour s'éteindre dans une amère déception. Quelques éclairs, quelques coups de tonnerre, et le nuage a perdu toute son électricité. Va-t'en, vapeur légère, désormais sans puissance et qui n'as servi qu'à dévaster le canton sur lequel tu as sévi.

« Il est dommage, dirons-nous en citant directement notre auteur pour donner un échantillon de sa manière de raisonner, qu'il n'y ait pas de statistique accusant le tant pour cent des inclinations qui aboutissent au mariage. On serait effrayé de la minime proportion. Même en laissant de côté les vieux célibataires des deux sexes, on trouverait parmi les couples mariés une assez forte proportion d'individus qui ont dans leur passé au moins une petite inclination qui n'a conduit à rien; beaucoup pourraient en avouer plus d'une. Dans la grande majorité de ces cas, l'amour n'a pas atteint son but, et, s'il l'a atteint hors du mariage, il a difficilement rendu les gens plus heureux que s'il ne l'avait pas atteint du tout. Quant aux mariages, le plus petit nombre seulement a l'amour pour cause, les autres sont dus à de tout autres motifs. On peut voir par là combien peu d'inclinations parviennent à gagner le port. Dans ce petit nombre, à son tour, on ne peut ranger qu'une minorité dans la classe des ménages dits heureux, car les heureux ménages sont beaucoup plus rares qu'on ne pense, vu l'art hypocrite que les hommes déploient pour sauver les apparences, et on peut dire qu'en fait ce sont les mariages par amour qui en présentent le moins. Il en résulte que, sur le petit nombre des inclinations aboutissant au ma-

riage, la majorité tourne plus mal que si elles n'avaient pas été couronnées par l'union conjugale. Enfin la très faible proportion des mariages par amour qui font d'heureux ménages le doivent à tout autre chose qu'à l'amour lui-même; ils le doivent seulement à ceci, que les caractères et les personnes se conviennent fortuitement, que par là les conflits sont évités et que l'amour se résout en amitié. Ces cas rares où le bonheur de l'amour passe doucement et sans qu'on y pense dans celui de l'amitié, et qui ne connaissent pas le désenchantement amer, sont si exceptionnels qu'ils se noient dans la masse des mauvais ménages qui ont commencé par l'amour. Quant aux liaisons amoureuses qui ne se terminent pas par le mariage, le plus grand nombre n'atteint pas son but, et la petite fraction qui l'atteint rend les amans, tout au moins les amantes, plus malheureux que s'ils l'avaient manqué. Après ces considérations générales, il ne peut être douteux que l'amour prépare à ceux qui s'y abandonnent bien plus de douleurs que de plaisirs. »

Et cela continue sur ce ton. La vie conjugale à son tour est critiquée, dépecée, disséquée dans toutes ses grandes et petites misères. Lessing a raison dans son distique railleur :

Il n'y a tout au plus qu'une mauvaise femme au monde,
Il est seulement dommage que pour chacun cette femme est la sienne (1).

Et les enfans donc! Jamais en désirerait-on, si en pareille matière on raisonnait ses désirs, si, sur ce point comme sur tant d'autres, on n'était pas la dupe des ruses de l'inconscient? Qu'on ne nous parle pas davantage des joies mensongères qui se rapportent à la vanité flattée, aux honneurs reçus, au pouvoir exercé, ce sont autant de buissons épineux dont on ne cueille les rares fleurs qu'en se déchirant aux piquans. L'amitié elle-même, qui vaut pourtant mieux que l'amour, a ses vers rongeurs, ses susceptibilités, ses jalousies, ses déboires. Les joies de la compassion, de la bienfaisance sous toutes ses formes, reposent sur une comparaison égoïste de son propre sort avec le sort de ceux dont on a pitié, et il est bien plus à déplorer qu'il y ait des gens forcés de tendre la main qu'il n'est réjouissant de savoir qu'il y a des cœurs généreux.

Les émotions religieuses et la volupté pure dont elles sont la source trouveront-elles grâce devant cette mélancolie systématique? Pas plus que les autres. D'abord elles sont rarement assez intenses pour procurer une véritable félicité; puis elles supposent des conditions très pénibles, le renoncement, l'austérité, la séquestration

(1) Comme M. von Hartmann s'est marié lui-même l'an dernier, il y a tout lieu d'espérer que l'expérience lui a déjà inspiré des doutes graves, qui iront en se fortifiant, sur l'exactitude de sa théorie conjugale, et qu'il trouve aujourd'hui qu'avec tout son esprit Lessing a commis une sottise en deux vers.

du monde; enfin ceux-là même qui peuvent en parler d'expérience nous racontent leurs terreurs, leurs doutes, leurs chutes, leurs remords, ce qui prouve que là encore le tourment l'emporte sur le bien-être.

D'autre part, il ne faut pas négliger dans le calcul tous les maux qui proviennent de l'immoralité si profonde et si répandue, toutes ces immolations du bonheur d'autrui froidement accomplies par l'égoïsme universel et qui procurent bien moins de plaisirs aux bourreaux qu'elles n'infligent de douleurs aux victimes, tous ces chagrins, toutes ces tristesses, toutes ces tortures, que la jalousie, la calomnie, la haine, la vengeance, la colère, la cupidité, etc., font pleuvoir à seaux sur le monde. Le sommeil inconscient, voilà l'état le plus heureux : le rêve a déjà tous les tourmens de la veille. Enfin le philosophe s'attend bien à ce qu'on lui objectera avec l'accent du triomphe les jouissances profondes, positives, dont l'art et la science peuvent doter une vie humaine. En effet, son *spleen* se déride un moment. Ce sont les oasis du grand désert, nous dit-il; mais qu'on ne s'abandonne pas à trop de confiance. D'abord ces jouissances sont fort rares, il n'est donné qu'à un petit nombre de les ressentir, et les plus favorisés n'en comptent pas beaucoup dans leur existence. Ils paient d'ailleurs cette supériorité par une capacité de douleur beaucoup plus grande que celle des autres hommes. Et que de victimes l'art par exemple ne fait-il pas! Vocations manquées, calculs déçus, vanités blessées, tourmens infligés à l'enfance et à la jeunesse, carrières brisées par l'indifférence, que de ratures désolantes sur cette page qui de loin paraissait si blanche! Le savant, à son tour, osera-t-il soutenir qu'il n'y a que des roses dans sa vie de labeur? Que de livres ennuyeux il lui faut lire jusqu'au bout, uniquement pour être sûr qu'il n'y a rien à en tirer! combien d'autres, non moins rebutans, pour extraire de leur fatras un grain d'or qui s'y trouve enfoui! Que de fatigues dans les recherches préliminaires, dans l'élaboration d'une œuvre sérieuse, sans compter les doutes, la satiété, l'ennui de son propre travail, qui souvent font de la production scientifique un métier de galérien!

On est souvent tenté de croire que le développement intellectuel augmente le bonheur de l'humanité; c'est une erreur profonde. Plus le système nerveux, condition de l'intelligence, se raffine chez l'être vivant, plus il souffre. « L'expérience nous montre que les individus composant les couches inférieures de la population et les peuples sauvages sont plus heureux que ceux qui appartiennent aux classes aisées ou aux nations civilisées; mais ce n'est certainement pas parce qu'ils sont plus pauvres et plus nécessiteux, c'est qu'ils sont plus grossiers et plus rudes. Je soutiens de même que les animaux sont plus heureux, c'est-à-dire moins misérables, que

l'homme, parce que l'excès de souffrance que comporte la vie animale est moindre que celui de la vie humaine. Qu'on pense seulement au bien-être dans lequel nous voyons vivre un bœuf ou un porc; ne dirait-on pas qu'ils ont appris d'Aristote à rechercher l'insouciance au lieu de courir comme l'homme après le bonheur? Combien la vie du cheval, déjà plus finement constitué, l'emporte en douleur sur celle du bœuf ou du proverbial poisson dans l'eau! Plus enviable encore que la vie du poisson doit être celle de l'huître, et celle de la plante est supérieure à la vie de l'huître. Nous descendons enfin au-dessous de la conscience, et la souffrance individuelle disparaît avec elle. »

Nous avons tenu à traduire cet incroyable morceau pour qu'on voie bien que nous n'exagérons rien en parlant du quiétisme sombre qui représente le dernier mot de la philosophie de l'inconscient. La vie humaine sur la terre, soigneusement pesée dans sa balance, se résume pour elle dans le cri désespéré de l'*Ecclésiaste :* tout est vanité, tout est illusion, tout est néant.

Passons plus rapidement sur les deux autres périodes de l'illusion humaine. Le résumé que nous venons de donner de la première suffit pour qu'on en pressente la tendance et la conclusion. La seconde grande forme de l'espérance est spécialement la forme chrétienne. Son utilité consiste en ce qu'elle a inculqué aux générations croyantes le mépris du bonheur terrestre. Son erreur, c'est de reporter l'espérance dans une vie individuelle ultérieure, à laquelle l'auteur refuse de croire au nom de ses prémisses métaphysiques. Le retrait continu des croyances chrétiennes dissipe un peu plus tous les jours ces espérances, trompeuses comme toutes les autres; mais l'homme, encore tenace dans son goût pour la vie, s'est épris de l'idée du progrès de l'espèce et s'est forgé un paradis terrestre dont jouiront un jour ses arrière-neveux. Dernière illusion! L'humanité, tant qu'elle vivra, aura à compter avec la maladie, la vieillesse, la dépendance, toutes les causes de souffrance qui dérivent de sa constitution même. Le monde marche, en dépit ou plutôt en vertu de ses progrès en connaissance et en puissance, vers un avenir plus triste que son passé. Les classes ouvrières sont plus instruites, mieux payées, mieux logées, mieux nourries, et plus malheureuses qu'autrefois. L'immoralité peut devenir plus élégante, elle est toujours la même et porte toujours les mêmes fruits vénéneux. Les génies dans la science comme dans l'art deviendront plus rares, le nivellement s'établira sur ce domaine comme sur les autres, et la fatigue du savoir en dépassera toujours plus le plaisir. La terre est déjà dans l'après-midi de sa journée planétaire, elle marche mélancoliquement vers le crépuscule du soir. La vieille humanité n'aura pas d'héritiers; elle renoncera enfin à la poursuite chimérique du

bonheur et ne soupirera plus qu'après l'insensibilité, le néant, la nirvâna. Si le lecteur trouve ce résultat désolant, il faut lui apprendre qu'il s'est trompé, s'il a cru trouver dans la philosophie des consolations et des espérances. Il est du reste une espérance qui ne lui est pas interdite, si du moins il parvient à faire du but de l'inconscient son but conscient à lui-même, c'est-à-dire s'il abandonne pleinement sa personnalité au développement logique du monde. Il se réjouira d'avance à la perspective de cette fin qui sera la suppression de toute vie individuelle et collective, et qui accomplira, par le retour au non-être, la grande rédemption, la délivrance universelle et définitive au sein du silence éternel.

V.

Supposons que, pour nos péchés, nous soyons condamnés à rester bien des heures de suite dans un grand salon tendu de noir, meublé d'une manière originale et luxueuse, mais systématiquement lugubre, où des tableaux représentant des scènes de supplice et de mort alternent avec des reproductions grimaçantes de squelettes argentés, où les lustres ressemblent à des cierges, les tables à des cercueils, les glaces à des fosses béantes, le tapis à un drap des pompes funèbres, où guéridons et fauteuils affectent un petit air coquet de corbillard, et où l'on respire, sans pouvoir ouvrir une fenêtre, une odeur capiteuse qui d'abord vous surprend, mais qui bientôt vous fait l'effet de sentir le moisi, puis le cadavre. On aurait beau, n'est-il pas vrai, nous vanter l'harmonie de l'ameublement, la richesse des tentures, le velouté du tapis, le mérite des œuvres d'art, nous ne tarderions pas à soupirer après un peu de ciel bleu, une bouffée d'air frais, et, si l'on voulait prolonger notre captivité, nous aviserions très certainement au moyen le plus expéditif d'enfoncer la porte. Quel bonheur de se retrouver en plein air et de chasser cette vision déplaisante! Telle est notre impression en sortant de l'interminable galerie où nous avons dû promener si longtemps ceux qui nous font l'honneur de nous lire. Un peu de bon rire français ferait vraiment du bien après ce bain prolongé dans la *Schwermuth* germanique. Nous avions des livres sur l'art d'être heureux; mais réellement en voilà un qui pourrait sans dommage changer son titre contre celui de l'art de se rendre malheureux quand on ne l'est pas, et plus malheureux encore quand on l'est déjà.

En thèse générale, il me semble que la vraie valeur de l'existence doit être cherchée ailleurs que dans un calcul purement utilitaire. La vie pourrait avoir encore un très grand prix, lors même

qu'elle compterait plus de souffrance que de jouissance; mais restons sur le terrain circonscrit par l'analyse précédente. Cette analyse n'aboutit pas, parce que la question du bonheur de la vie est insoluble abstraitement : elle dépend trop, pour être ainsi traitée, de la disposition individuelle. Si, malgré les plaisirs qu'il pourrait y goûter, quelqu'un trouve la vie insipide, vous ne parviendrez pas plus par le raisonnement à le faire changer d'avis que vous ne convertirez l'homme qui, malgré maint sujet de tristesse, estime qu'en somme il vaut encore mieux vivre que mourir. Tout revient en pareille matière à la façon dont on prend les choses. Ce qui fait la joie de l'un laisse l'autre indifférent, et tel qui supporte aisément certains maux s'étonne d'en voir d'autres que les mêmes afflictions écrasent. Prenons un exemple familier de ce qu'il y a d'individuel, de subjectif, dans le sentiment du bonheur.

Une foule d'honnêtes gens admettent sans peine que, lorsqu'on est retenu tout l'été à la ville, il est très agréable d'aller passer une journée à la campagne chez de bons amis qui vous attendent bras et cœurs ouverts, qui mettent à votre disposition une chambre confortable, leur jardin tout en fleurs, leurs frais ombrages, et avec qui vous dînerez sous la tonnelle en charmante compagnie. Voilà, n'est-il pas vrai, un gentil programme qui sourit d'avance à tout esprit bien fait; mais Marécat, le personnage grincheux de *Nos Intimes*, ne l'entend pas ainsi. Marécat est l'un de ces désagréables mortels qui trouvent moyen de se déplaire partout. Écoutons-le raconter ses infortunes :

« Ah! j'en ai assez, moi, de la campagne. Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir. Conçoit-on! on a l'idée de flanquer le couvert sous la tonnelle!.. Je ne veux plus qu'on mette le couvert sous la tonnelle... Il me semblait à tout moment qu'il tombait une chenille dans mon verre et qu'une araignée se balançait sur mon assiette... Là, au bout d'un fil, comme ça... (*Frissonnant.*) Euh!.. Je monte me coucher avec ma bougie. Pin! pan! pan! voilà les papillons qui me tapent dans le nez, qui me tapent dans l'œil!.. Je me déshabille, je me mets au lit, je commence à m'assoupir... Bououou! il faut se lever, c'est une grosse mouche, elle a peut-être le charbon! Je la sens sur mon oreille, je ne bouge plus! (*Se donnant une claque sur l'oreille.*) Bing! je la manque, et je m'applique une taloche!.. Furieux, je cours après, en chemise, mon bonnet de coton à la main, et je saute sur les chaises, sur la toilette, sur la table de nuit. Elle vole à la fenêtre. Boum! je casse un carreau. Au moins la mouche s'en va... Mais ce n'est pas fini. Je me recouche. Les petits cousins se disent : Ah! bon, voilà le moment!..

Et je te pique par-ci, et je te pique par-là! Je bondis à terre, je me frotte d'ammoniaque... Une odeur! Et je cuis partout. Au moins, je ne sens plus les piqûres... Je me recouche, et je commence à sommeiller... Voilà un gueux de chien qui aboie tout au loin, un autre qui lui répond plus près, et celui de la maison qui réplique sous ma fenêtre, et une conversation à trois à devenir fou!.. Quand ils se sont tout dit, je me rendors encore, et cette fois tout à fait... Ah! bien oui, et va te promener! Je suis réveillé en sursaut. Cocorico! c'est le chantre du matin qui m'avertit que le soleil se lève. Et qu'est-ce que ça me fait à moi que le soleil se lève? Jour de Dieu! je fais comme lui, hors de moi, enragé, donnant au diable la campagne et toutes les bêtes qui l'habitent,... moi le premier! »

Marécat est très divertissant, mais il est insupportable. Notez bien qu'en somme tout ce qu'il a raconté là est possible. Il se peut en effet très bien qu'on doive compter à la campagne avec les cousins qui piquent, les chiens qui aboient et les coqs qui chantent à l'aurore; mais, au nom du bon sens, ces inconvéniens sont-ils de nature à assombrir réellement les bonnes heures qu'on y va passer? Eh bien! M. von Hartmann a pris la vie à peu près comme Marécat sa journée à la campagne.

Le sentiment du bonheur, c'est-à-dire en réalité le bonheur lui-même, est donc quelque chose d'éminemment subjectif. Lorsqu'un homme se dit heureux, je peux trouver qu'il n'est pas difficile, j'ai peut-être des argumens superbes pour lui prouver que son bonheur est imaginaire, et que, s'il raisonnait bien, il ne pourrait manquer de s'estimer très malheureux. Changerai-je par là son sentiment intime? La seule question que l'on soit en droit de se poser philosophiquement est celle-ci : la masse des hommes se trouve-t-elle heureuse? Et de nouveau nous voyons que cette question est mal posée, si l'on ne tient pas compte d'un élément très important de la nature humaine, et qui s'oppose à ce qu'on la résolve par un *oui* ou par un *non* pur et simple. Il entre dans la nature humaine d'aspirer au bonheur infini, de reconnaître qu'il est inaccessible dans les conditions nécessaires de la vie humaine, et en même temps de jouir très volontiers du bonheur relatif que ces mêmes conditions lui permettent de se procurer. C'est ce bonheur relatif, suffisant pour entretenir le goût de vivre, qu'il s'agit de mesurer pour savoir jusqu'à quel point le bien l'emporte sur le mal dans l'humanité. Si nous comparons les joies de la vie à notre soif de bonheur sans limites, il est certain que toutes ou presque toutes nous paraîtront mesquines, et à ce point de vue les remontrances de la chaire religieuse conservent toute leur valeur. Il est dangereux en effet de s'abandonner au relatif comme s'il était l'absolu. D'autre part, si nous prenons ces joies en elles-mêmes, et si nous nous deman-

dons : Malgré leur mélange avec des maux nombreux et variés, malgré leurs limites et leur insuffisance, donnent-elles à la vie une saveur telle qu'elle soit préférable au néant? la réponse, ce me semble, n'est pas douteuse. L'immense majorité des hommes tient à la vie, et il ne faut pas nous dire que cet attachement provient uniquement d'un instinct déraisonnable de conservation. Nous voyons tous les jours que la douleur aiguë prolongée ôte complétement le désir de vivre. Les maux de l'existence ne sont donc ni assez intenses ni assez douloureux pour éteindre ce désir. Pour peu que nous jouissions de quelque aisance et que la faculté de comparer soit développée en nous par l'instruction, nous préférerions mourir plutôt que d'être forcés de mener la vie de beaucoup de nos semblables. Ceux-ci pourtant, si on les interroge, répondront comme le bûcheron de La Fontaine. Qu'on s'y prenne comme on voudra, cela prouve toujours que pour eux le thermomètre de l'existence indique un chiffre qui peut être fort bas, mais qui est encore au-dessus de zéro. Dieu nous préserve d'une indifférence égoïste pour les douleurs amères qui font gémir tant de pauvres créatures! mais il ne faut faire entrer dans notre calcul ni sensiblerie ni sécheresse, et du fait patent que l'attachement à la vie est le sentiment le plus général, le plus puissant de l'humanité, le mobile sur lequel comptent en dernier ressort le prince et le juge, le général et l'industriel, le laboureur et le médecin, l'économiste et le prédicateur, c'est-à-dire tous ceux qui dans un intérêt quelconque doivent s'appuyer sur ce qu'il y a de plus résistant, de plus indéracinable dans la nature humaine, je conclus sans hésiter que le témoignage universel donne tort à la thèse qui prétend qu'en somme le genre humain est plus malheureux qu'heureux.

Est-ce à dire pour cela que l'éternel problème de la douleur soit résolu? Certainement non. Il y aura toujours des milliers de faits particuliers qui démonteront l'optimisme le plus assuré de lui-même. Aucune théorie philosophique ou religieuse n'a encore réussi à nous réconcilier avec les amertumes qui empoisonnent tant d'existences; mais la philosophie de l'inconscient n'a pas le droit d'en triompher. Si les théories antérieures laissent trop souvent la douleur inexpliquée, c'est le bonheur, relatif tant qu'on voudra, mais réel pourtant, qu'à son tour elle ne sait pas faire rentrer dans son cadre logique. Je n'ai vu nulle part, ni dans Schopenhauer, ni dans le livre de son disciple, pour quelle raison décisive il faut que la volonté primordiale ait été mal inspirée quand elle a voulu passer du non-être à l'existence. Au fond, c'est là un principe arbitraire, gratuitement imaginé par une philosophie qui est partie d'une notion atrabilaire des choses, et qui s'est arrangée de façon que sa théorie fût hypocondre du commencement jusqu'à la fin; mais, si ce prin-

cipe est une fois admis, il faut aller résolûment jusqu'au bout et passer condamnation, comme le vieux Schopenhauer, sur tous et sur tout, il faut nier absolument toute jouissance, tout plaisir, tout bonheur, ramener comme lui toute joie à un moindre mal, et malgré l'évidence soutenir que l'homme le plus heureux n'est qu'un infortuné. Du moment que, comme M. von Hartmann, on reconnaît, ne fût-ce que des éclairs de bonheur positif dans le ciel noir de l'existence, le principe est par terre. D'où viendraient-ils donc, ces éclairs? De ruses de l'inconscient? Mais qu'est-ce qu'un inconscient qui ruse? Un aveugle qui voit, un muet qui parle, et nous retombons en pleine logomachie.

Cette question de la douleur est donc de celles où les philosophies et les théologies peuvent être renvoyées dos à dos. La religion seule a quelque chose de bon à nous dire, mais ce n'est pas une explication qu'elle nous donne. Elle nous dispose à la résignation, à l'espérance, en nous mettant au cœur la confiance implicite dans la volonté divine. La religion sait ignorer là où le savoir n'est pas possible. A défaut d'une théorie rationnelle, la religion nous rend la paix du cœur, et nous ne devons pas lui en demander davantage.

On pourrait plaider la thèse opposée à celle de M. von Hartmann en déployant le même soin minutieux pour relever les bons côtés de l'existence, même quand elle est loin de nous satisfaire. On trouverait, entre autres lacunes de son analyse, qu'il a négligé un élément très important du problème, celui de l'aptitude humaine à transformer en principe de bonheur ce qui en soi pourrait être relégué dans le domaine de la souffrance. Nous voulons surtout parler de l'*effort*, que la philosophie de l'inconscient déclare toujours plus ou moins douloureux, ce qui est faux. L'expérience de chacun de nous atteste au contraire que nous jouissons des efforts, même pénibles, que nous coûte la poursuite d'un but ardemment désiré, à la seule condition d'être soutenus par l'espoir du succès. Il arrive même que la seule beauté de la fin poursuivie, encore que cette fin se dérobe à notre atteinte, se reflète sur nos tentatives et les embellit au point que nous sommes heureux d'avoir pu nous y livrer. On a raison d'admirer le courage, la persévérance, la généreuse passion qui ont conduit un Livingstone à travers mille dangers, au prix d'immenses privations, d'héroïques renoncemens, d'un bout à l'autre de la terre africaine; mais croit-on que le noble voyageur se soit lui-même rangé parmi les malheureux? N'est-il pas évident au contraire qu'il a pleinement savouré la joie du sacrifice consenti pour l'amour d'un grand idéal? Combien d'applications petites et grandes de la même vérité morale! Il est une vérité qu'en pareille matière on ne devrait jamais oublier, c'est que le bonheur est en tout et pour tous proportionnel à l'intensité de vie qu'on déploie. Les plus modestes

jouissances, comme les plus vives et les plus élevées, rentrent toutes dans cette notion du bonheur, et il n'est pas besoin de beaucoup réfléchir pour s'en convaincre. Or la vie, c'est l'action, c'est la lutte, c'est l'effort. Envie qui voudra la béate félicité d'un porc ou d'une huître, j'aime mieux ma nature humaine malgré les souffrances auxquelles elle m'expose, parce que je vis infiniment plus qu'un pachyderme ou qu'un mollusque, et je sais que plus je vivrai en homme, c'est-à-dire par l'esprit, par l'intelligence, le cœur, le sens religieux et moral, plus je goûterai de vraie joie. Qui ne voit le démenti formel que cette incontestable vérité inflige au principe de cette philosophie qui veut que la vie elle-même soit le malheur en soi? Comment me sentirais-je plus heureux à mesure que je me sens plus vivant, c'est-à-dire, selon le système, plus malheureux?

Il n'est pas un instant douteux que tout esprit non prévenu, qui se donne la peine de suivre les méandres de la philosophie de l'inconscient, voit à chaque instant le spectre du suicide hanter ses bords désolés. Si en effet la vie est un malheur, si la délivrance consiste à ne plus être, au nom de quel principe pourra-t-on me détourner de chercher dans l'anéantissement volontaire la fin de ma souffrance et ma rédemption définitive? Cette rigoureuse conséquence n'a pas échappé à la perspicacité de M. von Hartmann; mais sait-on sa réponse? Au fait, c'est la seule qu'il puisse donner sans sortir du système : elle consiste en ceci, que la suppression d'une volonté individuelle ne change rien à la nécessité qui pousse l'inconscient à continuer la vie dans le monde. Qu'un homme se tue ou qu'une tuile en tombant sur lui l'assomme, la volonté inconsciente n'en persiste pas moins à produire d'autres êtres vivans; si, par impossible, l'humanité s'entendait pour disparaître du globe en renonçant à tout commerce sexuel, il en serait comme aux jours qui précédèrent l'apparition des premiers hommes, l'inconscient saisirait la première occasion de créer un homme nouveau ou un type analogue, et tout serait à recommencer... La belle raison que voilà pour dissuader un malheureux du suicide, et, comme dirait Marécat, qu'est-ce que ça me fait à moi que tout soit à recommencer, pourvu que je n'y sois pas?

C'est un fait étrange et qui donne lieu à réfléchir que cette éclosion d'une philosophie bouddhiste au beau milieu de notre civilisation occidentale. Les partisans de la philosophie de l'inconscient ne cachent pas leur prédilection pour cette religion de la mort et du suicide ascétique qui étend son funèbre linceul sur les populations asiatiques. Il n'en pouvait être autrement, les principes et les conclusions sont les mêmes. Il n'est pas jusqu'à la propension de cette philosophie à personnifier continuellement la volonté tout en la déclarant inconsciente, à lui attribuer des fins, des combinaisons, des

habiletés, des ruses même, qui ne lui donne un petit air païen des plus curieux. Le propre de la mythologie est en effet de personnifier l'inanimé et de dramatiser la vie inconsciente. Par quel singulier remous de l'esprit cette philosophie désolante et désespérée a-t-elle jeté des racines et se propage-t-elle de préférence au sein de cette Allemagne qui s'est révélée de nos jours si jeune et si ardente? L'Allemagne serait-elle destinée à fournir parmi les nations un type analogue à celui de ces hommes arrivés tard à la maturité et qui passent brusquement des illusions de la jeunesse à un désenchantement précoce? L'avenir nous le dira; mais, toute question de rivalité nationale mise de côté, cela n'est pas à désirer pour la civilisation en général. Les nations bouddhistes ou qui le deviennent tournent régulièrement à l'état de non-valeurs. Rien sans doute ne nous autorise à prévoir que le système de l'inconscient se propage au point d'endormir une nation tout entière dans ses vapeurs énervantes. Il n'en demeure pas moins certain que son influence, partout où elle pénétrera, ne pourra jamais être que malsaine. Il ne faut dégoûter personne de la vie, il vaut bien mieux nous encourager tous à vivre et à bien vivre. Au lieu de diviser l'histoire en périodes de désespérances emboîtées les unes dans les autres, il serait plus vrai de dire que l'homme, à mesure qu'il a grandi, a vu ses horizons s'élargir. Il y a du bonheur sur la terre, très insuffisant, nous l'accordons sans peine, mais il y en a, et nous estimons qu'en soi cette insuffisance est une révélation précieuse. Si l'homme était pleinement heureux de sa vie terrestre, cela signifierait qu'il est fait absolument et exclusivement pour elle, comme le bœuf pour son herbage ou l'huître pour son rocher. C'est à cause de cette insuffisance même qu'il est en droit, quelque mystérieuse que soit cette espérance, d'aspirer à quelque chose de supérieur à sa destinée actuelle. Il est aussi licite que facile, tout en nourrissant cette immense espérance qui

> Malgré nous vers le ciel nous fait lever les yeux,

de travailler à écarter de soi et de la postérité les causes actuelles de souffrance. C'est à quoi l'on parvient graduellement par l'intensité croissante de la vie individuelle et sociale. Ne renonçons à aucun espoir, ni sur la terre, ni au ciel. Au nom et en l'autorité de la conscience humaine, nous affirmons le Dieu vivant. Le mot d'ordre de la philosophie de l'inconscient est : Mort à la vie ! Le nôtre sera toujours : Vive la vie !

ALBERT RÉVILLE.

L'AUTOMNE DANS LES BOIS

IMPRESSIONS ET PAYSAGES.

---

5 septembre. — Je n'avais pas vu de vrais bois depuis un an, et il y en aura bientôt dix-huit que je n'ai visité ceux-ci. A la descente du chemin de fer, quand, les oreilles encore toutes résonnantes des mille bruits parisiens, je me suis trouvé en pleine solitude sylvestre, j'ai ressenti une brusque commotion, et le vieux forestier qui sommeillait en moi s'est soudain réveillé.

On redevient sauvage à l'odeur des forêts,

a dit un poète contemporain (1). Cette maxime paraîtra peut-être contestable à ceux dont le courant tumultueux des grandes villes a bercé l'enfance et agité la jeunesse, mais elle est rigoureusement vraie pour quiconque a été élevé au milieu des forêts. Ce qui nous prend et nous charme, nous autres *boisiers*, ce n'est pas seulement l'originale beauté de ces nappes de verdure ondulant de colline en colline; ce n'est pas la fière tournure des chênes centenaires, ni la limpidité des eaux ruisselantes, ni le calme des futaies profondes; non, c'est par-dessus tout la volupté des sensations d'autrefois, ressaisies tout à coup et goûtées à nouveau. L'odeur sauvage, particulière aux bois, la trouvaille d'un bouquet d'alizes pendant encore à la branche, ou d'une fleur perdue de vue depuis des années, le son de certains bruits jadis familiers : la rumeur d'une cognée dans les *coupes* lointaines ou les clochettes d'un troupeau vaguant dans une clairière, — toutes ces choses agissent comme des charmes pour évoquer les esprits élémentaires qui dorment au fond de l'homme cultivé. Alors l'habit de théâtre que nous revêtons pour jouer notre rôle

(1) Sully Prudhomme, *Stances et Poèmes.*

dans la comédie de la vie civilisée et raffinée, ce vêtement d'emprunt aux couleurs voyantes, aux étoffes précieusement brodées et artistement taillées, se déchire de lui-même et s'en va par lambeaux pendre aux buissons de la route. L'homme primitif reparaît avec la souplesse de ses mouvemens naturels, la soudaineté de ses désirs, la naïveté de ses étonnemens enfantins. Plongé dans ce bain des verdures forestières, il sent sourdre en lui une séve remontante, et dans son imagination rajeunie les féeries du temps passé se remettent à chanter leurs contes bleus... Peu à peu j'ai éprouvé cette merveilleuse transformation, tandis que la voiture descendait les rampes tournantes de la forêt. Les *sonnailles* du cheval tintaient glorieusement, et glorieusement, entre deux traînées de lumière, les ombres des nuages glissaient le long des pentes boisées. Partout une mer moutonnante de feuillées épaisses; mes regards, réjouis par la variété des verts, tantôt remontaient les rapides couloirs des tranchées abruptes, tantôt plongeaient dans les entonnoirs des combes. Et quelle pacifique et endormante solitude! A peine si de loin en loin une maison de garde ou une ferme isolée dressait ses toits gris à l'abri des hêtres. De minces flocons de brume, suspendus aux cimes des arbres, s'éparpillaient lentement, puis s'envolaient pareils à ces vaporeuses graines des chardons que les enfans nomment des *voyageurs*. L'exquise fraîcheur du soir rendait plus pénétrante la senteur des regains récemment coupés. Cette humidité parfumée des bois au crépuscule, les murmures de l'eau dans le creux des gorges, les grappes noires et appétissantes des mûres sauvages rampant jusque sur le chemin, tout cela me montait au cerveau et me grisait. J'étais tenté de m'élancer de la voiture, d'étreindre un des arbres de bordure dans une embrassade fraternelle, ou de grimper aux sommités feuillues d'un chêne pour jeter de plus haut mon cri de liberté à la forêt... Quand la voiture et son cheval fumant se sont arrêtés devant l'auberge d'Auberive, j'étais de la tête aux pieds redevenu un sylvain.

6 septembre. — Me voici sur la lisière de la Champagne et de la Bourgogne, dans un coin très accidenté de la Haute-Marne : — la *montagne* langroise. Ainsi que l'indique son nom, Auberive est situé au bord de l'Aube, qui prend sa source à deux lieues de là. Bien que sa position géographique en ait fait un chef-lieu de canton, Auberive est à peine un village : une vingtaine de maisons bourgeoises perchées sur les roches qui dominent la petite rivière, deux ou trois fermes, une chapelle, un moulin, puis les vastes dépendances d'une ancienne abbaye de bernardins, c'est tout, mais cela présente à l'œil un ensemble pittoresque et original, surtout quand on suit la chaus-

sée qui relie l'*Abbatiale* au centre du village. Cette allée, plantée de vieux tilleuls touffus, se nomme *Entre-deux-Eaux*. Des deux côtés en effet, l'eau y court le long des talus, limpide, dorée et susurrante. A droite, des lavoirs, creusés dans la roche qui surplombe, sont à demi voilés de lierre, et sous leur ombre babillent tout le jour battoirs et lavandières; la roue du moulin jette bruyamment sa pluie de perles au soleil; les coqs chantent; les jardins en terrasse sont pleins de clématites et de dahlias. C'est comme une note joyeuse au milieu du silence des bois environnans.

Ces bois m'attiraient, j'étais venu pour eux, aussi ne me suis-je guère attardé dans le village. Trois immenses forêts l'enserrent et se prolongent à plusieurs lieues aux entours : Montavoir, Montaubert et Montgérand. Quand les moines bernardins ont jeté ici les premières pierres de leur abbaye, cette solitude a dû leur sembler faite à souhait pour le recueillement et la prière. Aucune route, et les grands massifs des bois arrêtant jusqu'au moindre des échos de la vie mondaine. Aussi pendant longtemps l'histoire de ce monastère a-t-elle été comme celle des peuples heureux : paisible et uniforme. Les moines défrichaient quelques cantons, bâtissaient des fermes dans ces enclaves, et peu à peu les revenus de l'abbaye grossissaient. Avec les gros revenus vinrent des besoins de luxe et de bien-être. On installa des forges le long des cours d'eau, on barra les ruisseaux des gorges étroites pour y creuser des étangs poissonneux. Au XVIIIe siècle, les moines, possesseurs de la forêt et de la plaine, vivaient largement et menaient grand train. On chassait à courre par monts et vallées, et dans les bois de Charbonnière il y a encore un carrefour, nommé la *Belle-Étoile*, au centre duquel se dressent des bancs et une large table de pierre où l'abbé, dit-on, faisait déjeuner ses hôtes entre deux haltes de chasse. Dans la paix de cette abbaye de Thélème, 89 éclata comme un coup de tonnerre; les moines s'enfuirent, l'abbaye fut vendue aux enchères, et, par une singulière raillerie du hasard, elle passa dans les mains de Mme Caroillon-Vandeul, la fille de l'auteur de *la Religieuse*, Angélique Diderot (1).

Ce long règne des moines semble avoir été fort doux. Le joug des bons pères était aimable et léger, et les anciens du village m'ont toujours paru très respectueux pour la mémoire des bernardins. Nulle part on n'entend conter de ces grasses histoires qui défraient joyeusement les fabliaux du XVe siècle, et constituent d'ordinaire la légende des cantons où le clergé régulier a établi ses monastères. Un dicton, qui a une vraie saveur de terroir, marque seul la trace

(1) Aujourd'hui l'ancienne abbaye est devenue une maison centrale de correction.

que le régime monacal a laissée dans les rustiques imaginations de la commune. Je regardais ce matin monter vers les bois une fillette portant dans sa panetière le déjeuner de quelque bûcheron. Comme la laitière de La Fontaine,

Légère et court vêtue, elle allait à grand pas.

— Hé! hé! m'a dit le savetier Trinquesse en battant une semelle racornie, voilà une *gachette* (fillette) *troussée comme un moine qui va au cresson...*

Tandis que je gravissais la sente du Val-Clavin, je ruminais en mon par-dedans cette comparaison toute locale : dans cet endroit où l'eau ruisselle de toutes parts et où les cressonnières abondent, j'essayais mentalement de dessiner l'amusante silhouette d'un moine s'en allant au cresson. Peu à peu, et par un effet de mirage bien connu des rêveurs, ce moine imaginaire se glissa hors de mon cerveau, et il me sembla le voir, grimpant devant moi, avec sa capuce rabattue, sa robe retroussée jusqu'aux genoux, ses jambes velues et nerveuses. Je suivais machinalement son ombre à travers les sentiers herbeux, et je m'imaginais qu'au lieu de gravir les rampes de la forêt, nous remontions ensemble le lit verdoyant où avaient roulé pendant des siècles les flots paisibles de l'existence de ce petit pays. A chaque tournant du ravin, la silhouette d'abord assez vulgaire de mon moine prenait un tournure plus majestueuse et plus sculpturale; le port de sa tête devenait plus fier, son geste plus solennel. Ce n'étaient plus les tiges vertes du cresson qu'il cueillait dans le courant sonore du ruisseau, mais les fleurs légendaires aux tons d'or, d'azur et de pourpre, qui ne s'épanouissent que sur les pages des missels, les herbes merveilleuses des formulaires du moyen âge, les roses mystiques qui ne s'ouvrent que dans les poèmes du Saint-Graal. Chacune de ces plantes me contait en son langage un détail ignoré de l'histoire de la vieille abbaye, et nous nous enfoncions ainsi jusque dans les brumes lointaines de l'époque mérovingienne, au temps ou saint Remy, selon la tradition, vint bâtir cette chapelle en ruine qui se dresse encore à la lisière de Montaubert, et où jamais de mémoire d'homme « on n'a vu une toile d'araignée. » Je parvins ainsi, sans trop savoir comment, jusqu'au milieu d'une futaie où mon moine fantastique me faussa brusquement compagnie, jugeant que j'étais sans doute maintenant suffisamment préparé, pour demeurer seul en contemplation devant le plus bizarre des sites forestiers. — Sur un espace circulaire d'un quart de lieue, le sol bossué et vallonné a l'air d'un cimetière de géans. Dans les plis sinueux de ces circonvallations, au long de ces tertres étranges,

croît une mousse épaisse et spongieuse, et çà et là de vigoureuses fougères y étalent leurs feuilles en éventail. Des hêtres énormes, des chênes trapus et des frênes élancés ont enfoncé leurs racines dans le renflement des monticules et répandent sur ce lieu mystérieux une paix et une ombre profondes. Qu'y a-t-il sous ces mousses silencieuses et dans cette pénombre sépulcrale? Un ancien village gaulois, un camp romain ou des tumulus druidiques?.. Dans le pays, la croyance populaire s'est attachée à l'idée d'un cimetière, et ce canton s'est de temps immémorial appelé *le bois des Fosses.*

C'est qu'en effet, si l'histoire ici est quasi muette pour ce qui intéresse l'ère chrétienne, en revanche le souvenir des invasions romaines s'est conservé singulièrement vivace. On raconte qu'au temps où les Romains envahissaient la Gaule, les gens du pays s'étaient retirés dans les bois et s'y étaient fortifiés. On trouve encore sur les crêtes des forêts de Montavoir et de Montgérand des murs circulaires désignés sous le nom de *murgers* et formés de pierres sèches superposées; dans ces *murgers* envahis par la mousse, les bûcherons veulent voir l'enceinte des villages gaulois. Quand éclata le soulèvement dirigé par Vercingétorix, les Romains, dit-on, quittèrent Langres, traînant à leur suite six mille prisonniers helvètes et vinrent camper à Montaubert, près de la ferme d'Allofroy, au bord d'une combe profonde. Les vivres étaient rares dans ce pays sauvage, et les six mille prisonniers étaient autant de bouches inutiles; on les parqua dans la combe et ils furent massacrés dans la nuit. — En ce moment même, et malgré les deux mille ans de distance, la pensée de cet épouvantable égorgement me fait froid jusqu'aux moelles. — Ce qu'il y a de pis, c'est que l'histoire est cette fois d'accord avec la légende. D'après les *Commentaires* (liv. VII), « Vercingétorix, ayant ramassé de grandes forces et sachant que César marchait vers le pays des Séquanes par la frontière du pays langrois, pour être plus à portée de secourir la province, forme trois camps à environ dix milles de l'armée romaine... César partage sa cavalerie en trois corps et les fait aller à l'ennemi. On se bat partout en même temps... Enfin les Germains (alliés des Romains) gagnent le sommet d'une colline qui est sur la droite, en chassent les ennemis, les poursuivent jusqu'à la rivière où Vercingétorix est en bataille avec son infanterie, et en tuent un grand nombre. Le reste prend la fuite... Ce n'est partout que carnage... *Omnibus locis fit cædes.* »

La disposition des lieux répond exactement aux détails de la narration de César. Les bois d'Auberive se trouvaient aux confins du pays de Langres et du pays des Séquanes; une voie romaine, partant de Langres, passait près de la ferme d'Allofroy, au pied des forêts

de Montaubert et de Charbonnière, dont les Gaulois occupaient les hauteurs, à la droite et à la gauche de l'Aube. Tout fait donc supposer que la tradition ne s'est pas trompée et que le massacre a eu lieu dans les gorges de Montaubert. J'ai voulu voir la terrible combe. Le ciel était demi-voilé, l'air tiède, et les charmes jaunissaient déjà sous le soleil d'automne. Un pacifique nimbe de fumée surmontait les toits de la ferme. — Le vaste entonnoir de la combe est couvert d'une plantureuse végétation; les hêtres poussent drus dans ce terreau formé de six mille corps humains. A part cette vitalité puissante des arbres et cette exubérance de séve végétale, rien ne marque plus la trace de la grande bataille livrée il y a deux mille ans. Les lierres enguirlandent les chênes, les hêtres sont chargés de faînes, des scabieuses fleurissent à foison dans les clairières, et des mésanges gazouillent en becquetant l'écorce des branches. Parfois seulement dans les champs voisins, le fermier avec sa charrue met à nu des pierres tombales, des armes et des ossemens.

Grandiaque effossis miratur ossa sepulcris.

Les bûcherons ignorent le nom du grand conquérant qui a passé là. De toutes les gloires, la gloire militaire est encore celle qui s'efface le plus vite. Les générations qui se succèdent oublient rapidement le nom des vainqueurs et ne gardent plus qu'une tendre et confuse pitié pour les vaincus. Ici, on ne sait plus le nom de César, mais on a conservé la mémoire des six mille prisonniers égorgés en une nuit, et la combe s'appelle encore la *Combe au sang*.

7 septembre. — Mon premier soin a été de me mettre en quête de mon vieil ami Tristan. La joie de revoir la forêt était doublée pour moi du plaisir de la visiter avec lui. Il y a vingt ans qu'il la parcourt dans tous les sens, et pas un braconnier ne la connaît mieux. Il sait à l'avance dans quel canton les charbonniers dresseront leurs fourneaux, il peut vous indiquer la place précise où pousse telle plante rare et les coins ignorés où sont les plus beaux paysages forestiers. Nous avions jadis voyagé ensemble à travers les bois d'Auberive, et je me faisais une fête de l'associer de nouveau à mes excursions. Il faut visiter un pays inconnu avec la femme qu'on aime, mais c'est seulement avec un ami qu'on peut goûter pleinement le charme des paysages déjà vus. Les Allemands disent qu'il ne nous est pas donné de rêver deux fois le même rêve; c'est surtout en amour que le mot est vrai. L'amitié, moins exclusive et plus accommodante de sa nature, redoute moins les comparaisons amères, les retours mélancoliques et les désillusions inséparables de

ces pèlerinages aux lieux où on a vécu heureux. Je n'avais pas prévenu Tristan de mon arrivée, je voulais lui ménager la surprise de cette réunion longtemps projetée et toujours ajournée; mais je ne savais trop où le prendre. Mon ami ressemble fort à l'alouette, qui ne fait pas deux fois son nid dans le même sillon. C'est le marcheur le plus infatigable et le bohème le plus vagabond que je connaisse. Il n'y a pas une auberge du canton où il ait établi son gîte pour plus d'un mois. Dès qu'il est rassasié d'un paysage, il boucle son sac et s'en va à la recherche d'un site plus curieux. S'il trouve en chemin une ferme isolée ou un campement de charbonniers qui soit en harmonie avec son humeur et ses rêves du moment, il s'y installe, bourre sa pipe et s'écrie : « Écrivons ici un chef-d'œuvre ! » — car Tristan est poète à ses heures. — Il n'y écrit pas de chef-d'œuvre, mais, au bout de quelques semaines, il sait par le menu l'histoire de ses hôtes et de leur famille, il a lié connaissance avec les oiseaux et les plantes du voisinage; il se dit alors que l'heure de l'éclosion littéraire n'est pas encore sonnée, et il va chercher son aventure ailleurs.

On m'avait assuré la veille qu'il habitait pour le moment une maison de campagne située entre Aujeures et Vaillant, et qui est connue sous le nom un peu prétentieux de la *villa*. D'Auberive à Aujeures, il y a trois bonnes lieues de pays, mais le chemin, qui passe à travers de beaux bois, est facile à suivre. Dès le fin matin, je me suis mis en route. Le soleil s'était levé dans un ciel clair, et les chants aigus des sauterelles annonçaient une chaude journée. Tout le temps que je marchai sous bois, les choses allèrent bien; mais à la lisière de la forêt, je vis onduler devant moi une plaine montueuse où le soleil tombait d'aplomb sur des champs moissonnés. Seuls, au milieu des sillons brûlés, trois tilleuls poudreux entouraient un calvaire de pierre grise où je lus que « Jean Jacquemot, bourgeois d'Aujeures, et Catherine sa femme, avaient élevé en 1780 cette croix comme témoignage de leur piété. » A une portée de fusil du calvaire, un grand bâtiment carré dressait dans la plaine sa toiture de pierres plates. Un paysan m'apprit que c'était la ferme Diderot. — Diderot ! Dans ce pays langrois, on rencontre le nom du fougueux philosophe partout, excepté au-dessus de la porte de la maison de Langres où il est né. Est-ce un mesquin sentiment d'animosité religieuse qui a empêché ses compatriotes d'acquitter ce devoir envers l'écrivain le plus original et le plus artiste du XVIIIe siècle, ou bien lui gardent-ils encore rancune de ce qu'il disait d'eux à Mlle Voland? — « La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église en haut d'un clocher; elle n'est jamais fixe dans un point, et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour

s'y arrêter. » — Après avoir déchiffré l'inscription du calvaire demi-ruiné, je me rappelai mélancoliquement un autre passage des lettres à Mlle Voland. — « Deux choses nous annoncent notre sort à venir et nous font rêver : les ruines anciennes et la courte durée de ceux qui ont commencé de vivre en même temps que nous; nous les cherchons, et, ne les retrouvant plus, nous nous replions sur nous... » Cette pensée ramena mon esprit vers mon ami Tristan. Dix-huit ans avaient coulé entre nous depuis notre dernière entrevue; un grand espace de temps pour la changeante espèce humaine! Dans quel état d'âme et de corps allais-je le retrouver?.. Le nouveau courant de ma méditation me conduisit ainsi jusqu'au village. A Aujeures, rien de particulier, si ce n'est cette inscription narquoise charbonnée sur les murs du lavoir public : *café des Bavardes*. Je me fis enseigner une seconde fois mon chemin, et je retombai dans la plaine aride et ensoleillée. De la fameuse *villa* aucune apparence. Quel site maussade, pensais-je, a choisi Tristan pour s'y nicher! — Et je m'épongeais le front. Tout à coup voici un pli de terrain dans les chaumes, un chemin creux et rapide entre des rochers, puis une porte mauresque barrant le sentier, et une fois la porte ouverte, quel éblouissement!

Figurez-vous une gorge étroite s'ouvrant dans la roche ombragée. A la naissance même de cette gorge s'élève la villa, copiée sur le modèle d'une des maisons de plaisance de la Corne-d'Or. Les murs, les fenêtres tréflées, les balcons, sont tapissés de fleurs exotiques; autour de la légère coupole du toit, des hirondelles se poursuivent avec des cris joyeux; au-dessous des balcons, une source vive sort du rocher. A gauche un taillis, à droite la roche nue et chaudement colorée, prolongent en demi-cercle leurs lignes sobres et pures, qui coupent le bleu du ciel horizontalement et font penser aux paysages de l'Attique. Au-delà des vergers, un rideau d'arbres forme une moelleuse rampe de verdure et borde des prés où courent des noyers trapus; puis la gorge s'évase et devient une vallée. Un clocher pointu s'élance d'un fouillis d'arbres : c'est Courcelle-Val-d'Esnoms : un ruisseau miroite sous les aulnes; plus loin, un ruban de route blanche poudroie entre deux collines boisées, pareilles à de verdoyans promontoires. D'une verdure à l'autre, la nappe dorée des champs moissonnés et déserts flambe au soleil, et deux peupliers s'en détachent seuls comme deux sveltes fuseaux. La vallée s'agrandit toujours, les plaines mamelonnées et fuyantes s'élèvent doucement jusqu'aux lignes bleuâtres de l'horizon où se profilent les montagnes de la Haute-Saône. Tout cela est splendidement éclairé, et pour rafraîchir les regards aveuglés de tant de clarté, partout, dans le voisinage de l'habitation, un luxuriant épanouisse-

ment de feuillages verts et de fleurs, un parfum d'héliotrope et d'oranger, un bruit d'eaux vives et un mélodieux bourdonnement d'abeilles. — Une royale fête des yeux!

— Qu'en dis-tu? cria derrière moi une voix joviale, en même temps qu'une large main s'abattait dans la mienne. — C'était Tristan, toujours le même, avec ses grandes jambes solides et sa physionomie originale, qui fait songer à la sérénade de *Don Juan*, où l'accompagnement raille, tandis que la mélodie pleure. Les yeux bleus de Tristan sont noyés de mélancolie, mais sa bouche sensuelle et ironique rit sous sa barbe blonde. Ces dix-huit années ne l'avaient pas changé; on eût dit que l'air salubre des bois lui avait conservé une éternelle jeunesse; pas un fil blanc dans ses cheveux, pas un pli sur son front d'enfant. — Regarde bien, reprit-il, emplis tes yeux de lumière et de couleurs; ensuite nous irons deviser à l'ombre. Le propriétaire de la *villa* est allé aux eaux et m'a laissé maître chez lui. Quand tu te seras bien grisé de soleil et de parfums, je te conduirai près de la source, je te lirai mes derniers vers, et tu t'assoupiras doucement au double ronron de mes rimes riches et de l'onde jaillissante.

9 septembre. — Ce matin, Tristan a remis les clés de la *villa* entre les mains de la femme du jardinier, et nous avons repris le chemin de la forêt. Nous descendions vers les bois de Maigrefontaine à l'heure où le paysage a encore son charme virginal. La fraîcheur de la nuit l'a pénétré d'une vapeur argentée qui est pour les feuillées comme cet humide velouté déposé à l'aurore sur les grappes mûrissantes. Les sentiers sont noyés dans une ombre moite et les gouttes de rosée irisent l'extrémité des branches. La forêt a l'air d'une nymphe qui sort du bain et qui roule dans une gaze transparente son beau corps nu et ruisselant. — Quand nous aurons dépassé la source de l'Aube et que nous approcherons de la Thuilière, me dit Tristan, je te ferai admirer mon jardin, qui est tout autre chose que celui de la *villa*. Lorsque je vais le visiter, je prends en pitié les massifs où mon hôte a si grand'peine à conserver ses fleurs exotiques. Ces plantes du midi sont en définitive de pauvres dépaysées et elles me font toujours l'effet de Mignon regrettant la patrie. Vous autres, gens des villes, vous ne vous doutez pas combien est magnifique la flore de la forêt, même dans ces mois d'arrière-saison. Elle a une grâce et une couleur incomparables, elle est variée et féconde à l'infini; elle a surtout cela pour elle que, poussant à la volonté de Dieu, elle ne peut s'acclimater dans les parterres des philistins.

Une fois sur le chapitre des fleurs sylvestres, Tristan ne tarissait

pas. Il me contait leur histoire, il y mêlait quelque peu de la sienne et finissait par si bien fondre son existence avec celle des plantes qu'on eût dit qu'un fil sympathique et mystérieux allait de son âme aux moindres végétaux des bois. Nous fîmes ainsi deux lieues sans nous en douter, en suivant le berceau verdoyant de l'Aube naissante, dont nous entendions les premiers vagissemens sous les feuilles. Quand nous approchâmes de l'ancien lit de l'étang, je vis que mon ami n'avait point surfait les richesses florales de son *jardin*. La prairie encadrée dans le taillis étalait en plein soleil de joyeuses bordures de fleurs. Au long des buissons, les chèvrefeuilles tordaient leurs brins en compagnie des clématites; le sol humide des prés était jonché de *veilleuses*; au fil de l'eau, les *reines des prés* penchaient leurs panicules à odeur d'amande, et de superbes tiges d'aconit bleu s'élançaient fièrement au-dessus des touffes plus humbles des eupatoires lilas et des salicaires pourprées.

— Ne te gêne pas, s'écria Tristan d'une voix triomphante, fais ta gerbe! Tu trouveras au bord de l'eau la *parnassie* avec ses cinq nectaires d'or et ses pétales blancs qui semblent découpés dans de l'ivoire. Ce que je te recommande surtout, c'est la tribu des gentianes. Nous les avons toutes ici : depuis la grande jaune, dont les indigènes distillent la racine pour fabriquer une détestable eau-de-vie, jusqu'à la petite bleue *ciliée*, qui ouvre à demi ses pétales frangés, comme une coquette lançant des œillades à la dérobée. Voici la *petite centaurée*, rougissante comme une ingénue; la *germanique* violette, qui ressemble à une veuve hasardant sa première toilette de demi-deuil, et la *pneumonanthe* bleu indigo... Est-elle gaillarde et vigoureuse, celle-là, avec ses feuilles en glaive et ses corolles étoffées comme la robe d'une bourgeoise cossue!.. Arrête-toi un moment et salue la perle de l'écrin, *rara avis!*

Il me montra une plante svelte et frêle, aux petites feuilles foncées, aux fleurs en étoile, d'un violet sombre piqueté de noir. Sa physionomie avait je ne sais quoi de hautain et d'étrange. — Mon cher ami, continua Tristan en écarquillant ses yeux bleus, tu vois la *swertia*... On ne la trouve qu'ici. C'est l'originale de la famille; ne jurerait-on pas une magicienne de Thessalie, une Circé ou une Médée?.. — Il garda un moment le silence, et reprit d'un air confidentiel, en baissant la voix : — Ne penses-tu pas que les plantes de la même famille ont des rapports sociaux comme nous autres, et qu'il existe entre elles un échange de bons et de mauvais procédés, suivant leur naturel aimable ou maussade?.. Moi, je crois à la sociabilité des fleurs, comme du reste à celle de toute la nature. Je t'assure qu'il se passe entre les feuilles, les herbes, le vent, les insectes et les pierres, des comédies et des drames auxquels je prends un plai-

sir plus vif qu'à certaines pièces de Shakspeare. Tiens! l'autre jour, je regardais passer une graine de chardon que le vent s'était chargé de voiturer jusqu'à destination... Quel conducteur capricieux, bonté divine! Tantôt il la menait en poste, tantôt il se plaisait à la faire valser sur place; parfois il la déposait mollement sur une feuille en ayant l'air de lui murmurer à l'oreille : « Attends-moi ici, tandis que je vais me rafraîchir à l'auberge voisine, » puis le coup de l'étrier vidé, il reprenait son voyageur et presto le faisait vire-volter jusqu'à la prochaine étape...

Ici, je l'arrêtai net. — Holà! dis-je, ce que tu me débites là est du Cyrano de Bergerac tout pur.

— Hein! riposta Tristan piqué, voudrais-tu insinuer que je tourne à la préciosité?

— Je ne dis pas cela, mais je trouve que, depuis un certain temps, vous autres descriptifs, vous glissez sur cette pente dangereuse en art, qui consiste à prêter à la nature vos façons de sentir et de penser. Nous sommes à une époque de maniérisme, et en matière d'analyse sentimentale nous couperions des cheveux en quatre; eh bien! nous avons aussi une tendance à maniérer et à raffiner le sentiment de la nature. Après l'avoir, au XVIIe siècle, traitée avec une superbe indifférence, nous en venons à l'associer à toutes nos subtilités mystiques. Sois bien persuadé que c'est là une falsification et non une interprétation. La nature n'a rien à voir là dedans. Avec ta théorie, tu me fais l'effet de ces maris qui ont la prétention de façonner leur femme à leur image. Ils y perdent leur façon, et se retrouvent au point de départ quand ils s'imaginent avoir fait cent lieues. La nature est femme et ne se laisse point pétrir à notre gré. Le meilleur procédé pour peindre la beauté d'une rose, c'est encore de dire qu'elle est la rose. C'est l'éternelle histoire de M. Jourdain et de « Belle marquise, vos yeux me font mourir d'amour. » Nous ne décrivons jamais mieux la nature que lorsque nous nous efforçons d'exprimer sobrement et simplement l'impression que nous en avons reçue. Voici, par exemple, quatre vers d'une chanson populaire du Poitou :

Hé! levez-vous, bergère,
Hé! levez-vous, car il est jour;
Les moutons sont en plaine,
Le soleil luit partout...

Il n'y a pas là grands frais de style ni grands raffinemens d'imagination, et pourtant quel mouvement dans ce couplet, et comme ce brave poète rustique inconnu nous donne en deux traits la sensation du réveil laborieux des champs, et de la plaine illuminée de soleil!

Tristan se taisait, mais je sentais bien qu'il n'était pas convaincu. — Nous avions franchi la chaussée de l'étang aux talus fleuris de saponaires et de vipérines. Nous touchions à l'endroit où la gorge de Maigrefontaine débouche dans le val de la Thuilière, et où la vieille forge dresse ses sombres bâtimens ruinés. L'industrie métallurgique, si florissante dans ce pays pendant la première moitié du siècle, a subi depuis vingt ans une crise fatale; les grandes compagnies industrielles de l'Allier et de la Côte-d'Or ont acheté les petites usines qui les gênaient et en ont éteint les feux. C'est ainsi que la Thuilière est depuis longtemps déserte et muette. Le sol de la cour, encore noir de *crasses de fer*, est maintenant envahi par les hyèbles et les chardons; les portes de la forge bâillent entr'ouvertes et laissent voir la nef obscure où dorment les énormes marteaux qui jadis remplissaient le val de leurs voix puissantes; le vent seul s'engouffre et se lamente dans les soufflerie et dans la haute cheminée. La toiture s'est effondrée par endroits, et l'aire du foyer, qui jetait dans la nuit de si rouges lueurs, sert maintenant de refuge à des ramiers sauvages. De cette forge réduite au silence et perdue au fond des bois, se dégage la mélancolie particulière aux lieux abandonnés.

— Eh bien! s'écria Tristan, nieras-tu encore les sympathiques rapports qui existent entre les âmes des choses? *Sunt lacrymæ rerum*... Regarde comme les hêtres étendent tendrement leurs branches jusque vers les murs de la forge. Ils ont l'air de vouloir la presser dans leurs grands bras verts pour la consoler. La forêt lui dit : « Les hommes t'ont délaissée, mais moi je te reste. Mes oiseaux remplaceront avec leurs chants les clameurs de tes forgerons; mes ronces et mes clématites s'enlaceront dans l'écluse autour de tes roues immobiles, et feront ruisseler leurs chevelures fleuries à la place où l'eau répandait ses nappes bouillonnantes. Pendant la nuit, le vent et moi nous remplirons de rumeurs ta cheminée et ton aire sonores, et à travers ton long sommeil tu auras encore une confuse vision de ta vie d'autrefois! »

— En route, incorrigible rêveur!

10 septembre. — Nous étions assis, Tristan et moi, sur la crête d'une sorte de falaise qui surplombe au-dessus de Vivey. Du haut de cet observatoire, le village, entouré de trois côtés par les bois, a l'air d'être au fond d'un puits de verdure. Nos regards plongeaient droit au-dessus du vieux château, flanqué de deux tourelles en éteignoir, et environné d'une quarantaine de maisonnettes entre lesquelles serpente le ruisseau. Le bruit des battoirs, les cris des enfans, les chants des coqs, nous arrivaient en accords clairs et joyeux.

— Tu vois ce hameau, dit Tristan, eh bien! toute sa population ne vit que de la forêt : les hommes sont bûcherons, les femmes vont au bois ramasser des fraises en été, des faînes à l'automne, et des branches mortes en hiver. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces pauvres gens sont d'une probité proverbiale. On ne compte point parmi eux un seul délinquant forestier. A peine deux ou trois braconniers font-ils exception à la règle, et encore ce sont de si amusans vauriens, qu'on est presque tenté de leur pardonner leurs méchans tours en faveur de l'adresse qu'ils déploient. Ces gaillards-là vous prennent dans leurs engins un cerf avec la même facilité que s'il s'agissait d'un simple levraut. Ils courbent deux baliveaux à la sortie d'une *coulée* où doit passer le gros gibier, ils y ajustent leurs *collets* de laiton, et au petit jour la bête se trouve pendue haut et court sans qu'elle ait eu le temps de pousser un cri. Ils vous la démembrent sur place, et la transportent nuitamment chez les aubergistes, dont ils sont les fournisseurs attitrés; mais je veux que tu fasses aujourd'hui connaissance avec des travailleurs dont le métier est plus honnête et plus original...

Nous avons pris le chemin du bois des Fosses, et au bout d'un quart d'heure nous nous sommes trouvés sous les grands fûts de la *réserve*. Quelle belle chose qu'une futaie à l'heure du soir où le soleil glisse ses rayons obliques sous le couvert! Les hêtres et les chênes élancent droit vers le ciel leurs troncs sveltes et nus, surmontés d'une ramure opaque. Le sol éclairci et débarrassé de broussailles laisse le regard plonger dans les intimes profondeurs de la forêt; une lumière verdissante et mystérieuse baigne la futaie où les pas et les voix deviennent plus sonores. De tous côtés, les hêtres profilent leurs blanches colonnades. C'est comme un temple aux mille piliers puissans, aux nefs spacieuses et sombres, où, tout au loin, des pluies de rayons lumineux brillent dans l'ombre comme des lueurs de cierges. Tandis que nous cheminions, silencieux et recueillis, une âcre odeur de fumée se répandait sous les branches. — Les charbonniers ne sont pas loin, dit Tristan.

En effet, nous aperçûmes bientôt les fourneaux à charbon espacés entre les arbres : les uns conservant encore leur forme conique, les autres affaissés et fumans. A quelques pas de la *loge*, construite en ramilles et en mottes de gazon, les charbonniers assis en cercle sur des sacs préparaient le repas du soir autour d'un feu de souches où bouillait la marmite. Ils étaient six : trois gars bien découplés, aux regards intelligens sous le chapeau à larges bords, une fillette de seize ans ayant la beauté agreste d'un fruit sauvage, puis le maître charbonnier et sa femme, déjà ridés, hâlés et crevassés par l'âge et le labeur. Nous demandâmes la permission d'allumer nos pipes au

brasier, et petit à petit nous liâmes connaissance. Les charbonniers sont gens peu expansifs et d'humeur défiante. Cependant, quand ils virent que nous nous intéressions sérieusement à leurs occupations, leurs langues commencèrent à se délier. L'offre d'un paquet de tabac acheva de les apprivoiser ; la petite, qu'on nommait Brunille, et qui d'abord s'était cachée dans l'embrasure de la loge, nous lança un regard moins farouche à travers les grands cheveux dénoués qui voilaient à demi ses yeux. Nous prîmes place sur les sacs, et je fis causer le vieux sur la cuisson du charbon.

— C'est une rude besogne, et capricieuse, dit-il en secouant les cendres de sa pipe; d'abord il faut chercher un bon *cuisage*, abrité du vent et à proximité des routes forestières; puis il y a le *dressage* du fourneau, qui est une opération délicate, exigeant de la patience et du savoir. Sur l'emplacement choisi, on compte huit enjambées; c'est le diamètre du fourneau. Au centre, avec des perches fichées en terre, on ménage un vide qui servira de foyer. Les premiers bâtons ou *attelles* dont on entoure ce vide doivent être secs et fendus par quartier, le haut bout appuyé contre les perches. Tout autour, on place une rangée de *rondins*, puis une seconde, une troisième, et ainsi jusqu'à l'extrémité du cercle. C'est le premier lit; il ressemble quasiment aux grandes toiles rondes des araignées d'automne. Sur ce premier lit, on en élève un second, qui se nomme l'*éclisse*, et on continue de la sorte, toujours rétrécissant les rangées, de façon que le fourneau tout entier prenne la forme d'un large entonnoir renversé. Le troisième lit a nom *le grand haut*, le quatrième et le cinquième s'appellent *le petit haut*. Le dressage terminé, il faut habiller le fourneau d'un épais manteau qui le mette à l'abri de l'air. On le couvre d'une garniture de ramilles sur lesquelles on applique une couche de terre fraîche, épaisse de trois doigts; enfin on répand sur le tout le *frasil*, c'est-à-dire une cendre noire prise sur une ancienne place à charbon. Le sommet du fourneau étant resté à découvert, on y met le feu au moyen de broussailles et de charbons allumés; le courant d'air s'établit, et le bois commence à brûler... Alors seulement, monsieur, viennent les vraies fatigues et les tracas du métier. Le charbon est comme un enfant gâté sur lequel il faut veiller jour et nuit. Quand la fumée, blanche d'abord, devient plus brune et plus âcre, on bouche les ouvertures avec de la terre; puis, douze heures après, on redonne un peu d'air. Le charbonnier doit toujours être maître de son feu. Si le charbon gronde, c'est que la cuisson va trop vite, et avec le râteau on applique du frasil sur les ouvertures; si le vent s'élève, autre souci : il faut abriter le fourneau avec des claies d'osier. Enfin, après mille maux et mille soins, la cuisson s'achève. Le fourneau s'aplatit lentement, on l'éventre d'un

seul côté, et le charbon paraît noir comme une mûre, lourd et sonnant clair comme argent.

— Vous arrive-t-il de manquer une cuisson?

— De fois à autre, et alors nous reversons les rondins mal cuits dans un nouveau fourneau.

— C'est un rude métier, comme vous le disiez.

— Je le croirais! mais on l'aime en dépit de tout. Voilà cinquante ans que je le fais; je l'ai commencé sous défunt mon père, dans les bois de l'Argonne, et depuis ce temps-là j'en ai vu des forêts, je vous en réponds!

— Moi aussi, j'aime votre métier, dit Tristan, et si j'osais, je vous chanterais une chanson que j'ai faite sur les charbonniers.

Au mot de chanson, Brunille avait cligné de l'œil. — Osez tout de même, reprit le père, cela nous fera grand plaisir.

Alors Tristan, de sa voix de stentor, entonna ces couplets, composés sur un vieil air rustique :

Rien n'est plus fier qu'un charbonnier
Qui se chauffe à sa braise,
Il est le maître en son chantier
Où flambe sa fournaise.
Dans son palais d'or,
Avec son trésor,
Un roi n'est pas plus à l'aise.

Il a la forêt pour maison
Et le ciel pour fenêtre;
Ses enfans poussent à foison
Sous le chêne et le hêtre;
Ils ont pour berceaux
L'herbe et les roseaux,
Et le rossignol pour maître.

Né dans les bois, il veut mourir
Dans sa forêt aimée;
Sur sa tombe, on viendra couvrir
Un fourneau de ramée :
Le charbon cuira,
Et son âme ira
Au ciel, avec la fumée.

Tandis que la voix de Tristan montait sous la futaie, les charbonniers écoutaient attentivement, et la vieille mère dodelinait de la tête en mesure. Les yeux de Brunille brillaient comme deux charbons ardens, et les gars souriaient. On sentait que tous avaient bien compris les couplets, et qu'ils en étaient à la fois touchés et flattés.

— Voilà une bonne chanson! fit le maître charbonnier quand Tristan se rassit.

— Est-elle imprimée? demanda l'aîné des apprentis, le Grand Justin, — et sur la réponse négative de mon ami, il manifesta le désir de la posséder.

— Je vais vous l'écrire moi-même, répondit Tristan, chatouillé agréablement dans son amour-propre de poète.

Quand les paroles furent copiées, il leur répéta l'air. Brunille, à demi cachée derrière l'épaule de sa mère, le fredonnait déjà en sourdine. — Ah! je vous assure, dit la vieille, qu'elle sera la première à savoir la chanson!

— Je la chanterai à la fête, dans huit jours! s'écria le Grand Justin en agitant son papier.

— En ce cas, repartit Tristan, pour vous bien mettre l'air en tête, nous allons encore le répéter tous ensemble.

Et le maître, les compagnons, Brunille et la mère, redirent en chœur avec nous la chanson du charbonnier. Jamais la futaie du bois des Fosses n'avait entendu musique si triomphante.

Nous nous quittâmes avec de cordiales poignées de main. La nuit était venue; les six fourneaux jetaient de distance en distance leur rouge lueur, sur laquelle s'enlevaient en noir les fûts élancés des hêtres et les silhouettes des charbonniers. Nous étions déjà loin, que nous entendions encore leurs voix unies entonner le dernier couplet.

— Voilà une bonne journée, murmurai-je, nous avons donné un peu de joie à ces braves gens, et nous nous en retournons nous-mêmes plus légers et plus joyeux.

— Comprends-tu maintenant pourquoi je ne veux pas vivre hors de la forêt? s'écria Tristan, dont la voix vibrait et dont les yeux jetaient des éclairs d'enthousiasme.

11 septembre. — Au fond d'une gorge étroite, fraîche et boisée, la ferme d'Amorey élève ses bâtimens aux toits moussus. Derrière les étables règne un maigre potager bordé de pommiers trapus; en avant s'étendent des prés marécageux où paissent quelques vaches. Les terres du fermier sont enclavées dans les bois environnans, et deux bonnes lieues séparent la ferme du plus proche village. Tristan fume, assis au-dessus d'une source, et ses grandes jambes guêtrées pendent au fil de l'eau. — A mes heures de découragement, dit-il, je rêve parfois de finir mes jours dans cette ferme, enseveli dans un profond oubli. On y est si loin des bruits du reste de la terre! Des générations de paysans s'y sont succédé, couchant dans le même lit antique, en forme d'armoire, récoltant des fruits aux mêmes arbres, poussant la même charrue. Les saisons alternées leur ramènent le même cercle de travaux, que l'habitude et la monotonie ont rendus faciles et doux. Le berceau d'osier qui a bercé les

pères endormira les enfans. Le *piéton* y apporte à peine une lettre en deux ans, et les journaux n'y ont jamais pénétré. Quand d'aventure on y a des nouvelles du monde extérieur, c'est par un colporteur égaré ou un garde forestier en tournée, et encore, en traversant l'épaisse ceinture de la forêt, ces nouvelles prennent une teinte si légendaire qu'elles ressemblent à des récits merveilleux. La vie doit couler ici avec la lenteur d'une eau somnolente, dont les curiosités humaines n'ont jamais troublé la sérénité... Pourquoi secoues-tu la tête d'un air ironique?

— Parce que, précisément dans cette calme solitude, il s'est passé, voilà tantôt quarante-cinq ans, une tragique histoire, et je m'étonne que tu n'en saches rien.

— Absolument rien, reprend Tristan, furieux de voir son rêve pastoral à vau-l'eau; conte-la-moi au lieu de m'agacer avec tes mines railleuses.

— Je voudrais te la dire avec la même simplicité qu'elle me fut racontée autrefois, dans la lande de Vivey, par le *piéton* qui va d'Auberive à Lamargelle. La voici :

Au temps de la restauration, deux familles vivaient dans cette ferme : d'abord le fermier Perdriset, qui l'exploitait avec sa femme et ses deux filles, puis un bûcheron, qui en occupait une dépendance avec son fils, Remy Fleuriot. La plus jeune fille du fermier, nommée Reine, était du même âge que Remy. On les avait élevés ensemble et ensemble ils avaient grandi. Remy était devenu un beau gars, brun, bien découplé et hardi, mais très concentré et sauvage; Reine était une fillette blonde, fort douce, d'une nature calme et un peu moutonnière. Quand Remy atteignit ses seize ans, il devint *coupeur aux bois* comme son père; Reine resta occupée des besognes de la ferme; mais ils se retrouvaient en hiver, à la veillée, et les soirs d'été au bord du ruisseau, où la jeune fille étendait son linge. Leur intimité, bien qu'entravée par les travaux du jour, n'en devenait que plus étroite aux heures de réunion. Ce n'était encore qu'une amitié très vive, mais très pure. L'amour aux champs est semblable à ces plantes des bois qui restent ignorées jusqu'à ce que leurs fleurs s'épanouissent. Tout alla paisiblement jusqu'à l'époque où Remy, courant sur ses vingt et un ans, se rendit à Auberive pour le tirage. Ce jour-là, Reine s'esquiva de la ferme vers le *tantôt* et s'en alla sur la route forestière épier le retour de Remy; quand elle l'aperçut au tournant du chemin, et que le garçon triomphant lui eut montré un bon numéro, épinglé aux rubans rouges qui décoraient son chapeau, Reine, jusque-là si réservée, se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant. Remy, très ému, prit les mains de la jeune fille et lui demanda si elle voulait devenir sa femme, et, comme

les yeux de Reine disaient clairement oui, un nouveau baiser scella leurs fiançailles, et ils se promirent de s'aimer jusqu'à la mort.

Remy n'eut plus alors qu'une pensée : gagner assez d'argent pour se mettre en ménage avec Reine; une fois l'automne venu, il s'embaucha parmi des bûcherons qui allaient exploiter une coupe du côté de Grancey. Malheureusement Perdriset, qui n'avait pas été mis dans la confidence, avait d'autres vues pour sa fille cadette. Le même automne, un garçon de Germaine, fils unique et ayant du bien, fréquenta assidûment la ferme; un jour, Perdriset signifia à Reine qu'il l'avait choisi pour gendre, et que c'était affaire conclue. La jeune fille pleura, mais ne sut pas se défendre; sa nature craintive et soumise fit taire son amour, qui se réfugia dans un recoin de son cœur, comme un oiseau effarouché; un matin de mars, quand Remy rentra au logis, le cœur léger et la poche garnie, on lui apprit que Reine appartiendrait à un autre, et que le jour des *promesses* était déjà fixé.

Fleuriot reçut le coup en pleine poitrine avec une apparente résignation; mais en dépit de son caractère renfermé, on sentait que son cœur saignait en dedans. Il était devenu morose, inquiet et ne travaillait plus. A ceux qui lui parlaient du futur mariage de Reine, il se bornait à répondre en secouant la tête : — Elle sait bien ce qu'elle m'a promis... — Quant à Reine, elle semblait éviter de se trouver seule avec lui. Pourtant il la rencontra un soir près du ruisseau, et lui demanda si sérieusement elle ne voulait plus de lui; comme elle baissait la tête sans répliquer, il la saisit dans ses bras, lui donna un farouche baiser, et se sauva en disant : — Si je ne t'ai pas, il ne t'aura pas non plus; il ne t'appellera jamais femme. — Le lendemain était le jour des promesses; dès le matin, Fleuriot partit pour Langres, où il acheta un pistolet, un quarteron de poudre et quatre balles. — On en a toujours besoin quand on va aux noces, répondit-il à l'armurier qui le questionnait. — Il ne revint qu'à la nuit close, s'en fut droit à la ferme et supplia la mère Perdriset de le laisser une dernière fois seul avec Reine. La jeune fille teillait du chanvre dans la cuisine; ils causèrent environ une demi-heure à voix basse, et de la chambre voisine les gens entendaient les sanglots de Fleuriot, mêlés aux soupirs de Reine. Tout à coup une détonation retentit, et la vieille mère, en ouvrant la porte, vit sa fille étendue sanglante sur la pierre de l'âtre. Elle avait été tuée du coup; Fleuriot à son tour avait essayé de se faire sauter le crâne, et s'était manqué; on le garrotta, et le lendemain soir il était enfermé dans une cellule de la prison de Langres. Devant le juge et plus tard aux assises, il avoua tout et conta son histoire d'une façon naïve et touchante. Il y avait eu préméditation, et il fut con-

damné à mort; mais, les jurés ayant signé un recours en grâce, sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. En ce temps-là, on n'avait encore supprimé ni l'exposition publique, ni la marque au fer rouge; le 23 septembre 1829, Fleuriot fut extrait de la maison de justice, mis au carcan sur la place de l'Hôtel-de-Ville, flétri des lettres T. P., puis dirigé sur Toulon.

Alors commença pour lui une terrible vie d'expiation et de misère. Pourtant l'expression de son repentir était si poignante qu'elle émouvait même les argousins. Sa conduite ayant été exemplaire, sa peine, d'abord changée en détention, fut réduite à quinze ans. Il sortit de la maison de Clairvaux en 1845. Un soir de printemps, le notaire d'Auberive, qui revenait de Langres en voiture publique avec un voyageur vêtu d'une blouse de paysan, fut très surpris, quand on atteignit les bois de Montaubert, de voir son compagnon se pencher à la portière et soudain fondre en larmes. C'était Remy Fleuriot, pleurant à l'aspect des grands bois d'où sa jeunesse avait été déracinée par une si effrayante tempête.

Il s'établit avec son père à Germaine, non loin du val d'Amorey, et pendant sept ans les labeurs et les privations qu'il s'imposa comme une pénitence, son front sans cesse courbé, ses yeux rougis, ses cheveux blancs avant l'âge, firent une impression profonde sur les habitans de la commune. Son seul désir, mais un désir fiévreux qui le tourmentait jour et nuit, était d'obtenir sa réhabilitation judiciaire. Les magistrats et les gens influens du pays l'appuyaient, et on allait aboutir quand un obstacle imprévu menaça de tout entraver. Un condamné ne peut être réhabilité que lorsque les frais de sa condamnation ont été payés à l'état. Or, pour Fleuriot, les frais s'élevaient à quatre cents francs. — Quatre cents francs! et il gagnait à peine quarante sous par jour! — Le malheureux se désespérait, quand le juge de paix crut tout aplanir au moyen du biais suivant : tout débiteur de l'état, qui est insolvable et qui subit la contrainte par corps pendant le temps légal, se trouve par le fait de son incarcération libéré envers le trésor. Il ne restait donc plus qu'à avaler cette dernière amertume; deux mois d'incarcération, et puis Fleuriot pourrait reprendre son nom d'honnête homme et respirer librement. Il consentit à tout, et le 11 novembre suivant fut écroué dans la prison de Langres; mais quand il se retrouva dans cette geôle peuplée pour lui de fantômes terribles, quand il revit l'odieuse cellule où on l'avait jeté jadis, tout couvert encore du sang de sa Reine bien-aimée, il sentit que cette suprême épreuve était trop lourde pour ses pauvres épaules. Dans la nuit du 7 janvier 1855, le geôlier entendit un grand cri, suivi d'une plainte déchirante, et en ouvrant la porte de la cellule il vit ue Remy Fleuriot était mort.

Mon histoire était finie; Tristan s'est levé gravement et m'a tendu la main : — Je te remercie de m'avoir conté cela; maintenant chaque fois que je repasserai devant la ferme, je donnerai une pensée à Fleuriot.

12 septembre. — Ce matin, en regardant du haut de Montgérand les pentes du Val-Clavin, qui commencent à se teinter de jaune et de pourpre, je ne pouvais me lasser d'admirer la variété des essences qui croissent dans cette partie de la forêt. — Oui, s'est écrié Tristan, les gens du monde s'imaginent que les bois ne sont peuplés que de trois ou quatre grandes espèces dominantes, comme le chêne, le hêtre, le sapin ou le châtaignier; ils ne se doutent pas qu'à côté de ces races princières il y a le menu peuple des arbres, dont les physionomies sont tout aussi originales. C'est ainsi que, dans la profonde forêt de l'histoire, on ne voit d'abord que certaines personnalités héroïques et absorbantes; mais, si on prend la peine de plonger plus à fond et d'étudier les individualités obscures et négligées, on découvre des caractères curieux et des figures intéressantes. Celui qui écrirait une monographie des essences secondaires trouverait là matière à des observations neuves et utiles. Il y a le charme par exemple, ce cousin germain du hêtre; ceux qui n'ont pas vu une futaie de charmes ne peuvent se faire une idée de l'élégance de cet arbre aux fûts minces et noueux, aux brins flexibles, au feuillage ombreux et léger. Et le bouleau ! que n'aurait-on pas à dire sur la grâce de cet hôte des clairières sablonneuses, avec son écorce de satin blanc, ses fines branches souples et pendantes où les feuilles frissonnent au moindre vent? En avril, toutes les veines du bouleau sont gonflées d'une séve rafraîchissante; nos paysans enfoncent un chalumeau à la base du tronc et y recueillent un breuvage limpide et aromatique. J'en ai goûté une fois, et, grisé par cette pétillante liqueur, je me suis couché au pied de l'arbre en proie à une délicieuse hallucination. Il me semblait que dans mes veines circulait et fermentait la séve des plantes forestières, et que moi-même j'allais verdir et bourgeonner. J'étais devenu un bouleau; l'air jouait mélodieusement dans mes ramures couvertes de chatons en fleur, les fauvettes chantaient dans mes feuilles, et les sauges odoriférantes s'épanouissaient à ma base... C'était un enchantement, je t'assure! — Je ne te nommerai que pour mémoire l'érable, à l'écorce rugueuse et aux feuilles tridentés, le frêne, aimé des cantharides, le sycomore, riverain des sources vives, le tremble, au feuillage argenté; mais je ne veux pas quitter le sujet sans te dire tout le bien que je pense du tilleul, qui peuple nos taillis de son épaisse frondaison.

Le chêne est la force de la forêt, le bouleau en est la grâce; le sapin, la musique berceuse; le tilleul, lui, en est la poésie intime. L'arbre tout entier a je ne sais quoi de tendre et d'attirant; sa souple écorce, grise et embaumée, saigne à la moindre blessure; en hiver, ses pousses sveltes s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un susurrement doux comme une caresse. Va te reposer sous son ombre par une belle après-midi de juin, et tu seras pris comme par un charme. Tout le reste de la forêt est assoupi et silencieux; à peine entend-on au loin un roucoulement de ramiers; la cime arrondie du tilleul, seule, bourdonne dans la lumière. Au long des branches, les fleurs d'un jaune pâle s'ouvrent par milliers, et dans chaque fleur chante une abeille. C'est une musique aérienne, joyeuse, née en plein soleil, et qui filtre peu à peu jusque dans les dessous assombris où tout est paix et fraîcheur. En même temps chaque feuille distille une rosée mielleuse qui tombe sur le sol en pluie impalpable, et, attirés par la saveur sucrée de cette manne, tous nos grands papillons des bois, les *morios* bruns, lisérés de jaune, les *vulcains* diaprés d'un rouge feu, les *mars* à la robe couleur d'iris, tournoient lentement dans cette demi-obscurité comme de magnifiques fleurs ailées. C'est surtout pendant les nuits d'été que la magie du tilleul se révèle dans toute sa puissance. Au parfum des prés mûris, la forêt mêle la balsamique odeur des tilleuls. C'est une senteur moins pénétrante que celle des foins coupés, mais plus embaumée et faisant rêver à de lointaines féeries. Le promeneur anuité, qui traverse les longues avenues et à qui le vent apporte l'odeur des tilleuls, se forge, s'il est jeune, quelque idéale chimère, et s'il est vieux, repense avec attendrissement aux heures d'or de sa jeunesse. Les jeunes filles accoudées aux fenêtres des fermes sentent dans leur cœur un enivrement inexpliqué, dans leurs yeux des larmes soudaines, et les écoliers, épris de poésie, se mettent tout à coup à aligner des vers, ce qui porte le désespoir dans le sein de leurs familles... C'est comme cela que je suis devenu un rimeur.

13 septembre. — Le temps était à l'orage, et, au moment où nous quittions la petite cascade des Moulineaux, une violente ondée nous a forcés de nous réfugier dans une hutte abandonnée. La pluie remplissait d'un bruit frais toute la feuillée, et la cascade, gonflée subitement, grondait en dévalant sur les gradins naturels formés par le tuffeau. Vue à travers la porte de la hutte, la forêt avait l'air de fondre en pleurs.

— C'est bien fait pour nous, remarqua Tristan, notre hôtesse nous

avait prévenus; aujourd'hui, vendredi 13, il devait nous arriver quelque mésaventure.

Nous fûmes ainsi amenés à nous entretenir des superstitions rustiques qui se sont conservées dans toute leur intégrité parmi ces populations casanières et naïves. Il y a encore ici un sorcier et deux ou trois *rebouteurs*. Plus d'une bonne femme prétend avoir aperçu le *folletot* (une sorte de feu-follet) errant à la brune dans les fondrières voisines de la *Combe au sang*, et, pendant la nuit de Noël, maint bûcheron attardé et un peu allumé par les réjouissances du réveillon, a entendu les cors retentissans de la *grand'chasse*; agenouillé dans un fossé, il a vu tout à coup chevaucher comme un ouragan, à travers les tranchées, le grand-veneur habillé de feu, suivi de ses piqueurs fantastiques et de sa meute endiablée.

— Parbleu! dit Tristan; moi qui te parle, j'ai passé pour un fantôme. Je me promenais dans les environs de Lamargelle, et j'avais été surpris par un orage comme celui-ci; j'avisai une maison isolée, et je m'y précipitai tout ruisselant, entre deux coups de tonnerre. Une brave femme, seule, filait sous l'obscur manteau de la grande cheminée et se signait à chaque éclair. Je demandai la permission de m'abriter chez elle, et je m'assis sans plus de cérémonie. La vieille, de temps à autre, me dévisageait d'un air effaré. — C'est étonnant, murmura-t-elle enfin, comme vous ressemblez à défunt mon frère, qui était dans les temps garde-vente à Grancey. — Nous nous mîmes à causer du mort, puis peu à peu la pluie cessa, et je songeai à me retirer; mais au moment de partir une lubie me traversa le cerveau, et, sur le pas de la porte, me retournant vers la fileuse, je lui dis d'une voix profonde : « Est-il possible que tu n'aies pas reconnu ton frère?.. Adieu! » et je disparus comme un spectre. Deux jours après, il n'était bruit dans le pays que du fantôme apparu à Lamargelle pendant l'orage, et la vieille fileuse jurait avoir vu de ses yeux l'âme de feu son frère, environnée d'éclairs de soufre... Je t'avoue que j'en ai comme un remords.

— Et voilà comme se sont forgés beaucoup de miracles! repris-je en riant; mais quoi d'étonnant, si dans ce pays l'habitant, vivant sans cesse face à face avec les enchantemens de la forêt, finit par la considérer comme une puissance mystérieuse et y incarne ses craintes, ses désirs et ses plus secrètes espérances? Quand le bûcheron passe au matin par la clairière où les mousserons ont décrit des cercles verts dans l'herbe plus drue, il y croit retrouver les traces de la ronde des fées, et la nuit, lorsqu'il aperçoit à travers un rayon de lune les blanches vapeurs de la cascade, il s'imagine voir les dangereuses et séduisantes *dames des eaux* descendre vers les marais.

— Sais-tu, demanda Tristan, pourquoi de tout temps ce caractère de perfidie et de séduction a été attribué aux ondines?

— Sans doute parce que tout danger renferme en lui je ne sais quel attrait inexplicable.

— Nenni; c'est parce que pour nous tous, paysans ou lettrés, l'ondine est encore la plus exacte personnification de la femme : violente comme les flots du torrent, capricieuse et chatoyante comme un arc-en-ciel dans une giboulée de mars, perfide comme l'eau qui dort...

— Et avec tout cela attirante et irrésistible. Rappelle-toi les figures de femmes du Vinci et de son école : ces ovales allongés et encadrés de fines chevelures crépelées, à reflets changeans; ces flexions serpentines du cou, ces lèvres spirituelles dont le sourire est en même temps une ironie et une promesse; ces yeux longs, voluptueux, où sous des paupières demi-fermées s'allume une lueur mélancolique et provocante... A mon avis, les ondines devaient être faites de la sorte.

L'entretien en était là, quand un bruit de voix venant du dehors a détourné notre attention. Par les fentes de la hutte, nous avons reconnu au bord du sentier le Grand Justin et Brunille, la fille du charbonnier. La petite sauvage avait fait un brin de toilette; ses cheveux, retenus par un peigne d'acier, ne flottaient plus en désordre; ils laissaient voir son profil fier et le brun rosé de sa joue. — Où vas-tu par un temps pareil? lui demanda le Grand Justin d'un ton soupçonneux.

— Tu es bien curieux! répliqua Brunille d'une voix âpre, avec une nuance d'impatience.

— J'en ai le droit, puisque tu seras ma femme dans dix jours.

— Savoir!.. Tant que tu ne m'auras pas mis l'alliance au doigt devant le curé, je ne te permettrai pas de me commander. — Et comme Justin, mécontent, grommelait sourdement : — Pourtant, reprit-elle, je ne t'en fais pas mystère, j'allais au village acheter du ruban rouge pour natter mes cheveux le soir de la fête.

— Afin que les gens te remarquent et que les forestiers te fassent danser, n'est-ce pas?.. Mais nenni, Brunille, tu ne danseras qu'avec moi.

— Je danserai avec qui je voudrai, s'écria-t-elle en frappant du pied avec colère, et je valserai encore, si cela me plaît.

— A ton aise! c'est moi qui n'irai pas à la fête, en ce cas.

— Ne te gêne pas, il y en aura d'autres qui m'y conduiront.

— Grand bien leur fasse!

— Hum! murmura Tristan, je crois que cela se gâte.

— Tais-toi!

Les deux amoureux s'étaient tourné le dos; il y eut un moment de silence, et le Grand Justin fit mine de remonter vers les bois.

— Justin! hasarda Brunille.

— Va quérir tes rubans rouges!

— Peut-on être aussi méchant et colère? continua-t-elle d'une voix plus veloutée... Tu sais bien, grand jaloux, que je ne me fais belle que pour toi seul.

— Et les forestiers? reprit l'autre en faisant un pas en arrière.

— Je me moque d'eux et n'aime que toi! s'écria-t-elle en le tirant par sa blouse. — Elle le regardait droit dans les yeux, puis frottait sa joue contre l'épaule du jeune gars, avec toute sorte de câlineries embobelinantes. On n'est pas de bois, et Justin se laissait faire. Il y eut un nouveau silence, puis un bruit de baisers à travers la pluie.

— Si tu étais gentil, poursuivit Brunille, au lieu de *bougonner*, tu m'accompagnerais un bout du chemin.

— Et mon fourneau? objecta-t-il mollement.

— Michelin le surveillera... D'ailleurs nous ne ferons que l'allée et la venue... Allons, viens! fit-elle avec un joli mouvement de tête, si mignonnement engageant que le Grand Justin ne résista plus, et qu'ils s'éloignèrent bras dessus bras dessous.

— Le lâche! murmura Tristan indigné... La voilà, l'ondine! Partout la même, en haut comme en bas, au village comme à la ville... J'en jure par la forêt, je mourrai dans la peau d'un célibataire.

— Ne jure pas, ami Tristan! qui sait si les *dames des eaux* ne tireraient pas de toi quelque ironique vengeance en te faisant trébucher dans la plus ensorcelante de leurs sources?..

16 septembre.—Les sabotiers sont installés au fond de la *Grand'-Combe*, près d'une *taille* où un ruisseau chante clair comme une flûte. Toute la famille est là : le maître avec son fils et son gendre, les apprentis, la vieille ménagère et les marmots qui pataugent dans les cressonnières. Sous les aulnes s'élève la loge de planches où couche la maisonnée; non loin, les deux mulets qui ont amené l'attirail du campement sont attachés à des pieux et tirent leur longe pour donner çà et là un coup de dent à l'herbe du fossé. L'automne dernier, la troupe était campée sur les hauts plateaux de Perrogney; où ira-t-elle à l'automne prochain? Qui le sait? — Le maître lui-même l'ignore. Tout dépendra de la vente des bois et des chances de l'exploitation, car le sabotier est pareil aux oiseaux de passage, il parcourt successivement tous les cantons de la forêt, s'arrêtant là où une coupe va être exploitée et où il trouve à faire un bon marché. Il a bien, là-bas, dans quelque village voisin, une maison au vieux

mobilier poudreux, mais il ne l'habite guère que dans les mauvaises saisons, et ne s'y retire définitivement que pour s'y aliter et mourir.

Cette année, l'installation est à souhait. On se trouve à l'aise au fond de cette combe verte et paisible, à deux pas de la coupe, où se dressent les arbres achetés sur pied et marqués du marteau de l'adjudicataire. Ce sont de beaux hêtres aux ramures vigoureuses. Ils ont cinquante pieds de fût, un mètre de circonférence à la fourche des branches, et chacun d'eux peut donner six douzaines de paires de sabots. Il y a aussi dans le lot quelques pieds de tremble, d'aulne et de bouleau; mais le sabotier n'en fait pas grand cas; les sabots qu'on fabrique avec ces essences ont le bois spongieux, et l'humidité les pénètre vite. Les sabots de hêtre, à la bonne heure! Ils sont légers, d'un grain serré, et le pied s'y tient sec et chaud en dépit de la neige et de la boue.

Toute la troupe est en mouvement. Sur le seuil de la loge, les femmes jasent en reprisant les vêtemens déchirés. Les hommes abattent les arbres au ras de terre avec la grande cognée. Chaque corps d'arbre est scié en *tronces*, et si les billes sont trop grosses, on les fend en quartiers avec le *coutre*. Un premier ouvrier ébauche le sabot à la hache, en ayant soin de donner une courbure différente pour le pied gauche ou le pied droit; puis il passe ces ébauches à un second compagnon, qui commence à les percer à l'aide de la vrille, et qui évide peu à peu l'intérieur au moyen d'un instrument qu'on nomme la *cuiller*. Pendant toute cette besogne, l'atelier bavarde et chante, car le sabotier n'est point taciturne comme son voisin le charbonnier; les muscles continuellement en action, le travail en pleine lumière après une bonne nuit de sommeil, tout cela vous met en appétit et en belle humeur. Le sabotier chante comme un loriot, en fouillant le bois tendre, d'où sortent de blancs copeaux, fins et lustrés comme des rubans, et l'ouvrage se façonne au milieu des rires et des refrains rustiques.

Les premiers sabots, les plus grands, sont fabriqués dans les larges *tronces*, voisines de la souche. Ceux-là chausseront les pieds robustes du travailleur, qui dès l'aube s'en va par la pluie et le vent vers son atelier. Aux premières heures du matin, ils retentiront sur le pavé de nos rues désertes, aux pieds des balayeurs et des paysans qui viennent au marché, et nous autres, paresseux, nous les entendrons à travers un demi-sommeil. — Dans les *tronces* moyennes sont taillées les chaussures des femmes : le sabot solide, toujours en mouvement, de la ménagère, et le sabot plus léger et plus coquet de la jeune fille. Celui-ci, on l'entend partout battre le sol avec un bruit allègre, sonore et rapide comme la jeunesse : sur les dalles du lavoir, autour du bassin de la fontaine, et la nuit dans

le sentier pierreux qui mène au *veilloir*... — A mesure qu'on arrive au dernier tiers du fût de hêtre, les billes se raccourcissent, on y taille les sabots du petit pâtre, qui s'en va dans les longues friches nues à la suite d'un troupeau de vaches. On y façonne aussi les sabots de l'écolier; lors de l'entrée à l'école, leur bruit lent et mélancolique a l'air de ramper sur les pavés, mais en revanche, à la sortie, quel tapage assourdissant et joyeux! — Les dernières billes sont réservées pour les *cotillons*, c'est-à-dire pour les sabots des petits enfans. Ces derniers ont le meilleur lot; ils sont choyés et fêtés, surtout au lendemain de la Noël, et puis ils ne fatiguent guère, et on les use rarement. Dès que le pied du marmot a grandi, on les garde précieusement dans un coin d'armoire, comme on garde la première dent de lait ou la robe de baptême. Longtemps après, quand le *petit* est devenu un homme ou quand sa place est vide dans la maison, la mère tire le mignon sabot de sa cachette et le montre pieusement, — parfois avec un sourire, trop souvent aussi avec les yeux pleins de larmes...

Tout en creusant le bois, nos sabotiers chantent toujours, et les billes se transforment rapidement entre leurs mains. Une fois le sabot évidé et dégrossi à la *rouette*, le *perceur* en ébarbe les bords, puis le passe à un troisième ouvrier chargé de lui donner la dernière façon à l'aide du *paroir*, qui est une sorte de couteau tranchant fixé par une boucle à un banc solide. Ce troisième compagnon est l'artiste de la bande; il finit et polit le sabot, sur lequel il grave, lorsqu'il s'agit d'une chaussure féminine, une rose ou une primevère, selon sa fantaisie. Il pousse même parfois le raffinement jusqu'à découper à jours le bord du cou-de-pied, de facon que les dentelures du bois laissent transparaître le bas bleu ou blanc de la fille coquette qui chaussera ce sabot de luxe. — A mesure qu'ils sont achevés, les sabots sont rangés dans la loge, sous un épais lit de copeaux qui les empêche de se fendre; puis, une ou deux fois la semaine, les apprentis les exposent à un feu de brins verts qui les enfume, durcit le bois et lui donne une chaude couleur d'un brun doré.

La besogne se poursuivra de la sorte jusqu'à ce que tous les arbres aient été employés. Alors on lèvera le camp. Adieu la combe verdoyante et le ruisseau babillard! On chargera les mulets et on partira à la recherche d'une exploitation nouvelle. Ainsi, toute l'année, la forêt reverdie ou jaunissante, semée de fleurs ou jonchée de feuilles sèches, entendra dans un de ses coins l'atelier bourdonner comme une ruche, et les sabotiers façonner gaîment par douzaines cette primitive chaussure, — simple, salubre et naïve, comme la vie forestière elle-même.

20 septembre. — Aujourd'hui Tristan m'a conduit dans les bois de Charbonnière, du côté du Val-Clavin, en me disant : — Je t'ai montré *mon jardin*, il est juste que je te fasse connaître aussi *mon verger*. — Nous avons traversé un taillis en pente, sillonné de ruisselets d'où les merles et les grives partaient à chaque instant par volées. — Ils viennent, reprit Tristan, s'y baigner et boire frais, quand leur déjeuner d'alizes, de prunelles et autres baies astringentes leur a trop asséché le gosier. Te voilà ici dans le grand *fruitier* de la forêt; de quelque côté que tu te tournes, tu verras des fruits pendre aux branches des arbres et des arbustes. En mère attentive, la forêt donne à ses enfans non-seulement un bon gîte, mais encore un bon souper, et, avec cette grâce aimable qui n'appartient qu'aux mères, elle sème au dessert ses plus belles fleurs sur la nappe verte afin de réjouir les yeux de ses convives, en même temps qu'elle apaise leur appétit. A peine juin est-il à moitié de sa course, que les fraises et les framboises parfument les fourrés; puis viennent les merises noires, chères aux loriots; mais c'est surtout en automne que la forêt prodigue ses largesses. *A la Sainte-Madeleine*, comme dit le proverbe, les noisettes sont pleines, et les coudraies feuillues tendent vers nous les amandes jumelles, encapuchonnées dans leurs cupules si curieusement déchiquetées. C'est là que les écureuils viennent faire leurs provisions d'hiver. Les prunelles bleuissent aux haies; les pommes et les poires des bois étalent leurs fruits âpres, d'un vert pâle, au milieu du feuillage rougissant des sauvageons. Les baies des cornouillers, semblables à des olives vermeilles, achèvent de mûrir à côté des épines-vinettes cramoisies, et du haut des aliziers pendent les bouquets bruns des alizes, pareilles pour le goût et la couleur à de petites nèfles. Les chênes font pleuvoir leurs glands, et les sangliers s'en régalent. De la Saint-Michel à la mi-novembre, le *fruitier* est toujours abondamment rempli; mais le plus riche produit du verger forestier est encore le fruit du hêtre : la faîne. Vers la fin de septembre, les capsules rougeâtres et rugueuses des hêtres s'entr'ouvrent, les faînes s'en échappent, deux à deux, avec un bruit sec; le sol est jonché de leurs graines brunes et triangulaires. Alors tous les bois sont en rumeur; femmes, vieillards, enfans, accourent des villages voisins pour récolter la faîne. On étend sous chaque arbre de grands draps blancs, on secoue les branches à coups de gaule, et les graines anguleuses tombent comme une averse. La faîne est très savoureuse. Nos paysans en font de l'huile en soumettant les amandes, enfermées dans des sacs de toile neuve, à de lentes pressions. Cette huile, extraite à froid, vaut l'huile d'olive; elle a l'avantage de se conserver pendant dix ans sans perdre de sa qualité, et elle sert à confec-

tionner des fritures fines, dorées, affriolantes... Essaies-en, et, comme dit Brillat-Savarin, tu verras merveille !

Je m'étais penché vers les halliers pleins de fruits violets ou vermeils... — En route ! s'écria Tristan, m'interrompant dans ma cueillette de cornouilles et de mûres, maintenant que tu connais le *fruitier*, il faut que tu visites aussi le *potager*.

Nous reprîmes le chemin de la futaie des Fosses. Les pluies des jours précédens avaient détrempé le sol, et, sous les grands couverts, la population étrange des cryptogames avait poussé et grandi en une nuit. Toutes les variétés de champignons étaient là disséminées, soulevant les feuilles sèches, sertissant le pied des arbres, dominant les touffes d'herbe. Il y en avait de toute forme et de toute nuance : gros chapeaux bruns et bossués, frêles parasols gris, larges coupes blanchâtres retenant l'eau de pluie dans leur creux, mitres d'évêque d'un jaune chamois, branches fines ramifiées comme des coraux, boules neigeuses et gonflées...

— Tu vois ici, dit Tristan, le vaste garde-manger toujours libéralement ouvert aux gens de la forêt. Les agarics, les bolets, les chanterelles et les clavaires y poussent à foison; seulement il faut ouvrir l'œil et y regarder de près : l'ivraie se trouve à côté du bon grain, et malheur à ceux qui, trompés par une fausse ressemblance, tombent sur un champignon vénéneux ! Ce qu'il y a de fatal, c'est que chaque espèce comestible a presque toujours un sosie qui végète dans le voisinage, et dont souvent les propriétés sont pernicieuses. Ainsi le cep, ce délicieux bolet qu'on nomme chez nous le *charbonnier*, a pour cousin germain le bolet *meurtrier*, dont le nom indique assez le caractère malfaisant. L'oronge, ce royal champignon jaune comme un soleil, ne croît pas dans nos bois, mais nous avons ses détestables sœurs, deux terribles empoisonneuses : l'amanite *fausse-oronge* et l'amanite *citrine*, dont tu vois d'ici les chapeaux rouges ou verdâtres couverts de taches de lèpre. Le mousseron, hôte des taillis de coudriers, a pour ménechme l'agaric *nébuleux*, qui ne vaut pas cher et qui est la caricature du premier. En général, on peut observer comme règle que les bons champignons ont tous la chair parfumée, blanche et cassante, l'épiderme sain et une mine d'honnêtes gens, tandis que les cryptogames vénéneux ont la physionomie équivoque, la couleur changeante, l'odeur nauséabonde et l'air sinistre des coquins. Malheureusement cette règle n'est pas sans exception, et les gens peu exercés s'y trompent.

— Je voudrais, répondis-je, que dans chaque école primaire il y eût de bonnes planches coloriées, représentant exactement les espèces comestibles ou dangereuses, et indiquant, en regard des

noms scientifiques, les surnoms populaires sous lesquels les champignons sont connus dans les diverses parties de la France. Il faudrait que l'instituteur fût tenu d'apprendre aux enfans assez de botanique pour qu'ils pussent reconnaître les caractères distinctifs de chaque espèce.

— Certainement, au lieu de bourrer les cervelles enfantines d'une foule de niaiseries scolastiques, on devrait leur donner, sous la forme de ces *leçons de choses* introduites dans les écoles américaines, des notions claires et pratiques sur le petit monde qui les entoure; mais la routine, mon ami, la routine!.. Nos instituteurs ignorent l'analyse et la classification de nos plantes usuelles, et même nos médecins de village, pour la plupart, ne savent pas un mot de botanique. Les gens qui connaissent encore le mieux les cryptogames sont nos bûcherons et nos charbonniers... Attention! nous arrivons à un endroit où ne croissent guère que des espèces innocentes, avec lesquelles il n'y a pas de méprise possible. Ce champignon d'un jaune d'or, au chapeau coquettement retroussé et frisé, est la *chanterelle*, connue vulgairement sous le nom de *chevrette*; celui-ci, tantôt gris-perle et tantôt jaune-saumon, qui ressemble à une touffe de coraux, c'est la *clavaire* ou *menotte*. Voici le *lactaire doré*, dont les fines lamelles laissent transsuder une liqueur ambrée, — l'agaric *élevé* ou *colmelle*, avec sa bague et son parasol, — l'*helvelle*, dont le chapeau a l'air d'une mitre d'évêque, et non loin la tribu des *hydnes*. Remarque leurs allures singulières; ils poussent par bandes et décrivent des demi-cercles autour des arbres. L'hydne est peut-être le plus original de nos champignons d'automne. Son pied est excentrique, et son chapeau jaune-paille se jette tout d'un côté; des centaines de fines aiguilles verticales garnissent le dessous du chapeau et lui donnent une physionomie de hérisson. Pendant longtemps on ne ramassait pas les hydnes, et on les regardait comme des champignons dangereux. Heureusement on est revenu de ce préjugé. Dans l'un de mes derniers voyages à Paris, j'en ai aperçu une pleine corbeille à l'étalage d'un fruitier; en revoyant dans une rue sombre et populeuse ces beaux hydnes à odeur d'abricot, encore demi-vêtus de mousse des bois, j'ai été aussi ému qu'un montagnard suisse expatrié qui entendrait tout à coup le *Ranz des vaches*.

Tout en discourant, nous avions ramassé des ceps et des helvelles, et fait une abondante moisson d'hydnes; après y avoir ajouté quelques-uns de ces mousserons blanc de neige à feuillets roses, qu'on rencontre dans l'herbe courte des pâtis, nous avons porté toute notre récolte à nos amis les charbonniers. Naturellement nous avons été les bienvenus. Justement la charbonnière préparait un

civet d'écureuils; Brunille procéda elle-même à la toilette de nos champignons, qu'elle versa ensuite avec du lard et des croûtons de pain dans la poêle brûlante. Elle y ajouta, en guise d'assaisonnement, les feuilles hachées de l'*oxalide petite oseille*, et bientôt une friande odeur de cuisine monta sous les branches des hêtres. Tristan avait avec lui une gourde de rhum qui servit à corriger la crudité de l'eau de la source, et nous fîmes au milieu de ces braves gens le plus gai des repas forestiers. Le ciel riait entre les feuilles, les rouges-gorges fredonnaient dans le voisinage, et la fumée bleue du foyer à demi éteint montait lentement vers les hêtres. Tout en dégustant l'écureuil, dont la chair a un goût de noisette, j'épiais les mines de Brunille et du Grand Justin. Rien qu'à voir les œillades qu'ils se lançaient derrière le dos de la vieille mère, je jugeai que le bal de la fête n'avait pas amassé de nouveaux nuages de jalousie, et que rien n'avait troublé la paix signée à la cascade des Moulineaux.

Au dessert, — un dessert d'alizes et de noix fraîches, — les deux amoureux, excités par Tristan, commencèrent une chanson rustique, une sorte de chant alterné comme dans les idylles de Théocrite; je n'en ai retenu que quatre vers que Brunille modulait avec une coquetterie charmante :

Elle est aussi vermeille
Que la rose en été,
Sa taille est aussi fine
Que l'herbe dans les prés...

Puis tous deux reprenaient en chœur sur un ton plus grave :

Vous m'avez tant aimé,
Vous m'avez délaissé!..

O Théocrite! ô Virgile! J'écoutais ces deux jeunes voix, tantôt séparées, tantôt harmonieusement accouplées; je regardais les lentes spirales de la fumée, les réseaux lumineux sous la voûte des arbres, les figures brunes et accentuées des charbonniers; je me croyais transporté aux temps des *Thalysies* et du *Moretum*, et, en savourant cette heure délicieuse, je songeais avec mélancolie que le temps s'en allait trop vite, et que dans peu de jours tout ce monde enchanté des bois disparaîtrait à mes yeux.

23 septembre. — Il pleut à verse, de grands nuages noirs planent dans le ciel, et le vent avec de plaintives rumeurs les chasse devant lui. Les arbres de la forêt tordent convulsivement leurs branches mouillées, et l'Aube grossie bouillonne sous les tilleuls de

la promenade. A l'auberge du *Lion d'or* d'Auberive, devant une claire flambée, il y a deux heureux compagnons qui se chauffent, assis à une table recouverte d'une nappe blanche, et ces deux heureux, c'est Tristan et moi. Le vin rosé nous sourit à travers les bouteilles, le tournebroche grince agréablement, l'hôtesse avenante va et vient autour de la table et y dépose, dans un grand plat de faïence peinte, le gigot odorant et rôti à point. En ce moment, un rayon de soleil glisse entre les nuées, un bruit de violons et de chansons retentit dans l'éloignement. Nous nous mettons à la fenêtre et, sur un long chariot lancé au galop, nous voyons déboucher du haut de la rue toute la bande des charbonniers endimanchés. C'est la noce de Brunille et du Grand Justin qui se rend à l'église. Le cheval est chamarré de rubans; enrubannés aussi sont les *noceux*. Brunille me paraît d'une beauté moins originale avec son bonnet de fleurs artificielles, mais le Grand Justin est superbe sous son chapeau à larges bords. Ils nous ont aperçus et nous saluent d'un sourire et d'un hurrah! Puis le fouet claque, les grelots tintent, les rubans flottent dans l'air humide, et la noce disparaît comme un tourbillon.

En revenant à table, Tristan remplit nos deux verres jusqu'au bord, et, levant le sien au-dessus de sa tête : — A la forêt! s'écrie-t-il avec enthousiasme, à la forêt, poésie et parfum de la terre, et puissent longtemps ses futaies s'élever vers le ciel et ses taillis moutonner au vent comme une mer verdoyante! Aux grands arbres : chênes, hêtres et charmes, qui conservent sous leurs ramures puissantes l'esprit et les mœurs des anciens âges, et parmi lesquels vit une population robuste, laborieuse et fière! Là où sont les bois, là est le cœur de la patrie, et un peuple qui n'a plus de forêts est bien près de mourir. Aux fruits de la forêt, cette nourricière, et aux fleurs de la forêt, cette charmeuse, la seule maîtresse dont l'amour soit toujours fervent et jamais égoïste! A la forêt enfin, qui a vu notre amitié naître et grandir, solide, joyeuse, vivace comme les plantes qu'elle fait croître!

Nous choquons nos verres et nous nous serrons la main. C'est le dernier toast et la dernière agape. Déjà les claquemens de fouet du courrier qui doit m'emmener résonnent à l'angle de la route; les chevaux hennissent et piaffent tout fumans. J'embrasse Tristan, je m'élance près du conducteur, et la voiture roule à travers la forêt ruisselante. — Adieu! et comme dit la chanson allemande :

Scheiden und alles thut weh,

se séparer, et tout fait souffrir.

ANDRÉ THEURIET.

L'ORIGINE DES ÊTRES

III.

LES CONDITIONS DE SÉJOUR, L'HYBRIDITÉ, L'ÉVOLUTION DES ÊTRES, LE MONDE ANCIEN (1).

I.

Dans l'entreprise difficile d'une reconnaissance de la nature à son origine, c'est fini des mots heureux, des formules qui trompent l'ignorance, des explications aventureuses qui obscurcissent la vérité. On a parlé de la variation sans limites, de la lutte pour l'existence, de la sélection naturelle et de la sélection sexuelle, aucune lumière n'a jailli; beaucoup d'esprits ont été jetés dans l'erreur. Il est temps de considérer simplement les faits acquis à la science par une observation constante et par une longue expérience. Examiner les conditions de la vie des espèces végétales et animales, envisager les résultats d'unions entre des individus d'espèces différentes, suivre l'évolution des êtres, comparer les flores et les faunes anciennes aux flores et aux faunes de l'époque actuelle, c'est l'œuvre nécessaire et indispensable pour entrevoir l'état du monde pendant les âges successifs.

Les défenseurs de l'idée de la variation indéfinie supposent que les êtres se transforment en changeant de milieu : une pure illusion. Des exemples l'ont montré; indifférente au climat et alors très cosmopolite, l'espèce n'est affectée d'une manière sensible ni par

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er août. — *Revue* du 1er août, p. 610, ligne 26, au lieu de *pareilles réserves*, lisez *pareilles rêveries*.

les conditions atmosphériques, ni par la communauté d'existence avec les êtres les plus divers, où elle n'est modifiée que sous le rapport de la taille et de la couleur. M. Alphonse de Candolle suit la propagation du mouron des champs (1) à travers l'Europe, en Afrique, sur le continent asiatique, aux États-Unis, au Mexique, au Brésil; entre la plante cueillie près des chemins du cap de Bonne-Espérance et celle qui pousse au voisinage du Léman, il ne découvre aucune différence essentielle (2). Le séneçon commun en Europe et en Amérique, notre liseron des champs en Suède, en Égypte et à la Chine, conservent la même physionomie. Rares néanmoins sont les plantes et les animaux qui peuvent défier également le froid vif et la chaleur extrême, la sécheresse et l'humidité. Transportée loin de sa patrie, l'espèce animale comme l'espèce végétale languit et meurt; si elle vit, elle cesse de se propager d'une façon naturelle. De nos jours, l'expérience porte sur des milliers d'espèces. Personne ne l'ignore; la culture possible de la vigne, de l'olivier, de l'oranger, du froment, a des limites infranchissables. Au milieu des Alpes, le touriste le moins observateur, en s'élevant sur la montagne, demeure frappé de la différence entre la végétation de la zone supérieure, de la zone moyenne et de la région inférieure. La primevère, l'œillet, la violette, qui se plaisent près des champs de neige et des glaces éternelles, ne supportent point la température favorable à l'aconit et à l'ancolie. Les graines par le vent emportées dans le creux des vallons qu'échauffe le soleil ne donnent jamais naissance à des plantes modifiées; elles ne se développent en aucune façon. Le renne, amené dans un pays où les chaleurs de l'été se font un peu sentir, ne tarde pas à succomber; l'ours polaire résiste mal aux ardeurs du soleil; la truite, qui recherche les eaux limpides, est asphyxiée dans l'étang bourbeux où vit l'anguille.

Pour la foule des végétaux et des animaux, le besoin impérieux de stations particulières, indépendantes du climat, est manifeste. L'étrange orchidée qui semble se cacher sous les hautes futaies ne vient pas sur la terre nue; les herbes dont on tire de la soude ne quittent pas les bords de la mer (3). Le chêne et le sapin peuvent-ils donc prospérer dans la prairie humide, ou le peuplier sur la montagne sèche et pierreuse? Si avec lenteur et par des transitions insensibles la plante s'accommodait du sol où ses graines se trouvent répandues, ne verrions-nous pas les saules et les osiers peu à peu éloignés des rives du fleuve, végétant bien loin des eaux, et

(1) *Anagallis arvensis.*

(2) *Géographie botanique.*

(3) Les espèces du genre *Salsola*, de la famille des chénopodiacées.

par une gradation continue offrant à tous les regards de notables modifications?

Le jour où l'on détruit une forêt périssent en foule des plantes et des animaux; sur le terrain découvert, l'existence est impossible pour les créatures qui recherchent la fraîcheur et l'ombrage. Lorsqu'on dessèche des marais, une végétation particulière est anéantie; insectes et mollusques qui ont besoin de la terre mouillée disparaissent. Certaines espèces phytophages se repaissent d'une manière assez indifférente de plusieurs sortes de plantes; elles ne se modifient en aucune façon, si elles changent de régime. Beaucoup d'autres au contraire se montrent tout à fait exclusives dans le choix de la nourriture; faute du végétal qu'elles recherchent comme aliment, elles se laissent mourir de faim au milieu d'une abondance de plantes variées. Chacun constate que les végétaux étrangers qu'on cultive dans les parcs et les jardins de l'Europe échappent à la voracité de nos insectes indigènes. En présence de ces faits si concluans, on s'étonne de voir avec quelle légèreté les défenseurs de l'idée de l'évolution perpétuelle déclarent les êtres capables de se plier aux circonstances et de s'adapter à de nouveaux milieux. Que l'on songe aux pucerons, aux kermès, aux cochenilles, qui s'établissent sur une tige ou sur une feuille pour ne jamais la quitter. Mieux encore que pour d'autres insectes, ici la vie de chaque espèce est liée à celle d'une espèce particulière de végétal ou à quelques espèces du même groupe botanique. On pourra transporter le puceron du rosier sur le pêcher, celui du fusain sur le rosier, celui du sureau sur l'un ou l'autre de ces arbustes, le kermès du laurier-rose sur une plante différente, le sort des petites bêtes sera le même : la mort dans l'espace de quelques heures ou de peu de jours. Tout animal est exposé à devenir la proie d'affreux parasites; aucun mammifère, aucun oiseau n'est épargné; l'homme n'échappe à une semblable humiliation que par un soin perpétuel. La vermine règne chez les peuples qui n'ont pas souci de la propreté. Chaque espèce, en un mot, a ses parasites qui ne sont pas ceux d'une autre espèce; la loi est très générale. Jamais on ne vit le parasite de l'homme sur le singe, celui du sanglier sur le cerf, celui de l'aigle ou du faucon sur les colombes ou les canards.

Dans la mare où la végétation prospère, dans l'eau altérée par des débris organiques en décomposition, pullulent les animalcules microscopiques que l'on nomme les infusoires. Selon que l'eau est claire ou croupissante, selon la nature de la matière que contient le liquide, les espèces d'infusoires ne sont pas les mêmes. Disséminés par l'air, les germes tombent au hasard, le milieu réalisant des conditions spéciales est nécessaire pour leur développement. A ce

sujet, les expériences sont nombreuses, elles ne laissent nulle place soit au doute, soit à l'hypothèse. L'eau des mers a le degré de salure qui convient à la plupart des êtres marins; sur les points où l'eau douce est versée en abondance, la vie est en grande partie éteinte. Très peu d'espèces végétales et animales s'accommodent des eaux saumâtres. Sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, c'est merveille de voir en quelle profusion s'agitent des créatures de toute sorte; la vie se manifeste sous les formes les plus variées, avec une richesse dont on n'a guère d'exemples sur les terres. Dans la Mer-Noire et la Baltique, qui reçoivent d'énormes quantités d'eau douce, la salure se trouve affaiblie, c'est presque le désert; la faune est d'une extrême pauvreté. D'après cela, on juge de l'effet sur le plus grand nombre des êtres d'un changement dans les conditions d'existence.

A toutes les époques sans doute, la pensée humaine s'est arrêtée sur les vers intestinaux; une sorte de répugnance, une véritable surprise, étaient excitées par ces êtres qui habitent les profondeurs de l'économie d'autres êtres. Dès l'instant que les phénomènes de la nature commencent à devenir l'objet d'investigations sérieuses, on médite sur le genre de vie et sur la naissance des vers parasites. Rien encore ne permet d'expliquer l'introduction des vers dans l'organisme; pour la satisfaction de la vanité, un mot qui dissimule l'ignorance est prononcé; on répète : génération spontanée, lorsqu'il s'agit d'animaux dont la puissance de reproduction est inouie. L'œuvre scientifique se poursuit; on constate que chaque espèce de parasite est propre à une espèce particulière ou de mammifère, ou d'oiseau, ou de poisson, et les zoologistes en déterminent les caractères extérieurs. Scruter l'organisation de créatures aussi étranges devient le désir de plus d'un investigateur; longtemps les tentatives des anatomistes ne donnent que de pauvres résultats : on se persuade alors que les vers parasites ont une structure des plus simples. Quelques observations très imparfaites sur le développement et le mode de propagation de ces animaux procurent les premières notions de faits extraordinaires. Enfin l'état général de la science invite à un grand effort; l'organisation des créatures qui comptent parmi les plus étranges est reconnue, les ressemblances avec les espèces libres exactement appréciées. Des vers toujours dépourvus d'organes de génération se logent dans les muscles ou sur les viscères; les naturalistes les regardaient comme des êtres particuliers (1), et demeuraient bien en peine quand ils cherchaient à se figurer la naissance de pareilles créatures. On démontra que les vers

(1) Dans les classifications, ces vers agames formaient l'ordre des *Cystiques*.

incapables de se reproduire représentent simplement un état de la vie des ténias (1); des expériences devaient bientôt fournir de curieuses révélations.

Il y a moins d'un quart de siècle, en présence des ténias, des douves, des ascarides, qui habitent le corps des mammifères, des oiseaux, des poissons, il était constaté que chaque espèce de ver est propre le plus souvent à une seule espèce de vertébré ou à quelques espèces du même genre, mais une présomption pouvait troubler l'esprit. Si l'on supposait que les ténias de l'homme, du chien, du chat, de l'écureil ont la même origine, et ne sont différenciés que par l'influence du milieu, l'opinion contraire ne trouvait à s'appuyer que sur des analogies. Depuis cette époque, la science a fait un grand pas; les observations et les expériences sur les vers intestinaux ont apporté une preuve éclatante de la fixité des espèces. Les phases de la vie et le développement d'un ténia donnent l'exemple de l'un des plus surprenans phénomènes de la nature. L'animal habite successivement le corps de deux êtres fort différens. Le ténia, ou, suivant l'expression vulgaire et très impropre, le *ver solitaire* vivant dans l'intestin de l'homme porte un nombre d'œufs incalculable; chaque anneau contient un ovaire abondamment garni. Les derniers anneaux du ver se détachent et sont entraînés au dehors; c'est le mode de propagation du désagréable parasite. En aucun cas, l'œuf du ténia ne se développe dans le corps humain, — il doit être avalé par un porc. Dans l'estomac du pachyderme, le petit ver éclôt; sa tête est garnie de crochets; il perfore les tissus et va s'établir entre les couches musculaires chargées de graisse. Un kyste se constitue et le ver demeure emprisonné dans sa loge; il grossit sans dépasser des proportions assez médiocres. Son corps terminé par une sorte d'ampoule ou de vésicule ne présente que peu d'annulations; c'est le *cysticerque,* qui n'acquiert point d'organes de reproduction. Incapable de sortir de sa retraite, le cysticerque y vivra sans changement, et, comme tout en ce monde, finira par périr dans l'endroit où il s'est fixé. Vienne le jour où le porc est sacrifié, puis livré à la consommation, le cysticerque est introduit dans l'estomac d'un l'homme. Une existence nouvelle commence pour le ver; parvenu dans l'estomac, il s'accroche contre la paroi à l'aide de l'armature qui couronne sa tête; la vésicule éclate et disparaît. Le jeune animal grandit rapidement, les anneaux se multiplient, sur les plus développés apparaissent les organes reproducteurs, un ténia est en pleine jouissance de la vie. Le même être est donc pendant la pre-

(1) Voyez *Recherches anatomiques et zoologiques faites pendant un voyage sur les côtes de la Sicile et sur divers points du littoral de la France*, par MM. Milne Edwards, de Quatrefages et Émile Blanchard, t. III.

mière phase de son existence le cysticerque du porc, pendant la seconde le ténia de l'homme.

Le phénomène peut sembler extraordinaire, mais la réalité en est mise hors de toute contestation imaginable par des expériences concluantes. Lorsque les cysticerques sont nombreux, ils déterminent chez les porcs l'affection connue sous le nom de ladrerie; partout où l'on débite la chair de ces animaux malades, le ténia abonde bientôt dans la population. En Allemagne, un habile investigateur, M. Küchenmeister, obtint l'autorisation de faire sur un condamné à mort une épreuve décisive. Des cysticerques de diverses espèces et surtout des cysticerques du porc furent introduits dans les alimens quatre jours avant l'exécution. Lorsque le naturaliste examina les intestins du supplicié, les cysticerques du porc seuls vivaient; déjà ils avaient pris tous les caractères du ténia de l'homme. M. van Beneden, l'éminent professeur de l'université de Louvain, et beaucoup d'autres zoologistes, firent avaler des œufs du ténia de l'homme à des porcs, la plupart de ces animaux ne tardèrent pas à se montrer atteints de ladrerie. Des chiens, des chats, des lapins, des moutons, purent ingérer des mêmes œufs tout à fait impunément; gorgés de cysticerques du porc, ils n'en conservèrent aucune trace.

Le chien héberge deux sortes de ténias; on ignore encore le premier gisement de l'un de ces vers, on connaît parfaitement celui de l'autre. Sur les viscères du lapin se voient très fréquemment de petits globes semi-diaphanes; ce sont des kystes. Chacun renferme un cysticerque qui deviendra ténia, s'il passe dans le canal digestif d'un chien. Ici, pour s'assurer du fait, l'expérience était facile; cent fois elle a été renouvelée. Le chat avale sans inconvénient les cysticerques du lapin; il a un ténia, et celui-ci est d'abord le cysticerque des rats et des souris.

Nos poissons blancs : ablettes, gardons et rotengles, ont souvent dans la cavité abdominale des vers connus sous le nom de *ligules*. De même que les cysticerques des mammifères, les ligules des poissons sont des êtres imparfaits, toujours stériles; mais le poisson sera peut-être mangé par un canard, c'est l'accident heureux pour la ligule. Dans l'intestin de l'oiseau, elle acquiert promptement les perfections qui lui manquaient.

Des vers appartenant au même ordre que les ténias (1) se rencontrent logés dans des kystes chez des poissons osseux (2); c'est aussi d'une circonstance propice que dépend la fin de l'évolution de ces êtres. Si le poisson est mangé par une raie, dans l'intestin du nouvel hôte il achève un développement qui demeurait arrêté dans

(1) L'ordre des cestoïdes.

(2) Ces vers, sous leur première forme, ont été nommés des *Tétrarhynques*.

le premier séjour (1). Les vers parasites composant l'ordre des trématodes ont une évolution encore plus extraordinaire que les précédens, et cette évolution ne s'accomplit ni avec moins de régularité, ni dans des conditions moins strictement déterminées. Parmi les trématodes, les espèces du genre distome sont les plus nombreuses, et quelques-unes d'entre elles ont été fort étudiées par les zoologistes. M. van Beneden a très habilement observé les métamorphoses et les transmigrations de ces singuliers animaux (2). Adultes, les distomes, selon les espèces, sont hébergés par des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des batraciens, des poissons; en général, ils habitent le canal intestinal, quelquefois les poumons. De l'œuf du distome nait une larve couverte de cils, elle nage. Une métamorphose s'effectue; maintenant fixée dans les tissus d'un mollusque tel qu'un limnée ou une paludine, la larve grossit, devient un ver immobile, se nourrissant pour les besoins du développement d'une progéniture. A un moment, l'animal affecte l'apparence d'un sac rempli d'embryons. Les jeunes sujets pourvus d'une nageoire caudale s'échappent; ce sont, suivant le terme consacré, des cercaires. Un instant libre dans l'eau, la cercaire ne tarde pas à s'établir sur une larve d'insecte, un mollusque ou un poisson; n'ayant plus l'usage d'un instrument de natation, elle perd son appendice caudal et s'enferme comme dans une prison. Elle deviendra distome parfait le jour où, l'animal qui l'héberge étant mangé, elle se trouvera introduite dans le corps de l'espèce appelée à être sa dernière demeure; elle périra, si le sort l'entraîne ailleurs.

Le spectacle offert par la vie des vers parasites n'est-il pas un grand enseignement dans le débat sur la fixité ou la variabilité des espèces? Une série de hasards propices est nécessaire pour que l'évolution de l'être s'accomplisse. Les chances d'accidens sont prodigieuses, mais la fécondité est extraordinaire; comme le dit très justement M. van Beneden, de 100,000 œufs un seul individu peut-être parvient au terme de son évolution. Pour le ténia, la première phase de son développement s'effectue chez un herbivore particulier, la seconde dans l'intestin d'un carnassier d'espèce déterminée. Pour le trématode, le phénomène est plus complexe; tour à tour larve libre, larve fixée et féconde, larve libre et immobilisée, le distome n'arrive à l'état adulte qu'après une suite de transmigrations. Dans tous les cas, l'espèce reste invariable. En général, les vers parasites ne trouvent l'existence possible que dans le corps de tel ou tel animal : quelques-uns s'accommodent d'animaux de plusieurs genres; de la diversité de séjour ne résulte pas le moindre

(1) Sous leur forme dernière, ces vers sont appelés des *Rhynchobotries*.
(2) *Mémoires sur les vers intestinaux*, Paris 1858.

changement dans les caractères extérieurs ou dans l'organisation du parasite.

De l'ensemble des observations et des expériences sur la nature vivante se dégage un fait qui frappe les yeux : pour la vie de chaque espèce végétale ou animale, la nécessité de conditions plus ou moins strictement déterminées. On a supposé les êtres capables de se modifier lorsqu'ils subissent des influences nouvelles, et nous voyons que toutes les créatures périssent, si les conditions ordinaires de leur existence et de leur propagation ne sont pas réalisées. Les diverses espèces de plantes et d'animaux se montrent inégalement exclusives dans le choix de l'habitation et du régime; en changeant de milieu, disons-le encore, les plus indifférentes ne subissent pas de variations sensibles ou ne sont affectées que dans les traits superficiels; des milliers d'exemples le prouvent. On n'est pas encore parvenu à découvrir un seul fait qui puisse rendre douteuse cette vérité absolument générale; selon toute apparence, la découverte se fera beaucoup attendre.

II.

Depuis l'antiquité, on sait qu'un animal peut s'unir à un animal d'espèce voisine et donner des produits. Les unions du cheval et de l'ânesse, de l'âne et de la jument, ont été sans doute observées chez tous les peuples en possession de ces précieux auxiliaires de la civilisation. On n'ignorait pas que les produits sont condamnés à mourir sans postérité; en général, le mulet est stérile. Dès les temps anciens, on s'était assuré de la fécondité des mariages du bouc et de la brebis. L'individu hybride étonne; le mélange plus ou moins capricieux des caractères d'un père et d'une mère à certains égards fort dissemblables est une bizarrerie qui excite l'intérêt des naturalistes et la curiosité de tout le monde. Aussi l'imagination s'est-elle donné carrière au sujet de prétendus animaux issus de types zoologiques fort divers. Longtemps on crut à l'existence des jumarts, nés du taureau et de la jument ou du cheval et de la vache. Si personne ne les avait vus, cela n'empêchait pas de les décrire, il est vrai d'une manière un peu vague. A l'égard des hybrides, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1) a rappelé les folles croyances qui existaient pendant le moyen âge et même à une époque beaucoup plus récente. Avec le progrès de la science s'est éteinte l'idée d'unions possibles et surtout d'unions fécondes entre des animaux d'organisation très différente. D'un autre côté, les exemples du mulet et des oiseaux provenant du mariage du chardonneret avec la se-

(1) *Histoire naturelle générale des règnes organiques*, t. III, p. 141.

rine enracinèrent beaucoup trop l'opinion que les hybrides sont condamnés à l'état stérile. Les expériences se sont multipliées; la certitude a été acquise que les produits d'espèces voisines demeuraient souvent féconds. En même temps, on s'est convaincu que la fécondité diminue rapidement chez la descendance des hybrides et qu'elle s'éteint au bout de quelques générations. Rien donc ne semble mieux prouver l'impossibilité de constituer une nouvelle forme permanente et rien ne paraît attester davantage que chaque espèce a une constitution propre. En effet, si les espèces voisines qui peuvent se mêler sortaient de la même souche, est-il croyable que leur postérité manquerait alors de la faculté de propagation dévolue aux créatures issues de parens d'espèce semblable?

Des individus hybrides présentent souvent une superbe constitution : néanmoins on observe dans la plupart des cas une dégénérescence; une atrophie des organes ou des élémens reproducteurs se manifeste; elle se prononce plus tôt ou d'une façon plus sensible chez les mâles que chez les femelles. Le phénomène est analogue parmi les animaux et parmi les végétaux. Ce n'est pas tout encore : lorsqu'on maintient la fécondité d'un hybride en l'unissant à un individu normal, on voit bientôt disparaître dans la descendance les traces de la parenté originelle dont la part reste la plus faible. On finit par en chercher vainement l'indice; tous les individus sont pareils à ceux de l'espèce qui a joué le rôle prépondérant; l'autre élément semble avoir été éliminé de l'organisme comme sont éliminées les substances introduites par accident. Plus on observe, plus on expérimente, et plus on se persuade que tout dans la nature est mis en jeu pour la conservation des espèces. Sur la question de l'hybridité, les faits acquis à la science sont nombreux; il convient de s'arrêter aux plus remarquables.

La stérilité n'étant pas absolue, une fécondité plus ou moins grande pouvant persister durant quelques générations chez des êtres issus de parens d'espèces distinctes, les partisans de l'idée des transformations indéfinies s'emparent volontiers de ces exemples pour défendre une hypothèse qui ne s'accommode guère avec la réalité. Nous voyons les formes hybrides disparaître, ils veulent croire qu'elles pourraient se perpétuer. Un premier indice important de l'indépendance originelle des espèces apparaît dans la répugnance des animaux à s'unir à un individu qui n'est pas de leur espèce, tandis que les individus de races différentes se mêlent sans difficulté, témoignant même parfois d'une sorte de prédilection les uns pour les autres. « La nature, disait Cuvier, a soin d'empêcher l'altération des espèces qui pourrait résulter de leur mélange par l'aversion naturelle qu'elle leur a donnée; il faut toutes les ruses,

toute la puissance de l'homme pour faire contracter ces unions, même aux espèces qui se ressemblent le plus (1). » Présenté en termes un peu trop absolus, le tableau reste vrai. Dans l'état de nature, on le sait aujourd'hui, naissent parfois des hybrides, mais ils sont d'une rareté extrême; des circonstances très exceptionnelles sont nécessaires pour amener des unions anormales. En captivité, l'isolement, l'impossibilité de choisir, l'ardeur qu'excite un besoin impérieux à satisfaire, finissent souvent par l'emporter sur la répugnance instinctive. L'alliance néanmoins restera sans résultat, si le mâle et la femelle ne sont pas d'espèces voisines.

Dès qu'il s'agit de l'hybridité, l'animal issu de l'âne et du cheval devient le premier exemple. Le mulet se voit en Orient et en Europe depuis une époque fort ancienne, partout son nom est devenu synonyme d'être stérile. C'est en effet la condition ordinaire du produit de l'âne et de la jument comme de celui du cheval et de l'ânesse; il est donc avéré que les mulets sont incapables de propagation. On assure, il est vrai, depuis longtemps que des mules d'Andalousie parfois deviennent mères en s'unissant soit au cheval, soit à l'âne; tout récemment ce phénomène s'est réalisé au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne. Toutes les espèces du genre cheval produisent entre elles : l'hémione, le zèbre, le couagga, le dauw, avec l'âne et le cheval; on cite des mulets provenant du croisement de l'âne et du zèbre, du zèbre et du cheval, dont la fécondité mise à l'épreuve a été reconnue. Dans la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, où l'on entretient des hémiones, des hybrides de cette espèce et de l'âne sont nés à diverses époques; par l'ensemble de la conformation, l'hémione des montagnes de l'Asie centrale est plus près de l'âne que celui-ci ne l'est du cheval; les produits des deux animaux ont été souvent féconds. Un mâle né d'un hémione et d'une ânesse « a fécondé, rapporte Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, les deux espèces dont le croisement l'avait produit; mais, ajoute le savant naturaliste, des expériences multipliées nous ont appris que cet *hémione-âne*, s'il est plus fécond qu'un mulet ordinaire, l'est moins qu'un individu de race pure. » Les hybrides de la seconde génération se montrèrent absolument stériles. Aujourd'hui, grâce aux soins de M. Milne Edwards, on voit pour la première fois au Jardin des Plantes un hybride issu de l'hémione et de la jument. En résumé, les espèces très distinctes d'un genre fort naturel donnent naissance à des hybrides, les uns stériles, les autres d'une fécondité médiocre appelée à s'éteindre dans la descendance immédiate.

Il y a vingt ans, le consul de France en Chine, M. de Montigny,

(1) *Recherches sur les ossemens fossiles. Discours préliminaire.*

amenait à Paris un troupeau d'yaks : le bœuf à longue toison, domestique chez les habitans des montagnes de l'Himalaya, alors à peine connu en Europe. Du croisement des yaks mâles avec les vaches de notre espèce bovine, on a eu d'assez nombreux produits. Ces animaux parurent d'abord aussi féconds que des individus de race pure, mais les individus qui naquirent des hybrides se montrèrent généralement stériles. Des zoologistes n'avaient pas regardé comme inadmissible que notre bœuf sortît de la même souche que l'yak; le résultat des expériences semble décisif en faveur de l'opinion contraire, adoptée du reste par presque tous les auteurs. En Asie, on voit, paraît-il, assez communément des hybrides de l'yak et du zébu; connus dans l'Inde sous le nom de *dzos*, ces bœufs, unis à un individu de l'une ou l'autre espèce, ne sont pas, assure-t-on, de très mauvais reproducteurs; on n'imagine pas néanmoins qu'un troupeau de *dzos* soit capable de propagation. Le croisement du bélier et de la chèvre, du bouc et de la brebis, est signalé comme assez ordinaire. Les Romains ont parlé des produits de ces deux sortes de ruminans. Buffon a obtenu des hybrides du bouc et de la brebis; néanmoins l'expérience souvent répétée en Europe n'a pas eu le moindre succès. Au Chili et au Pérou, réputés faciles, les croisemens des deux espèces seraient d'une pratique habituelle, les peaux des hybrides étant estimées pour certains usages. On ne cite aucun cas de fécondité des produits soit du bouc et de la brebis, soit du bélier et de la chèvre.

Il y a juste un siècle, un expérimentateur italien, Amoretti, annonçait la reproduction du lapin mâle et de la femelle du lièvre, la hase. On resta fort incrédule; de nombreuses tentatives de rapprochement entre le lapin et la hase, entre le lièvre et la lapine, faites par des personnes très familiarisées avec les mœurs de ces animaux, n'avaient pas réussi. Depuis quelques années cependant, on affirme que l'union du lièvre mâle et du lapin femelle est non-seulement possible, mais féconde. Les produits, désignés sous le nom de léporides, présentant un mélange des caractères du père et de la mère, avec quelque prédominance de ceux du lapin, conserveraient la faculté d'engendrer. A la seconde génération, les signes caractéristiques du lièvre seraient déjà très effacés; à la troisième génération, on en chercherait vainement la trace, — les léporides ne se distingueraient plus des lapins ordinaires. Les zoologistes n'ont pas eu l'occasion d'étudier les léporides; c'est avec réserve que nous rappelons les faits consignés par les observateurs (1). En tout état de cause, ces faits ont une importance considé-

(1) M. Gayot, de la Société centrale d'agriculture, s'est particulièrement occupé des léporides.

rable dans la question qui nous occupe, car il demeure avéré maintenant qu'on n'est pas parvenu, malgré de grands efforts, à créer un type persistant, intermédiaire entre le lièvre et le lapin.

Nous ne songeons pas à citer les résultats des alliances de plusieurs mammifères d'espèces différentes, dont les produits se sont éteints dans les ménageries sans avoir eu de postérité. Il est au contraire d'un intérêt très réel de s'arrêter aux expériences qui ont eu pour objet la reproduction du chien avec d'autres mammifères du même genre. Les unions du chien et de la louve, du loup et de la chienne, ont été assez fréquentes pour être connues de tout le monde. Les chiens-loups sont féconds, on le sait; Buffon a suivi quatre générations, issues d'un braque et d'une louve. C'est la fécondité la plus longue constatée chez les hybrides des deux espèces. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a entretenu au Muséum d'histoire naturelle des métis de chacal et de la chienne pendant trois générations, et Flourens pendant quatre générations. La mort frappa dans le groupe des chiens-chacals; les curieuses expériences s'arrêtèrent trop tôt pour être vraiment concluantes. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire pense que les métis placés dans de bonnes conditions auraient continué à reproduire; peut-être a-t-il raison : les loges d'une ménagerie ne sont pas un séjour favorable pour les animaux. La fécondité des produits du chien et du chacal maintenue pendant plusieurs générations fournit un argument en faveur de la croyance souvent manifestée par des naturalistes et des voyageurs que le chacal est en réalité le chien sauvage. On est ici en présence d'une question pleine d'intérêt, car, nous l'avons dit, l'opinion que les chiens domestiques disséminés par le monde ont pour origine différentes espèces de chiens sauvages, loin sans doute d'être justifiée, n'est pas non plus dénuée de toute vraisemblance (1). On regrette que tant d'obstacles s'opposent à la poursuite méthodique de recherches et d'expériences dont les résultats feraient la lumière sur un des importans problèmes de la zoologie et de la physiologie.

Les notions acquises sur les effets du croisement de mammifères d'espèces différentes sont faciles à résumer. La reproduction est impossible entre les espèces n'ayant pas une étroite parenté zoologique; les unions sont fécondes, si les espèces sont très voisines; mais en général les produits demeurent stériles; — la stérilité néanmoins n'est pas absolue. Tout à fait exceptionnelle chez certains

(1) Le genre chien, *canis* des naturalistes, comprend, outre les chiens domestiques, les animaux sauvages qualifiés de loups et de chacals. Les zoologistes distinguent plusieurs espèces de loups et de chacals. Le renard, dont on n'a jamais pu obtenir de reproduction avec le chien, est considéré comme le type d'un genre particulier.

hybrides, la fécondité est ordinaire chez d'autres; elle peut persister pendant quelques générations. Ces divers degrés étant reconnus, aucun naturaliste ne voudrait probablement affirmer que la faculté procréatrice ne peut durer indéfiniment dans la descendance d'hybrides d'espèces extrêmement voisines. La question reste indécise à l'égard des mammifères du genre chien. Si les investigations ultérieures apportent la preuve d'une fécondité sans limites dans la suite des générations de certains animaux issus de parens d'espèces distinctes, la stérilité amenant la disparition plus ou moins prompte des hybrides n'en restera pas moins le fait qui domine d'une manière presque exclusive dans la nature. M. Darwin lui-même se rend à l'évidence; « les hybrides, dit-il, sont généralement, mais non pas universellement stériles; la stérilité est de tous les degrés. »

Parmi les oiseaux, les exemples d'hybridité sont fort nombreux, ils sont aussi très concluans. Tous les faisans produisent ensemble, et les faisans avec notre espèce galline domestique. Le coq avec la pintade et même la pintade avec le paon ont donné des hybrides; quelques espèces de perdrix, de tétras et du genre hocco, propre à l'Amérique, paraissent avoir aisément des unions fécondes; il en est de même pour les colombes et les pigeons. Les croisemens de plusieurs sortes de moineaux, le canari avec le tarin, la linotte, le chardonneret, le pinson, le verdier, même avec le bruant et le bouvreuil, ont été fréquemment observés. Les hybrides de canards et d'oies d'espèces différentes, du cygne noir avec le cygne domestique, ont été plus d'une fois signalés; Frédéric Cuvier a parlé d'un produit du cygne sauvage et de l'oie domestique. Des naturalistes se sont émerveillés de voir des unions fécondes entre des oiseaux de divers genres; à ce sujet, il est utile de rappeler que dans cette classe du règne animal les distinctions génériques ont été souvent établies entre des types remarquables, il est vrai, sous le rapport des particularités du plumage, mais très semblables par l'ensemble de la conformation. Les oiseaux hybrides plus ou moins communs dans les ménageries et les volières sont presque toujours stériles, et c'est un enseignement dont il faut tenir grand compte. La fécondité est rare chez ces êtres issus de parens d'espèces différentes; il est certain que jamais on ne la vit persister durant une longue suite de générations. Un seul auteur cite une famille de linots-serins dont il obtint trois générations. Les hybrides du coq et du faisan ou du faisan et de la poule, connus sous le nom de *coquarts*, ont été très multipliés; ces oiseaux, rapportent les observateurs, ne pondent que des œufs clairs.

Chez les poissons, la possibilité de féconder les œufs d'une espèce

par la laitance d'une autre espèce est démontrée; jusqu'à présent, les individus hybrides n'ont été l'objet d'aucune étude suivie. Parmi les insectes, on a obtenu le croisement de nos deux bombyx indigènes : le grand paon et le petit paon de nuit (1), celui de quelques espèces de la famille des sphinx (2). Tout le monde a entendu parler du bombyx du ricin, fort répandu dans l'Inde, et du bombyx de l'ailante, originaire de la Chine, introduits en France il y a une vingtaine d'années (3). Les deux lépidoptères sont très voisins, et, venant à se mêler, ils donnent des produits presque exactement intermédiaires entre les deux formes soit à l'état de chenilles, soit à l'état de papillons. Ces hybrides se sont montrés aussi féconds que les individus de race pure; mais, peut-être à raison d'une prédominance du bombyx de l'ailante, il est bientôt devenu impossible de retrouver dans les générations successives le moindre indice de l'intervention du bombyx du ricin. En vérité, les observations et les expériences sur les hybrides paraissent témoigner fortement qu'il n'est guère possible ni de modifier une espèce, ni de constituer une forme nouvelle qui soit durable.

Dans l'état de nature, les hybrides sont d'une rareté inouie; on n'en a jamais rencontré parmi les mammifères; seulement on assure que des chiennes errantes ont été parfois fécondées ici par un loup, là par un chacal. Les oiseaux ont offert quelques exemples d'hybrides sauvages dans des localités où une espèce se trouvait en abondance, et les individus d'une espèce voisine très isolés; ceux que les ornithologistes signalent particulièrement provenaient de la corneille noire et de la corneille mantelée, du merle et de la grive, des bergeronnettes grise et noire, de l'hirondelle de fenêtre et de l'hirondelle de cheminée, de tétras à queue fourchue et du lagopède des saules. Les hybrides de quelques insectes sont fort connus. Certaines coccinelles, petits coléoptères que chacun appelle des *bêtes à bon Dieu*, se mêlent parfois, et alors naissent des individus offrant la confusion des caractères de deux espèces. Des zygènes, charmans papillons aux ailes de bronze, ornées de taches du plus beau rouge, contractent aussi par hasard des mariages irréguliers; les produits sont fort recherchés dans les collections. A une époque, des entomologistes découvrent dans les Alpes du Dauphiné des sphinx comme on n'en avait jamais vu; ils les jugent d'espèces encore inobservées. Les années suivantes, il devient impossible d'en rencontrer un seul individu; en effet, les apparitions sont tout à fait accidentelles. Ces

(1) *Attacus pavonia-major* et *Attacus pavonia-minor.*

(2) Les *Smerinthus populi* et *ocellata,* connus sous les noms vulgaires de sphinx du peuplier et de sphinx demi-paon.

(3) *Attacus arrindia* et *Attacus cynthia.*

sphinx sont des hybrides; on a fini par surprendre les relations des parens (1). Tous ces hydrides sauvages meurent, selon toute apparence, sans postérité; leur présence passagère ne vient-elle pas attester qu'un trouble dans l'ordre naturel n'amène aucun changement dans la condition des êtres?

Les observations et les expériences ne montrent pas moins sur les plantes que sur les animaux l'impossibilité de produire de nouvelles formes permanentes ou de fondre deux espèces en une seule. A l'état de nature, malgré le vent et les insectes qui transportent le pollen au hasard, les végétaux hybrides demeurent fort rares. Quelques botanistes reconnaissent de temps à autre des plantes issues de deux espèces distinctes, surtout des primevères et des saxifrages; il ne paraît pas que ces végétaux se propagent d'une façon régulière. C'est en 1737 qu'un Anglais, Bradley, annonça pour la première fois le croisement fertile de deux espèces de primevères. Depuis cette époque, les botanistes ont fait une foule d'expériences; celles des auteurs allemands Kölreuter et Gärtner ont apporté la preuve que la fécondité des plantes hybrides ne tarde pas en général à s'éteindre. Si les résultats des observations ne s'accordent pas dans toutes les circonstances, c'est que, parmi les plantes comme parmi les animaux, la stérilité des individus provenant de deux espèces différentes ne s'accuse pas d'une manière absolue. Sur ce sujet, on doit à M. Charles Naudin des expériences singulièrement instructives; elles ont été poursuivies sans relâche pendant huit années avec tous les soins et toutes les précautions qu'exige l'investigation scientifique (2). Une belle-de-nuit est fécondée par le pollen d'une autre espèce du même genre (3); de l'opération pratiquée sur deux fleurs, on n'obtient que deux graines, une seule produit un hybride remarquable. Cette plante devient énorme, elle se couvre d'une immense quantité de boutons, les trois quarts tombent sans s'ouvrir; elle donne néanmoins plus de trois cents fleurs dans l'espace de deux mois et demi : toutes demeurent stériles malgré les soins que prend l'opérateur pour féconder les ovaires. La primevère commune reçoit le pollen de la primevère à grandes fleurs (4); les graines donnent des plantes qui dénotent à tous les yeux le mélange des deux espèces : une seconde génération s'élève alors. On voit dans le même semis des fleurs presque sem-

(1) Ces sphinx, nommés *Deilephila epilobii* et *Deilephila vespertilioïdes*, naissent de l'union d'une espèce très commune, le *Deilephila euphorbiæ*, avec le *Deilephila vespertilio* et le *Deilephila hippophaes*.

(2) *Nouvelles Recherches sur l'hybridité dans les végétaux. — Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle*, t. 1er.

(3) *Mirabilis jalapa*, fécondé par le *mirabilis longiflora*.

(4) *Primula officinalis* et *primula grandiflora*, l'une et l'autre cultivées dans les jardins.

blables à celles de la primevère commune, d'autres à peine différentes de celles de la primevère à grandes fleurs; le retour aux types primitifs devient évident. Dans les jardins d'agrément, les deux plantes sont cultivées ensemble, elles se croisent avec facilité; les hybrides étant fécondées par le pollen des fleurs de race pure, les variétés se multiplient de la sorte et se renouvellent sans cesse. Différentes espèces du genre *Datura* sont fécondées l'une par l'autre; souvent les hybrides prennent des proportions magnifiques, mais en général les dernières fleurs seules persistent, beaucoup de graines se constituent d'une manière imparfaite; à la seconde génération, plus encore à la troisième, l'un des élémens s'efface; c'est tantôt la paternité originelle, tantôt la maternité qui domine. Une nicotiane reçoit le pollen d'une autre espèce du même genre (1). La plante hybride, remarquable par le mélange des caractères, prend un beau développement, néanmoins elle est stérile, son pollen ne consiste qu'en poussière blanche impropre à la fécondation.

M. Ch. Naudin poursuit ses expériences sur les nombreuses espèces de nicotianes : les plus dissemblables donnent naissance à des hybrides stériles; les plus voisines ont des produits fertiles, et toujours à la seconde et à la troisième génération le végétal revient à l'un ou à l'autre des deux types primitifs. Ce dernier phénomène fut également observé à l'égard des pétunias. Un hybride, issu de deux espèces de digitales (2), se montre absolument stérile; des produits de la linaire commune, fécondée par la linaire pourpre, fournissent cinq générations (3); on observe une grande diversité parmi les plantes de même origine, c'est tantôt un état à peu près exactement intermédiaire entre les deux types, tantôt une grande ressemblance soit avec l'un, soit avec l'autre; plus on s'éloigne du point de départ, plus les formes primitives reparaissent dégagées de tout mélange appréciable. L'hybride de deux groseilliers est stérile (4); répandu dans quelques jardins, les botanistes savent qu'il ne fructifie jamais. Les plantes de la famille des courges ayant des fleurs unisexuées se prêtent admirablement aux expériences de fécondation, M. Naudin a beaucoup profité de cette condition favorable. Une espèce est imprégnée du pollen d'une autre espèce bien distincte (5). Chez les produits, la dégénérescence des organes reproducteurs est très prononcée, les fruits viennent en petit nombre; ils n'acquièrent pas le volume ordinaire et ne contiennent que peu de graines; à la seconde génération, le végétal s'appauvrit encore; un hybride de la

(1) Le genre *Nicotiane*, de la famille des solanées, a pour type le tabac.
(2) Les *Digitalis lutea* et *D. purpurea*.
(3) La *Linaria vulgaris*, fécondée par la *linaria purpurea*.
(4) Les *Ribes palmatum* et *R. sanguineum*.
(5) Le *Luffa cylindrica*, fécondé par le *Luffa acutangula*.

première génération fécondé par un sujet de la seconde donne des plantes vigoureuses, mais les individus qui en proviennent portent des fruits presque semblables à ceux de l'espèce maternelle. Diverses sortes de melons et de courges fournissent des résultats analogues; d'autres, dont la distinction spécifique est incertaine, se mêlent avec une extrême facilité, et dans la descendance la fécondité se maintient aussi parfaite que dans les types originels. En résumé, les hybrides d'espèces végétales séparées par des caractères d'une certaine importance demeurent stériles, les étamines étant dépourvues de pollen bien constitué et l'ovaire incapable d'être fécondé par le pollen le mieux organisé. Dans les produits d'espèces plus ou moins voisines, la fertilité est variable depuis le cas où le sujet n'est fertile que par l'ovaire jusqu'à celui où le pollen est parfait comme celui des espèces pures. Enfin les hybrides qui continuent à se propager reviennent plus ou moins promptement aux formes des espèces productrices. Voilà ce que démontrent les laborieuses recherches de M. Naudin.

A son tour M. Godron, le savant botaniste de Nancy, adonné depuis plus de vingt ans à des expériences sur les végétaux, constate que les hybrides en général demeurent stériles. En fécondant ces mêmes hybrides avec le pollen de l'un des parens, il voit renaître la fertilité et en même temps se produire plus ou moins vite un retour au type prédominant. Toutes les investigations tendent donc à prouver que chez la plupart des espèces végétales les altérations ne prennent aucun caractère stable. De même, il est vrai, qu'il peut exister des doutes à l'égard de la fécondité durable de quelques hybrides issus d'animaux d'espèces très voisines, il règne encore dans la science une incertitude au sujet de la fertilité continue de plusieurs hybrides végétaux. En divers endroits, rapporte M. Godron, se trouvent rapprochés le sorbier des oiseaux et tel ou tel sorbier d'espèce différente; au milieu d'eux s'élèvent des arbres qui offrent une sorte de mélange des signes caractéristiques de l'un et de l'autre; aux yeux du botaniste, ce sont des hybrides dont la naissance s'explique par les visites incessantes des insectes mellifères qui transportent le pollen sur toutes les fleurs. D'ordinaire ces sorbiers ont peu de graines; s'ils étaient isolés, la race sans doute s'éteindrait. Un poirier sauvage est regardé comme un hybride, et M. Decaisne reconnaît qu'il fournit également très peu de graines. Jusqu'ici la loi générale est incontestable; mais, en présence de saules, de rosiers, de ronces, offrant à peu près tous les intermédiaires entre les formes les plus tranchées, la discussion est possible; ces végétaux prospèrent aux mêmes lieux et témoignent d'une égale fertilité, aussi des botanistes se persuadent qu'il existe en réalité quelques espèces de saules, de rosiers, de ronces, très voisines et

néanmoins bien distinctes, capables de produire des hybrides jouissant d'une fertilité égale à celle des types primitifs. Défendue avec force par un naturaliste, M. Regel, cette opinion reste cependant douteuse; ainsi que le fait remarquer M. Naudin, l'expérience même laisserait peut-être la question indécise. L'origine hybride de divers saules et de plusieurs rosiers deviendrait extrêmement probable, si ces végétaux ne se reproduisent pas fidèlement par la voie des semis et s'ils changent de physionomie d'une génération à l'autre; dans le cas au contraire où ces formes se conserveraient intactes, les botanistes se trouveraient disposés à les considérer comme autant de types particuliers. Une conclusion se dégage fatalement des résultats des nombreuses expériences entreprises dans le dessein de reconnaître les résultats du mélange de deux espèces végétales, c'est qu'il est impossible de maintenir les formes hybrides. Si par une très rare exception des formes hybrides persistent quand elles proviennent d'espèces extrêmement voisines, chose encore fort incertaine, la fixité absolue de presque tous les types n'en demeure pas moins le grand fait qui s'impose avec le caractère de l'évidence.

III.

De tous les phénomènes qui tombent sous l'observation des hommes, l'évolution des êtres est l'un des plus merveilleux. Une cellule apparaît, un œuf se constitue, un embryon se développe, et par une suite de changemens identiques chez tous les individus, dans un temps contenu dans des limites plus ou moins circonscrites, un animal vient reproduire les traits de ses parens. C'est l'évolution comme l'entendent les naturalistes. Le cycle s'accomplit d'une façon si régulière que tout est prévu depuis les découvertes de Charles-Ernest de Baer et d'une foule d'investigateurs, qui ont déterminé pour les divers types d'animaux les conditions du développement. M. Darwin et les adeptes de sa doctrine supposent que l'évolution n'est pas arrêtée chez les êtres parvenus à la forme définitive. A cet égard, ont-ils donc apporté une preuve ou seulement entrevu une probabilité, surpris un indice? Nullement. Les partisans des transformations indéfinies, selon la juste remarque d'Agassiz, « n'ont rien ajouté à notre connaissance de l'origine de l'homme et des animaux. » Ils citent des faits connus de tout naturaliste instruit et se jettent dans des interprétations de pure fantaisie. « Nulle découverte, nul fait nouveau ou encore inaperçu, » constate avec une entière vérité l'illustre professeur de Cambridge.

M. Darwin et les défenseurs de ses idées insistent sur l'étonnante ressemblance des êtres durant les premières phases du développement. Si aucun doute ne subsiste à ce sujet, ce n'est certes

point à leurs recherches que la science en demeure redevable. Afin de frapper le lecteur qui n'a pas vécu dans la familiarité des études zoologiques, ils extraient des ouvrages des observateurs les images représentant les formes embryonnaires de plusieurs types d'animaux, et alors ils s'écrient : Voyez jusqu'où va la ressemblance. L'opération n'a pas coûté grand effort. Ainsi que nous l'avons déjà rappelé, on sait à merveille combien les rapports des êtres au point de départ sont saisissans. Par l'étude comparative des premières phases du développement ont été déterminées pour une foule d'animaux des relations naturelles que les caractères des adultes ne permettaient pas de soupçonner. La ressemblance de tous les vertébrés au début de la vie embryonnaire est donc parfaitement connue; mais cette ressemblance ne signifie pas l'identité. Rapprocher d'un embryon humain l'embryon d'un chien, pour conclure que l'homme et le chien ont une origine commune, devient une pure fantaisie. De l'œuf d'une carpe, de l'œuf d'un moineau, de l'œuf d'un chien ou d'un lapin, ne se développera jamais autre chose qu'une carpe, un moineau, un chien ou un lapin. Toutes les influences imaginables ne modifient en rien l'évolution des êtres; un trouble profond n'amène qu'une monstruosité.

Les animaux à métamorphoses ne font nulle exception à la règle générale. La grenouille, comme la salamandre, est d'abord un têtard vivant à la manière des poissons; elle ne prend sa forme définitive que par une suite de changemens qui frappent tous les yeux; le cycle ne s'accomplit pas moins avec une régularité fatale. Depuis une dizaine d'années, on a beaucoup parlé des axolotls. Ces batraciens, de taille assez forte, ressemblent aux salamandres d'eau, les tritons, avant la dernière métamorphose; en un mot, les axolotls, animaux aquatiques, portent des branchies. On savait qu'ils se reproduisent, et cette circonstance les faisait considérer comme des êtres adultes; on les classait parmi les batraciens à branchies persistantes : les pérennibranches. L'espèce du Mexique apportée au Muséum d'histoire naturelle devint l'objet d'observations très suivies de la part de M. Auguste Duméril. A la grande surprise des naturalistes, on vit des axolotls perdre leurs branchies, et se transformer comme se transforment les tritons qui abondent dans nos étangs. Ces batraciens avaient achevé un développement qui n'est pas nécessaire pour la propagation; on les reconnut tout aussitôt pour des amblystomes, ainsi qu'on avait nommé le type parfait avant d'être instruit de la métamorphose des axolotls. Jusqu'ici les amblystomes ne se sont pas reproduits en captivité. Que l'espèce perde ou conserve la faculté d'engendrer lorsqu'elle acquiert le développement ordinaire des batraciens à longue queue, l'évolution s'effectue toujours suivant la loi générale. Les exemples d'êtres

capables de reproduction avant d'avoir atteint l'état adulte sont nombreux dans la nature. M. Darwin s'arrête à ces exemples; mais en vérité qu'un animal devienne fécond à une période plus ou moins avancée de son développement, rien dans le fait ne paraît pouvoir modifier la condition de l'espèce. Nous avons déjà rappelé que les représentans d'un même groupe zoologique n'atteignent pas une égale perfection organique; des femelles surtout parmi les insectes restent dans un état d'infériorité remarquable. La punaise des lits s'arrête dans son évolution plutôt que les autres types du même ordre : pendant sa croissance, quatre fois seulement elle change de peau; elle a de simples rudimens d'ailes. La punaise de bois subit cinq mues; elle devient un insecte parfait, elle a de grandes ailes. La punaise des lits se propage dans un état comparable à celui de l'axolotl. Parfois on l'a vue avec des ailes : des circonstances exceptionnelles avaient amené un développement inusité; la punaise s'était transformée en insecte parfait, comme l'axolotl se transforme en amblystome. Dépourvue d'ailes ou munie d'organes de vol, la punaise des lits ne cesse d'avoir toutes les conditions d'une espèce dont les phases de l'existence demeurent entre des limites infranchissables.

A un moment de l'année, on voit sur les végétaux des pucerons des deux sexes; ils multiplient à la façon des autres insectes, les femelles pondent des œufs. De ces œufs naissent de jeunes sujets; ce sont tous des femelles, bientôt aptes à la reproduction sans le secours d'aucun mâle; elles mettent au monde des petits vivans et les générations se succèdent ainsi pendant le cours de la belle saison. Chaque espèce est alternativement ovipare et vivipare, — le fait est aujourd'hui de connaissance presque vulgaire; — malgré la singularité du phénomène, les diverses sortes de pucerons restent immuables. Les cécidomyies sont de petits diptères, des mouches, si l'on veut, de la famille des tipulides, qui naissent sous forme de larves et la plupart subissent des métamorphoses comme tant d'autres insectes. Parmi ces êtres chétifs, une étrange faculté de propagation a été découverte chez une espèce par un professeur de l'université de Kazan, M. Nicolas Wagner. Au printemps, paraissent les cécidomyies : elles pondent des œufs; des larves éclosent, et ces larves sans sexe ont la faculté d'engendrer; dans des loges particulières de leur abdomen se développent d'autres larves qui en naissant déchirent le corps de leur mère. A leur tour, celles-ci multiplient de la même manière, et les générations ne s'arrêtent pas tant que dure la saison chaude. A l'automne, les larves existantes se transforment en nymphes, et dès les beaux jours de l'année suivante se montrent de nouveau les insectes ailés.

Tout le monde connaît un peu les méduses, ces zoophytes gélati-

neux que souvent le flot jette sur les grèves. La méduse produit des œufs; de ces œufs sortent de petites larves couvertes de cils vibratiles. Bientôt fixée sur une roche, la jeune larve devient un polype, ce dernier se multiplie par des bourgeons. A un moment, une transformation a lieu, des disques se détachent du polype et demeurent libres; ce sont autant de méduses. Voici des plantes inférieures par la structure, des algues abondantes dans les eaux douces, fort bien étudiées par M. Sirodot de Rennes. Pendant la première phase de la vie, le végétal n'a pas d'organes sexuels, il se propage néanmoins par des cellules qui viennent à s'isoler; dans la seconde phase, il prend une physionomie nouvelle, et la multiplication s'effectue par des pores. Partout le cycle offre une merveilleuse régularité. Malgré des particularités fort diverses, l'évolution suit une marche invariable et s'arrête pour chaque espèce à une limite qui n'est jamais dépassée. Rien donc dans la nature n'autorise à supposer une évolution perpétuelle.

IV.

Contre l'idée de modifications continuelles parmi les êtres, il faut bien opposer que, depuis le temps des premières observations, les espèces n'ont pas subi le moindre changement. Une période de quelques siècles est jugée insignifiante ! — Les tombeaux de l'Égypte nous ont conservé des plantes et des animaux; mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, insectes, sont identiques à ceux qui vivent de nos jours. Si plus de trente siècles n'ont pas suffi pour imprimer à l'un ou l'autre des types une variation appréciable pour les yeux les plus exercés à découvrir d'imperceptibles nuances, est-il donc croyable qu'une période dix fois, vingt fois, cent fois plus longue exerce une influence considérable? Trois mille ans! cela compte à peine dans les calculs des partisans de l'évolution perpétuelle; on doit songer à une accumulation de milliers de siècles. L'exemple des plantes et des animaux de l'antique Égypte est déclaré de peu de valeur; les espèces jetées sur ce coin du monde, étant demeurées soumises aux mêmes conditions depuis l'époque historique, ne devaient pas se modifier. Si les anciens peuples des autres parties du globe avaient enfoui des plantes et des animaux, la comparaison que nous pourrions faire de ces restes avec les individus actuels donnerait certainement lieu aux mêmes remarques et suggérerait de pareilles réflexions. Peut-on douter en effet que les Hindous et les Chinois qui vivaient il y a cinq ou six mille ans aient vu autour d'eux une flore et une faune à peu près de tous points semblables à la flore et à la faune que les naturalistes observent aujourd'hui dans l'Inde et à la Chine? Assurément non. Quelques espèces

dont la dissémination s'est étendue peuvent avoir été introduites dans diverses localités, d'autres disparues en certains endroits à la suite de défrichemens et de l'extension des cultures; mais c'est le seul changement qui paraisse s'être produit depuis plusieurs milliers d'années. Abandonnant le monde actuel, nous nous reportons aux âges géologiques; de l'avis de la plupart des investigateurs modernes, la durée des périodes a été immense. M. Darwin, on ne l'a pas oublié, croit utile pour la défense de sa théorie de ne pas se montrer avare du temps; il rappelle que d'après les supputations fort légitimes de l'un de ses compatriotes, M. Croll, certains dépôts sédimentaires ne se sont pas formés en moins de six millions d'années. Nous croyons que les périodes géologiques ont été en effet très longues. Qu'on en exagère encore la durée, peu importe, on n'en trouvera moins encore la preuve que les types du règne animal et du règne végétal ont donné naissance à des formes très diverses.

De notre temps, la période glaciaire a été l'objet de patientes recherches et de grandes préoccupations de la part des zoologistes et des géologues; un froid intense régnait alors dans l'Europe centrale. Le climat a changé, les conditions de la vie se sont modifiées, des êtres ont disparu, des espèces se sont éteintes. L'existence sur notre sol du mammouth, de l'ours et de l'hyène des cavernes, et de tant d'autres mammifères, n'est attestée que par des ossemens exhumés. Cependant plusieurs espèces, dont les débris ont été observés en quantité considérable aux mêmes lieux, vivent encore dans des parties du monde où elles retrouvent un climat qui n'est plus celui des pays qu'elles habitaient autrefois; c'est le renne, qui ne se voit de nos jours qu'en Laponie, c'est le bœuf musqué, à présent confiné dans les plus froides régions de l'Amérique septentrionale, c'est la marmotte, qui maintenant n'établit sa demeure que sur les hautes montagnes, c'est la chouette blanche ou le harfang, aujourd'hui relégué sur les terres boréales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Des comparaisons minutieuses ont été faites entre les os recueillis en France et ceux des animaux qui à l'heure actuelle foulent le sol des régions glacées, une certitude est acquise : les rennes, les bœufs musqués, les harfangs des contrées du nord, sont bien tout pareils aux individus de la période glaciaire. Ces animaux ont pu changer de patrie, ils ont conservé la même physionomie, la même organisation, les mêmes besoins. Au reste, la plupart des créatures vivantes à l'époque quaternaire, crabes, mollusques, végétaux, se retrouvent dans les faunes et les flores du monde moderne sans offrir le moindre signe de variation; personne, croyons-nous, n'y contredit, il faut remonter plus loin dans le passé.

Au début des recherches, les explorateurs avaient conçu de l'his-

toire du globe une idée assez étrange; frappés de certains traits de l'écorce terrestre, et du caractère de divers types de végétaux et d'animaux, ils se figuraient de grandes périodes nettement tranchées; à chaque époque, une création nouvelle finissant par une extinction générale de la vie. Longtemps persista cette croyance; convaincus que toutes les espèces anciennes étaient anéanties, les paléontologistes comparaient les êtres fossiles aux êtres vivans pour en déterminer simplement les principaux rapports; chaque espèce fossile était jugée distincte d'une espèce actuelle malgré les apparences contraires, par la seule raison qu'elle appartenait à une autre époque.

Les découvertes récentes ont fait ouvrir les yeux; maintenant zoologistes et botanistes constatent la continuité de la vie d'espèces nombreuses. M. de Saporta, qui s'est occupé avec tant de succès du caractère des flores anciennes, reconnaît la persistance des types à travers les âges (1); elle est absolument démontrée à l'égard de bon nombre d'animaux marins. Les explorations des grandes profondeurs de la mer ont en effet procuré la connaissance de polypiers et de mollusques dont les coquilles ne présentent aucune différence appréciable avec des coquilles et des polypiers fossiles appartenant aux formations de la période tertiaire, même aux plus anciennes (2). Ceux qui ont comparé les individus vivans aux restes enfouis dans un temps infiniment reculé sont des naturalistes profondément exercés à discerner les plus infimes détails de la conformation des êtres. N'oubliant pas sans doute l'opinion naguère encore universellement accréditée, il a fallu l'évidence pour les convaincre d'une similitude que personne ne prévoyait. Des animaux ont résisté à des changemens énormes survenus dans la configuration des terres et des mers, et ils n'ont pas varié : individus vivans et individus fossiles présentent une parfaite identité. Si vraiment des millions d'années se sont écoulés depuis l'origine de la période tertiaire, la preuve de la fixité des caractères spécifiques n'est-elle pas d'autant plus éclatante?

Après le monde de la mer, les habitans de la terre appellent l'attention. Les insectes des terrains tertiaires ont été l'objet d'études sérieuses et pleines d'enseignemens. Des empreintes trouvées et recueillies en nombre assez considérable dans les schistes d'OEningen en Bavière, dans les gypses des environs d'Aix en Provence, dans les marnes calcaires de l'Auvergne permettent d'apprécier le caractère des faunes (3). On reconnaît les types que nous sommes

(1) *Mémoire sur l'état de la végétation à l'époque des marnes heersiennes de Gelinden*, Bruxelles 1873.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 15 janvier 1871, *la Vie dans les profondeurs de la mer*.

(3) Les insectes des terrains tertiaires d'Aix, d'Œningen et de Radoboj en Croatie

accoutumés à voir dans la nature actuelle. Divers groupes sont peu représentés, d'autres se distinguent par la multiplicité des espèces; mais l'absence de certaines formes s'explique d'une façon toute simple. Les insectes plus ou moins conservés à l'état fossile vivaient dans les eaux ou près des rivages; les hyménoptères, qui recherchent les fleurs, des créatures frêles comme des papillons, durent laisser peu de traces. La détermination spécifique absolument rigoureuse des insectes fossiles présente d'ordinaire des difficultés presque insurmontables. Sur les empreintes, les éminences, les sillons, les parties les plus délicates, parfois les plus caractéristiques, sont effacées. Si l'on parvient sans trop de peine à reconnaître le genre, il reste malaisé d'acquérir la certitude que l'espèce fossile offre soit une ressemblance parfaite, soit quelques différences avec l'espèce vivante. Néanmoins il est impossible de ne pas être frappé des analogies.

Un tableau saisissant de la vie dont on trouve les témoins dans la grande formation lacustre d'OEningen a été tracé par le professeur Oswald Heer de Zurich. Plus de 5,000 échantillons d'insectes ont été recueillis dans la localité; 844 espèces ont été distinguées; pour nombre d'espèces, les plantes qui les nourrissaient ont été reconnues; c'est assez pour faire concevoir l'idée très exacte d'un pays. Un grand lac couvrait une partie de la contrée, une forêt s'étendait jusqu'auprès du rivage. Dans l'eau s'agitaient des dytiques analogues à ceux de nos mares, de grandes et de petites espèces, des larves de libellules et de chironomes (1), ainsi que des nèpes et des bélostomes, sortes de punaises aquatiques (2). Sur les bords du lac s'élevaient des roseaux, et la chrysomèle qui grimpait sur les tiges a laissé des empreintes. Il y avait des ombellifères à OEningen, et l'on retrouve les charançons (3) qui fréquentaient ces fleurs à côté d'abeilles, de bourdons et des jolies mouches tachetées de jaune qu'on appelle des syrphes. Des espèces de la famille des cétoines (4) sortaient du tronc des bouleaux et des saules comme celles de l'Europe moderne. Sur des frênes chantaient des cigales, une cantharide en dévorait le feuillage, des saperdes rongeaient des peu-

ont été particulièrement étudiés par le professeur Oswald Heer de Zurich. Un jeune naturaliste du Muséum d'histoire naturelle, M. Oustalet, vient de mettre au jour un travail important sur les insectes fossiles de la Provence et de l'Auvergne : *Recherches sur les insectes fossiles des terrains tertiaires de la France*, 1874.

(1) Petits diptères de la famille des tipulides très abondans dans les eaux stagnantes. La larve toute rouge du plus commun de nos chironomes est bien connue des pêcheurs sous le nom de ver de vase.

(2) Dans le monde actuel, les bélostomes n'habitent que les parties chaudes du globe.

(3) Des lixes.

(4) *Trichius amœnus* et *Valgus œningensis*.

pliers. Les pins, qui abondaient dans la riche végétation, servaient de pâture à des charançons et à des taupins; une sorte de vigne était rongée par un rhynchite de même que l'arbuste de nos vignobles. Les restes de petites mouches attestent la présence des champignons dans la forêt où des punaises de bois se montraient sur les plantes basses. Des fourmis et des termites creusaient leurs habitations dans les vieux troncs, les libellules rasaient l'eau, les sauterelles et les criquets se cachaient dans les herbes, les coléoptères carnassiers erraient à l'aventure. Le spectacle est-il bien différent dans telle contrée de l'époque actuelle? Parmi les insectes dont les restes se trouvent dans les schistes d'OEningen, les uns appartiennent à des types européens, beaucoup d'autres à des formes américaines, quelques-uns à des genres aujourd'hui propres à l'Afrique. De l'ensemble de la flore et de la faune, M. Heer conclut que la région n'avait pas un été tropical, mais un hiver doux, en un mot le climat d'une terre voisine du littoral. Dans les schistes d'OEningen, la présence d'une salamandre de proportions colossales a été dès longtemps reconnue; les débris de l'animal ont été de la part de Cuvier l'objet d'une étude approfondie. L'attention s'est portée de nouveau sur le curieux batracien fossile, lorsqu'en 1829 Franz de Siebold fit au Japon la découverte d'une salamandre vivante, d'une taille également gigantesque (1); on peut en voir aujourd'hui deux individus dans la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle. La faune du Japon, disions-nous dans une communication à l'Académie des Sciences, offre de grandes ressemblances avec les faunes européennes; si l'on se souvient que la salamandre des schistes d'OEningen a été trouvée avec des restes de poissons ne différant pas des espèces qui peuplent nos lacs et nos rivières, on peut supposer que le grand batracien qui vécut autrefois dans les eaux de l'Europe centrale est celui-là même qui vit encore au Japon. Certes la probabilité est grande; nous avons donc ici une nouvelle preuve que des espèces ont traversé les âges géologiques sans éprouver le moindre changement.

Transportons-nous en Auvergne : les marnes calcaires de Gergovie et du Puy de Corent nous révéleront dans une localité un état de la nature sur un coin de la France pendant la période tertiaire (2). Au milieu de débris de roseaux et de diverses plantes aquatiques abondent les coquilles de limnées et de paludines, les coquilles d'un tout petit crustacé du genre *Cypris*, analogue à ceux qui fourmillent dans nos eaux stagnantes, les larves bien caractérisées d'un type de diptères (3) et surtout des fourreaux de phry-

(1) *Sieboldia maxima.*
(2) Époque miocène.
(3) Les *stratiomys.*

ganes (1). Ce sont aussi, avec des poissons de la famille des cyprins, des insectes aquatiques tels que des dytiques et des hydrophiles. Les espèces qui fréquentent le voisinage des eaux sont en grand nombre; il y a en quantité des charançons, des tipules, et beaucoup d'autres diptères, puis quelques abeilles solitaires et des libellules. L'ensemble, remarque M. Oustalet, présente une association de types indigènes et de types maintenant étrangers à l'Europe; c'est dans le bassin de la Méditerranée que se trouvent de nos jours plusieurs des types représentés dans l'ancienne faune du Puy de Corent. La présence de végétaux tels que des figuiers, des eucalyptes, des *smilax* (2) mêlés à des séquoias et à des pins, annonce que la région de l'Auvergne, où les marnes calcaires se sont déposées, jouissait d'une agréable température. Dans les flores et les faunes anciennes, il est ordinaire de rencontrer à côté des formes européennes des formes qui, à l'heure présente, existent seulement dans de lointaines parties du monde. M. Alphonse Milne Edwards a montré qu'à l'époque tertiaire vivaient sur notre sol, en même temps que des oiseaux palmipèdes, des échassiers, des rapaces plus ou moins voisins de nos espèces actuelles, un solitaire peu différent de celui de l'Afrique australe, des couroucous, même des perroquets (3). Pour les mammifères, des associations analogues sont partout signalées.

Les gypses d'Aix en Provence, plus anciens que les schistes d'Œningen et que les marnes calcaires de l'Auvergne, nous ont conservé les empreintes d'une infinité de plantes et d'un grand nombre d'insectes (4). M. de Saporta, qui a fait du terrain et de sa végétation une étude profonde, a décrit avec bonheur l'aspect que devait offrir la contrée à une époque reculée de la période tertiaire. « Sur l'emplacement occupé par la ville d'Aix existait un lac limpide aux bords escarpés sur quelques points, dit le savant paléontologiste, dominé d'un côté par une sorte de promontoire, bordé au sud par une plage sinueuse dessinant une baie où des eaux thermales mêlaient leurs eaux à celles du lac; plus loin, une plaine s'élevait d'une manière insensible, pour disparaître sous une vaste forêt tantôt impénétrable, fleurie et touffue, tantôt presque entièrement dépouillée. La végétation elle-même, poursuit le botaniste, aurait ménagé bien des surprises et découvert à son visiteur une foule de contrastes. Il aurait aperçu des pins, des thuias, des sabines mêlées à des palmiers grêles, çà et là des dragonniers courts et massifs, variés de ton, d'aspect et de port. Il aurait remarqué la ra-

(1) Insectes névroptères dont les larves aquatiques se construisent des fourreaux avec de petites pierres, des coquilles ou des fragmens de végétaux.

(2) Végétaux dont les espèces vivantes sont américaines ou asiatiques.

(3) *Recherches zoologiques et paléontologiques sur les oiseaux fossiles.*

(4) Ils appartiennent à la fin de l'époque éocène.

reté des plantes herbacées, et au sein des eaux des colonies de ces bizarres rhizocaulées (1) aux tiges dressées et multipliées, soutenues par des myriades de radicelles descendant de tous côtés et se frayant un passage à travers les feuilles. Un peu plus loin, il faut placer des forêts composées surtout d'acacias au feuillage grêle et menu, de *diospyros*, de juglandées tropicales (2), d'ailantes, de magnolias, de lauriers... » L'harmonie entre les plantes et les mammifères que l'on observe dans certaines régions du monde actuel est aussi un trait de la nature à l'époque qui nous occupe; « seulement, dit avec raison M. de Saporta, tandis que les identités génériques ne sont pas rares dans la flore des gypses d'Aix, où les types éteints sont moins nombreux que les autres, la proportion est inverse pour les mammifères. Parmi ces animaux, les carnassiers n'étaient pas abondans (3); il y avait des chauves-souris qui poursuivaient les mouches et les papillons nocturnes, des écureuils et des loirs, beaucoup de pachydermes : les uns, ayant une ressemblance avec les tapirs, fréquentaient les bords des lacs et les marécages (4), les autres se tenaient dans les eaux à la manière des hippopotames (5); quelques-uns se plaisaient sur les rochers et dans les taillis (6). Sur les rivages se montraient des palmipèdes, des échassiers, dans la forêt de petits oiseaux; dans les eaux habitaient une sorte de perche et une quantité de lébias (7). Les insectes fourmillaient certainement sur les bords comme au milieu de la belle végétation; les empreintes recueillies l'attestent. Il y avait des coléoptères carnassiers et des staphylins que volontiers on confondrait avec des espèces de l'époque actuelle, de petits bousiers, une multitude de charançons, les uns vivant aux dépens d'une massette (8), les autres rongeant des graines ou mangeant le feuillage des arbres; beaucoup d'entre eux ressemblent à des espèces de l'Europe centrale, quelques-unes se rattachent à des types aujourd'hui particuliers à l'Afrique ou à l'Amérique; les chrysomèles étaient abondantes. Les gypses d'Aix fournissent des empreintes de perce-oreilles et de taupes-grillons, de libellules, de punaises de bois et de cicadelles, tous insectes représentés dans notre faune actuelle. Les papillons ont laissé des vestiges; il y a des formes européennes et des formes asiatiques.

(1) Plantes de la famille des légumineuses-papilionacées qui végètent aujourd'hui dans les Antilles.

(2) Arbres dont le noyer peut être considéré comme le type.

(3) Ils appartiennent aux genres *Hyænodon* et *Cynodon*.

(4) Les *Palæotherium* et les *Paloplotherium*.

(5) Les *Anoplotherium*.

(6) Les *Aphelotherium* et les *Xiphodon*.

(7) Petits poissons de la famille des cyprins.

(8) *Tipha latifolia*.

Assurément on ne possède des restes que d'une bien faible partie des insectes enfouis dans les gypses de la Provence, on en connaît assez néanmoins pour apprécier le caractère général de ce petit monde. En présence d'une collection des insectes fossiles d'Aix, un entomologiste célèbre de l'Angleterre, Curtis, se montrait frappé de voir tant dominer les formes européennes les plus communes et de retrouver les types génériques qui existent encore. Les espèces étudiées sont à présent plus nombreuses, et l'observation du naturaliste anglais n'a pas cessé d'être exacte. Pictet, l'éminent zoologiste de Genève, ne put s'empêcher de constater que l'histoire paléontologique des insectes ne fournit guère d'argumens en faveur de l'idée d'un développement graduel des êtres.

Selon toute vraisemblance, la suite des recherches apprendra que beaucoup de ces frêles créatures vivantes à notre époque ne se distinguent par aucun trait des individus des âges géologiques. Dans l'ensemble, du reste, les flores et les faunes de la période tertiaire ne sont-elles pas singulièrement instructives? Elles diffèrent moins de celles des temps modernes que la flore et la faune actuelles de l'Europe ne diffèrent de celles d'une région de l'Afrique ou de l'Asie. Il y a, comme aujourd'hui, sur une étendue même restreinte, des végétaux d'une infinité de groupes; comme à présent, il y a des mammifères, des oiseaux, des poissons, des insectes, des araignées, des vers, des mollusques. Des types se sont éteints, surtout, semble-t-il, parmi les grands animaux; mais la plupart subsistent, sinon dans les mêmes lieux, du moins dans d'autres parties du globe.

Une végétation de l'époque la plus reculée de la période tertiaire est exhumée aux environs de Sézanne (1). M. de Saporta y remarque à la fois des espèces analogues aux plantes tropicales des temps modernes et des peupliers, des bouleaux, des aulnes, des ormes, des viornes, des cornouillers, des lierres, qui se distinguent à peine des nôtres par la grande dimension des feuilles. En vérité, si la forêt éocène de Sézanne pouvait un instant renaître toute verdoyante, le botaniste ne serait pas autrement impressionné qu'il ne l'est en comparant le paysage du nord de l'Europe à ceux de l'Europe méridionale et de l'Afrique. Sur le sol de l'Islande, au Groënland, au Spitzberg, sur les bords du fleuve Mackensie, des fouilles amènent la découverte de nombreuses empreintes végétales qui datent de la période tertiaire. Des arbres magnifiques ont couvert autrefois des terres où maintenant la végétation est misérable; une douce température régnait donc alors dans les régions polaires. Un pareil état de l'atmosphère en ces contrées cause sans doute une profonde

(1) Le dépôt est à la base des terrains éocènes, au voisinage de la craie.

surprise, néanmoins les espèces végétales ne sont-elles pas presque semblables à celles de nos forêts? M. Oswald Heer les a décrites (1); des échantillons superbes forment un des trésors du musée de Zurich. Ce sont des chênes, des hêtres, des platanes, des coudriers, des peupliers, des saules, des noyers, des nerpruns, des *sequoia*, qui la plupart prospéraient en même temps dans l'Europe centrale; toujours les mêmes formes génériques. Si les espèces ont varié, n'est-il pas évident que les traits superficiels seuls ont été affectés à peu près comme il arrive de nos jours à des êtres soumis à des influences diverses? M. Darwin insiste sur la pauvreté de nos connaissances paléontologiques et, par suite, de la vie dans le monde ancien; il a raison. Bien restreintes en effet sont les parties du globe où des fouilles ont été pratiquées avec méthode. Il est donc permis d'attendre de recherches assidues de nouvelles lumières; mais déjà on prévoit, d'après les découvertes récentes, que la filiation du monde ancien au monde nouveau deviendra de plus en plus sensible.

Examinons l'époque de la craie; elle est antérieure à la période tertiaire. Des types remarquables caractérisent les formations crétacées, et beaucoup d'entre eux paraissent avoir cessé d'exister. Le fait n'est pas mis en doute pour de grands reptiles; jusqu'ici nul indice de la présence dans les faunes marines de certains mollusques céphalopodes, des ammonites par exemple, ne s'est révélé. Il ne faut pas cependant se hâter de croire à l'extinction totale de tous les êtres dont les débris se trouvent dans les terrains crétacés. Des explorateurs des fonds de la mer ont observé une vase offrant tous les caractères de la craie; les dépôts contiennent à l'état de vie une multitude de foraminifères, surtout des globigérines semblables à celles des anciennes formations; sur cette vase, on a tiré de grandes profondeurs une sorte d'encrine (2) et une sorte d'oursin qu'on croyait disparues avant la période tertiaire. L'espérance manifestée par Agassiz de voir vivans d'autres animaux de l'époque géologique de la craie pourrait donc n'être pas entièrement déçue. D'ailleurs il est essentiel de ne jamais perdre de vue que, si des formes singulières ont été anéanties vers la fin de cet âge, des crustacés, des zoophytes, des mollusques tels que des térébratules, des huîtres, des peignes, des spondyles, des moules, des nautiles et tant d'autres, sont représentés dans le monde actuel par des espèces plus ou moins voisines. La végétation de l'époque de la craie contraste sans doute avec celle des temps postérieurs. Les fougères, les cycas, les coni-

(1) *Flora fossilis arctica.*

(2) Le genre *rhizocrine* de la famille des encrines appartenant à la classe des zoophytes échinodermes.

fères abondent, et il y a des palmiers et des arbres appartenant aux familles dont les bouleaux, les saules, les érables, les noyers, sont choisis comme les types. Malgré l'imperfection des connaissances paléontologiques relatives à l'époque, la diversité des formes dans le règne végétal et dans le règne animal est assez grande pour donner l'idée d'un état de la nature sous de nombreux rapports comparable à celui dont plusieurs régions du globe offrent aujourd'hui le spectacle. Même dans des couches de la terre que les géologues s'accordent à regarder comme antérieures à la formation de la craie (1), on a trouvé des insectes fossiles; les naturalistes n'ont pas hésité à les rapporter à des genres établis pour des espèces vivantes.

Les réflexions que suggère la période crétacée s'appliquent à la période jurassique; les dépôts marins attestent une grande diversité parmi les mollusques et les poissons, les uns assez éloignés, les autres au contraire peu différens de ceux qui peuplent les mers à l'époque présente. Pendant cet âge vivaient les ichthyosaures et les plésiosaures. Au milieu des formations marines, des dépôts lacustres révèlent l'existence d'îles où s'élevaient des fougères, des sagoutiers, des cycas, des araucarias. Des crocodiles erraient sur les rivages, les insectes abondaient en ces lieux; on a recueilli des empreintes de libellules, de punaises de bois, d'hyménoptères, de coléoptères de familles diverses.

Comme nul vestige de mammifères n'a été observé dans les plus anciennes couches de la terre, on a volontiers répété beaucoup trop vite que seuls des êtres d'organisation très simple avaient peuplé le globe pendant les premiers âges. Or dans le monde actuel se trouvent l'amphioxus, l'animal vertébré dont l'organisme est le plus imparfait, et les lamproies, qui occupent le dernier rang parmi les poissons. « Nécessairement, dit Agassiz, s'il y avait quelque vérité dans le transformisme, les plus anciens vertébrés connus seraient des êtres très imparfaits, au contraire ce sont des sélaciens et des ganoïdes (2), les plus élevés de tous les poissons par la structure. L'existence des sélaciens à l'aube de la vie, ajoute excellemment l'illustre professeur de Cambridge, est en contradiction avec un développement graduel et progressif; ils abondent dans les couches palæozoïques (3), et ces formes fossiles sont tellement semblables aux représentans actuels du même groupe que ce qui est vrai de l'organisation et du développement des derniers est, sans contesta-

(1) Les couches d'eau douce de Purbeck et les argiles de Weald.

(2) Les raies et les requins sont les types du groupe des sélaciens; les esturgeons un des types de l'ordre des ganoïdes.

(3) Les plus anciennes couches renfermant des restes fossiles.

tion possible, également vrai pour les premiers. » Sollicité par l'évidence des faits, Agassiz dira encore : « Les poissons inférieurs ne se montrent qu'à la dernière période de l'histoire de notre globe, à celle qu'on appelle la période actuelle, à celle dont nous datons nous-mêmes. Voilà qui est loin certes de ressembler à une série bien enchaînée, commençant par les formes les plus basses pour finir par les plus parfaites, car les poissons supérieurs arrivent les premiers, et c'est seulement à la fin que viennent les espèces inférieures. » Sur ce point, la réserve cependant paraît nécessaire. On n'a pas trouvé dans les anciennes formations géologiques de poissons analogues à nos lamproies, mais un jour peut-être on en trouvera. La coexistence prouvée des types d'organisation inférieure et des types comptant au nombre des plus riches organismes n'occasionnerait aucune surprise ; elle est du monde actuel ; d'après l'ensemble des notions acquises, elle a été plus ou moins de tous les âges. Les compagnons des sélaciens, aux périodes géologiques, étaient ces curieux ganoïdes qui font partie des représentans les plus élevés de la classe des poissons; ce sont aussi des mollusques, des crustacés étranges, comme les trilobites et d'autres formes offrant une parenté zoologique avec les limules (1). Les crustacés sont en quantité dans les terrains siluriens et devoniens qui reposent sur les couches où l'on a observé les premières traces de la vie sur le globe. Les trilobites dénotent une structure très complexe; le principal historien de ces curieux animaux fossiles, M. Barrande, a recueilli en Bohême de si nombreux individus de certaines espèces qu'il a pu reconnaître les changemens qui survenaient dans les formes extérieures par les progrès de l'âge. Qu'on juge maintenant si les êtres marins des temps les plus reculés peuvent être pris pour les formes embryonnaires des poissons, des mollusques, des crustacés répandus dans les mers du monde moderne.

V.

Les vues du savant qui essaya d'expliquer l'origine des êtres ont été rappelées, des faits mis en lumière par l'observation et l'expérience ont été signalés ; une contradiction perpétuelle est apparue. Dans un cadre étroit, mettons encore un instant en présence l'hypothèse et la réalité.

Supposant les êtres capables de se modifier dans les plus larges limites et admettant qu'un type est l'origine de formes très diverses,

(1) Il existe aujourd'hui dans les mers deux espèces de limules qu'on désigne vulgairement par le nom de crabes des Moluques. L'une en effet habite les parages de la Malaisie et l'autre les côtes d'Amérique.

on invoque la variabilité des espèces au sein de la nature. Nous soumettons à l'examen le plus scrupuleux une foule de plantes et d'animaux, toute incertitude est écartée; il y a souvent une étonnante ressemblance entre les individus disséminés sur de vastes espaces, parfois des variations dans la taille, dans les couleurs, dans l'aspect, mais aucun caractère important n'est affecté, partout le type spécifique demeure; le naturaliste ne peut hésiter à le reconnaître lorsque l'étude a été suffisante. Les curieuses modifications qui surviennent chez les animaux domestiques et chez les plantes cultivées sont décrites, les résultats de la sélection sont rappelés dans le dessein de convaincre que les êtres peuvent subir d'énormes changemens. Portant une sérieuse attention sur le sujet, nous n'apercevons que de simples altérations des traits superficiels, nous reconnaissons la dégénérescence, nous constatons des anomalies de l'organisme et toujours l'empreinte de la domesticité chez les animaux, les signes de la culture chez les plantes. Le retour presque immédiat à l'état primitif des créatures qui échappent à l'action de l'homme rend manifeste à tous les yeux la persistance des types; l'impossibilité de dénaturer une espèce se prouve par la multitude et par la durée des expériences. A la lutte pour l'existence, on impute la mort des individus chétifs, la survivance des individus les plus robustes ou les mieux doués; par suite, on imagine un continuel accroissement de perfection pour les êtres. Nous nous assurons que, dans les combats pour la vie, les hasards servent les faibles aussi bien que les forts, que la ruse supplée à la vigueur souvent avec succès, que la faculté procréatrice pour toutes les espèces est dans un rapport merveilleux avec les chances de destruction. Avec un art consommé et d'habiles détours, on attribue à la sélection naturelle des métamorphoses à la fois lentes et infinies; oubliant combien l'hérédité se montre capricieuse, on veut croire que chaque avantage obtenu par la créature se transmet à sa postérité et se prononce de plus en plus dans les générations successives; on considère les heureuses appropriations de certains êtres à des conditions de la vie très particulières, et l'on déclare qu'elles ont été acquises par l'influence des milieux. Le spectacle de la nature nous emporte loin de ces rêves. Les exemples de sélection inconsciente ne se découvrent nulle part. Les individus les plus disparates s'unissent, les extrêmes se mêlent dans la masse; tout concourt à maintenir les types. Les êtres jouissant de signes extérieurs propres à les garantir contre les périls ne les perdent à aucun degré dans les circonstances où ils vivent et se propagent sans graves dangers; lorsqu'ils habitent des localités où le vêtement cesse de les dissimuler, ils ne s'approprient point au milieu.

L'idée, juste selon toutes les apparences, que des mammifères, des oiseaux, des insectes, éprouvent le charme de certaines beautés physiques est développée; alors, dans l'entraînement à donner un rôle prépondérant aux êtres qui d'une manière accidentelle auraient reçu quelques faveurs de la nature, et à chercher le perfectionnement continu au sein de la création, on finit par prêter à des animaux les sentimens les plus exquis de l'âme humaine, qui sont dans l'humanité de très rares exceptions. Sur la scène du monde, c'est autre chose; nous remarquons fréquemment des unions se contracter entre de beaux individus et des sujets fort déshérités, entre les plus grands et les plus petits, presque toujours nous voyons mâles et femelles profiter de toute rencontre et ne s'occuper nullement d'un choix. De telles alliances sont favorables à la conservation des types.

On indique la possibilité de modifications dans l'origine des êtres avec un changement d'habitudes ou de conditions d'existence. L'observation nous force de reconnaître que des espèces indifférentes, dans une certaine mesure, soit au climat, soit au régime, ne subissent pas de variations bien sensibles, que la plupart meurent faute du régime et du séjour ordinaires. La pensée d'une communauté d'origine soit pour des espèces d'un même groupe, soit pour des types très caractérisés, sollicite sans trêve l'attention. Mainte fois les expérimentateurs s'efforcent de faire multiplier les produits de deux espèces végétales ou animales distinctes, les hybrides s'éteignent; plus ou moins tôt, la stérilité arrête la propagation. Un doute ne subsiste dans la science que pour la descendance de quelques espèces extrêmement voisines. Dans les circonstances où prédomine l'un des élémens de la production des hybrides, l'autre s'efface. Ainsi se révèlent le caractère indépendant des types spécifiques et l'impossibilité de fondre deux espèces ou de constituer une nouvelle forme permanente. On déclare l'évolution des êtres incessante. L'hypothèse se montre encore absolument dénuée de fondement; simple ou complexe, l'évolution de toute créature s'accomplit avec une invariable régularité; jamais elle ne se prolonge au-delà d'une limite nettement tracée pour chaque type.

Songeant à l'état de la vie sur le globe durant les périodes géologiques, et s'appuyant de notions incomplètes, on présume que des êtres primitifs sont les ancêtres de plantes et d'animaux de l'époque actuelle, tellement éloignés des formes originelles que la filiation a été méconnue. Portant le regard sur les flores et les faunes de la longue période tertiaire, flores et faunes nous apparaissent vraiment comparables à celles d'un pays encore inexploré, où l'on observe des types qui n'existent point ailleurs et des formes voisines ou même

semblables à celles qui se rencontrent en d'autres régions. Aurions-nous donc autre chose, si, la vie tout à coup s'éteignant sur une portion de l'Afrique, de l'Amérique ou de l'Australie, on ne pouvait plus étudier les plantes et les animaux de ces contrées que sur des restes plus ou moins imparfaits? Pour les premiers âges du monde, seules des stations restreintes, des formations marines, sont tombées sous l'observation; les animaux dont elles recèlent les débris, se rattachant à des types très variés, n'étaient ni plus étranges ni moins bien organisés que ceux des mers actuelles. A la grave objection, souvent adressée aux défenseurs de l'idée des transformations indéfinies, qu'on ne voit nulle part de passage insensible entre les formes spécifiques bien caractérisées et surtout entre les types de groupes, l'auteur du livre sur *l'Origine des espèces* répond que sans doute les intermédiaires ont disparu. On rappelle l'absence de ces intermédiaires jusque dans les flores et les faunes éteintes, il insiste sur la pénurie des connaissances paléontologiques. Si la vérité était de son côté, ne faudrait-il pas s'étonner néanmoins qu'aucun exemple de transition réelle n'ait encore été découvert? car les fossiles exhumés sont déjà en nombre considérable. On possède les restes fossiles de plusieurs singes; ces quadrumanes ne se distinguent point des espèces vivantes par une plus proche parenté avec l'homme.

En résumé, si l'on considère la nature, l'esprit libre de toute idée préconçue et dégagé de toute préoccupation étrangère à la science, accordant confiance seulement aux faits mis en lumière par l'observation et l'expérience, les espèces végétales et animales s'annoncent comme ayant eu dès leur apparition sur le globe tous les caractères qui les distinguent dans le temps actuel. Que l'espèce ait commencé par un simple germe, nous l'ignorons; s'il en est ainsi, tout nous dira que l'évolution n'a pas pu être longue. Que les différentes sortes de plantes et d'animaux soient venues dans le même moment, on ne peut guère le croire. Il y a grande probabilité que les naissances ont été successives; l'absence de restes de mammifères et surtout de vestiges humains dans les anciennes couches de la terre paraît une preuve convaincante. On n'a jamais vu et l'on ne saurait se figurer l'apparition d'un être ne dérivant pas d'un autre être; ce serait donc folie de prétendre expliquer la création. Si, comme le supposent les adeptes du transformisme, toutes les espèces provenaient de quelques types primitifs ou même d'une seule cellule primordiale, l'apparition ou de ces types ou de cette cellule mère du monde vivant ne serait ni plus explicable, ni moins extraordinaire à nos yeux que l'apparition d'une multitude de créatures. L'investigateur, ainsi que Cuvier le voulait pour lui-même, ne doit jamais avoir « besoin d'autre chose que ce qui est. » Si, au

lieu de preuves contraires, il avait un indice que des êtres simples à l'aube de la vie sont les premiers parens des êtres les plus parfaits, très volontiers il l'admettrait. Si, encore dépourvu de preuves contraires, il voyait une probabilité que l'homme descend d'un singe ayant pour premier ancêtre un misérable mollusque, sans peine il le proclamerait. Pour ceux qui poursuivent la recherche de la vérité, toute vérité découverte est une noble et précieuse conquête. Si l'homme descendait d'une forme animale inférieure, l'histoire de ses transformations nous jetterait dans une sorte d'extase; notre pensée plongeant dans l'avenir nous ferait voir l'homme atteignant après de nouvelles transformations un état de perfection surpassant l'état actuel, comme celui-ci surpasse la condition du ver de terre. Ce serait un beau sujet de philosophie; mais assurément on n'aura jamais à le traiter.

Le succès des ouvrages de M. Darwin n'est pas très difficile à comprendre. Vraiment habile dans l'exposition, sans fracas le savant promet à son lecteur de l'acheminer vers la solution d'un grand problème, c'est assez pour séduire. Rappelant une infinité d'observations, donnant carrière à l'imagination, paraissant répondre d'avance à des objections, il marche avec la lenteur calculée de l'homme qui entreprend un long voyage, sûr d'atteindre le but; de la sorte, il inspire confiance. Affirmer l'origine commune des espèces, c'était déclarer à peu près inutiles les distinctions qui ont coûté un prodigieux labeur. L'idée de voir détruire l'œuvre de quelques milliers d'investigateurs et d'un seul coup anéantir un incomparable monument de la patience humaine dut causer bien des joies secrètes. Une préoccupation bornée à l'avantage personnel n'a pu manquer d'assiéger plus d'un esprit. Il faut un travail très persistant pour faire l'étude des êtres d'une seule classe; comment ne pas admirer une doctrine qui permet à chacun de se croire avec peu d'effort en possession de la science, et encore de la science de l'avenir? C'est ailleurs peut-être cependant qu'on doit chercher la cause principale de la renommée de M. Darwin : des personnes pieuses se sont émues, d'autres ont été ravies, à la pensée que, l'origine de la vie découverte, d'antiques croyances recevraient de graves atteintes. Des naturalistes certes bien éloignés de croire à la transformation indéfinie et au perfectionnement continu des êtres estiment que le savant anglais aura rendu service à la science en appelant l'examen sur la variation des espèces. Il aura occupé les esprits de mille sujets pleins d'intérêt, de hautes questions, d'un grand problème; c'est assez pour rendre nécessaire la discussion de sa doctrine.

ÉMILE BLANCHARD.

LA

GUERRE CIVILE EN ESPAGNE

LE PARTI CARLISTE ET LES PROVINCES BASQUES.

I.

L'Espagne a fait beaucoup parler d'elle dans ces derniers temps, justifiant une fois de plus le vieil adage, que les seules nations heureuses sont celles dont on ne parle pas. Ébranlée par les convulsions politiques, déchirée par les factions, en proie à une horrible guerre civile qui désole ses provinces les plus florissantes, elle est devenue pour l'Europe un sujet d'inquiétude, et récemment on a pu croire que de la Péninsule allait, comme en 1870, partir le signal d'un immense conflit. Toutefois il ne faudrait point la rendre responsable des passions politiques et religieuses qui divisent le monde moderne et qui cherchent partout un champ de bataille. Il suffit d'étudier un peu l'Espagne, son esprit, ses mœurs, son histoire, pour voir que la lutte entreprise par le prétendant n'a pas l'importance internationale qu'on s'est plu à lui accorder, et qu'à tout prendre elle rentre dans les proportions plus modestes d'un acte ordinaire de rébellion.

La sympathie du parti légitimiste en France pour don Carlos vient d'un malentendu. Beaucoup de gens en effet croient de bonne foi que le carlisme représente au-delà des Pyrénées les mêmes idées qu'ils soutiennent de ce côté, et que la légitimité et la religion sont intéressées à son triomphe; ainsi prévenus, ils sont portés à tout excuser, à voir dans chaque chef de bande un chevalier chrétien. Ils ne comprennent pas que les carlistes, aux yeux de tout bon Espagnol, représentent bien moins le droit et la religion que la réaction et la violence. Peut-être eux-mêmes, à les mieux connaître, rougiraient-ils d'une alliance aussi compromettante, et s'étonne-

raient-ils d'avoir pu montrer autant de sympathie pour des factieux dont le caractère et les façons répondent si peu à leurs propres traditions de loyauté, d'honneur et de patriotisme.

S'il fallait en croire les princes carlistes et leurs partisans, ils n'auraient pris les armes que pour défendre leurs droits; mais leurs droits, quels étaient-ils, quels pouvaient-ils être sous Ferdinand VII, frère aîné de don Carlos? Or de son vivant, en 1827, ils ont osé faire circuler un *manifeste adressé au peuple espagnol par une fédération de royalistes purs sur l'état de la nation et la nécessité d'élever au trône le sérénissime infant don Carlos!* Dira-t-on que le roi ne pouvait avoir d'enfans? Il en a eu depuis. Savait-on qu'il n'aurait pas d'enfans mâles? Ne cherchons pas si loin : le parti théocratique ou apostolique, inquiet des velléités libérales de Ferdinand et craignant pour sa propre influence, sacrifiait vaillamment le devoir du sujet au triomphe de l'idée, et, trouvant dans l'étroit fanatisme de l'infant un instrument à souhait pour ses vues de domination farouche et de réaction impitoyable, l'armait contre son frère et son roi. Au manifeste en effet succède la rébellion ouverte, bientôt réprimée par la force; don Carlos, coupable d'y avoir prêté les mains, est exilé en Portugal. Sept ans après, lorsque Ferdinand mourut, ce même parti qui avait pris les armes contre le roi se révolta contre sa fille au nom de la légitimité. Or, pour quiconque accepte le principe monarchique, entre don Carlos et Isabelle II le droit ne pouvait être douteux. De tout temps, les femmes furent habiles à succéder à la couronne de Castille, ou plus simplement à la couronne d'Espagne, puisque le royaume de Castille a absorbé tous les autres. Philippe d'Anjou, qui tenait ses droits des femmes, — car l'agnation rigoureuse transférait aux princes de la maison d'Autriche l'héritage de Charles II, — trouva bon d'implanter en Espagne la loi salique. Cependant il n'ignorait point combien l'ancienne coutume était chère aux Espagnols; il s'était heurté déjà à l'opposition du conseil d'état et du conseil de Castille; prévoyant une résistance des cortès, il n'osa pas les convoquer régulièrement. Il rendit leurs pouvoirs à d'anciens députés qui se trouvaient alors à Madrid et dont le mandat était expiré, après s'être au préalable assuré de leur adhésion, puis il leur notifia son nouveau règlement de succession avec ordre de l'enregistrer. Le décret par cela même est entaché de nullité au premier chef; il fallait qu'il eût été discuté et voté en pleines cortès élues *ad hoc*, et alors seulement promulgué. Le petit-fils de Philippe V, Charles IV, rendit une pragmatique rétablissant la succession des femmes à la couronne; mais pour diverses raisons politiques, il ne la promulgua point : elle ne pouvait donc faire loi. En 1830, Ferdinand VII reprit le décret de son père, et le fit promulguer dans les cortès au

milieu de l'assentiment général. S'il existe, comme on l'a dit, quelque vice de forme dans la promulgation, si plus tard, affaibli et malade, Ferdinand VII put songer un moment à se rétracter, la reconnaissance de doña Isabel comme héritière du trône par les cortès solennellement réunies à cet effet n'a-t-elle pas rendu au décret toute la validité dont il était susceptible (1)?

Aussi bien la légitimité n'a été que le prétexte de la guerre civile. Ce qu'il faut voir dans cette guerre, c'est la lutte de l'absolutisme contre le libéralisme, c'est l'esprit d'intolérance aux prises avec les idées nouvelles de civilisation et de progrès, c'est le fanatisme armé se mettant au service d'une branche cadette, avide, ambitieuse, sans scrupules, et luttant avec elle sous le manteau de la religion contre les lois du royaume. L'insurrection de 1827 ne permet pas de s'y méprendre. Ceux qui dès lors prenaient le nom de *carlistes* ont essayé de se substituer, eux et leur chef, au souverain légitime. Ce qu'ils avaient tenté contre un roi viril et peu enclin à la clémence, ils devaient le tenter à plus forte raison au milieu de la faiblesse et des embarras d'une minorité; ils se fussent révoltés contre un successeur mâle de Ferdinand VII, de même qu'ils l'avaient fait contre celui-ci. L'insurrection de 1827 est la même qui se continue en 1833 et renaît de nos jours; mais à la mort du dernier roi elle prend un masque de légalité qu'elle n'avait pas à l'origine, et qu'elle s'obstine à garder depuis.

Un dernier argument, tout moral, contre la légitimité des prétendans, c'est la conduite de l'aristocratie espagnole dans les deux guerres civiles. Quel est l'intérêt de cette noblesse? Don Carlos lui promet ce qui peut le mieux la séduire : la perpétuité des biens, la conservation de l'éclat et de la grandeur, en un mot les substitutions, les majorats; les libéraux lui imposent au contraire le partage égal entre les enfans, le code civil français, l'égalité, la disparition prochaine, et cependant elle n'hésite point. Le marquis de Villafranca, duc de Medina-Sidonia, deux ou trois grands noms avec lui, suivent la cour de don Carlos en 1834. Les autres, à commencer par les ducs de Medina-Celi, légitimes héritiers de la couronne comme descendans par les femmes de l'infant don Alphonse, petit-fils de saint Louis, dépossédé par un usurpateur (2); après eux, les diffé-

(1) Remarquons au surplus que, par une condition expresse, Philippe V exigeait que l'héritier mâle de la couronne fût né sur le sol de l'Espagne ou des colonies espagnoles et y eût été élevé; or le prétendant actuel est né en Italie et a toujours vécu à l'étranger. S'il invoque son titre de citoyen espagnol comme fils d'un père espagnol, ce ne peut être qu'en vertu de la constitution de 1845, qui elle-même reconnaît la légitimité d'Isabelle II.

(2) Les ducs de Medina-Celi avaient jusqu'à ces derniers temps dressé dans leur jardin une potence leur annonçant le sort qui les attendait, s'ils songeaient jamais à faire valoir leurs droits.

rentes familles de souche royale, telles que les comtes de Trastamara, les ducs de Villahermosa, et les représentans de ces grands vassaux qui tenaient en tutelle les rois de Castille, les connétables et les almirantes, les ducs de Frias, d'Albe, d'Alburquerque, de Najera, d'Osuna, les descendans du grand Gonzalve et de Christophe Colomb, les familles même qui à des époques plus récentes avaient acquis une illustration de premier ordre, tous enfin viennent se ranger sous la bannière d'Isabelle II. Évidemment ils ne peuvent se faire d'illusion : un premier essai de liberté, de 1820 à 1823, leur a trop bien appris les douloureux sacrifices qu'on exigera d'eux, et malgré tout, pour eux qui ont suivi la discussion des pragmatiques, pour eux qui ont vu de près les tentatives illégales des carlistes sous Ferdinand VII, il n'y a pas de doute possible, le droit l'exige, l'honneur le commande, et sans hésiter ils sacrifient ce que l'aristocratie, comme corps, a de plus cher au monde, ses espérances de perpétuité, au sentiment du devoir. On a peine à comprendre après cela comment les légitimistes français ont pu se tromper au point de prendre les émigrés carlistes pour l'élite de l'aristocratie espagnole. Sans doute la plupart étaient nobles et de noblesse d'épée : les gens de qualité abondent chez un peuple qui a fait une croisade de huit siècles; mais il y a loin de là à l'éclat des noms cités plus haut, comptés partout parmi ceux des plus grands seigneurs d'Europe, et qui tous embrassaient la cause libérale et légitime d'Isabelle II.

Aujourd'hui, il est vrai, le parti carliste compte quelques nouvelles recrues parmi les membres de la noblesse espagnole. Au lieu d'une famille du rang du marquis de Villafranca, on en pourrait citer trois ou quatre; la proportion est la même pour les autres branches de la hiérarchie nobiliaire. Encore ces défections, si peu nombreuses qu'elles soient, n'auraient-elles pas eu lieu, si la restauration du prince des Asturies avait paru plus prochaine. En l'absence du véritable drapeau monarchique, au milieu de l'affreux désordre qui suivit l'abdication d'Amédée de Savoie, ils furent amenés, presque malgré eux, à se rallier au carlisme. Dans plusieurs provinces d'Espagne, Estramadure, Andalousie, Valence, les *partageux* se sont effectivement partagé les terres, et, bien que ces tentatives aient eu le sort qui les attendait inévitablement, la répression fut si lente et si molle que beaucoup ne se croient à l'abri du renouvellement de pareilles scènes que par le retour à une monarchie quelconque, pourvu qu'elle soit nationale.

On sait la lutte qui éclata vers la fin de 1872 entre les officiers d'artillerie et le gouvernement : ce corps des artilleurs passe pour le plus aristocratique de l'armée espagnole. Le général Cordoba, alors ministre de la guerre, ayant voulu leur imposer le général

Hidalgo, capitaine en 1866 et accusé par eux de connivence avec les sergens qui, dans une émeute (22 juin 1866), égorgèrent leurs supérieurs, ils refusèrent d'obéir : 700 officiers d'un même coup furent mis à la retraite; le roi Amédée, comme souverain constitutionnel, signa cette impolitique mesure, mais il en comprenait toute la portée, et de la même plume il écrivit son abdication. Sur ces 700 officiers, beaucoup n'avaient que leur épée pour vivre; ils durent attendre un an la réorganisation de l'armée par Castelar; outragés, réduits à la misère, repoussés par le gouvernement qu'ils voulaient servir, ils pouvaient, semble-t-il, avec quelques prétextes, passer dans le camp carliste, où leurs titres, leur rang, leur éducation militaire, les assuraient d'avance du meilleur accueil; à peine en est-il une vingtaine qui eurent cette faiblesse, tant la vraie noblesse espagnole a peu de sympathie pour la cause du prétendant. Don Carlos du reste ne s'y trompe pas, et, s'il faut en croire les paroles qu'on lui prête, désespérant de la gagner jamais, il songerait déjà à la punir. « Arrivé dans Madrid, a-t-il dit, je donnerai quinze jours aux grands d'Espagne pour venir me baiser la main; passé ce délai, leurs noms seront rayés du livre de noblesse, leurs titres feront retour à la couronne, et seront donnés à des paysans qui les auront mérités sur les champs de bataille. »

Une autre erreur singulière serait de croire que don Carlos combat pour la foi, et que l'intérêt du catholicisme est le moins du monde lié au succès de sa cause. Par tradition, par éducation, par caractère, tout Espagnol est sincèrement catholique : il n'est pas de pays peut-être où la religion ait des racines plus vivaces et plus profondes que dans la Péninsule. C'est au nom de la foi que pendant huit siècles le peuple espagnol a lutté contre les Maures et versé son sang sur tant de champs de bataille; c'est au nom de la foi que plus tard il a abdiqué ses libertés et subi le joug pesant de l'inquisition. Sauf quelques républicains exaltés, les plus libéraux en Espagne tiennent à leurs croyances. Aussi s'indignent-ils à bon droit de voir les carlistes associer Dieu à leur tentative impie et se faire une arme de la religion dont ils observent si mal les préceptes, et pour leur part ils prétendent rester bons chrétiens en chassant don Carlos. Sans doute les prêtres basques jouent un grand rôle dans l'insurrection : plusieurs dirigent des bandes armées et comptent parmi les plus redoutables *cabecillas;* mais à aucun titre le clergé des provinces basques ne saurait être pris plus particulièrement comme un guide d'orthodoxie; il s'est fait toujours remarquer par son caractère inquiet et remuant. Pendant ce temps le reste du clergé d'Espagne respecte le gouvernement établi; dépouillés de leurs biens, privés de la rente qui avait été stipulée en retour, la plupart de ses membres vivent dans une véritable misère et supportent cette in-

justice avec la plus grande dignité, sans conspirer, sans se plaindre. Qu'on se rappelle la noble conduite de l'évêque de Cuenca et de son clergé pendant le sac de la ville par les bandes carlistes : on les vit à travers le massacre et l'incendie s'élancer au-devant de la soldatesque en fureur, lui disputer ses victimes, soigner et consoler les blessés; puis, comme le prélat, s'adressant à doña Maria de las Nièves, femme de don Alphonse, frère du prétendant, la suppliait au nom du Christ de mettre un terme à tant d'horreurs, et que la jeune princesse, excitée par la victoire, s'était laissée aller à des paroles de colère et de menace : « Madame, répondit l'évêque avec une éloquence prophétique, digne d'un père de l'église, ce n'est pas ainsi que l'on conquiert un trône sur la terre ni des couronnes dans le ciel. »

Du reste, la cour de Rome n'a jamais appuyé, même indirectement, les prétentions de don Carlos. Pour un prince cependant qui se dit le soutien de l'orthodoxie, l'approbation du Vatican semblerait nécessaire, et il est permis de croire qu'il a tout fait pour l'obtenir; mais Pie IX est le parrain du fils d'Isabelle II; c'est lui qui a fait accomplir au prince Alphonse ses premiers devoirs religieux. De tout temps, le pape a montré pour la reine d'Espagne la plus affectueuse bienveillance; bref il verrait avec plaisir la restauration de son filleul, et il ne s'en cache pas. En dépit de quelques influences puissantes dans son entourage, qui depuis longtemps déjà travaillent en faveur du prétendant, il n'a pas même voulu accorder à l'armée carliste la nomination d'un aumônier-général qu'on réclamait de lui.

A défaut de la foi et de l'orthodoxie, le parti carliste au moins représente-t-il le patriotisme? Mais on l'a vu en toute occasion profiter des malheurs ou des embarras du pays pour lever l'étendard de la révolte. En 1860, l'Espagne se trouvait en guerre avec le Maroc, jamais expédition ne fut plus populaire dans la Péninsule; c'était un premier effort, une première preuve de vitalité après tant d'années d'apathie et d'abaissement; l'armée entière était en Afrique. Le comte de Montemolin, fils de Charles V, et son plus jeune frère, don Fernando (1), choisirent un pareil moment pour débarquer en Catalogne avec quelques soldats et un général Ortega qu'ils avaient gagné. On réunit à la hâte le peu de troupes qu'on avait sous la main, et en quelques heures le gouvernement d'Isabelle eut raison de cette équipée, où l'odieux le dispute au ridicule. Ortega, qui avait trahi, — il commandait les Baléares, — fut passé par les armes; on fit grâce aux princes et au général Elio. Cette tentative est

(1) Le prétendant actuel est fils aîné d'un deuxième frère, don Juan, qui renonça en faveur de son fils aux prétendus droits à lui transmis par la mort du comte de Montemolin.

du reste l'unique signe d'existence qu'ait jamais donné Charles VI; à peine conçoit-on que les siens l'intercalent dans la liste de succession à la couronne après un pareil exploit, et que le prétendant consente à le rappeler sans cesse en adoptant le chiffre VII.

S'il importait à l'honneur de l'Espagne de terminer sans préoccupations intérieures la guerre contre le Maroc, du moins ses intérêts n'eussent-ils pas été sérieusement compromis par une défaite; il n'en est pas de même de la lutte qu'elle soutient aujourd'hui contre les insurgés de Cuba. Ici l'intérêt et l'honneur sont également engagés. Plusieurs des provinces et des grands ports de commerce de l'Espagne vivent exclusivement de leurs rapports avec La Havane, Santiago, Matanzas; qu'elle perde sa belle colonie, les conséquences en seront désastreuses pour Barcelone et la Catalogne, Santander et la Vieille-Castille, Cadix et l'Andalousie. Cette question de Cuba est des plus complexes : les États-Unis, sous divers prétextes, aident les insurgés, et il semble bien difficile qu'après tant de sang versé l'accord se fasse jamais sincère entre la colonie et la mère-patrie. Cependant, si depuis six ans, malgré les désordres de la Péninsule, l'Espagne a su se maintenir à Cuba, libre de toute complication domestique, disposant d'un plus grand nombre de soldats, elle eût fait mieux et davantage; elle eût pu dès le début comprimer le soulèvement, et tout aussi bien faire droit à ce qu'il y a de juste et de légitime dans les réclamations des créoles. La diversion opérée par don Carlos a divisé ses forces, distrait son attention, et favorisé les progrès de l'insurrection cubaine. Si jamais la grande Antille est perdue pour l'Espagne, la responsabilité doit en retomber en grande partie sur les carlistes.

Ce manque de patriotisme, cette propension à mettre à profit les maux du pays ne rend que trop probable les bruits qui coururent l'été dernier sur la connivence du parti carliste avec les insurgés de Carthagène. Il est certain que ces derniers, en soulevant l'est et le midi, faisaient le jeu de don Carlos dans le nord; mais il est un indice plus frappant encore. L'amiral Anrich, ministre de la marine sous Pi y Margall, c'est-à-dire sous le ministère le plus anarchique qu'ait eu l'Espagne et dont le chef n'était pas sans entretenir des relations avec les insurgés de Carthagène, a passé cet hiver au prétendant après avoir lancé un manifeste où il se vantait d'avoir été et d'être resté toujours carliste; ainsi ce défenseur de l'absolutisme avait consenti à partager le pouvoir avec un ami de Contreras; tout le parti néanmoins l'a accueilli à bras ouverts.

Don Carlos, dans ses manifestes, déclare bien haut qu'il apporte à l'Espagne l'ordre, la sécurité, la richesse; mais en attendant, sans parler de tant de combats qui coûtent chaque jour à l'Espagne le plus pur de son sang, sans parler des sommes immenses dépen-

sées par le gouvernement de Madrid pour la continuation de la lutte, et qui augmentent d'autant la dette publique, déjà si lourde, le commerce est complétement suspendu dans plusieurs provinces; 500 fabriques chôment en Catalogne; Bilbao, jadis si prospère, est aujourd'hui ruiné, car les mines de fer ne s'exploitent plus, et le port ne reçoit aucun navire; Saint-Sébastien, la ville d'eaux, ne voit pas un seul étranger; les exportations, dans toute la zone que desservaient les chemins de fer du nord, de Pampelune et de Bilbao, sont paralysées; les magnifiques récoltes des dernières années n'ont pas été vendues, tout le pays riverain de l'Èbre regorge de produits qu'il faudra laisser perdre : tels sont les résultats les plus immédiats des promesses de don Carlos.

Encore si les carlistes cherchaient à ménager autant que possible ce malheureux pays qu'ils prétendent gouverner un jour; il semble au contraire qu'ils veuillent se venger d'un échec prévu et inévitable, détruisant pour détruire et tuant pour tuer. Il n'est pas de jour qui ne nous apporte la nouvelle de quelque acte de vandalisme et de cruauté. Une fois ils renversent les murailles de La Guardia, merveilles de l'architecture militaire du temps de Charles-Quint, intactes dans leur beauté; un autre jour, conduits par un prêtre, sur le chemin de fer de Saragosse, entre Arcos et Medina-Celi, ils coupent les fils télégraphiques, mettent en pièces le matériel, font sauter les ponts, détruisent la voie. C'est là du reste un de leurs exploits les plus fréquens : arrêter les trains en marche ou les faire dérailler, tirer sur les voyageurs sans défense, incendier les gares et les wagons, emporter la caisse des compagnies, fusiller les employés de chemin de fer coupables uniquement de faire leur service, voilà comment les carlistes entendent et pratiquent la guerre. L'envahisseur le plus barbare oserait à peine sur un sol étranger ce qu'ils commettent dans leur propre patrie.

Tout le monde connaît ce trop fameux curé Santa-Cruz qui si longtemps tint la campagne, arrêtant les convois, dépouillant les voyageurs, fusillant ceux qui lui étaient suspects, redoutable à tous, même aux partisans de don Carlos. Aujourd'hui interné en France, il a laissé sur plusieurs points des émules dignes de lui. Outre les bandes les plus importantes, qui, réunies, concourent à des opérations militaires comme la prise de Cuenca et l'attaque de Teruel, il en est d'autres, de quelques hommes, plutôt brigands qu'insurgés, dont la mission trop bien remplie consiste à dévaster le pays. Poursuivis, ils font leur soumission, et, leur pardon reçu, malgré tous les sermens, ils recommencent. Deux *cabecillas* de la Manche, compatriotes de l'honnête don Quichotte, s'illustraient récemment de cette manière. L'un d'eux, surnommé

Telaraña (toile d'araignée), ne manquera plus à sa parole : il vient d'être frappé d'une balle dans un engagement.

Un des traits distinctifs du parti carliste, c'est ce mélange d'ignorance et d'ineptie, cette haine instinctive de la civilisation, cette horreur du progrès qui le rend plus odieux encore. Un honorable Irlandais, M. O'Donovan, mû par un sentiment de charité chrétienne, peut-être aussi par ses sympathies politiques, s'était rendu auprès des carlistes pour soigner leurs blessés. Sur le soupçon le plus futile, parce qu'il portait avec lui un flacon de laudanum, on l'arrête, on l'accuse d'avoir voulu attenter aux jours de sa majesté Charles VII; puis, sans autre enquête, on le jette dans la prison d'Estella; il y resta six mois en proie à toutes les souffrances, à toutes les privations, jusqu'à ce qu'enfin, mourant de fièvre, il fut porté à l'hôpital. C'est là qu'un de ses compatriotes, qui dirige les ambulances carlistes, le trouva, apprit son histoire et le fit mettre en liberté. Deux associations furent formées l'hiver dernier par les dames de Madrid pour soigner les blessés. L'une avait à sa tête la marquise de Miraflores et s'occupait exclusivement des blessés de l'armée libérale : c'est celle qui rallia le plus grand nombre de souscripteurs, surtout dans l'aristocratie; il semblait plus généreux pourtant de s'intéresser aux blessés des deux camps, comme le voulait l'autre société, présidée par la duchesse de Medina-Celi. L'événement montra qui connaissait le mieux les gens auxquels on avait affaire. Les ambulances de la duchesse furent saisies par les carlistes à Orduña, le personnel insulté, maltraité même; du matériel restant, — c'était heureusement la plus grande part, — la société fit cadeau à l'armée libérale. Et qu'on n'aille pas dire que le parti tout entier n'est pas responsable de ces violences, qu'elles sont le fait de quelques soldats exaspérés par la lutte, que les chefs suprêmes les condamnent et les désavouent : ceux-ci au contraire semblent avoir pris à tâche de justifier les plus odieux de leurs *cabecillas*. N'est-ce pas don Alphonse, le frère du prétendant, qui en compagnie de sa jeune femme assistait au sac de Cuenca? N'est-ce pas don Carlos lui-même qui à Estella souffrit qu'on décimât de malheureux prisonniers sans défense? Dans son dernier manifeste, adressé aux puissances chrétiennes et daté du quartier-général de Lequeitio, n'a-t-il pas revendiqué hautement la responsabilité de cet acte de Dorregaray et, par un singulier abus de mots, flétri du nom de *condamnés* de braves soldats que les hasards de la guerre avaient jetés en son pouvoir? Si fort qu'il fasse sonner son titre prétendu de souverain légitime, il s'adresse bien moins à la conviction qu'à la crainte.

La même remarque, il est vrai, peut s'appliquer au premier pré-

tendant, car ce parti de tout temps s'est distingué par une incroyable férocité. On n'a qu'à lire tout au long dans Antonio Pirala, écrivain honnête et impartial, le récit de la première guerre civile et des horreurs qui s'y commirent. Certes les libéraux ne furent pas toujours exempts de reproches, et se laissèrent trop souvent entraîner à des excès impardonnables; il faut convenir pourtant que, dans cette affreuse lutte de représailles, les carlistes se montrèrent de beaucoup les plus implacables et les plus acharnés. Un O'Donnell, colonel au service d'Isabelle II, était tombé aux mains du général Zumalacarregui, le seul homme vraiment supérieur qu'aient eu les carlistes. Celui-ci le reçoit avec toute la considération due à son rang : ils s'étaient connus autrefois, la conversation fut des plus cordiales; le carliste, par mille promesses, essayait de gagner son prisonnier à sa cause; mais, comme O'Donnell refusait, alléguant la foi jurée et la reconnaissance qu'il devait à la reine, sans plus tarder il est passé par les armes. Ses compagnons, au nombre d'une centaine, eurent le même sort; l'un d'eux, un officier, Clavijo, connu dans l'armée libérale, était mourant de ses blessures : on l'arrache du lit de paille où il gisait pour le fusiller. C'est ce même Zumalacarregui qui quelques jours plus tard faisait mettre à mort en une fois 120 soldats pris à Gamarra les armes à la main. Tel chef de bande à l'occasion allait plus loin encore.

L'esprit se refuse à croire de pareilles horreurs, et cependant, si invraisemblables qu'elles paraissent, les scènes de la dernière guerre se sont renouvelées de nos jours. Que dire en effet de cette épouvantable exécution d'Olot, où sur les ordres du *cabecilla* Saballs près de 200 prisonniers de l'armée libérale ont été fusillés? On se rappelle le triste sort de la colonne Nouvilas, qui fut au mois d'avril dernier cernée, prise en partie ou rejetée sur la frontière. Les prisonniers comptaient déjà trois mois de captivité quand Saballs ordonna de procéder au massacre. Voulait-il ménager ses vivres? voulait-il simplement faciliter la marche de sa troupe en se défaisant de ceux qui l'embarrassaient? Toujours est-il que 75 carabiniers, soldats de douane, mariés pour la plupart et pères de famille, furent passés par les armes, et avec eux 112 soldats de ligne, soit un sur cinq des autres prisonniers. Bien que les carlistes aient essayé d'étouffer le bruit de cette épouvantable affaire, des récits de témoins oculaires se sont produits; il y a là sur les derniers momens des carabiniers, leur désespoir, certains détails qui font frémir.

Les carlistes argueront du droit de représailles, ils diront qu'ils ont été provoqués, poussés à la violence par les nécessités de la lutte et la barbarie de leurs ennemis. Or, soit dit à leur honneur, les libéraux ont aujourd'hui complétement répudié les traditions cruelles de la guerre qui se termina en 1840. Que l'on compare les

proclamations parties des deux camps, celles du maréchal Concha, celles de Dorregaray, et l'on verra de quel côté se trouvent la modération et l'humanité. « Notre mission est de vaincre et non d'assassiner, » disait Concha dans sa dernière proclamation adressée à l'armée du nord devant Estella. On sait les événemens qui suivirent, la mort du vieux maréchal, la retraite de son armée. Dans la lutte, quelques maisons d'Abarzuza et de Zabal avaient pris feu; comment rendre un chef responsable d'excès de cette sorte commis pendant une bataille de trois jours par des soldats en retraite? Dorregaray néanmoins part de ce prétexte pour mettre ses menaces à exécution et décimer ses prisonniers. Depuis lors, pour répondre à ses adversaires, le gouvernement de Madrid a décrété que les biens des carlistes en armes et de tous ceux qui favoriseraient l'insurrection seraient séquestrés, et sur les revenus des indemnités allouées aux familles des prisonniers mis à mort. Ce sont là sans doute des mesures injustifiables, et plusieurs feuilles libérales en Espagne même les ont énergiquement blâmées comme dangereuses et iniques. Après avoir depuis deux ans, avec une indulgence voisine de l'apathie, souffert les excès des rebelles, on pouvait recourir à d'autres moyens pour les frapper, eux et leurs adhérens, et les priver des ressources qui prolongent la guerre; mais ce décret, si blâmable qu'il soit d'ailleurs, est précédé d'une déclaration expresse de ne jamais user de représailles. Pendant ce temps, les carlistes font revivre l'horrible loi des otages. Le brigadier Andres Ormaeche, commandant général de Viscaye au nom de don Carlos, s'adresse ainsi aux magistrats de sa province : « immédiatement après le reçu de cet ordre, vous mettrez en prison tous les libéraux qui habitent la côte de votre district; vous informerez les prisonniers que, pour chaque coup de canon que les navires ennemis tireront sur les villes et les villages de la côte, il sera passé par les armes un des prisonniers que le sort désignera. » Cette façon de faire la guerre répugne trop aux idées du monde moderne; l'Europe, par son silence, ne pouvait l'autoriser plus longtemps; l'opinion publique s'est émue, elle a demandé qu'on désavouât en son nom une cause qui ne s'appuie que sur la terreur, et les grandes puissances, en reconnaissant officiellement le gouvernement de Madrid, lui ont donné, en même temps qu'une preuve d'estime au peuple espagnol, l'autorité et la force morale qui doivent hâter sa victoire.

II.

Le résultat en effet ne saurait être douteux : don Carlos sera vaincu; ses partisans eux-mêmes n'oseraient lui promettre le succès, ils connaissent trop pour cela le sentiment du pays. L'immense

majorité de la nation espagnole est fortement attachée à l'idée de liberté; elle en déteste les exagérations, elle déplore les troubles que lui ont causés les divers essais de pratique tentés depuis six ans, mais plus encore elle déteste l'absolutisme traditionnel représenté par don Carlos et les siens. Il y eut un moment où le carlisme avait quelques chances de l'emporter : c'était pendant l'été dernier, alors qu'avaient lieu les scènes de cannibalisme d'Alcoy et que les cantonalistes tenaient Carthagène. Tel était l'effroi qu'inspiraient les doctrines de ces furieux, tel était le désarroi du gouvernement, la désunion des partis, la désorganisation de l'armée, tout autre solution semblait si difficile, que beaucoup, libéraux encore, mais avides surtout d'ordre et de sécurité, étaient déjà prêts à se jeter dans les bras du prétendant. Si don Carlos avait su secouer l'influence de son entourage et adopter des idées libérales, peut-être maintenant régnerait-il à Madrid. Depuis lors un nouveau gouvernement s'est fondé, plus solide et plus ferme, mieux obéi en tout cas, l'armée a repris des habitudes de discipline, et le carlisme a perdu sa dernière chance de succès.

L'annonce de la prise de Cuenca a causé en Europe un grand étonnement. On y a vu l'indice d'une force redoutable chez les carlistes. A 30 lieues de Madrid et presque sous les yeux du gouvernement, une ville importante venait d'être enlevée par les troupes du prétendant. Or que dirait-on, si l'on voyait Mendiri ou Dorregaray partir des provinces basques, traverser toute la Vieille-Castille, la Manche, l'Andalousie, être partout vainqueur et revenir avec plus de soldats qu'il n'en emmenait au départ? Que dirait-on encore si, après une expédition de ce genre, don Carlos lui-même avec toute son armée se présentait aux portes de Madrid? Ne croirait-on pas que tout est fini et que l'Espagne n'a plus qu'à subir le roi que la victoire lui a donné? Ces choses-là pourtant sont déjà arrivées. Qu'on ouvre l'histoire de la guerre civile de 1833 à 1839 : on y lira les expéditions de Gomez et de Zariategui, prodiges d'audace; on y verra don Carlos, l'aïeul du prétendant actuel, près d'entrer dans Madrid, qui se trouve pour ainsi dire sans défense, et tout à coup cet appareil formidable s'évanouit en fumée. Il en serait de même aujourd'hui : cela tient à la supériorité réelle des élémens qui luttent contre le carlisme et qui, convaincus de la nécessité d'un effort sérieux, seront irrésistibles; les ressources de quarante et une provinces, restées fidèles au gouvernement, auront raison des huit autres. Cela tient aussi à l'antipathie profonde qu'inspirent à la généralité du pays le carlisme, ses idées, son programme, et qui, plus forte encore que les armes, ne lui permettra point de s'établir.

Du temps de Prim, caractère énergique, un premier soulèvement carliste fut réprimé en quelques jours. Plus tard, sous le règne

d'Amédée, surpris à Oroquieta, le prétendant, précipitamment, repassa la frontière; ses partisans continuèrent faiblement la lutte, et au bout de trois mois tout se termina par le traité d'Amorevieta, pâle copie de celui de Vergara. Vint la république; les républicains, de tout temps, avaient promis l'abolition de la conscription et la suppression de l'armée. Quand ils arrivèrent au pouvoir, au mois de février 1873, le général Cordoba venait, entre autres mesures, de dissoudre le corps d'artillerie. Il n'était pas possible, à cause des carlistes qui tenaient encore en Catalogne, de décréter la suppression complète de l'armée; on prit du moins un moyen terme, on en conserva ce qui restait pour l'opposer au carlisme, mais par tous les moyens on travailla à détruire chez elle les traditions d'honneur et de discipline. Le brigadier Cabrinetti, — c'est le grade au-dessus de colonel, — tué plus tard devant l'ennemi, descendait de cheval et se mettait à marcher à pied quand ses soldats lui en donnaient l'ordre en raillant. Certes Cabrinetti était un homme de cœur, il ne se ménageait pas à l'occasion, comme le prouve sa fin; mais il croyait sans doute plus utile ou plus glorieux de mourir de la sorte que dans une tentative de rétablissement de la discipline, alors que le gouvernement central, bien loin de lui prêter appui, favorisait publiquement les fauteurs de l'insubordination. Le colonel Martinez voulut essayer ce que Cabrinetti jugeait inutile; il fut assassiné par ses soldats au mois d'avril 1873, et les coupables ne furent punis qu'au mois de mai de l'année suivante; jusque-là, ils n'avaient pas même été inquiétés. On comprend les effets d'un pareil système. Les soldats refusaient de se battre; dès qu'ils apercevaient les carlistes, prétextant la grande portée de leurs armes, ils se couchaient à plat ventre sur le bord du chemin et commençaient le feu. Ils brûlaient ainsi 15,000 ou 20,000 cartouches, chacun ensuite reprenait sa marche, et la *Gazette de Madrid*, tout au long, racontait le combat livré en tel ou tel endroit : ni morts ni blessés! Cela dura jusqu'en septembre, et pendant six ou huit mois les carlistes eurent le temps de se recruter, de s'organiser, de s'aguerrir. Dans une population aussi dense que celle des provinces basques, il est facile de réunir un millier d'oisifs, d'esprits aventureux; les contrebandiers sont nombreux, grâce aux tarifs de douane élevés qui rendent la fraude lucrative. Tels étaient les élémens dont se composait la bande du curé Santa-Cruz : physiquement splendide, moralement prête à tout. 3,000 ou 4,000 hommes, — le général Castillo, illustré plus tard par la défense de Bilbao, n'en demandait pas davantage, — auraient eu bon marché, au début, de ces embryons d'armée : ils ne vinrent pas; alors quelques bandes de forcenés se mirent en devoir de parcourir toutes les provinces basques; sans rencontrer un ennemi, ils arrivaient dans les vil-

lages et forçaient les habitans paisibles à les suivre, abandonnant leurs travaux agricoles : une discipline rigide ôtait ensuite jusqu'à la pensée d'une désertion. De proche en proche, les laboureurs, devenus soldats, ont converti en soldats le reste des laboureurs, à tel point que les hommes mariés et les hommes de cinquante ans sont aujourd'hui sous les armes. Voilà comment don Carlos est arrivé à réunir une armée. Grâce à la mollesse ou à l'impuissance du gouvernement, 1,000 hommes lui ont suffi. Ce qui doit le plus étonner, c'est que l'année dernière il n'ait pu marcher sur Madrid ou tout au moins sur Burgos. Cette absence d'initiative prouve son peu de force réelle.

On ne saurait nier d'ailleurs que diverses causes n'aient puissamment contribué à propager le mouvement et à favoriser les progrès du carlisme dans les provinces basques. On a parlé des *fueros* menacés, on a dit que les Basques s'étaient levés pour défendre leurs priviléges, qu'après le traité de Vergara le gouvernement avait cru devoir respecter dans trois des provinces et qu'on voulait leur ravir. Ces priviléges, pour ne citer que les principaux, consistent dans l'exemption de tout impôt direct et de la conscription. Quelques-uns des impôts indirects n'existent pas, les autres sont perçus d'une façon différente que dans le reste de l'Espagne. Le préfet ou *gobernador civil* n'a que fort peu d'attributions, chose considérable eu égard à la manie de centralisation qui a prévalu dans les autres provinces. L'administration intérieure est complétement entre les mains d'un conseil-général élu à différens degrés, suivant différens modes d'après les provinces, et absorbant la direction de toutes les affaires. Ces conseils sont des assemblées souveraines : de leur sein et nommé par elles sort le pouvoir exécutif, composé de plusieurs membres dont le chef porte le nom de *diputado general* ou *foral* pour se distinguer du *diputado à cortès*. Ce mécanisme, qui fonctionne admirablement et avec une incroyable économie, date d'un temps immémorial. Les trois provinces qui jouissent des *fueros* dans toute leur plénitude sont Viscaya, Guipuzcoa et Alava; la Navarre s'en est vu enlever en 1840 la plus grande partie, mais elle garde encore quelques immunités, celle du papier timbré par exemple. Sécurité absolue, criminalité extrêmement réduite, routes nombreuses et bien entretenues, agriculture et industrie florissantes, tels sont pour les provinces basques les fruits de ce régime vraiment patriarcal, et l'on comprend qu'elles y soient sincèrement attachées. Plusieurs de leurs priviléges, il est vrai, sont insoutenables et devraient disparaître, comme l'exemption d'impôts et du service militaire, car ils font peser d'autant les charges sur le reste de la nation, — et cependant personne en Espagne ne parlait de les abolir. Chose à noter, la révolution de 1868, si radicale en tout le reste, n'y avait

pas touché : elle avait bien négligé de faire nommer les municipalités conformément au *fuero*, mais c'était tout. Le mécontentement se conçoit chez les Navarrais; quant aux Basques, il semblait que la prudence la plus vulgaire leur commandât de jouir en paix de leur sort et de ne pas se montrer ingrats envers l'Espagne, dont ils n'avaient eu jamais qu'à se louer; chaque année, la population riche de Madrid venait passer l'été dans le nord, et y laissait des sommes considérables.

Ils se sont soulevés pourtant, ils ont cédé inconsidérément aux excitations du fanatisme, et la faute en est surtout aux propriétaires, à qui revenait de droit la mission de les éclairer et de les diriger. L'absentéisme, malgré les dommages incalculables qu'il amène, se comprend et s'excuse dans les provinces de l'Espagne où la sécurité est à chaque instant menacée et où le propriétaire n'a généralement pas d'habitation; mais ici, la sécurité était complète, et à chaque propriété est attachée une maison. Les propriétaires, pour la plupart, ont des idées libérales : s'ils résidaient sur leurs terres, au moins quelques mois de l'année, ils annuleraient ou balanceraient l'influence du curé, qui aujourd'hui joue sans conteste le premier rôle. Les relations de propriétaire à fermier sont excellentes dans ce pays : presque jamais de discussion d'argent, les fermages n'ont pas été augmentés depuis fort longtemps, les familles des fermiers sont aussi anciennes dans les fermes que la constitution des majorats, et s'y succèdent de père en fils ni plus ni moins que les propriétaires. Ceux-ci ne manquent jamais de venir en aide à leurs colons dans un cas de besoin. Qu'on ajoute à cela la supériorité d'éducation, et l'on comprendra avec quel respect un propriétaire pourrait se faire écouter. Tout le monde est noble dans les provinces basques, comme on l'a répété souvent, et, à bien voir, cette égalité dans la noblesse constituerait plutôt une sorte de démocratie; l'inégalité consiste ici dans l'ancienneté de richesse et d'illustration. Ceux qui ont possédé la terre il y a plusieurs siècles, ceux qui ont rempli les charges publiques, sont reconnus de plein gré et par tout le monde comme supérieurs. Jusqu'à ces derniers temps, ils acceptaient volontiers les charges de leur position, et leurs priviléges étaient peu de chose, ou, pour mieux dire, charges et priviléges ne faisaient qu'un, et consistaient à exercer gratuitement et par élection les emplois publics. Les fortunes territoriales étaient du reste assez médiocres. Quand par héritage ou par alliance il arrivait de l'argent à un propriétaire, le meilleur emploi qu'il en trouvait était d'ordinaire la construction d'une maison plus massive que l'ancienne ou ornée de peintures à l'extérieur, l'achat de meubles, d'argenterie pour les usages domestiques et autres choses de ce genre; en revanche, nul ne songeait

à conserver les vieux édifices, indices ou berceau des origines de la famille.

Cette aristocratie, modeste dans sa fortune et dans ses goûts, était modeste aussi dans ses manières, dans son abord, dans ses prétentions. Satisfaite du droit qu'on lui reconnaissait, ou mieux de l'hommage tout à fait volontaire qu'on lui rendait en lui décernant les emplois gratuits auxquels du reste tout le monde était éligible, elle les exerçait en conscience et pour le bien de tous. Le caractère distinctif de ces provinces était la sérénité, l'existence paisible, la satisfaction universelle. Hors de chez lui, on voit le Basque ardent, ambitieux, insatiable; de retour dans ses foyers, cette atmosphère de calme l'envahit et le domine. Inutile d'ajouter qu'autrefois tous les propriétaires résidaient chez eux, vivaient en communication constante avec le curé et leurs paysans, et que ceux-ci n'étaient pas plus respectueux à leur égard que celui-là. De cette présence continuelle des familles distinguées venaient en grande partie le contentement et la tranquillité du pays.

Insensiblement une grande altération s'est produite. La tendance générale de notre siècle, qui pousse vers les villes tout ce qui peut y vivre, s'est fait sentir ici. Ceux qui possédaient assez de fortune sont allés à Madrid, les autres ont voulu habiter la capitale de leur province ou quelque ville de second ordre; les maisons seigneuriales, qui, rebâties successivement, n'étaient plus des châteaux, sont demeurées désertes, et personne n'y a reparu. En même temps l'antagonisme des villes et des campagnes prenait des proportions dangereuses. Lors du dernier siége de Bilbao, des paysans, curé en tête, sont accourus voir le bombardement et l'incendie qu'on leur avait annoncés. Cet antagonisme s'explique sans peine. Lorsque les chefs naturels des campagnes y résidaient, celles-ci, toujours maîtresses des élections, étaient fières et satisfaites d'imposer aux villes leurs représentans pour *diputados*, c'est-à-dire pour conseillers-généraux et chefs du pouvoir exécutif, et les élections avaient lieu d'ordinaire dans un sens conciliant. Les villes d'ailleurs étaient bien moins peuplées et bien moins riches que de nos jours. Depuis lors les capitaux des négocians se sont énormément accrus, les fortunes territoriales au contraire sont demeurées stationnaires; mais, chose plus douloureuse encore pour les campagnes, leurs représentans sont allés augmenter l'importance des villes, où ils n'ont pas tardé à être éclipsés. Grâce à la forme de l'élection, les campagnes imposaient encore leurs candidats, mais de moins en moins elles choisissaient les gens concilians, s'adressant surtout aux propriétaires antagonistes des hommes nouveaux et des idées nouvelles. De leur côté, les villes, à mesure que s'accroissait leur richesse, supportaient moins patiemment la prépondérance des campagnes et commen-

çaient à élever la voix contre les *fueros*, dont elles avaient à souffrir : c'était blesser chez les paysans la fibre nationale. Les curés habilement surent profiter de ces dissensions; devenus les plus influens par l'absence des propriétaires, ils excitèrent les rancunes et attisèrent l'incendie.

On peut se demander pourquoi le clergé basque a contribué si activement à l'insurrection; sa situation en effet, comparée à celle de tout le clergé espagnol, était des plus avantageuses : il a conservé ses biens, perçoit la dîme, reçoit en outre une allocation de la *diputacion*, vit en un mot dans le bien-être et l'abondance. La raison de son mécontentement, c'est que depuis la révolution de 1868, dans quelques grandes villes d'Espagne, beaucoup de gens, sous couleur de libéralisme, se plaisaient à attaquer la religion : ces attaques allèrent parfois jusqu'à profaner les sanctuaires et à maltraiter les prêtres; en même temps éclataient les révoltes de Montilla, d'Alcoy et de Carthagène. Le clergé basque ne sut pas prévoir et attendre la réaction inévitable que ces excès devaient amener. D'autre part, le trône était vide, et cette coïncidence dut influer sur des esprits peu éclairés, intimement convaincus que le trône est le seul boulevard possible contre le désordre, le socialisme et l'impiété. Les monarchistes libéraux étaient réduits à l'inaction; le retour d'Isabelle II était devenu impossible; son fils, le prince Alphonse, n'était encore qu'un enfant; le clergé basque se jeta dans les bras du seul parti monarchique qui fît en ce moment preuve de vitalité. Cette cause d'ailleurs par elle-même leur était déjà assez sympathique; quelques vieux curés avaient tenu pour l'aïeul et n'étaient pas fâchés de jouer de nouveau un rôle sous le petit-fils; les plus jeunes, ordonnés à Rome pendant que l'Espagne manquait d'évêques à cause de la suspension de ses relations avec le saint-siége, en avaient rapporté certaines idées politiques empruntées aux ultramontains. Enfin le carlisme s'est posé comme l'unique défenseur de l'orthodoxie, il a exagéré la dévotion, multiplié les promesses, excité tour à tour dans une partie du clergé le fanatisme et l'ambition, et c'est ainsi que les prêtres basques ont été conduits à prêcher la guerre sainte contre leur propre pays.

Moitié de gré, moitié de force, les paysans ont suivi. Il était encore parmi eux quelques carlistes de vieille roche, mais, quoi qu'on en dise, le carlisme n'existait plus dans les provinces à l'état de parti, et en 1869 ils se fussent soulevés bien plus volontiers pour Alphonse XII que pour don Carlos : ils trouvaient en effet dans la restauration de la branche aînée la satisfaction de toutes leurs idées royalistes, religieuses et conservatrices. C'est l'absence d'un autre drapeau monarchique et national qui les a poussés, eux aussi, vers le prétendant. Depuis deux ans déjà, ils se battent avec un courage

et une énergie dignes d'une meilleure cause, et cependant, quels que soient l'enthousiasme religieux et l'esprit d'obéissance de ces braves gens, ils désirent fort un motif de rentrer chez eux et devoir la paix rétablie. On a dit que le pays basque était épuisé, cela n'est pas exact. La population y est très dense relativement à la superficie et répandue dans des fermes isolées. Ces fermes en général n'ont pas plus de 1 ou 2 hectares. Là-dessus une famille, souvent nombreuse, vit et paie une forte rente; en réalité, le propriétaire tire de son capital un intérêt très minime, parce qu'avec ces 2 hectares de terre il est obligé de fournir une maison : il n'en est pas moins vrai que la culture doit être très perfectionnée pour arriver à de tels résultats, et suppose l'existence d'un nombreux bétail. Donc la viande, dont ils mangent d'ailleurs fort peu, ne leur manque pas, et, quant à la culture, elle se fait à peu de chose près comme si le chef de la famille n'était pas sous les armes, les femmes étant accoutumées de tout temps au travail des champs.

En vertu des priviléges de ces provinces, comme on n'y paie pas de contributions, tout le produit de la terre se répartit entre le propriétaire et le colon. Aujourd'hui, pour subvenir aux frais de la guerre, les carlistes sont obligés d'imposer fortement les populations des campagnes, à qui ils enlèvent en outre les bras les plus robustes. Ainsi en quelques endroits un fermier qui paie 250 francs à son propriétaire se trouve imposé par les carlistes à 15 fr. par mois, plus 15 autres francs pour le compte du propriétaire, mais avancés par le fermier; il faut noter de plus tous les menus frais, tels que paiement des milices locales, sorte de garde nationale sédentaire, le logement, l'entretien des troupes en campagne. Est-il étonnant que ces pauvres gens appellent de tous leurs vœux la fin d'une guerre qui leur coûte de si grands sacrifices? Les Basques espagnols n'iraient à aucun prix coloniser l'Espagne, où il existe des déserts aussi fertiles que ceux du Nouveau-Monde, car ils ne veulent pas renoncer aux *fueros;* ils vont dans l'Amérique du Sud, l'excès de la population a établi l'émigration comme un courant régulier. Or depuis la guerre ce mouvement d'émigration s'est énormément accru; tous les jeunes gens qui peuvent s'échapper passent l'Océan; les carlistes en retour accablent d'amendes, de vexations et même de mauvais traitemens les pères et les mères des émigrans. Après la levée du siége de Bilbao, la lassitude se trahissait dans les rangs des soldats; Elio dut faire paraître un ordre du jour, menaçant d'un conseil de guerre *verbal* quiconque parlerait d'une façon décourageante pour la cause carliste. Pressés dans Estella, beaucoup croyaient tout perdu et ne songeaient qu'à préparer leur soumission; la mort du maréchal Concha leur a redonné confiance, mais pour un moment, et quelques succès des libéraux, importans

ou non, mais suivis, rendraient de plus en plus visibles ces désirs de paix encore contenus.

La Catalogne est après les provinces basques le principal foyer de l'insurrection; les hostilités s'y poursuivent sans interruption depuis 1872, et le traité d'Amorevieta fut ici comme nul et non avenu. Elle se compose de quatre provinces de la division nouvelle, qui en admet quarante-neuf en comptant les Baléares et les Canaries, et ces provinces sont les plus peuplées, les plus industrieuses de l'Espagne. Les grandes villes y sont nombreuses, gagnées aux idées libérales, même démagogiques et socialistes, là où se trouvent des manufactures. Aussi les carlistes n'y dominent-ils pas exclusivement comme dans les provinces. La partie montueuse du pays est la moins peuplée, compte moins de villes, obéit davantage à l'influence du clergé : c'est celle qui a fourni le plus grand nombre de rebelles. Les Catalans sont fiers, énergiques, travailleurs, entendus aux affaires, âpres au gain, indépendans, toujours prêts à se soulever contre Madrid dans un sens ou dans l'autre, et toujours retirant quelque profit plus ou moins direct de ces soulèvemens. Pour protéger leur industrie, ils imposent aux autres provinces des tarifs de douane excessifs, et, par la contrebande pratiquée en grand, inondent le pays de produits anglais, qu'ils donnent pour leurs. Aussi sont-ils peu aimés du reste de l'Espagne, aussi bien que les Basques, qui abusent de leurs priviléges pour se révolter, et peut-être ce sentiment entre-t-il pour beaucoup dans l'énergie avec laquelle on repousse leur prétendant. La guerre d'ailleurs dans ce pays n'a plus le même caractère qu'en Viscaye : grâce aux opinions de leurs habitans, toutes les villes de quelque importance sont au pouvoir des libéraux; les carlistes tiennent la campagne; depuis le mois de février 1873, ils ont pris l'offensive, attaquant tantôt une ville, tantôt une autre; les troupes régulières de leur côté sont toujours en mouvement pour secourir ou ravitailler les places et rétablir la circulation sur les lignes de chemin de fer coupées par l'ennemi. Dans le royaume de Valence (provinces actuelles de Valence, Alicante et Castellon), dans une partie de l'Aragon (province de Teruel), la guerre se fait à peu près de même façon, et lorsque le gouvernement aura soumis les Basques, la pacification de la Catalogne et des autres provinces insurgées sera beaucoup plus facile, car il s'y trouve dès maintenant sur le pied de l'égalité au moins avec don Carlos.

Une partie de la presse en France et à l'étranger s'est plu à exalter l'importance et le mérite des généraux carlistes. Cependant, à prendre les plus connus, on ne voit pas qu'aucun d'eux ait ce coup d'œil, ce génie militaire qui entraîne le succès et force la victoire. Le maréchal Concha, tué en héros, leur était de tout point supé-

rieur; il l'a prouvé devant Bilbao. C'est le général Elio qui commandait alors les troupes assiégeantes : vétéran de l'ancienne guerre, Elio s'était trouvé mêlé successivement à toutes les tentatives du parti carliste depuis 1840; pris dans la dernière en compagnie du comte de Montemolin; il reçut d'Isabelle II grâce de la vie. Il est vieux, cassé, et, bien que d'une bravoure incontestable, on lui reproche de trop aimer ses aises et de manquer d'activité. Le fait est que, peu après la levée du siége de Bilbao, il s'empressa de quitter la place et rentra en France chargé d'une mission diplomatique; Dorregaray lui a succédé, et la mission durait encore quand le gouvernement français a pris le parti de le faire interner. Le marquis de Valdespina est un seigneur des provinces basques qui a passé toute sa vie dans ses terres; homme à convictions, honnête, respectable, fort distingué dans ses façons, mais n'ayant rien de militaire; il s'est trouvé improvisé général. Mendiri serait peut-être plus redoutable; natif de la Navarre, il connaît admirablement le terrain des provinces où se fait la guerre; il a toujours servi avec honneur, mais il est vieux, il sort de la troupe, et manque de l'instruction nécessaire à un général en chef. Lizzaraga également, malgré des qualités réelles, ne peut aspirer au premier rang. De mœurs rigides et sévères, le sentiment religieux, plus encore que les convictions politiques, l'a entraîné parmi les carlistes : c'est lui qui, pour rester fidèle au règlement, fait réciter chaque soir le rosaire à ses troupes; mais chef d'état-major de Catalogne, il laisse exécuter les massacres d'Olot. Viñalet, ancien officier de marine, aujourd'hui diplomate et ministre des affaires étrangères auprès de don Carlos, est uniquement connu pour avoir perdu deux navires de guerre dans les eaux de Cuba. Plus que les précédens, Dorregaray est jeune, ambitieux; la guerre du Maroc le trouva capitaine d'une compagnie de forçats armés; à son retour de Cuba, où il était allé en 1865 comme lieutenant-colonel, il passa aux carlistes; même dans le parti on espère peu de ses capacités militaires. Quant à Saballs et à ce Tristañy Francisco dont il a été beaucoup parlé dans ces derniers temps, le premier fut capitaine des zouaves pontificaux, le second a commandé une bande dans la Calabre au nom de François II : tous les deux viennent d'échouer devant Puycerda. En somme, on ne trouverait parmi eux aucun homme réellement supérieur, capable de diriger de vastes opérations : ainsi s'explique l'absence de stratégie des généraux carlistes; ils s'en tiennent tous au système de *guerillas*, procédant par surprises et par coups de main, sans plan de campagne bien arrêté. Naturelle au début de l'insurrection, cette tactique n'a plus sa raison d'être, aujourd'hui que les bandes se sont accrues au point de former des armées.

Il est un homme cependant dont la présence eût pu sinon assurer

au carlisme un triomphe impossible, du moins imprimer aux événemens une marche un peu plus active : c'est Cabrera. Vétéran, lui aussi, de la première guerre carliste, il s'était fait un nom à côté de Zumalacarregui, et, bien que trop souvent il eût déshonoré ses victoires par d'atroces cruautés, son énergie, son courage, son expérience des choses militaires, lui assuraient sur les siens une incontestable autorité. Il était un des rares qui fussent restés fidèles jusqu'au bout à la cause vaincue, et qui, même après Vergara, n'eussent jamais voulu profiter d'une amnistie. Retiré en Angleterre, il avait épousé une protestante; la haute position de fortune qu'il dut à son mariage augmentait encore son prestige; mais cette vie à l'étranger, au milieu d'un peuple libre et hérétique, n'avait pas été sans influer beaucoup sur les tendances de son esprit; il s'était ouvert peu à peu aux idées libérales; peut-être aussi se souciait-il médiocrement de recommencer, vieux et riche, l'existence aventureuse de ses premières années. Quand en 1870, à Vevey, se réunit cette assemblée où s'agitèrent les projets et les espérances du parti carliste, Cabrera se montra contraire aux plans du plus grand nombre; il paraît même probable qu'il désavoua la guerre civile. On ne l'écouta pas, et il rentra sous sa tente. Aujourd'hui, tout le parti affecte pour lui un profond dédain, et, dans des lettres rendues publiques, don Carlos ne veut voir en lui qu'un rebelle. Il est hors de doute cependant que des démarches ont été faites à plusieurs reprises auprès du vieux *guerillero*, et qu'il a toujours imposé, pour prix de ses services, des conditions qu'on a jugées inacceptables, en premier lieu l'élimination des influences apostoliques. Le carlisme y a perdu le plus expérimenté de ses généraux.

Du reste, dans ce parti, tout homme de quelque valeur, à supposer qu'il pût percer, serait bientôt sacrifié; il se heurterait au mauvais vouloir, à la jalousie des familiers qui forment la petite cour et occupent l'oreille du prétendant. Si les libéraux ont à souffrir des divisions intestines, cette cause d'affaiblissement existe encore bien plus pour leurs adversaires. C'est la *camarilla* qui fait et défait les généraux; les intrigues se croisent, les alliances se forment, se dénouent, et l'armée subit le contre-coup de ces révolutions de palais. A peine un général garde-t-il trois mois son commandement, puis est aussitôt disgracié. Plusieurs tendances se trouvent en jeu : d'abord les représentans des vieilles idées carlistes, les successeurs du groupe apostolique, prépondérant autrefois dans les conseils de l'aïeul comme ils le sont aujourd'hui dans ceux du petit-fils. On peut voir chez les historiens ce que fut de 1833 à 1840 ce groupe apostolique, ses doctrines, ses tendances, son incapacité, sa tyrannie, son hostilité constante contre tout homme intelligent de son propre parti et le mal qu'il fit à sa cause. Les

mêmes préjugés subsistent encore maintenant, les mêmes passions, et les trente années écoulées n'ont fait que les surexciter davantage. Énervée d'ailleurs par une trop longue abstention systématique, ce que les Espagnols eux-mêmes appellent le *retraimiento*, cette fraction manque d'hommes : pas un financier, pas un administrateur, pas un politique. Quant aux carlistes libéraux, peu nombreux, peu influens, carlistes pour ainsi dire en dépit d'eux-mêmes, antipathiques et suspects aux leurs, ils sont une cause de faiblesse plutôt qu'une force pour le parti. Un nouvel élément est venu ajouter aux complications. Dans les dernières années d'Isabelle II, les carlistes s'étaient ralliés à elle et avaient fait alliance avec une secte politique, les *neo-catolicos*, dont quelques membres avaient des antécédens plus que libéraux, mais qui récemment s'étaient convertis aux doctrines les plus extrêmes d'absolutisme et de dévotion. Comme tous les néophytes, ils faisaient preuve d'une ferveur incroyable. La reine, fatiguée des insurrections, ne pouvait manquer de les regarder avec une certaine faveur; à sa chute cependant, tout ce contingent se rangea sous le drapeau carliste relevé, et, comme ils avaient mis la main aux affaires du temps où ils étaient libéraux, ils acquirent bientôt parmi les partisans de don Carlos une véritable influence : cette intrusion, en blessant les apostoliques, a eu surtout pour effet d'accroître les dissensions du parti et de les rendre de plus en plus profondes et incurables.

Tels sont les élémens divers avec lesquels don Carlos a entrepris la conquête de l'Espagne; mais les Espagnols savent à quoi s'en tenir sur les bienfaits qu'amènerait pour eux, en dépit de toute charte et de toute promesse, le règne du roi absolu; ils connaissent trop bien les principes qu'il représente, et l'on ne s'expliquerait pas sans cela comment une nation troublée, inquiète, désireuse d'ordre, monarchique par tradition et par tempérament, ne saisit pas l'occasion qui lui est offerte de mettre un terme à ses stériles agitations. Jusqu'ici le carlisme n'a pu se maintenir, fût-ce une semaine, non pas seulement dans une capitale de province, mais dans aucune ville de troisième ordre, et il en fut ainsi pendant toute la première guerre. Pour que le carlisme pût triompher, il faudrait l'abdication, ou, pour mieux dire, le suicide des partis libéraux et de la nation entière. Or ce péril semble aujourd'hui écarté : l'obéissance de quarante et une provinces aux ordres partis de Madrid, dans ce pays classique des *pronunciamientos*, est significative. D'ailleurs, alors même que le hasard ou la jalousie de ses adversaires entre eux élèverait don Carlos sur le trône, les mêmes causes qui rendent aujourd'hui son triomphe improbable rendraient la durée de son règne impossible. Comment concevoir en effet que le carlisme avec ses idées d'un autre temps, avec son inexpérience complète en admi-

nistration, en finances, en tout ce qui concerne la conduite d'un état, avec les excès qu'il serait inévitablement porté à commettre, avec la répulsion qu'il inspire à la grande majorité de l'Espagne, les défiances qu'il ferait naître chez les puissances étrangères comme l'Allemagne ou l'Italie, le dégoût que lui témoignerait l'Angleterre, l'éloignement que bientôt lui montreraient la France libérale et les légitimistes eux-mêmes, étonnés de l'avoir si longtemps méconnu, — comment admettre qu'il pût se maintenir au pouvoir? Ne serait-il pas bien vite débordé, usé, renversé?

De tout cela, on ne saurait néanmoins conclure que le carlisme doit être facilement vaincu. On a perdu en 1873 le moment propice pour l'écraser; maintenant il ne compte pas moins de 70,000 hommes sous les drapeaux. Avant la mort de Concha, la population madrilène paraissait se douter à peine qu'on se battît dans le nord; aujourd'hui, avec cette facilité d'impression du caractère méridional, du moment qu'elle daigne s'en occuper, elle voudrait que la guerre se terminât comme par enchantement. Il faut d'ailleurs connaître le théâtre des hostilités pour savoir combien la lutte y est ardue et périlleuse. La chaîne des Pyrénées, du côté de la France, se termine assez brusquement au nord; du côté de l'Espagne au contraire, les contre-forts sont nombreux et occupent une largeur de 60 à 80 kilomètres; en longueur, la chaîne s'étend bien au-delà du pays insurgé, puisque, outre la Navarre, le Guipuzcoa, l'Alava et la Viscaye, elle embrasse à l'est l'Aragon et la Catalogne, à l'ouest la province de Santander jusqu'à Santoña. Sur cette largeur moyenne, qu'on se figure, non point une chaîne principale avec des ramifications, mais une série innombrable de collines ou mamelons de 200 à 500 mètres de haut, gardant entre eux une certaine uniformité. Il y a sans doute quelques bassins principaux; mais les rivières sont si peu considérables qu'elles ne changent guère le caractère général du pays. Qu'on place maintenant au milieu de ces montagnes des hommes robustes, agiles, fanatisés, abrités derrière des ouvrages en terre, armés du fusil à tir rapide; ne voit-on pas quel désavantage présente l'attaque? Les tourner n'est pas toujours praticable : Concha y réussit à Bilbao et y périt à Villatuerta. Ils sont aujourd'hui prévenus; ils connaissent le pays mieux que leurs adversaires, ils ont de meilleurs espions et éclaireurs : on ne peut guère les surprendre. L'armée du nord vient tout récemment de leur donner le change en attaquant Oteiza pour masquer le ravitaillement de Vitoria, deux opérations exécutées simultanément à 80 kilomètres de distance; cette feinte a parfaitement réussi, mais il n'y a rien là de commun avec l'attaque de front de positions retranchées : une semblable attaque ne peut être tentée qu'avec des forces triples au moins de celles des carlistes, et encore le succès serait-il souvent incertain.

Il faudrait donc changer de méthode, prendre patience pendant quelques mois, se battre peu, éviter toute rencontre à moins d'avoir accidentellement les avantages du nombre et de la position, et de pouvoir utiliser l'artillerie. Pendant ce temps, la vie des camps, les marches, les escarmouches, aguerriraient l'armée libérale, composée en trop grand nombre de jeunes soldats. Telle a été la tactique des carlistes au début, et en cela ils ont fait preuve d'habileté, refusant le combat jusqu'à ce que leurs bataillons fussent devenus solides; aujourd'hui les vieilles troupes sont de leur côté. Il faudrait, leur dérobant quelque marche, menacer une de leurs fabriques d'armes ou tout autre endroit auquel ils tiennent, les forcer ainsi à l'offensive et les attendre derrière des tranchées comme les leurs qui se font en une nuit. Ce système de temporisation serait le plus sûr moyen d'user et de vaincre l'insurrection; les carlistes ont fait leur dernier effort, les libéraux au contraire commencent à peine à s'organiser. On objectera peut-être le mauvais état des finances, qui ne permet pas de perte de temps. Or à ce point de vue la situation était pire encore pendant la guerre de sept ans; les ressources matérielles de l'Espagne étaient beaucoup moindres, elle n'avait pas, comme aujourd'hui, un système de contributions directes exactement calqué sur le système français; personne n'était payé, le soldat était nu; il se battait pourtant, et il a su vaincre à la fin. La ténacité n'est pas le privilége exclusif des carlistes; c'est une qualité espagnole, et nul des libéraux ne reculera devant les privations les plus prolongées.

En même temps qu'on traînerait la guerre en longueur, on isolerait les provinces insurgées. Il est difficile de faire une statistique exacte des douanes carlistes et des produits qu'elles donnent; toujours est-il qu'un certain courant d'importations a lieu sur plusieurs routes à travers le pays rebelle, et que les agens royaux perçoivent là-dessus des droits assez forts; il faudrait à tout prix les priver de ce revenu, arrêter tout commerce, ne rien laisser entrer ni sortir, faire par terre le blocus le plus strict possible, garder soigneusement la ligne de l'Èbre; sur mer, multiplier les croiseurs afin d'empêcher efficacement l'introduction du matériel de guerre. A bien dire, cet isolement ne sera jamais absolu, grâce à la topographie de la frontière française, qui, en dépit de toute surveillance, rend la contrebande beaucoup trop facile; mais la contrebande ne s'applique qu'à des objets de valeur sous un faible poids, le trafic des denrées les plus usuelles et les plus nécessaires sera arrêté. Par là, on fera sentir à ces populations trop nombreuses pour le territoire les inconvéniens de la guerre, on les dégoûtera de la lutte, on rendra irrésistible ce besoin de paix qu'elles éprouvent déjà, et qui se fût

manifesté si bruyamment sans la mort malheureuse de Concha.

Et maintenant, en admettant que les libéraux l'emportent, comment vont-ils user de la victoire? Tout se terminera-t-il, comme dans la première guerre carliste, par un traité ou *convenio* cherchant à ménager les susceptibilités et les ambitions de chacun? On sait qu'une vingtaine d'officiers d'artillerie, deux ou trois d'état-major, autant du génie, ont passé aux insurgés. Dans l'infanterie, les désertions ont été plus nombreuses, et encore aujourd'hui on lit de temps en temps dans la *Gazette officielle* de Madrid qu'un ou deux officiers ont, pour cause d'absence, été rayés des cadres, cela veut dire qu'ils sont allés chez les carlistes. Sans doute il y a dans le nombre beaucoup de gens convaincus, carlistes par traditions de famille, par sympathies, mais la plupart ont obéi à des considérations d'une autre nature : une des clauses du traité de Vergara reconnut aux chefs et officiers carlistes les mêmes grades qu'ils avaient dans l'armée du prétendant; or dans celle-ci l'avancement avait été en général plus rapide, et il arriva souvent que deux anciens camarades, de même grade en 1833, se retrouvaient après 1840 et en vertu du traité, l'un colonel, l'autre lieutenant-général : le premier pour avoir été fidèle à ses devoirs, le second pour avoir trempé dans une insurrection. Il y a plus : quelques-uns s'obstinèrent à ne point accepter les bénéfices de Vergara; émigrés, ils continuèrent à organiser des tentatives de soulèvement dont la dernière fut celle de San-Carlos de la Rapita en 1860, et cependant à mesure qu'ils perdaient l'espoir et voyaient le trône d'Isabelle II plus affermi, ils demandaient l'application du traité de Vergara et l'obtenaient toujours. C'est ce précédent funeste qui contribue à entretenir la guerre civile et fournit aux rebelles des officiers instruits et expérimentés. Les transfuges dont nous parlions trouvent dans le camp carliste le meilleur accueil; généralement on leur donne un grade comme bienvenue. Si au moment de faire la paix, lorsque les carlistes, épuisés d'un effort hors de proportion avec leurs ressources, se verront dans l'obligation de se soumettre, le gouvernement libéral montre envers eux la même indulgence et la même faiblesse, il sèmera pour l'avenir dans le pays, comme ses prédécesseurs de 1840, un germe de nouvelles discordes.

On peut en dire autant des provinces basques et des *fueros*. Ces ingrats conserveront-ils, en dépit de toute justice, leur situation exceptionnelle et imméritée? Les dépenses de la guerre pèsent lourdement sur le trésor; elles achèvent de l'épuiser, elles l'obligent à un accroissement onéreux de la dette publique. N'est-il pas élémentaire de faire retomber pour leur part sur les rebelles le poids de l'intérêt perpétuel qu'il faudra payer? Verra-t-on se main-

tenir le scandale de l'exemption quand les charges du pays sont ainsi augmentées du fait des exemptés eux-mêmes? Pour ce qui est de la conscription, si elle avait existé dans les provinces basques, elle aurait eu un triple effet : les soldats ayant fait leur temps auraient rapporté dans leurs foyers des idées moins exclusives et plus espagnoles, la fusion des races aurait fait un pas, les soldats basques sous les armes auraient pu servir à combattre l'insurrection cubaine, enfin on aurait diminué d'autant le nombre des carlistes armés.

Donc, tout en conservant, si l'on veut, aux provinces basques une certaine indépendance administrative, car la centralisation absolue présenterait peut-être moins d'avantages que d'inconvéniens, il faut les soumettre à l'impôt et à la conscription : ce qu'on a fait en 1840 pour la Navarre, la plus redoutable des quatre provinces, peut se refaire encore. A la vérité, si dès aujourd'hui le parti libéral se décide à toucher aux *fueros*, son intention, une fois connue, risque de prolonger la lutte, de même que la volonté formelle de ne point reconnaître les grades : cette dernière considération influera sur l'esprit des chefs, la première sur l'esprit des soldats. D'autre part, il faut l'avouer, un *convenio* serait bien mieux dans les mœurs et les traditions de l'Espagne entière, on satisferait ainsi à son désir, à son besoin le plus impérieux en accélérant la conclusion de la paix, et les injustices que nous signalions tout à l'heure ne choqueraient pas énormément après celles qu'on a vues déjà; mais, comme le gouvernement de Madrid par la reconnaissance des puissances européennes vient d'acquérir une plus grande autorité morale, comme de jour en jour la nécessité d'un effort vigoureux est mieux comprise par tous, gouvernans et gouvernés, comme l'armée, composée aujourd'hui de conscrits, ne peut que s'améliorer, les chances de la lutte sont de plus en plus en faveur des libéraux à mesure qu'elle se prolonge, et il serait imprudent, pour vouloir l'abréger, de consentir à des concessions dont l'immense danger a été reconnu et se touche au doigt chaque jour. De la persistance, un peu d'énergie encore, et la victoire ne sera pas stérile; de la mollesse au moment décisif, et tous les sacrifices déjà faits l'auront été en pure perte.

III.

Les armées à notre époque ont d'immenses besoins, et quelles que soient la sobriété et l'énergie des paysans basques, bien qu'ils fassent surtout la petite guerre, la guerre de partisans, l'existence et l'entretien d'un effectif aussi nombreux que le leur resteraient un mystère, s'ils ne tiraient du dehors les ressources de toute nature,

armes, vêtemens, munitions, qu'ils ne sauraient trouver dans leur propre pays. Ils possèdent, il est vrai, plusieurs fabriques d'armes qui fonctionnent régulièrement, car, outre celles que les carlistes ont créées eux-mêmes, les libéraux, en abandonnant les provinces, négligèrent d'emporter ou de détruire le matériel; mais, pour la plupart, les canons ou les fusils dont ils se servent ont été achetés par leurs agens à l'étranger. On sait l'échange de notes diplomatiques auquel ont donné lieu récemment entre les deux gouvernemens de France et d'Espagne les facilités plus ou moins déguisées que trouveraient les carlistes sur le territoire français. M. le duc Decazes a pu dire non sans raison qu'à plusieurs reprises des saisies importantes d'objets prohibés avaient été opérées par les autorités françaises à la frontière, que la contrebande de guerre avait lieu non-seulement par terre, mais aussi par mer, où, en dépit de la surveillance exercée par les croiseurs espagnols, des navires anglais et américains étaient venus débarquer leur chargement sur la côte insurgée, qu'enfin le bon vouloir des douaniers français est trop souvent rendu inutile par la négligence des agens espagnols ou l'état même du pays, en grande partie occupé par les carlistes et si difficile à garder. Ce que le ministre ne pouvait dire, c'est que les Basques français ont avec les Basques d'au-delà des monts des liens étroits d'origine et de sympathie; il y a là en outre une question d'intérêt. La guerre ayant tué le commerce habituel, les carlistes par leurs achats de matériel de guerre sont les seuls cliens des négocians des Basses-Pyrénées; ils prodiguent l'argent, ils achètent, on leur vend : les négocians de Londres ou d'Hambourg n'ont guère été plus scrupuleux; mais, cela mis à part, sans aucun but intéressé, beaucoup dans le pays font loyalement des vœux pour la cause de don Carlos, et après tout l'Espagne aurait mauvaise grâce à trop s'étonner que les habitans de deux ou trois départemens français aient des opinions conformes à celles d'un si grand nombre d'Espagnols. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que les insurgés n'aient à certain moment trouvé en France une tolérance qui les dispensait presque du titre de belligérans. Dans toutes les villes frontières jusqu'à ces derniers temps étaient établis des *juntes* ou comités carlistes qui avaient leurs bureaux et délivraient des passeports, des permis; au vu et au su de tous, les achats d'armes, de munitions, de chevaux, se faisaient journellement pour le compte de l'insurrection; les transports s'effectuaient à dos d'homme ou de mulet par les défilés presque impraticables de la montagne, plus souvent encore par les eaux de la Bidassoa, qui appartient de moitié aux deux peuples et où des barques carlistes stationnent continuellement. Un journal carliste, *la Voix de la Patrie*, rédigé moitié en espagnol, moitié en français, paraît encore à

Bayonne; dans tel magasin de la même ville, on vend des revolvers et d'autres fournitures militaires portant les initiales et le chiffre de Charles VII. La princesse Marguerite enfin, femme de don Carlos, se tient sur la frontière; petite-fille de Henri IV, protégée par les souvenirs glorieux de sa famille, elle ne s'occupe, a-t-on dit, que de procurer des secours aux blessés et aux malades; en réalité, sa présence est une sauvegarde pour les agens et les comités carlistes.

Comme il fallait s'y attendre, l'opinion publique s'est vivement émue au-delà des Pyrénées de cette indifférence excessive d'une nation amie et alliée, et si, dans ses réclamations, le représentant de l'Espagne à Paris a su conserver toujours le langage de la plus fine courtoisie, il n'en est pas ainsi d'une grande partie de la presse, qui s'est laissé emporter contre la France et les Français jusqu'à l'outrage et aux menaces. On a oublié les services tout récens encore que la France avait rendus à sa voisine pendant l'insurrection de Carthagène; on a oublié avec quel empressement elle avait restitué la *Numancia* aux autorités espagnoles, comment elle avait à ses frais logé, nourri, habillé les fugitifs, livré les condamnés non politiques et interné les autres, comment enfin, seule parmi les puissances dont les nationaux avaient souffert dans les bombardemens de Carthagène, de Valence, d'Alicante et d'Almeria, la France ne s'était point fait payer de dommages-intérêts alors que l'Angleterre, l'Allemagne surtout, ont réclamé avec une certaine vigueur le paiement immédiat d'une indemnité; on n'a tenu aucun compte des difficultés intérieures qu'elle traverse et qui font un devoir au gouvernement de ménager les opinions d'un parti puissant; on l'a accusée de déloyauté et de perfidie, on a rajeuni contre elle les vieux griefs qui datent de la guerre de l'indépendance. Au dire des journaux madrilènes, la France se serait rendue coupable d'une violation ouverte du droit des gens et comme d'une intervention en faveur des carlistes : un d'eux ne parlait-il pas de dénoncer officiellement le fait aux puissances étrangères? Grâce à ces attaques incessantes et passionnées, l'opinion en Espagne s'habituait à voir dans le gouvernement français un ennemi de la cause libérale. Bref, quand la Prusse est intervenue dans le débat et s'est offerte à provoquer en Europe la reconnaissance du gouvernement de Madrid, tous les Espagnols sont allés à elle non moins dans le désir de répondre ainsi à l'hostilité supposée de la nation voisine que de se ménager pour l'avenir un utile et puissant allié.

Et pourtant, plus qu'aucun autre peuple en Europe, la France est intéressée à demeurer avec l'Espagne dans les termes d'une bonne et franche amitié; il lui importe que l'Espagne soit heureuse et prospère et puisse exploiter librement les ressources sans nombre d'un sol privilégié. L'exubérance de richesse qui se manifesta en

France à partir de 1852 servit en grande partie à favoriser le développement industriel et commercial de la Péninsule; des entreprises par actions furent fondées où afflua l'argent des souscripteurs français : pour ne citer qu'un exemple, les chemins de fer de l'Espagne ont été presque entièrement construits avec des capitaux français; ce fut de ce fait une dépense de plus de 2 milliards 1/2 de francs. Aujourd'hui les actions des chemins de fer espagnols sont à peine cotées sur la place, grâce aux exploits des bandes carlistes, qui journellement coupent la voie, détruisent le matériel, incendient les stations et pillent les caisses des compagnies. En même temps le commerce par la route de terre avec le centre et le sud de la Péninsule est devenu impraticable, bien des maisons françaises ont à souffrir cruellement de la prolongation de la guerre; mais il est une considération plus grave encore.

Si l'on songe à l'état précaire des relations entre les divers gouvernemens de l'Europe, aux complications politiques qui peuvent surgir d'un moment à l'autre, on reconnaîtra sans peine que la sécurité de la France lui commande d'entretenir tout particulièrement de bonnes relations avec cette voisine ombrageuse. Il y a soixante ans, Napoléon Ier, perdu dans les neiges de la Russie, comprenait que son plus grand danger était le peuple soulevé qu'il avait laissé derrière lui à l'autre extrémité du continent, et ce fut en effet la fin de sa fortune. Depuis lors au contraire, dans les différentes guerres que la France a eu à soutenir, rassurée qu'elle était du côté des Pyrénées, elle a pu porter ailleurs toutes ses forces. On voit donc les inconvéniens d'une politique qui, en prolongeant l'insurrection carliste, porterait atteinte aux intérêts des nationaux français et détacherait de la France les sympathies du peuple espagnol. Les légitimistes eux-mêmes, qui veulent fonder sur le retour de la monarchie légitime le rétablissement de la puissance française en Europe, sont allés contre leur but; la solidarité qu'ils ont travaillé à établir entre leur prince et don Carlos leur a aliéné bien des esprits, et du jour où la restauration de Henri V serait un fait accompli, l'Espagne, elle aussi, comme la Prusse et l'Italie, serait pour lui une ennemie assurée. Puisque le carlisme ne peut triompher et qu'il n'est bon qu'à ruiner le pays, puisqu'il y est détesté et avec lui tous ceux qui le favorisent, puisqu'en France la guerre civile paraîtrait un crime aux yeux même des plus impatiens, et qu'après tout le parti légitimiste, libéral encore en un sens, ne voudrait pas ici d'un absolutisme fanatique et intransigeant, il fallait que le gouvernement français prît ouvertement l'initiative de la reconnaissance du gouvernement de Madrid, et, sans intervenir en propre, l'aidât de tout son pouvoir à rétablir l'ordre au-delà des monts.

Ce rôle que la France avait négligé de prendre, la Prusse adroi-

tement s'en est emparée; le cabinet de Berlin s'est présenté en protecteur et défenseur de l'Espagne libérale; même il s'est employé à lui trouver des alliances. D'intervention armée, quoi qu'on en ait dit, il ne pouvait être question. L'Espagnol, on le sait, est jaloux entre tous de son indépendance, il tient à régler lui-même sa destinée, il veut ne devoir la défaite du carlisme qu'à ses propres efforts, et rien n'égale son orgueil que sa ténacité. Au moment même où les carlistes entraient à Cuenca, à 30 lieues de la capitale, le gouvernement donnait l'ordre d'envoyer un renfort de 12,000 hommes à La Havane pour combattre l'indomptable insurrection de Cuba. Bien loin de témoigner la moindre reconnaissance envers le pacificateur étranger, la nation entière rougirait de sa présence comme d'un affront.

Est-ce à dire que la Prusse veuille soutenir l'Espagne d'une façon toute désintéressée, et qu'elle cherche seulement dans des triomphes diplomatiques une satisfaction d'amour-propre? Il faudrait mal connaître l'histoire et le caractère de la politique allemande dans ces dernières années pour croire qu'elle n'a pas, en ceci comme en tout le reste, un but sérieux et bien défini. On a dit, sans aucune preuve, il est vrai, qu'elle songeait à se faire céder par l'Espagne, en retour de ses bons offices, un point quelconque de territoire, le port de Santoña par exemple, qui deviendrait un Gibraltar germanique, ou bien encore Porto-Rico, les Philippines; mais là encore le grand-chancelier risquerait de voir ses plans contrariés par le patriotisme espagnol. Son ambition est plus habile, sinon plus modeste. De tous côtés et par tous les moyens, il cherche des alliés; à tout le moins veut-il isoler la France, et pour cela il exagère à dessein les conditions de solidarité qui existent entre les différens pays et les questions qui s'y agitent. Il n'est peut-être pas de contrée en Europe dont on n'ait pas dit au-delà du Rhin qu'elle avait un intérêt direct et indiscutable à s'unir avec l'empire allemand contre la France; l'Espagne à son tour deviendrait le théâtre de la lutte unique et universelle que la Prusse veut voir engagée dans toute l'Europe. Peu s'en est fallu que l'exécution du capitaine Schmidt ne fût présentée comme un incident de la querelle des vieux-catholiques d'Allemagne et comme une attaque directe à l'établissement de l'empire. Une chose des plus curieuses à notre époque, c'est la confusion que la question religieuse a introduite dans la politique européenne : les conservateurs anglais sont les ennemis de la hiérarchie catholique et de la cour de Rome, qui trouve ses alliés dans les whigs et les radicaux; les gouvernemens conservateurs de Berlin et de Saint-Pétersbourg sont de même en guerre avec cette religion plus que conservatrice, immuable; la France, démocratique et voltairienne, se trouve le principal appui du Va-

tican, dont les idées sont si opposées aux siennes. En Espagne cependant, où l'on peut s'abstenir des querelles internationales, pour ce qui touche à la question religieuse, les divers partis sont demeurés logiques. Sans doute le carlisme a voulu faire prendre le change en se donnant comme le représentant de l'orthodoxie catholique, et du même coup il a enveloppé tous ses adversaires dans une accusation d'hérésie; mais ceux-ci, nous le savons, n'acceptent pas le reproche. Les persécutions contre l'église d'Allemagne blessent profondément les sentimens religieux de la presque unanimité du peuple espagnol; à moins de se renier lui-même et de mentir à son passé, ce peuple ne souffrira pas qu'aujourd'hui, sous un prétexte plus ou moins spécieux, on violente sa liberté de conscience, et toutes les subtilités de la diplomatie ne parviendront pas à lui arracher du cœur cette foi, cet amour de la religion qui constitue, pour ainsi dire, un des principaux caractères de sa nationalité.

En politique, la conduite de l'Espagne semble tracée d'avance. Que la Prusse, qui s'étonne elle-même de sa prodigieuse fortune, cherche à se faire des alliances dont elle sent le besoin, c'est son droit; mais l'Espagne évidemment est désintéressée dans le débat. La lutte entre le carlisme et l'Espagne libérale avait commencé bien longtemps avant la restauration par la Prusse de l'antique empire d'Allemagne, avant Sedan et Sadowa; cette question est purement espagnole, ne touche en rien à l'autre, et l'on ne saurait y voir, à moins d'un parti-pris, le contre-coup des événemens qui se sont passés sur le Rhin. Par sa langue et ses origines, par sa position surtout, l'Espagne peut rester en dehors de toute complication européenne; elle ne songe point à étendre ses frontières, et nul ne pense à les altérer; la neutralité de la ligne des Pyrénées qui importe tant à la France n'importe pas moins à l'Espagne, puisqu'elle l'affranchit de la menace des conflits futurs, et lui permet de suivre une politique vraiment nationale et indépendante. L'Espagne libérale et catholique prendra-t-elle pour tuteur et représentant le césarisme protestant de Berlin? Acceptera-t-elle ce vasselage diplomatique que le grand-chancelier essaie d'imposer au reste de l'Europe? engagera-t-elle pour l'avenir sa liberté d'action? fera-t-elle de ses destinées futures un incident secondaire des conflits franco-allemands? Quels que soient les services qu'ait pu lui rendre l'Allemagne, ou ceux qu'elle en attend encore, elle les paierait bien cher, si ce devait être au prix de son indépendance.

En résumé, l'Espagne n'avait avec la Prusse aucun lien commun d'intérêt ou de sympathie; tout au contraire, ses origines, son histoire, sa religion, sa position géographique, ses intérêts industriels et commerciaux semblaient la rapprocher de la France. C'est le tort de cette dernière de s'être par sa politique aliéné l'une après

l'autre ses alliées naturelles, et d'avoir de sa propre main rompu le fameux faisceau des nations latines. Quoi de plus naturel si dans sa détresse, délaissée de tous, ne rencontrant auprès des cabinets européens qu'indifférence et mauvais vouloir, l'Espagne a accueilli les avances du seul allié qui s'offrit à elle? De guerre lasse, on peut le dire, elle s'est jetée dans les bras de la Prusse.

Il faut convenir pourtant que de toutes les puissances, c'était la France dont l'initiative importait surtout au peuple espagnol : en premier lieu, l'effet moral eût été bien plus grand des deux côtés des monts, les carlistes et leurs amis eussent été découragés, aucun doute n'eût été possible sur le bon vouloir du gouvernement français et la sincérité de ses intentions. Distraite par des préoccupations intérieures, la France jusqu'ici avait accordé peu d'attention aux troubles espagnols; aujourd'hui, mieux instruite de ses vrais intérêts, elle répudiera toute solidarité avec le carlisme, et bientôt on ne pourra plus nier que le gouvernement, d'accord en cela avec l'opinion publique, ne soit décidé à prêter aux libéraux un loyal appui. M. le duc Decazes, dans sa réponse à M. le marquis de La Vega de Armijo, s'était engagé à donner aux agens français à la frontière les instructions les plus fermes et les plus détaillées; le nombre des saisies d'armes ou de munitions destinées aux carlistes augmente chaque jour; deux canonnières, l'une espagnole, l'autre française, stationnent à l'entrée de la Bidassoa, visitant les barques qui s'y présentent; tous les postes de douane ont été plus que doublés, et l'autorité militaire entretient à grands frais un fort cordon de troupes le long des Pyrénées pour rendre la surveillance plus active et plus efficace; enfin, lors du dernier siége de Puycerda, les carlistes qui s'avançaient sur le territoire français, près de Bourg-Madame, ont été reçus à coups de fusil. Cette franche attitude du gouvernement fera renaître, il faut l'espérer, la bonne harmonie qui n'eût jamais dû cesser entre les deux peuples. Sûre de trouver chez la nation voisine un bienveillant concours, l'Espagne, qui lui est unie par tant de besoins et d'intérêts, n'ira pas chercher ailleurs de redoutables alliances; elle redoublera d'efforts et d'énergie contre l'ennemi qui la désole. Quant au carlisme, réduit à ses seules forces, isolé et traqué dans ses montagnes, il ne pourra tenir tête à la majorité du pays, armée contre d'injustes prétentions, et cette insurrection criminelle, qui s'est présentée trop longtemps sous le couvert du droit et de la religion, succombera comme elle le mérite, ne laissant après elle que des ruines sanglantes et d'odieux souvenirs.

***

MŒURS FINANCIÈRES

DE LA FRANCE

IV.

LES VALEURS ORIENTALES, LES FINANCES DE LA TURQUIE ET DE L'ÉGYPTE.

A un degré qui dépasse l'étendue des relations que notre commerce et notre industrie entretiennent avec l'Orient, l'épargne française s'est portée vers les placemens égyptiens et turcs. Moitié par sympathie, moitié par l'appât des gros intérêts, — sensible surtout à la moyenne des demi-fortunes, qui sont le propre de nos classes bourgeoises, — le marché français est de tous le plus ouvert aux titres émis par les gouvernemens du sultan et du khédive. Cette préférence date de loin : la guerre de l'affranchissement de la Grèce, le règne de Méhémet-Ali, le plus populaire des vice-rois d'Égypte, la réforme de Mahmoud, dont il semblait que nous eussions à revendiquer l'initiative, enfin la guerre de Crimée, ont successivement dirigé nos pensées vers ces pays où depuis les croisades jusqu'à l'expédition de Bonaparte le nom français a retenti avec tant d'éclat. Aidée par ces dispositions favorables, l'émission successive d'emprunts à revenus élevés, toujours payés régulièrement, a créé une clientèle de plus en plus nombreuse et fidèle aux négociations trop multipliées de rentes, dont le moment est venu d'examiner la sécurité dans l'intérêt général et surtout dans celui de nos nationaux. Plus heureux de ce côté que de l'Occident par exemple,

où le souvenir des arrérages suspendus sur la rente espagnole a toujours éloigné de ce mode de placement les petits capitaux, les porteurs français d'obligations turques ont jusqu'à présent touché annuellement des arrérages qui ont encore développé leur heureux penchant à l'économie. Une étude sur les finances de l'Égypte et de la Turquie se rattache ainsi aux habitudes de la France en matière de placemens. Après avoir donné d'exacts renseignemens sur la situation présente de ces pays, nous rappellerons quelques circonstances particulières de l'émission ou de la souscription des emprunts égyptiens et turcs dans ces dernières années, propres à faire comprendre le succès qu'ils ont eu ou doivent avoir, en nous contentant de laisser parler les chiffres.

I.

La dette publique en Turquie est de date récente : il y a trente ou quarante ans, le gouvernement usait encore des procédés dont les souverains au moyen âge se servaient pour se créer des ressources en temps de guerre ou de calamités publiques, l'altération des monnaies par exemple. De 1819 à 1839, sous le règne de Mahmoud, le titre et la forme de la monnaie changèrent pour l'or trente-cinq fois, et trente-sept pour l'argent. Plus tard, on eut recours à des moyens plus perfectionnés, à l'émission de papier-monnaie et à quelques essais de création de rente intérieure. Celle-ci se contractait sous forme de *serghis*, obligations sans intérêt ni échéances fixes, et de titres de rentes perpétuelles. Un rapport de M. Baron, secrétaire de l'ambassade anglaise, estime qu'en 1854 l'émission du papier-monnaie s'élevait à 150 millions de francs, et à 281 en 1863, époque où il fut retiré de la circulation et payé partie en or, partie en bons consolidés. A la même date de 1854, la dette intérieure (obligations et rente perpétuelle) montait à 400 millions, et dix ans plus tard à 500. C'est à ce moment, en 1865, qu'eut lieu la conversion de toutes les dettes intérieures en un fonds unique de 5 pour 100 appelé *dette générale de l'empire*, payable en medjidiés d'or en Turquie, en livres sterling à Londres, en francs à Paris; le total s'élève à plus de 900 millions, dont 652 ont été appliqués à la conversion des anciennes dettes intérieures; le reste, réservé pour de nouveaux besoins, fut émis à 50 francs. La dette générale 5 pour 100 se cote aujourd'hui à notre Bourse aux environs de 48 francs, le cours le plus bas a été en 1866 celui de 25 fr., et le plus haut, 57 francs, a été coté en mars 1873.

Cette dénomination de *dette générale*, cette facilité de paiement des intérêts dans les capitales de l'Europe, cette cote du 5 pour 100

turc sur les premiers marchés, feraient supposer qu'il s'agit bien du principal engagement de la Turquie; il est loin d'en être ainsi. Antérieurement à l'opération de 1865 existaient déjà comme dette extérieure des emprunts émis à des taux, sous des formes, avec des gages différens et sur des places diverses, mais principalement à Londres et à Paris. Il faut être très familiarisé avec les opérations de Bourse pour se reconnaître dans toutes ces appellations variées, pour savoir où se négocient ces titres, où l'on en perçoit les intérêts; ils ont un caractère commun, c'est d'avoir été émis en obligations dont la coupure ordinaire est de 500 francs. Le plus ancien, celui de 1854, se composait d'obligations rapportant 6 pour 100, émises à 80 pour 100 de la valeur nominale, pour une somme de 75 millions de francs, par la maison Dent Palmer de Londres, qui fut aussi chargée d'une négociation semblable pour 125 millions en 1858. Entre ces deux premiers emprunts Dent Palmer, se place le seul titre turc qui se soit maintenu à un taux élevé; il est vrai que cet emprunt, en rentes 4 pour 100, avait, pour le paiement des intérêts et de l'amortissement, la garantie de la France et de l'Angleterre; il était destiné à payer les dépenses de la guerre de Crimée, et M. de Rothschild de Londres fut chargé de l'émission.

Les deux emprunts Dent Palmer avaient pour gage la douane de Constantinople. En 1871, un troisième emprunt a été émis par les mêmes banquiers avec le gage du tribut de l'Égypte, pour une somme nominale de 142 millions; il en a produit 104. Les trois emprunts Dent Palmer se cotent et se paient exclusivement à Londres; mais dès 1860 un autre bailleur de fonds avait dû pourvoir aux besoins du trésor ottoman : M. J. Mirès fut chargé de la négociation d'un emprunt de 50 millions, garanti par le revenu de douanes et de dîmes multiples, et qui ne produisit que 31 millions. C'est alors que la création de la banque ottomane, fondée au capital de 101,250,000 francs par le concours des plus grands capitalistes français et étrangers, avec siéges à Constantinople, Londres et Paris, introduisit dans les affaires turques le plus puissant des groupes financiers auxquels le sultan eut successivement recours. Quatre emprunts ont été déjà émis par cet établissement, tant à Londres qu'à Paris, en 1862, 1863, 1864 et 1865, à des taux peu différens et avec des garanties variées : le dernier est connu sous le nom d'*emprunt des moutons* parce qu'il avait entre autres gages le tribut perçu sur les moutons de Roumélie. Le chiffre nominal de ces emprunts s'élève à 550 millions; ils en ont produit 377. La Société générale et le Comptoir d'escompte à Paris conclurent ensuite en 1868 et 1869 deux nouvelles opérations avec la Turquie : le premier de ces établissemens se chargea de l'émis-

sion de 300,000 bons de 500 francs rapportant 30 francs, souscrits à 415 francs, qui devaient être et qui ont été remboursés en cinq ans; le second négocia sur le prix d'émission de 315 francs des obligations de même nature pour un capital nominal de 555 millions 1/2, mais remboursables en trente-trois ans, garanties par le revenu de dîmes diverses et l'excédant de la taxe des moutons.

Toutes ces opérations d'emprunts à l'étranger n'avaient eu qu'un seul objet apparent, les déficits du trésor. En 1870, une nouvelle voie fut ouverte; il s'agissait d'emprunter pour se livrer à des dépenses fructueuses : on voulait relier Constantinople aux autres états européens par des chemins de fer. La construction des chemins de Roumélie fut décidée; on créa des obligations rapportant 12 francs pour un capital nominal de 400 francs, remboursables en cent cinq ans, participant à des tirages de lots dont les plus importans étaient de 600,000 francs. Une première série de lots fut émise en 1870 sur le cours de 180 francs et une seconde en 1872 sur celui de 170 francs. La première émission avait eu un grand succès, il n'en fut pas de même de la seconde; ces valeurs à lots ne sont cotées ni à la Bourse de Paris ni à celle de Londres, l'empire d'Allemagne leur a récemment fermé l'accès de ses frontières. Les lots turcs, malgré la garantie du gouvernement, l'appât des tirages au sort, celui d'un remboursement plus de deux fois supérieur, sont tombés un moment au-dessous de 100 francs, mais ont regagné une partie de leur valeur depuis la hausse récente de tous les titres turcs.

Le besoin de construire des chemins de fer en Asie aussi bien qu'en Europe fit naître en 1873 la pensée de contracter un emprunt spécial pour cet objet, garanti par les chemins de fer eux-mêmes; il devait s'élever à 1,250 millions de francs. Deux des plus importans établissemens qui se sont créés depuis quelques années en vue des affaires turques ont pris à l'avance une part ferme de 75 millions de cet emprunt à un taux qui paraissait avantageux; le désarroi survenu peu de temps après dans les valeurs ottomanes a fait ajourner la suite de cette opération, qui devait être répartie en cinq années successives et dont la première partie prise ferme était payable par à-comptes mensuels; depuis le mois d'octobre 1873, les contractans ont cessé tout versement, et le prêt reste à l'état de contrat particulier avec le gouvernement; il ne figure pas sur la liste des emprunts extérieurs, qui se clôt par un emprunt de 278 millions d'obligations à 9 pour 100 remboursables en trois ans à partir de 1876, avec la garantie du revenu des vilayets du Danube, d'Andrinople et de Salonique, enfin par l'emprunt de 1873 émis en obligations 6 pour 100, qui, au taux de l'émission à 54 francs, repré-

sente un intérêt de près de 12 pour 100. Nous ne le faisons figurer dans le total de la dette extérieure que pour la partie prise ferme par les contractans, soit 42 pour 100; le surplus, 58 pour 100, pris seulement à option, ne sera pas émis; le solde des titres non placés a été rendu au gouvernement. Il s'agissait d'un emprunt nominal de 695 millions de francs devant en produire 375, et dont 157 1/2 seulement ont été souscrits. Une dernière opération est conclue et arrêtée, l'émission publique a lieu au moment où nous écrivons, mais pour une partie seulement; elle aura peut-être pour résultat de modifier entièrement le type et les conditions des dettes extérieures de la Turquie en substituant aux anciennes obligations amortissables à court terme de la rente 5 pour 100 non remboursable et en faisant précéder cette émission de la réforme complète de l'administration financière. L'ensemble de la dette intérieure et extérieure, moins l'emprunt nouveau dont il s'agit en ce moment et qui serait de 1 milliard nominal, représentait jusqu'ici 4 milliards 4 millions de dette nominale sur lesquels la Turquie n'a reçu réellement que 2 milliards 429 millions. Il en restait 3 milliards 465 millions à rembourser en 1873.

Les dix-sept emprunts anciens qui composent la dette consolidée intérieure et extérieure de la Turquie n'en constituent pas tous les engagemens. C'est ainsi que des hommes au courant des affaires ottomanes soutiennent qu'il existe encore pour quelques centaines de millions de ces *seimés* ou bons à l'usage des seuls musulmans, dont la conversion a été comprise dans la création de la dette générale intérieure de 1865. Enfin, à l'intérieur comme à l'extérieur, se renouvelle toujours une dette flottante qui atteint un chiffre considérable. Un rapport du ministre des finances du mois de février 1872 portait à 223 millions la dette flottante proprement dite (emprunts à courts termes), et à 73 millions les obligations en souffrance, — dépenses intérieures, appointemens des employés, solde des troupes, non payés. C'est pour éteindre cette dette qu'avait été émis à Londres l'emprunt 9 pour 100 dit *des vilayets*; mais les découverts de 1872 et de 1873 sont venus s'ajouter à la dette flottante existant en février 1872, et l'on suppose généralement qu'aujourd'hui avec le déficit de l'exercice courant elle ne peut guère être moindre de 500 millions, ou de 400, si l'on en retranche deux annuités payées pour l'amortissement des anciennes dettes.

Ce chiffre toutefois n'est pas celui que donne la commission extraordinaire chargée en février dernier de contrôler le budget de 1874, et composée de hauts fonctionnaires de l'état et des représentans des principaux établissemens de crédit de Constantinople. D'après la commission, la dette flottante ne s'élevait à cette date qu'à 340 millions

de francs environ. Quoi qu'il en soit, ces emprunts à court terme, contractés par anticipation sur les émissions en cours de rente consolidée, dont on escompte les versemens à venir, ces négociations de traites sous le coup de paiemens immédiats à faire, d'arrérages de rentes ou de bons du trésor à solder, constituent le plus lourd et le plus onéreux de tous les embarras du gouvernement ottoman. Depuis deux ans, le taux minimum d'intérêt ou d'escompte des bons des ministères est de 18 pour 100; c'est celui des bons émis par le ministère de la guerre, ceux des autres sont bien plus élevés : 20 pour 100 pour la marine, 40 ou 45 pour 100 pour les bons de la grande-maîtrise de l'artillerie, de 25 à 50 pour 100 pour ceux du palais impérial. On sait les dépenses excessives, pour ne pas dire désordonnées, qui sont faites pour des fournitures de fusils, de canons, etc., surtout pour les besoins du harem et les constructions de palais nouveaux; on affirme que la liste civile coûte plus de 100 millions par an.

La commission dont nous venons de parler a signalé en termes excellens la nécessité de connaître d'abord, de consolider ensuite cette dette dont les intérêts énormes « abaissent le crédit de l'empire, et, ajoutés au capital, l'augmentent dans une proportion qui ne peut aboutir qu'à des difficultés insurmontables; » elle a donné d'utiles conseils pour accroître les recettes et diminuer les dépenses, elle a indiqué les causes de l'accroissement du revenu d'une année sur l'autre, mais elle n'a pu, ce qui était le plus nécessaire, certifier *ne varietur* le total de l'actif et du passif.

Le budget tel qu'il a été présenté pour 1874 est-il un document qui présente plus de sécurité que les précédens, émanés de la complaisance capricieuse du gouvernement turc, faisant, quand il lui plaisait, sur la situation financière une lumière intermittente et douteuse? Nous n'oserions l'affirmer. Ce qui permet d'ajouter foi aux publications officielles, c'est la régularité du mécanisme administratif d'où elles émanent et la sécurité du contrôle. En consultant les rares ouvrages écrits sur le régime intérieur de la Turquie, dont le plus important est celui de M. Collas, publié en 1861 et entièrement refait en 1864, si nous trouvons un ensemble d'institutions analogues à celles des pays d'Occident, il reste à se demander comment fonctionne cette organisation en apparence perfectionnée. Au sommet est placé le ministère, pourvu dans chacun de ses départemens d'un conseil spécial, formant lui-même le conseil privé ou divan, que domine et dirige le conseil général de l'empire. L'empire est divisé en trente gouvernemens subdivisés en provinces, comme les provinces en districts et les districts en communes : du gouvernement à la commune, partout un conseil siége auprès du représentant du pouvoir exécutif, lequel est nommé par

le gouvernement, sauf dans la commune, où les habitans le choisissent eux-mêmes. Dans les provinces, à côté des caïmakans qui gouvernent à l'aide de troupes de police, la force militaire a, comme chez nous, un commandant propre : les finances sont confiées à des agens spéciaux depuis les receveurs particuliers des districts chargés de surveiller la rentrée des droits du fisc, jusqu'au payeur-receveur-général des provinces et au gouverneur-général en rapports directs avec le ministre des finances. Un registre clos chaque année, signé par les conseils provinciaux, transmis aux conseils des gouvernemens, parvient au grand-conseil de l'empire. Rien ne manque, on le voit, à cette hiérarchie. Il est vrai que de la théorie à la pratique la différence est grande; à tous les degrés du pouvoir, ces *conseils* ne fonctionnent ni pour contrôler ni pour régler; l'arbitraire le plus absolu règne dans l'assiette et le recouvrement des impôts; le système de fermages auquel sont soumises certaines taxes se prête aux déprédations les plus graves. La bonne volonté du gouvernement lui-même se trouve contrariée par les mœurs, plus fortes que la loi, par l'abus de la contrebande en matière de douanes, par la diversité du régime politique sous lequel vivent les sujets musulmans pourvus de certains priviléges et les sujets non musulmans défendus de leur côté par les capitulations qu'on peut appeler une vraie prise de possession du territoire ottoman en faveur des puissances étrangères, enfin et surtout par l'ignorance et la haine de tout progrès enracinées au cœur des fils du prophète.

Comme aucun changement sérieux ne s'est fait dans cet état de choses, il n'y a pas encore lieu, ce nous semble, d'attribuer une importance décisive au dernier budget présenté en février 1874 : il faut attendre l'effet de la nouvelle organisation décrétée il y a deux mois à peine, qui, si elle est sérieusement appliquée, donnera aux chiffres publiés une signification authentique. Le budget de 1874 se solde en recettes par 5 millions de *bourses* en chiffres ronds, soit, en calculant la bourse turque à 112 francs 50 cent., 562 millions 1/2 de francs; c'est, dit le document officiel, une augmentation de plus de 82 millions sur l'année précédente. Les dépenses dépassent un peu le chiffre des recettes; le déficit ne s'élèverait qu'à 7 millions 1/2 de francs, résultat d'autant plus satisfaisant que d'une année sur l'autre la diminution des dépenses atteindrait près de 23 millions de francs. Le principal article des contributions directes est le *verghi*, impôt sur le revenu, qui donne 73 millions de francs. Le verghi frappe tous les revenus immobiliers et commerciaux; les premiers, qui paient en outre la dîme sur leurs produits en nature, sont plus chargés que les seconds. L'évaluation des uns et des autres, arbitrairement faite dans chaque localité au

gré du fonctionnaire intéressé ou non dans le résultat, laisserait une marge considérable aux accroissemens du revenu public, si l'on pouvait procéder non pas même à une révision exacte de cet impôt, mais si le gouvernement recevait tout ce que paient les contribuables. On nous affirme que le verghi leur coûte 180 millions, tandis que le trésor n'en reçoit que 73. Les concussions des agens intermédiaires s'exerceraient, on le voit, dans de larges proportions.

Une autre amélioration consisterait à soumettre à l'impôt foncier les biens *vacoufs*, qui appartiennent aux corporations religieuses et qui forment près des trois quarts du territoire de l'empire; elles sont exemptes de toutes charges comme l'étaient aussi les immeubles situés à Constantinople et dans toute sa province par un privilége datant de la conquête. Les impôts directs ont été accrus récemment d'un droit de patente sur les commerçans, et d'un droit foncier sur le produit des maisons et sur les autres revenus à Constantinople. Le budget nouveau en bénéficie d'une somme de 16 millions 1/2 de francs.

La condition des sujets non musulmans en Turquie a été l'objet de bien des débats : sous la pression des puissances européennes, la Porte a consenti à leur accorder le droit de propriété et l'entrée dans quelques fonctions publiques; mais le droit de porter les armes, s'il ne leur est plus absolument interdit, se change pour eux en une taxe d'exemption du service militaire, qui est obligatoire, et dont les chefs des différens cultes religieux perçoivent le montant qu'ils versent au trésor. La capitation, abolie par le *hatti-humayoun* de 1856, subsiste donc et s'appelle l'exonération militaire; le produit en figure aux contributions directes, et on l'évalue à 18 millions 1/2 de francs.

L'ensemble des contributions indirectes constitue la plus forte ressource du budget, il dépasse 371 millions. Les dîmes y figurent pour la moitié; elles ont été augmentées d'un quart l'année dernière; avec la taxe sur les moutons, sur les porcs, on a tout ce qui compose le revenu perçu pour ainsi dire en nature et ce qui donnait lieu aux concessions des *fermes*, objet de tant de fraudes. Le gouvernement en quelques localités a établi la perception directe : l'arbitraire des fonctionnaires de l'état vaut-il mieux que la rapacité des fermiers? Ceux-ci, qu'on appelle les *dîmiers*, étrangers pour la plupart, fournissent à Constantinople un garant solidaire, sujet musulman, et revendent à un deuxième, troisième ou même quatrième spéculateur le droit de perception, que ce dernier va exercer sur les lieux avec les agens de l'autorité, Dieu sait à l'aide de quelles vexations pour les producteurs! Les imposés s'associent quelquefois entre eux, rachètent leur dîme et la paient directement en argent ou en nature à l'agent de l'autorité locale. Dans les provinces où

le gouvernement perçoit lui-même la dîme, on prétend que les concussions de ses propres agens font encore plus perdre au trésor que la spéculation des dîmiers.

Quelques droits imposés sur les soies, sur les spiritueux, un nouvel impôt sur le papier timbré, ne donnent que de faibles résultats. Le revenu des douanes enfin ne dépasse pas 46 millions de francs pour 1874; il y a de ce chef une diminution prévue de près de 4 millions, contre une augmentation de plus du double dans le produit des tabacs. La diminution des douanes vient de l'abolition des douanes intérieures, qui frappaient la circulation des denrées de province à province, et l'augmentation du produit des tabacs d'un essai de régie à Constantinople et d'un impôt perçu sur toute la consommation intérieure. La Turquie a pratiqué bien avant nous le régime de la libre introduction des marchandises étrangères; par une singulière anomalie, quand les objets importés payaient à l'entrée 3 pour 100 seulement de leur valeur, les objets exportés acquittaient un droit de 9 pour 100 à la sortie des provinces et acquittaient en outre 3 pour 100 de droit d'embarquement en prenant la voie de mer, la seule praticable jusqu'ici. Le produit des douanes serait susceptible d'une grande augmentation, si les moyens de contrôle et de perception ne faisaient pas défaut, c'est-à-dire s'il y avait des quais, des docks, des octrois, surtout des douaniers possibles, en un mot si le matériel et le personnel existaient. Il en est de même du produit des tabacs.

Parmi les réformes que M. Collas préconisait dès 1864, et dont la plupart ont été adoptées ou tentées, l'établissement d'un régime sur les tabacs analogue à celui qui donne en France de si merveilleux résultats a été indiqué comme suffisant seul à restaurer les finances turques. Dans un pays où le tabac est un produit indigène, où tout le monde fume, même les femmes et les enfans, où la qualité spéciale du produit se prête à l'exportation, le revenu de la taxe qui le frappe devrait dépasser de beaucoup la somme de 33 millions qu'on a prévue pour 1874. La production du tabac pour tout l'empire était évaluée par M. Collas à 38 millions 1/2 de kilogr.; le revenu pour l'état n'atteignait pas 6 millions de francs, non parce que le droit perçu était trop minime, mais parce que la plus grande partie du tabac consommé échappait à l'impôt, grâce à la contrebande; d'autre part M. Collas montrait que la taxe était bien au-dessous des droits perçus dans tous les autres pays; il estimait que le tabac pouvait facilement procurer au trésor 150 millions par an. Nous sommes bien loin de ces chiffres malgré les augmentations des dernières années, mais les mœurs opposent encore sur ce point un invincible obstacle à tout progrès. La régie établie à Constantinople

n'empêche pas la contrebande, et les évaluations du budget risquent de n'être pas atteintes. On désespère de pouvoir jamais établir, comme en France, le vieux système du monopole et de la fabrication par l'état; si au moins l'on atteignait partout la consommation, cela suffirait à rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses.

De tous les impôts indirects qui forment la deuxième section du budget des recettes, le moins connu de nous est le *tapou*, sorte de droit sur la possession et la transmission de la terre. C'était l'impôt féodal, c'est le tribut annuel payé au sultan par les agriculteurs, qui aujourd'hui encore ne sont que de simples propriétaires du produit du sol, mais non du sol lui-même, sur lequel ils ne peuvent ni construire, ni changer la nature de la culture sans la permission du gouvernement. Le *tapou* frappe aussi la transmission de la terre; lorsqu'un agriculteur meurt, ses héritiers n'ont que le droit de préemption sur les champs mis aux enchères. Le gouvernement propose de faire réviser tous les titres de possession, et, dans le budget de 1874, il suppose une augmentation de 50 pour 100 sur le produit du *tapou*, qui produirait alors 16 millions 1/2.

Les recettes diverses qui comprennent le revenu des salines, des forêts, des télégraphes et des postes, ne donnent qu'un chiffre de 52 millions en tout, triste résultat de la stagnation où ces services, ailleurs si importans, ne cessent de languir. Que l'on ajoute les tributs des états rattachés encore à la Sublime-Porte par un lien de vassalité et qui s'élèvent à 18 millions, on aura le total des recettes de ce budget de 1874, qui, si on le compare par exemple à celui de 1863 montant seulement à 313 millions, présente en dix ans une augmentation de près de 250 millions, soit 75 pour 100. C'est assurément un très grand progrès, que l'on voudrait attribuer au développement de la prospérité intérieure de la Turquie, mais dont il convient, pour être juste, de faire surtout honneur à une fiscalité plus sévère et plus exigeante. L'état de l'agriculture et de l'industrie en effet ne justifie point cette augmentation du revenu. Que l'on consulte par exemple les publications des consuls anglais, on se convaincra que l'agriculture n'est pas en progrès. Depuis la guerre de Crimée, les chiffres de l'importation et de l'exportation entre l'Angleterre et son alliée n'ont guère varié; ils oscillent entre 12 et 13 millions de livres sterling. En 1864, l'exportation pour l'Angleterre est de moins de 6 millions, et en 1872 de 5 millions 1/2. L'importation en Turquie de provenance anglaise atteint 8 millions de livres sterling. En signalant cette langueur de l'agriculture, les consuls anglais réclament tout un changement radical dans la constitution de la propriété; au lieu des *émiriés*, anciens fiefs militaires soumis aux dîmes féodales, des *vacoufs*, biens du clergé, exempts de charges, ils demandent pour tous, musulmans ou autres, non plus

la location pour ainsi dire de la terre qui appartient selon la loi turque à l'état, parce qu'elle appartient à Dieu, mais la véritable propriété du sol, transmissible par vente ou par succession.

L'industrie ne semble pas en meilleure voie que l'agriculture; le peu de développement des chemins de fer le démontre. L'état a construit en Asie 234 kilomètres de chemins de fer et en Europe 625, avec une dépense moyenne de 250,000 francs par kilomètre. Cette création, qui représente 215 millions de dépenses, est l'œuvre des quatre dernières années; mais dans le même espace de temps la Turquie a emprunté sept fois cette somme et ne l'a pas employée toute en dépenses utiles. Dans les autres pays, l'ouverture des chemins de fer donne une grande impulsion à l'industrie intérieure métallurgique, minière ou autre : c'est à l'étranger que la Porte s'est adressée pour toutes les fournitures des chemins de fer, de même que pour cette fabrication des armes qui a entraîné de si grosses dépenses dans les derniers exercices. Le peu de rendement des droits sur les objets fabriqués prouve surabondamment l'atonie industrielle et commerciale. Comment en pourrait-il être autrement dans un pays qui, malgré sa situation privilégiée, possédant 1,100 lieues de côtes marines, n'a pas de routes pour aboutir aux ports, pas de vaisseaux même pour le cabotage, encore moins pour la grande navigation, et avec une population de 40 millions d'âmes ne peut établir une recette bien assise de plus de 560 millions de francs?

Ces détails au sujet des revenus de la Turquie suffisent assurément pour montrer quelle marge ils laissent à la progression : nous ne pourrons être aussi explicites au sujet des dépenses. La commission chargée de l'examen du dernier budget s'est abstenue sur ce point de toute remarque; elle n'a ni vérifié ni critiqué les dépenses, elle s'est bornée à recommander l'économie afin de rétablir l'équilibre et de donner une base sérieuse à l'espoir du remboursement de la dette flottante. En dix ans, les dépenses de la Turquie, d'après les budgets publiés, se sont élevées de 326 millions à 557, sur lesquels les intérêts de la dette entrent pour 212, non compris le service à faire du nouvel emprunt 5 pour 100, les dotations pour 45, les services ministériels pour le surplus; celui de la guerre en réclame seul plus de 90, celui des travaux publics n'en obtient pas 45. Le ministère de l'instruction publique se contente d'une somme inférieure à 3 millions de francs.

A côté des chiffres officiels, de ce qu'on peut appeler l'histoire écrite du gouvernement impérial, ce qui instruirait plus sûrement sur l'étendue des ressources et la progression des dépenses, ce seraient les mémoires secrets des financiers accrédités auprès de la Sublime-Porte, la nomenclature des procédés mis en œuvre pour parer aux besoins momentanés; toutefois la liste des emprunts suffit à en

donner une idée exacte, et, si aride qu'en soit l'énonciation successive, on ne comprendrait pas sans elle la question financière en Turquie. Les dix-sept emprunts contractés de 1854 à 1873 n'ont eu d'autre but que de parer aux déficits annuels, et, comme l'argent obtenu n'a pas été employé en dépenses utiles, comme la dette flottante n'a pas diminué, il faut bien en conclure que le déficit est toujours l'état normal et que le gaspillage des ressources disponibles n'a pas cessé. Le gouvernement ottoman a eu recours à deux sortes de prêteurs pour subvenir à ces prodigalités, les banquiers européens établis depuis longtemps à Constantinople ou les établissemens de crédit spécialement créés pour les affaires turques avec des succursales sur les principales places de l'Europe, et le public, principalement en France et en Angleterre. Si l'on faisait le compte exact de ce que l'Europe a prêté à la Turquie et de ce qu'elle en a reçu sous forme d'intérêts, de primes, etc., on verrait que l'Europe n'a jamais rien touché de sa débitrice qu'en le lui avançant elle-même, et on se demanderait ce qui en définitive adviendrait du capital dû et des intérêts eux-mêmes, si banquiers et public fermaient leur bourse à la Turquie. Plusieurs fois les embarras ont été si grands que le moment de la crise finale a pu sembler proche. La proclamation du *hatti-humayoun* de 1856, les réformes de 1867 sur la propriété, ont marqué dans les avant-dernières crises le point culminant de difficultés qui ne cessent jamais, mais, comme des maladies chroniques après un état latent, éclatent tout d'un coup et appellent les soins immédiats du médecin. Les puissances européennes ont donc été, à diverses reprises, appelées à sauver le malade. Sans parler des interventions politiques de la France, qui depuis Louis XIV a préservé bien des fois la Turquie du démembrement, le concours de nos administrateurs (1), l'initiative de commissions financières inspirées ou présidées par des Français, ne lui ont pas fait défaut. Dans chacune de ces périodes aiguës, les symptômes morbides étaient les mêmes, dette flottante énorme, engagemens trop lourds pour être tenus, intérêts usuraires perçus par des prêteurs à bout eux-mêmes de ressources; qui ne se souvient, à l'avénement d'Abdul-Aziz, de ce qu'on appelait la « dette de Galata, » c'est-à-dire les avances faites par les maisons de Galata à 50 pour 100 d'intérêts, agio compris! L'an dernier, la Turquie vient de repasser par une crise à peu près aussi violente; ce n'est pas sans hésitation que le sultan s'est décidé à l'adoption du remède énergique qu'on s'efforce en ce moment d'appliquer au mal avec un vif espoir de le guérir.

(1) On ne saurait oublier les services rendus à Constantinople par M. le marquis de Plœuc, alors inspecteur-général des finances, aujourd'hui sous-gouverneur de la Banque de France.

L'emprunt de 1873 en 6 pour 100 au cours de 54 venait à peine d'être émis que le gouvernement turc était forcé d'escompter à l'avance la partie ferme de l'emprunt payable à divers termes par les contractans et les versemens successifs à faire par le public. Malgré de premières avances destinées à payer les échéances des dettes extérieures, on douta pendant quelques jours du paiement, en janvier 1874, du coupon de la dette générale intérieure 5 pour 100, et en même temps qu'on y faisait face, non peut-être sans difficultés, les mandats du gouvernement (bons des ministères, etc.) échéant aussi en janvier étaient inutilement protestés; les mandats échus et présentés depuis lors ont subi longtemps le même sort, ils n'ont été admis au remboursement que dans ces derniers jours. Le gouvernement ottoman est donc, à vrai dire, resté huit mois en suspension de paiement pour tous ses engagemens particuliers. En juillet dernier, quelques-uns des prêteurs habituels de l'empire, lassés d'atermoiemens indéfinis, n'ont pas craint d'exécuter leur débiteur et de vendre à la Bourse de Paris les gages qu'eux au moins avaient eu la prudence de se faire remettre; mais ce qui importe plus que les engagemens particuliers, ce sont les engagemens avec le public : de janvier à avril, il fallait aviser à ceux-ci et notamment au paiement des intérêts et des lots des emprunts de chemins de fer. Le gouvernement pouvait-il encore compter sur ses prêteurs ordinaires? Avait-il épuisé sinon les ressources, du moins la bonne volonté des établissemens de crédit dont il était le principal client? Pour s'en assurer, une mission fut confiée à un haut fonctionnaire ottoman, Sadyck-Pacha, très capable par son intelligence et son expérience des affaires de mener à fin une mission aussi délicate. Sadyck-Pacha obtint tout d'abord quelques nouveaux prêts qui ont permis de faire face aux besoins du premier trimestre de 1874; les lots des obligations de chemins de fer furent payés, mais les mandats particuliers ne l'étaient pas encore, et les échéances de juillet arrivaient à grands pas.

On comprit alors la nécessité de recourir à des bourses mieux garnies que celles des plus riches banquiers, c'est-à-dire à celles de tout le monde. Ce n'était pas, il est vrai, chose facile que de prendre, même en ce moment où la hausse des fonds français et le paiement achevé de nos gros emprunts rendaient l'épargne disponible, la mesure des émissions à ciel ouvert, du franc appel aux petits capitaux. Le public était devenu méfiant, il avait connu les bénéfices des traitans étrangers ou nationaux avec le gouvernement turc, de ces syndicats dont nous parlerons tout à l'heure, enfin il savait les dernières défaillances du trésor ottoman; on devait donc croire qu'il ne prêterait plus, non-seulement qu'à gros intérêts, mais qu'à bon escient. S'il lui faut du profit, il lui faut plus encore de la sécurité; l'insuccès de l'émission de l'emprunt 1873

l'a bien prouvé. Sur 375 millions effectifs à recouvrer, 42 pour 100 seulement ont été pris ferme par les concessionnaires, et ceux-ci n'ont pu les revendre que partiellement au public; le solde a été colporté de mains en mains pour servir de gage aux prêts temporaires que le gouvernement avait pu obtenir à Londres et à Paris. Donc, pour faire un nouvel emprunt et n'avoir pas à craindre un second échec, d'autres précautions étaient nécessaires. Et d'abord il n'y avait plus lieu de compter sur le moyen précédemment employé des grandes réformes légales plutôt promises d'ailleurs qu'exécutées. De bonnes lois sur la propriété, comme le demandent les consuls anglais, assureraient sans nul doute le développement de la prospérité intérieure; mais les effets s'en feraient attendre. On objecte d'ailleurs en Turquie à ceux qui demandent l'égalité de fait et non pas seulement celle de droit, qui existe entre tous les sujets musulmans ou non, cette inégalité bien plus choquante que les capitulations ont créée au profit des étrangers; mais d'autre part tous les Européens qui séjournent en Turquie répondent que, le jour où les *capitulations* auraient cessé de les protéger, leur vie, celle de leur famille, leurs biens ne seraient plus en sûreté, et qu'ils n'auraient qu'à fuir devant la haine des musulmans. Un moyen plus sûr que la réforme législative consistait dans des réformes administratives, dans la remise par exemple en des mains expérimentées de la perception et de la concentration de tous les revenus de l'empire. Si le trésor pouvait réellement recevoir tous les impôts payés, il deviendrait facile d'éteindre la dette flottante, de rétablir l'équilibre du budget et sinon de refondre toutes les dettes extérieures de garanties et de types divers en une dette générale pour le dehors semblable au 5 pour 100 intérieur, au moins de créer une nouvelle rente extérieure sans remboursement immédiat et ruineux. Sadyck-Pacha avait à Paris et à Londres arrêté tout un ensemble de mesures qui devaient amener ces heureux résultats. Le gouvernement turc ne ratifia pas d'abord les engagemens de son envoyé; il le rappela même, et le public put croire que les projets de Sadyck avaient échoué. Il n'en fut rien; trois mois plus tard, le plan tracé était définitivement adopté avec quelques modifications, ainsi que n'avaient jamais cessé de l'espérer les financiers habiles qui traitent d'ordinaire avec le divan; celui-ci concédait la création d'une banque d'état, une réforme entière des administrations, enfin un emprunt à un taux favorable.

La création d'un banque d'état a eu pour objet principal de constater d'une manière certaine la remise en des mains sûres de tous les revenus de l'état et le paiement exact de toutes les dépenses autorisées. A cet effet, la banque impériale ottomane, avec ses trois siéges de Constantinople, Paris et Londres, avec le pouvoir d'ouvrir

des succursales dans les provinces, est devenue, en s'adjoignant la banque austro-ottomane de Vienne, la banque de l'état : elle remplira les fonctions de trésorier-payeur-général de l'empire. Elle doit recevoir directement dans ses succursales tous les revenus publics, et dans les provinces où elle n'a pas de succursales, les agens du trésor seront directement responsables envers elle des sommes qu'ils auraient encaissées. Quant aux dépenses, la banque prendra d'abord les sommes nécessaires au paiement des intérêts de tous les emprunts, de la dette intérieure et extérieure, des garanties pour les chemins de fer, puis de toutes les autres dépenses inscrites régulièrement au budget.

Pour remplir ce rôle si important, la banque a élevé son capital à 250 millions de francs dont la moitié seule est versée : elle pourra ainsi faire au gouvernement jusqu'à concurrence de 60 millions, et avec des garanties indiscutables, les avances que tous les gouvernemens reçoivent de leurs receveurs-généraux. Il va sans dire qu'elle touchera sur toute somme encaissée ou payée un droit de commission rémunérateur.

L'utilité incontestable de la création de la banque d'état sera d'autant plus à l'abri de tout soupçon qu'elle n'aura à payer que des dépenses régulières et surtout des dépenses contenues dans les plus étroites limites. Au point de vue de la régularité, la nouvelle réforme introduite en août dernier établit que la banque ne paiera pour chaque ministère que les sommes inscrites au budget lui-même au profit de chaque ministère séparément. Si des dépenses exceptionnelles surgissent, on y pourvoira par un ordre émanant de la même commission qui aura dressé le budget, ordre contenant en même temps l'indication des moyens prévus pour couvrir ces dépenses. La haute commission dont le rôle est de dresser le budget, d'établir entre les recettes et les dépenses l'équilibre et la conformité d'où dépend le crédit de l'empire, doit d'après sa composition donner toutes garanties aux créanciers de l'état; aussi se compose-t-elle, en outre de fonctionnaires spéciaux nommés par le conseil des ministres, de plusieurs des administrateurs de la banque de l'état « et de personnes compétentes en matière financière, comme le dit la loi, et jouissant de la confiance du gouvernement impérial. » Après avoir examiné les budgets présentés par chaque ministre, elle appellera devant elle, si elle le juge convenable, tous les fonctionnaires qui pourraient lui donner des renseignemens utiles, elle se livrera à toutes les investigations nécessaires pour arriver à constater le chiffre exact des recettes, ainsi que l'opportunité des dépenses, et remettra ses propositions au conseil des ministres pour que le budget ainsi réglé puisse recevoir la haute sanction du sultan. L'exercice fini, restera l'examen à faire par la cour des comptes

de tous les états de recettes et de dépenses, et la déclaration de conformité rendue par elle sera soumise à la sanction du sultan et publiée par ses soins.

Ces deux premières parties du projet préparé par Sadyck-Pacha et récemment adopté, la création de la banque d'état et les réformes administratives, sont déjà des faits accomplis : les actionnaires de la banque ottomane ont ajouté leur ratification à celle du sultan. La nomination des membres de la haute commission chargée de réviser le budget a suivi la promulgation de la loi; reste la conclusion de l'emprunt, qui n'est pas encore complète. Le gouvernement a décidé l'émission d'un emprunt de rente 5 pour 100 en tout semblable au 5 pour 100 intérieur, jusqu'à concurrence de 40 millions de livres sterling, sur lesquels la banque ottomane en a tout d'abord pris 15 millions ferme au taux de 42 francs avec 2 francs de commission, soit 40 francs net. On conçoit qu'un établissement particulier, obligé d'ailleurs à faire de grosses avances à l'état, ne puisse garder sans les écouler dans le public des rentes 5 pour 100 pour 150 millions de francs. Une souscription a donc été ouverte le 16 septembre dernier à Londres, Berlin, Vienne, etc., pour le placement à 43 1/2 de près de 16 millions sterling du nouveau 5 pour 100: c'est toute la partie prise ferme par la banque; sur les 24 millions sterling formant le solde de l'emprunt projeté, 8 serviront de gage aux avances de la banque, 16 seront l'objet d'émissions ultérieures. Le succès de la souscription de la première partie permet d'espérer un bon placement du solde. Ce sera dans ce cas la véritable pierre de touche de l'excellence des plans adoptés. La composition de la commission du budget, dans un pays où moins qu'ailleurs les sujets se hasardent à contredire le souverain, la faculté pour celui-ci d'autoriser les dépenses excédant les crédits ouverts et avec cette autorisation de se faire ouvrir un compte nouveau à la banque, peuvent, nous devons l'avouer, inspirer quelques appréhensions sur la portée des réformes nouvelles. En tout cas, elles améliorent la situation en ce sens qu'elles apportent au gouvernement turc le concours d'hommes compétens, intéressés à la bonne gestion des finances publiques, et qu'elles soumettent de plus en plus le gouvernement lui-même au jugement de l'opinion publique, cette force devant laquelle plus d'une volonté despotique a fléchi. Au fond, ce ne sont pas les ressources qui manquent à la Turquie, c'est la connaissance du meilleur emploi à en faire. Les réformes actuelles peuvent la lui donner. Pour le moment, les embarras les plus pressans ont disparu : il reste encore avec le solde de l'emprunt à placer des ressources considérables qui laissent le temps aux progrès de s'accomplir, et aux nouvelles institutions de produire tous leurs résultats. Grâce à elles, les anciennes dettes si lourdes, à échéance si brusque, se transforme-

ront-elles en une dette perpétuelle à intérêt de moins en moins élevé? Cet intérêt sera-t-il toujours exactement payé, de même que les dépenses inutiles prendront-elles fin? Nous n'osons ni le prévoir ni le prédire, mais nous osons encore moins affirmer le contraire.

II.

Il est plus difficile encore de voir clair dans les finances de l'Égypte que dans celles de la Turquie, car en Égypte une cause spéciale doit produire un grand embarras dans la situation de l'état. Cette cause de trouble et de confusion, c'est la juxtaposition de deux budgets, de deux trésors, qui se mêlent, s'enchevêtrent et se nuisent : le trésor et le budget du gouvernement égyptien, de l'état lui-même, et ceux du souverain, — ce qu'on appelle le budget public et le budget de la *daira*. Cette séparation ne date guère de plus de dix années. Le vice-roi Ismaïl-Pacha, en succédant à Saïd en janvier 1863, eut pour premier soin de liquider la situation très embarrassée de son prédécesseur tant au point de vue des finances de l'Égypte que de sa propre fortune et d'en faire deux comptes séparés. Dans l'examen des finances égyptiennes, il faut donc faire la part du khédive et celle de l'état.

Le premier emprunt d'état égyptien a été émis en 1858. Saïd-Pacha négocia avec la maison de banque Charles Laffitte un emprunt de 28 millions de fr., qui est remboursé depuis 1865. Trois ans plus tard, on créa pour liquider les dettes de deux sociétés, — celle de la Medjidié, société pour la navigation à vapeur, et la caisse des veuves et orphelins, — des obligations à 10 pour 100, amortissables en dix ans, qui ne circulèrent qu'à l'intérieur. En 1862, le marché anglais fut ouvert pour un chiffre bien plus important, — 72 millions de francs, — au 7 pour 100 égyptien (type désormais invariable de la dette extérieure), émis à 82 et 84 pour 100, garanti par les revenus du Delta, amortissable en trente ans, et qui avait pour objet de diminuer la dette flottante. Cette nécessité, qui s'imposait déjà à Saïd, devint bien plus pressante pour Ismaïl-Pacha, qui trouvait à son avénement un découvert de 250 millions. En 1864, il dut négocier à Londres une émission de 170 millions remboursables en seize ans, et deux ans après un autre emprunt de 75 millions, applicable à la création des chemins de fer, dont l'amortissement fut rapproché à huit ans seulement. Enfin en 1868 l'emprunt dit de la Société générale ouvrit le marché de Paris pour une somme de 296 millions au 7 pour 100 égyptien, au taux d'émission de 75 fr., remboursable en trente ans. L'importance de ce chiffre indique bien que le nouvel emprunt avait pour principal but la consolidation des dettes flot-

tantes que le déficit annuel et la création des chemins de fer avaient successivement accrues. Par une stipulation expresse, le gouvernement s'interdisait d'une manière absolue toute émission de rente consolidée avant un délai de cinq années.

Cette mesure eût été irréprochable et fertile en heureuses conséquences, si, en s'interdisant les emprunts publics, le gouvernement égyptien n'eût pas eu recours aux emprunts particuliers et aux émissions de dettes flottantes dans des proportions considérables. Il en fut malheureusement ainsi. Tandis que la Turquie émettait tous les ans des emprunts publics auprès desquels le chiffre de la dette flottante pouvait sembler minime et que le taux de ces emprunts s'abaissait de plus en plus, le 7 pour 100 égyptien, maintenu pendant cinq ans à un total fixe, s'élevait jusqu'à 93 francs; mais par contre la dette flottante croissait dans une mesure que ne justifiaient pas entièrement les entreprises auxquelles elle était destinée. Les quatre emprunts de 1862, 1864, 1866 et 1868 représentaient 597 millions de capital nominal à 7 pour 100; mais de son côté la dette flottante en 1873 atteignait, d'après les renseignemens les plus autorisés, 750 millions dont l'intérêt ne devait pas être moindre de 12 pour 100, sans compter les frais de change, etc. D'après la publication officielle qui accompagnait le budget de l'exercice 1873-74, au commencement de ce même exercice, c'est-à-dire vers le milieu de septembre 1873, le chiffre de la dette flottante ne dépassait pas 635 millions; mais peut-être le gouvernement égyptien ne fait-il figurer dans ce total que les acceptations du trésor ayant leur échéance en 1874, tandis qu'un certain nombre ont des dates plus éloignées. Cette dette était représentée en effet par des bons à échéances diverses, de trois mois, six mois ou un an, dont chaque renouvellement aggravait le poids, escomptés par de riches maisons de banque d'Alexandrie, de Paris ou de Londres, ou par des sociétés financières parmi lesquelles on peut citer l'*Anglo-egyptian-Bank*, les banques italo-germanique, franco-égyptienne, l'austro-égyptienne, la banque impériale ottomane, etc.

Hâtons-nous de dire que le gouvernement égyptien a beaucoup fait pour les travaux d'utilité publique. Outre le percement de l'isthme de Suez, auquel il a consacré plus de 210 millions, il a ouvert 849 kilomètres de chemins de fer dans la Basse-Égypte et 417 dans la Haute-Égypte, en tout 1,266, dont 326 kilomètres à double voie sur la ligne d'Alexandrie au Caire et à Ismaïlia, la grande station sur le canal entre Port-Saïd et Suez. Ces travaux représentent une dépense de près de 300 millions et procurent un revenu net qui figure pour 22 millions dans les recettes de l'état au budget de 1874. On doit aussi mentionner parmi les entreprises utiles la construction de 7,235 kilomètres de lignes télégraphiques

et la canalisation agricole exécutée depuis 1863, les ponts sur le Nil, les phares, le port et les cales de radoub à Alexandrie, etc.; la totalité de ces dépenses représente la moitié des sommes fournies tant par la dette consolidée que par la dette flottante. Malheureusement la plus grande partie coïncide avec l'époque où la dette flottante était la plus faible en proportion, c'est-à-dire avant 1868, l'emprunt l'ayant réduite cette même année à 100 millions. Depuis lors, et dans les cinq années qui l'ont portée au chiffre de 750 millions, on ne pourrait guère mentionner en dépenses de travaux publics qu'une somme de 170 millions, dont 100 millions pour les chemins de fer achevés au commencement même de cette seconde période.

Il n'y a donc pas à chercher d'autres causes aux progrès de la dette flottante que le déficit annuel du budget; mais ce chiffre de la dette flottante lui-même, qui en garantit l'exactitude? Si les informations officielles font défaut pour connaître la situation approximative des recettes et des dépenses publiques, à plus forte raison manque-t-on de données certaines pour savoir le total de ces engagemens qu'il importe de tenir secrets, qui se contractent sans publicité et qui ont pour objet de pourvoir à des nécessités souvent pressantes. Néanmoins toute personne un peu mêlée aux affaires comprendra la facilité avec laquelle on se tient au courant des marchés passés ou à passer, des négociations d'argent en cours et des prêts consentis entre les gouvernemens obérés et leurs fournisseurs habituels. L'esprit de concurrence ou de spéculation, secondé par la perspicacité des intermédiaires, pénètre aisément les mystères, non pas seulement des chancelleries, mais des cabinets d'affaires, et le total des engagemens pris ne reste pas longtemps secret. Depuis 1868, le gouvernement égyptien a eu recours à des prêts à courts termes, incessamment renouvelés, onéreux toujours, mais surtout pendant la guerre de 1870-1871, qui avait fermé le marché de Paris aux bons égyptiens, empêché les sociétés de crédit de compléter des avances antérieurement consenties et laissé le khédive face à face avec les seuls prêteurs indigènes. Nous ne suivrons pas à la trace chacune de ces opérations de conversion de bons à échéance prochaine en bons à échéance reculée, chacune de ces affaires diverses conclues en 1871, 1872 et 1873, dont l'importance varie de 2 millions 1/2 à 50, mais dont quelques-unes aussi dépassent 100 millions. Il nous suffit de présenter ce total d'une dette flottante surpassant celui de la dette consolidée comme universellement admis dans le monde des affaires et justifiant l'opération par laquelle, au commencement de l'année dernière, le gouvernement égyptien, rentré en possession de sa liberté d'emprunt, fit appel aux capitaux pour régulariser une situation devenue intolérable.

Le projet du gouvernement égyptien comportait une émission nominale de 800 millions de francs, destinée à en procurer 600 effectifs, au cours de 75 francs pour 7 francs de rente, remboursables en trente ans et garantis par les revenus des chemins de fer, qui deviennent libres cette année même à la suite de l'amortissement de l'emprunt de 1866, par les rentrées de l'impôt personnel et indirect, par tous les excédans que pourra procurer l'amortissement des autres emprunts, enfin par les avances du *mokabala*, — on appelle ainsi l'anticipation demandée aux fellahs pendant le dernier trimestre de 1871 et depuis le commencement de 1872 sur six années de leurs taxes foncières, grâce à laquelle les sujets du khédive peuvent racheter une partie de la propriété foncière dont ils ne sont même pas les usufruitiers. Ces arrangemens ont produit 125 millions de francs en 1872, plus de 75 en 1873. Malgré les anticipations sur le paiement des six années, les exercices postérieurs recevront encore de ce chef un certain accroissement de recettes. L'emprunt de 1874 a été concédé à l'importante maison Oppenheim-Alberti à des conditions naturellement inférieures à celles de l'émission publique, mais la moitié seulement de l'emprunt a été souscrite par les concessionnaires et rétrocédée d'abord par eux à une réunion de capitalistes ou d'établissemens de crédit appelée à courir avec eux-mêmes les chances de gain ou de perte; ce n'est que plus tard que le public a été appelé à y prendre part au cours de 82 fr. 50 cent. et pour la moitié seulement, soit pour les 300 millions effectifs pris ferme par les concessionnaires eux-mêmes, le surplus devant faire l'objet de négociations nouvelles.

Le succès de l'émission publique n'a pas répondu à l'attente du gouvernement égyptien. Malgré le haut cours du 7 pour 100, qui avait atteint 93 fr., les obligations émises à 421 fr. 85 c. pour 35 fr. de rente n'ont pas tardé à être l'objet d'une baisse persistante qui les a fait tomber un moment à 326 francs au plus bas; elles sont remontées récemment à près de 400 francs. Les concessionnaires, pressés par le vice-roi non-seulement d'acquitter leur part prise ferme, mais de consentir, comme leur contrat les y obligeait, des avances sur la seconde moitié de l'emprunt à réaliser, ont dû exiger de lui des conditions plus avantageuses encore que les premières, afin de se garantir contre les mauvaises chances que l'indifférence du public faisait tout d'abord courir à leurs capitaux. On a parlé d'une combinaison qui faisait ressortir pour les preneurs ferme le prix du 7 pour 100 à un taux notablement inférieur au prix de 75 francs, qui figurait au contrat. Cela ne suffisait pas encore, et, les besoins du trésor égyptien devenant plus pressans, il fallait pourvoir au vide laissé par l'insuccès de l'emprunt de 800 millions nominaux. C'est alors qu'on vit se produire l'émission d'un emprunt

de 125 millions de francs réservé aux seuls sujets du khédive, et dont le succès parut d'autant plus assuré qu'il avait tous les caractères d'un emprunt forcé, perçu non plus sur les pauvres fellahs à bout de ressources, mais sur les capitalistes, les négocians, les personnages les plus puissans, même les proches parens du souverain. Des bruits d'une nature au moins étrange ont couru sur les mesures de violence employées pour le recouvrement de l'emprunt : cette émission a eu du moins l'avantage de faire monter le taux des obligations de 1873, de donner un gage certain aux prêteurs, qui depuis lors ont renouvelé leurs prêts à court terme sur la garantie des obligations émises et non placées (en juillet, un prêt de 100 millions a été consenti par la maison Pastré), et de permettre, grâce à l'élévation des cours, de tenter plus tard l'émission de la seconde partie de l'emprunt, dont le syndicat, preneur à option, s'est décidé récemment, les cours lui paraissant favorables, à s'assurer par avance la totalité pour la revendre ensuite au public. Avec ces 125 millions de l'emprunt forcé, le chiffre de la dette consolidée au 1er juillet 1874 s'élèvera donc, jusqu'à l'émission de la seconde partie de l'emprunt 1873, à 950 millions, mais le principal objet de la consolidation dernière, c'est-à-dire la réduction de la dette flottante à un chiffre supportable, ne sera obtenu que lorsque l'émission de la seconde moitié de l'emprunt sera définitive et que le produit en aura été employé à cet objet.

Avant de pousser plus loin cette étude des finances égyptiennes, de rechercher quelles sont les chances d'amélioration que présentent les revenus publics, il ne faut pas oublier de parler de la dette particulière du vice-roi. La *dette de la daïra* se compose en dette consolidée de quatre emprunts, dont le plus ancien remonte à 1863, et n'atteignait pas 8 millions de francs; il avait été contracté sur les anciens biens d'Halim-Pacha. Vint ensuite l'emprunt de 1866, dit de Selim, parce qu'il avait pour objet de payer les engagemens laissés par Selim-Pacha : il s'élevait en nominal à 84 millions, et il eut pour garantie 215,000 hectares des terres du vice-roi. En 1867, Mahmoud-Pacha contracta un nouvel emprunt de 52 millions qui porte son nom, et qui est garanti par le gouvernement égyptien; enfin l'*emprunt du khédive*, de 178 millions nominaux, a été émis en 1867, hypothéqué sur 88,000 hectares de propriétés.

La dette consolidée de la daïra à 7 ou 9 pour 100 s'élève en nominal à 323 millions, dont 249 restent encore à amortir; elle en a produit 271 effectifs. Le service des intérêts et de l'amortissement absorbera en 1874 plus de 33 millions. Les trois premiers emprunts devront être remboursés en quinze ans et le dernier en vingt; la dette consolidée, à moins de nouvelles émissions, aura donc pris fin en 1890; dès 1881, elle sera réduite de moitié. A côté

de la dette consolidée se trouve aussi une dette flottante qu'on évaluait à 100 millions, contractée avec des maisons égyptiennes et françaises, et quelques sociétés de crédit (1). L'intérêt en est naturellement plus élevé que celui de la dette consolidée; mais il est souvent inférieur à l'intérêt de la dette flottante du gouvernement. Cela est tout naturel : le vice-roi est plus riche que l'Égypte, les emprunts qu'il contracte ont aussi un meilleur emploi, étant destinés en général à améliorer ses propriétés et à pourvoir au paiement des commandes faites à l'industrie étrangère. On évalue en effet à 600,000 hectares les biens immobiliers du khédive, et ce ne sont pas les terres les moins bien cultivées. L'exploitation des plaines si fertiles de la vallée du Nil se fait à l'aide des machines les plus perfectionnées : la culture du coton a d'abord donné d'énormes produits, dont les progrès ont été arrêtés seulement par la baisse survenue depuis quelque temps dans les prix; pour y suppléer, le vice-roi a voulu développer sur la plus grande échelle la production du sucre. On évalue à 50 millions de francs les dépenses qu'il vient de faire pour l'établissement des sucreries, dont le principal soin a été confié à l'importante maison française Cail et Ce. La valeur en capital de la fortune du khédive peut bien atteindre 500 millions, et on ne craint pas d'en évaluer le revenu à 70 ou 80 millions. Ce n'est donc pas de ce côté que viendraient les plus grands embarras pour les finances de l'état. Comment alors expliquer la crise qu'elles ont subie, et dont les périls ne sont pas encore entièrement conjurés?

Deux causes principales y ont contribué : d'une part, des dépenses trop considérables et trop rapidement faites; de l'autre, le mode des emprunts contractés à trop courts termes, d'où des déficits toujours croissans et un cercle vicieux d'embarras insurmontables. Le budget de 1873-74 porte en recettes 257 millions et en dépenses 229. L'impôt foncier seul entre dans les revenus pour 150 millions, les douanes pour 15 et le revenu net des chemins de fer pour 22; un nouveau droit, celui de l'entrée sur les tabacs, donne 13 millions. C'est une grande augmentation sur le budget publié de 1872, qui ne se chiffrait qu'à 189 millions en recettes, et en dépenses à 184. Le premier article des dépenses est l'intérêt de la dette, 76 millions; les plus gros chiffres qui viennent ensuite sont : le tribut à la Porte pour 17 millions, le ministère de la guerre pour 19, et les travaux publics pour 26. Quand on connaît la fortune personnelle

(1) Une très récente opération pour le placement de 30 millions de bons de la daïra échéant en 1875 a été conclue en juin dernier avec la maison Pastré; par contre, on a offert de rembourser par avance des bons échéant en 1874. Ce n'est donc pas une nouvelle dette.

du vice-roi, on est surpris de trouver encore dans les dépenses publiques une somme de près de 8 millions pour la liste civile du khédive et près de 4 pour celle du prince héritier.

Une grande amélioration de ce dernier budget sur les précédens, c'est que, par un scrupule tout nouveau, on y fait figurer 31 millions pour le service de la dette flottante, jusqu'à la rentrée de la partie à option de l'emprunt 1873, dont l'intérêt de la moitié figure seul dans le service de la dette consolidée; mais cette somme est évidemment insuffisante eu égard au chiffre des bons de toute sorte émis et non convertis. Il y a aussi chaque année à faire face aux sommes énormes destinées aux amortissemens à court terme, d'où il résulte que le déficit en numéraire, c'est-à-dire les sommes à se procurer pour payer les dépenses obligatoires, dépassent singulièrement chaque année les sommes perçues. Ce n'est pas être pessimiste que d'évaluer encore à 40 millions le déficit actuel; la proportion est forte pour un budget de 250 millions.

A côté de ces mauvais élémens de la situation, il faut cependant citer les bons. L'Égypte n'est un état ni très peuplé ni très étendu; elle ne renferme que 5,200,000 habitans environ, ne possède ni bois, ni fer, ni charbon; mais ses terres sont d'une fertilité merveilleuse. Sur 2,100,000 hectares cultivés, dont 600,000 appartiennent au vice-roi, la production dépasse de beaucoup les besoins de la consommation. Avec des travaux de desséchement ou de canalisation, on pourrait livrer 840,000 hectares de plus à la culture et surtout à la culture industrielle, qui donne lieu à des exportations si fructueuses. Les 88,000 étrangers qui habitent l'Égypte n'y entretiennent pas ces antagonismes de races, de cultes, qui s'opposent à la prospérité intérieure de la Turquie. Il y a bien en Égypte comme en Turquie une question *judiciaire*, c'est-à-dire que les étrangers y jouissent aussi de certains droits de juridiction spéciale dont le gouvernement voudrait s'affranchir; mais, s'il attache à cette revendication une certaine importance théorique, l'inconvénient en fait est moindre à cause du naturel des habitans, qui rend les conflits très rares entre eux et les étrangers. Les sujets du vice-roi se distinguent par une douceur, une sobriété et une docilité sans égales, comme on l'a bien vu à propos des avances du *mokabala*. Déjà une loi rendue par Saïd-Pacha en 1857 avait promis de concéder l'entière propriété du sol aux fellahs qui pendant cinq ans mettraient une terre inculte en valeur; Mahmoud-Pacha ne tint nul compte de cet engagement, ce qui ne l'empêcha pas de demander une anticipation de six années d'impôts, moyennant l'obtention de ce même droit de propriété accordée aux fellahs sur les terres qu'ils cultivent. Ils se sont prêtés à cette nouvelle charge

comme à la première, comme à toutes celles dont on les accable, se contentant de protester par l'éloignement quand le fardeau est trop lourd, et d'aller camper au désert quand l'habitation de leurs villages les soumet à trop d'exigences. En dehors de la fortune personnelle du khédive, l'état possède encore une très grande partie du sol, qu'il ne vend ni ne loue, et qu'il fait travailler directement par des ouvriers maigrement payés. Nous avons sous les yeux les chiffres de la culture en 1833 et en 1870 : le produit des terres cultivées en blé a augmenté de 16 pour 100 (5 millions d'hectolitres contre 4,300,000), — celui de l'orge, des fèves, etc., de 316 et de 272 pour 100. Le coton a donné, en 1870, 63 millions de kilogrammes contre 5 millions en 1833, et le sucre 20 millions contre 400,000 kilogrammes. Le gouvernement égyptien possède en outre deux choses qui ne sont pas sans valeur : une part dans le canal de Suez et les chemins de fer. Il a droit à la moitié du produit des terrains vendus par la compagnie de Suez, et a touché de ce fait 1 million en 1872. Il possède 176,000 actions de la compagnie, dont il a aliéné les coupons pour vingt-cinq ans; mais, à partir du 1er janvier 1895, il en recouvrera l'entière disposition, enfin il a droit à 15 pour 100 sur les bénéfices de la compagnie après les charges payées. Dans un certain délai, tous ces droits représenteront un actif important. Quant aux chemins de fer, dont le produit est porté au budget pour 22 millions, le revenu brut dépasse aujourd'hui 37 millions, et l'on suppose que, s'ils étaient livrés à l'industrie privée et exploités par elle, l'état pourrait en obtenir plus de 25 millions de produit net. En raison de ces sources de revenus, avec l'amortissement des anciens emprunts et une plus sage répartition des dépenses, l'avenir des finances de l'Égypte pourrait se présenter sous des couleurs d'autant plus favorables qu'elle semble à l'abri des vicissitudes intérieures ou des complications politiques qui menacent le trône du suzerain lui-même du vice-roi. Le khédive actuel a certainement fait beaucoup pour l'amélioration matérielle du pays, et en particulier pour l'agriculture; mais on ne doit pas se dissimuler que le moment est grave, que le dernier emprunt de 800 millions nominaux constitue une lourde charge pour l'avenir, et qu'il faut changer brusquement les vieilles habitudes. Au lieu des expédiens temporaires, ruineux, des intermédiaires favorisés, des renouvellemens de prêts à courts termes d'autant plus coûteux qu'ils sont plus répétés, aujourd'hui que le gouvernement s'adresse au public dans de larges proportions, il est nécessaire qu'il lui donne toutes raisons de se fier à lui. Au premier abord, il semble téméraire d'imposer à 5 millions de fellahs sans propriétés ni industries des budgets de 257 millions, dont la moitié est absorbée par le

service de la dette consolidée, avec une dette flottante qui n'est pas encore près de s'éteindre, si les dépenses laissent toujours un déficit annuel sur les recettes.

Réforme radicale de l'administration, de la législation, de la propriété, c'est là, de même que le contrôle dans la perception des impôts et dans l'ordonnancement des dépenses, le seul moyen, — en laissant bien entendu de côté les procédés sommaires des exactions et des emprunts forcés, — pour sortir des embarras actuels, maintenant que le temps des emprunts partiels est passé et que les gouvernemens orientaux prennent le parti de s'adresser au public après n'avoir eu d'abord recours qu'aux syndicats.

III.

Le mot de *syndicat* actuellement usité dans le langage financier est loin de représenter les opérations par lesquelles se règlent les litiges d'un commerçant malheureux vis-à-vis de ses créanciers; c'est une association de capitalistes faite en vue d'une entreprise particulière analogue à celle qui réunit pour des desséchemens ou des prises d'eau des propriétaires voisins. Le but des syndicats financiers est ordinairement l'écoulement de titres achetés à un état, à une province, à une ville. Distribués peu à peu ou brusquement écoulés, ces titres sont, comme on l'espère, avidement recherchés par le public, tenu quelque temps en suspens et jaloux de participer aux bénéfices des premiers preneurs. Le succès des syndicats tient donc à la valeur intrinsèque des titres, aux avantages qu'ils procurent, à la notoriété des hommes ou des établissemens réunis, et aussi aux circonstances générales qui règlent les transactions sur les marchés des fonds publics. C'est à ce point de vue surtout qu'il convient de consulter les habitudes, les mœurs financières des pays où l'on veut naturaliser de nouvelles valeurs ou en émettre qui sont déjà connues.

Il n'y a pas longtemps qu'en France les valeurs étrangères ont été spécialement recherchées par l'épargne. Avant la négociation active des titres de nos chemins de fer, qui remonte à une trentaine d'années, les maisons de banque seules s'occupaient de la souscription des titres d'états étrangers, espagnols, napolitains, autrichiens, etc. L'entreprise de nos grandes lignes leur a ensuite ouvert une voie d'associations fécondes, et de grandes fortunes se sont élevées par des participations en commun à la concession, à la construction, à l'exploitation des chemins de fer. L'ère brillante de ces entreprises une fois passée, les établissemens de crédit qui s'étaient fondés pour en répandre le bienfait en France et à l'étranger, les hautes notabilités de la banque qui avaient tenu à honneur d'y attacher

leur nom, ont de nouveau reporté leur attention vers les emprunts d'état. Le royaume de Naples, l'Espagne, l'Autriche, furent les premiers à attirer la spéculation des banquiers et prirent une part énorme des économies du public; la Russie, la Belgique, la Hollande, vinrent ensuite, puis les gouvernemens orientaux; tout dernièrement enfin le capital français passa l'Atlantique pour pénétrer jusqu'aux territoires de l'Amérique méridionale, au Mexique et au Pérou.

De cette longue odyssée, dont les résultats ne furent pas également heureux, un seul trait reste à noter, c'est la méthode universellement suivie. Quelques acheteurs plus ou moins hardis, plus ou moins puissans, créent les premières relations : dans les pays où l'argent se prête à gros intérêts, ils emploient leurs capitaux avec une facilité merveilleuse et un grand profit. Leur exemple aidant, d'autres parties prenantes se proposent, c'est l'ère des syndicats; enfin il faut bien s'adresser à celui qui est plus riche que Crésus et a plus d'esprit que Voltaire, c'est-à-dire au public, auquel les nouvelles valeurs sont encore offertes à un taux bien autrement avantageux que les titres sur lesquels il portait précédemment ses préférences.

Dans cette seconde période, on a vu, comme sous la première, — alors qu'il s'agissait de la construction de nos chemins de fer, — de nombreuses sociétés de crédit se former, dont le but a été cette fois de diriger les efforts de l'association vers les combinaisons financières avec les états étrangers. Depuis la guerre de Prusse, notre cote de la Bourse de Paris contient les noms de sociétés nouvelles qui offrent bien ce caractère. La première, la Banque de Paris et des Pays-Bas, avait été à son origine la consécration d'un syndicat de banquiers très expérimentés et très puissans, dont les relations s'étendaient partout, et principalement en Espagne, en Turquie et en Égypte. Après le succès de la Banque de Paris, on a vu surgir les banques franco-austro-hongroise, franco-égyptienne, franco-hollandaise, française et italienne, la banque de l'union franco-belge, qui sont venues se mettre à la suite de la banque ottomane, de la Société générale de crédit ottoman, etc., pour former un réseau d'associations qu'on pourrait appeler le second, alors que toutes les sociétés de crédit mobilier et foncier françaises et étrangères, déjà cotées à Paris, formaient le premier réseau. Sans aucun doute, de même que les aînées, dont la création des chemins de fer fut le principal objet, ne s'interdisaient aucune autre opération financière, les cadettes, fondées pour l'émission des emprunts d'état, ne se sont refusées à aucune immixtion dans les entreprises industrielles et autres. Il n'en est pas moins vrai que cette éclosion si rapide d'établissemens spéciaux, bien moins nombreux toutefois que ceux dont l'Allemagne

et l'Italie en particulier ont vu la création simultanée, a pour raison d'être ce que nous appellerons la mise en valeur des concessions d'emprunts faites à des personnalités privilégiées, le partage des bénéfices qui avaient enrichi celles-ci, et l'appel adressé au public pour en fournir les élémens définitifs. Il ne saurait entrer dans les limites de cette étude d'exposer les conséquences de ce système et de faire l'histoire financière de chacune de ces sociétés se groupant entre elles, se disputant ou se divisant successivement les emprunts à obtenir et les émissions à faire. Il suffira de faire ressortir le résultat nécessaire que la concurrence ou l'entente elle-même ont dû produire. L'agglomération des forces chez les prêteurs a permis tout d'abord de remplacer les premiers emprunts assez modérés par des opérations énormes, de substituer des centaines à des dizaines de millions, en même temps que la facilité de les obtenir faisait croître l'avidité ou favorisait l'incurie des emprunteurs. C'est l'éternelle histoire des fils de famille qui dépensent encore plus vite qu'ils ne rencontrent de gens disposés à satisfaire à leurs fantaisies; mais, à mesure que les emprunts ont grossi, les risques se sont accrus et l'argent est devenu plus cher. Ce n'a pas été trop pour se garantir de la gêne, sinon de l'insolvabilité du débiteur, que de lui demander des rémunérations en proportion avec les embarras qu'un remboursement retardé pourrait occasionner : à cet égard, aucun taux d'escompte, si usuraire parût-il, ne compense, pour une société de crédit par exemple, l'immobilisation d'une trop grosse partie de son capital; mais d'autre part, plus les avantages obtenus du débiteur étaient grands, plus son crédit s'abaissait, et moins il y avait de chances de faire souscrire par les capitaux privés à un taux comparativement élevé, avantageux tout à la fois à l'état emprunteur et à ses concessionnaires, les emprunts dont ceux-ci ne s'étaient chargés que dans le but de les écouler dans le public. Il y a là un cercle vicieux dont la logique dit qu'on ne peut sortir, surtout quand il s'agit d'états à crédit médiocre, de ceux précisément avec lesquels on trouve, ce semble, le plus d'argent à gagner. C'est en vain qu'on a recours aux procédés les plus habiles, à des prises ferme et à option d'emprunts concédés. Un syndicat s'engage-t-il à prendre ferme le tiers ou la moitié d'une émission de titres, cette portion lui est donnée à un prix relativement faible, et dans un délai stipulé l'autre partie doit être ou prise à un taux plus élevé ou entièrement abandonnée. Les contractans ont ainsi le temps d'écouler la partie prise ferme par eux, de faire monter les cours et de préparer l'émission du solde dans le public. Assurément la combinaison peut réussir, et souvent il en a été ainsi; mais combien de circonstances doivent concourir à ce résultat! Qu'un événement important se produise, qu'un temps d'arrêt survienne dans le mouvement des

capitaux vers les valeurs de cette sorte, qu'une agitation quelconque trouble le cours de ces spéculations, et le fond se laisse voir, c'est-à-dire l'embarras inextricable de l'emprunteur, et l'indispensable nécessité pour le concessionnaire d'exiger des conditions de plus en plus rigoureuses, à peine suffisantes à sa sûreté, quoique mortelles au crédit de l'état obéré. Une autre conséquence logique de ces opérations a été la publicité qu'elles ont reçue, publicité nuisible au succès même; aussi les capitaux privés sont-ils devenus non-seulement plus méfians, plus prudens, plus hésitans à se livrer, mais, jaloux de l'avantage concédé aux concessionnaires et partagé par les syndicats, ils ont augmenté leurs exigences et ne se livreraient plus au même prix. La conclusion forcée, en allant à l'extrême, serait que, devant les demandes légitimes des prêteurs, la dette, aggravée par le taux de l'intérêt, par la rapidité de l'amortissement, finirait par paraître si écrasante qu'à aucun prix les états ainsi obérés ne trouveraient à emprunter.

Telle est, sans mentionner aucun fait et sous la forme d'un simple raisonnement, l'histoire d'un des phénomènes les plus curieux du monde financier actuel. Sur cette scène, où, comme sur la scène politique, s'agitent tant de passions, se déploient tant de ressources d'intelligence, de science même, où les victoires et les défaites ont une si grande influence sur le sort des masses, il a paru curieux et instructif de saisir au passage un trait de nos mœurs contemporaines et d'expliquer au lecteur une des locutions qui l'ont sans aucun doute le plus vivement frappé.

L'ère des syndicats n'est pas close, il s'en faut, et l'on ne saurait prétendre que le système de l'association ne sera plus mis en usage pour spéculer sur des fonds publics, comme pour lancer des entreprises particulières; toutefois nous inclinons à croire que, pour les deux pays notamment dont nous avons retracé la situation financière, on ne trouvera plus aujourd'hui à mettre en usage autant que par le passé des procédés dont la logique démontre l'impuissance finale quand on s'en sert à outrance. La Turquie et l'Égypte ont fait abus des emprunts particuliers, des combinaisons officieuses; c'est au public qu'elles essaient et qu'elles ont besoin aujourd'hui d'avoir recours; mais, pour réussir dans cette voie, d'autres conditions devenaient nécessaires et urgentes.

L'Égypte n'offre pas de ressources supérieures à celles de la Turquie, mais les créanciers de l'Égypte sont moins nombreux; en France particulièrement, les valeurs égyptiennes n'ont pas un grand courant d'acheteurs. Avec un peu d'ordre, des économies pendant quelques années, l'Égypte pourra retrouver l'équilibre du budget, sans lequel le crédit n'existe pas.

Quant à la Turquie, il ne faut pas se dissimuler que la situation

est moins bonne, même avec les réformes qu'elle vient d'opérer. Le nombre de ses créanciers est immense chez nous, ils se rencontrent jusque parmi les plus modestes fortunes. Les ouvriers, les domestiques, ont acheté volontiers de ces valeurs à lots ou à gros intérêt qui ont bien aidé aux dépenses de leurs ménages. Jusqu'à présent, la Turquie, une fois seulement et temporairement, s'est montrée mauvaise débitrice pour les mandats des ministères, sortes de billets escomptés par de gros capitalistes : ceux-là ont protesté à l'échéance des traites impayées, mais ils n'ont pas fait grand bruit; à l'exception du cas tout particulier que nous avons signalé, et qui ne s'est appliqué qu'à une petite partie d'une opération de 40 millions, ils ont au contraire continué jusqu'au bout de soutenir leur débiteur, faisant le très bon calcul qu'en agissant ainsi, en consentant à de nouvelles avances, ils sauvegardaient leurs intérêts antérieurs et donnaient aux anciens prêts une chance de remboursement. L'événement leur a donné raison, et la conclusion de l'emprunt nouveau en 5 pour 100, après avoir assuré le remboursement de tous les mandats particuliers et le fonctionnement de l'exercice 1874, peut inaugurer une ère de véritable prospérité pour la Turquie. L'ingérence dans le règlement de ses finances d'hommes de compétence et d'honorabilité incontestables, comme les administrateurs français et anglais de la banque ottomane, doit inspirer au public toute la confiance nécessaire et amener ainsi la conversion des anciennes dettes en 5 pour 100 extérieur; c'est le cas surtout pour l'emprunt des vilayets, qui va exiger en trois exercices à partir de 1876 un amortissement de 278 millions. Une conversion entière sauverait la Turquie : mais il n'y a plus pour elle de faute à commettre; il lui faut à l'avenir payer exactement ses dettes sous peine de mort. Il ne s'agit plus en effet aujourd'hui seulement du crédit, il s'agit de l'existence même de l'empire : si la question de l'équilibre européen, sur laquelle la diplomatie du commencement du siècle a tant discouru, semble mise à l'écart, la protection des prêteurs étrangers de la Turquie peut donner lieu à des complications prochaines. Nous venons de voir en Égypte une commission internationale forcer la main au sultan et au khédive pour résoudre violemment et dans un sens contraire aux décisions de la justice française le litige particulier soulevé entre la compagnie du canal de Suez et les propriétaires de navires étrangers sollicitant d'être admis à la faveur du passage; un tel précédent ouvre la voie à de bien autres interventions : plus encore que l'Égypte, la Turquie a tout à craindre, si elle blesse, et surtout contre le droit et la justice, les intérêts européens, qu'elle aura de plus en plus associés à ses destinées.

BAILLEUX DE MARISY.

LE
PRÉDICATEUR AMBULANT

RÉCIT DES TEMPS HÉROÏQUES DANS L'OUEST AMÉRICAIN[1]

I. — LE VANNAGE.

Tout ce qui paraît invraisemblable dans cette histoire est vrai. Le récit que je vais faire étonnera sans doute ceux de mes lecteurs qui ne savent rien de la vie sociale dans l'ouest au commencement du siècle; ils refuseront peut-être de croire à ces contrastes de fêtes pastorales, de sauvages orgies, de *revivals* non moins sauvages, à ces rapprochemens du bandit et du prédicateur, à ce mélange de simplicité primitive, de choses grotesques et féroces, de crimes et de piété. Quant à moi, nourri tout enfant sur le sol même où mon grand-père avait défendu contre les Indiens sa famille retranchée dans une hutte bâtie de ses mains, au milieu d'un désert, la vie sauvage m'a été de bonne heure familière. Vers l'âge où d'autres prêtent l'oreille à des fables et à des contes de fées, mon imagination était déjà hantée par les combats livrés aux Indiens et aux brigands. Au lieu du *Petit Chaperon rouge*, nous nous racontions les aventures de la génération précédente, ses luttes contre les

(1) On n'a pas oublié le curieux récit de mœurs de l'Indiana du sud que la *Revue* a publié sous ce titre : *L'École du Flat-Creek.* Cette fois M. Eggleston nous présente les recrues que les prédicateurs méthodistes des *revivals* (*réveils,* réunions religieuses sous forme de campemens) ont faites dans ces mêmes régions, où ils chevauchaien hardiment sans souci des Indiens, des brigands, ni des épidémies meurtrières, argonautes à leur façon, mais enflammés d'une fièvre spirituelle, comme les héros de Bret Harte le furent de la fièvre de l'or. L'auteur du *Circuit Rider* avait subi lui-même la contagion : dès l'âge de dix-neuf ans (1856-57), il entreprit une mission qui faillit lui coûter la vie. Plus que personne il a donc le droit de célébrer le zèle souvent excessif de ces intrépides pionniers de la foi dans les *backwoods* (territoires non encore défrichés).

bêtes féroces sur le chemin même que nous suivions pour aller à l'école. Dans beaucoup d'intérieurs régnaient encore les anciennes coutumes; la laine était cardée, filée, teinte, tissée, les vêtemens faits à la maison, et les vieilles solennités agricoles n'étaient pas tombées en désuétude. Le vannage de blé que je vais peindre remonte cependant plus loin que mon enfance, à une cinquantaine d'années peut-être, à l'âge d'or où les représentans du congrès étaient incorruptibles et où le sergent d'armes les empêchait à grand'peine de s'entre-tuer.

La cérémonie du vannage chez le capitaine Lumsden dans la colonie d'Hissawachee (Ohio méridional) ouvrait toujours la saison; elle donnait le branle à un nombre incalculable d'autres vannages de grain, coupes de bois, pelages de pommes, etc., sans parler des réjouissances pures et simples qui marchent de front avec l'utile. Le blé du capitaine Lumsden s'entassait prêt à être vanné en un monceau de cinq à six pieds de haut. Le capitaine n'était point insensible aux considérations d'économie, il savait parfaitement qu'il y aurait avantage à faire vanner son blé par les gens de la ferme, car la dépense des rafraîchissemens et l'obligation de prêter la main en retour à tous les travaux du même genre contre-balançaient et au-delà le travail gratuit; mais qui peut se soustraire à la tyrannie de l'usage? Le capitaine Lumsden passait déjà pour un homme dur et injuste; vanner son blé tout seul, c'eût été perdre l'honneur, descendre au niveau d'un colon *yankee* établi plus haut sur la rivière, et qui osait pratiquer certaines économies défendues, vendre même à prix d'argent les moindres bagatelles, le beurre ou les œufs par exemple. Plus d'une fois il avait été question de condamner au plongeon cet être méprisable. Être « serré comme l'écorce au tronc d'un hêtre, » et *yankee* par-dessus le marché, équivalait presque à la qualité de voleur de chevaux.

Il y avait donc vannage chez Lumsden; les dames de l'établissement profitaient de l'occasion pour étendre une couverture sur des cadres et passer l'après-midi à piquer en babillant. Chacune d'elles rougissait de crainte et d'espérance toutes les fois que certains noms d'hommes étaient prononcés. Qui pouvait prévoir l'issue des divertissemens de la soirée, les révélations qu'ils amèneraient?

Il faisait nuit, la pleine lune s'élevait comme un feu de joie parmi les arbres qui couronnent la colline, quand les vanneurs se rassemblèrent autour du tas de blé. Les premiers arrivés attendaient les autres et passaient le temps à calculer le nombre de boisseau x qu'il tireraient de là. Le capitaine, petit homme irascible, toujours agité, accueillait ses voisins à la façon d'un *gentleman* de la vieille Virginie, en leur tendant la main avec une condescendance secrète qui se faisait sentir sous l'apparente familiarité. Quand nous par-

lons du capitaine Lumsden comme d'un *gentleman* virginien, nous nous plaçons à son propre point de vue. Dans le comté qui l'avait vu naître, sa position sociale n'avait rien d'élevé, son père était un parvenu dont la fortune se fit par des moyens suspects, mais tel est l'avantage de l'émigration que, parmi ces barbares des défrichemens, le seul fait d'être né dans la vieille Virginie équivalait à des lettres de noblesse. Lumsden, sans que personne y trouvât à redire, se tapait donc fièrement la jambe de sa cravache en parlant de parenté avec les plus anciennes familles. Il y avait dans ces hâbleries une ombre de vérité; il était allié par sa femme au vieux sang dont il tirait gloire.

La réunion est enfin à peu près complète; il s'agit de se partager le tas. Deux juges sont choisis à cet effet : M. Butterfield, personnage lent, qui passe pour savoir beaucoup parce qu'il parle peu et qu'il examine attentivement les choses, et M. Sniger, qui jouit de la même réputation parce qu'il est au contraire beau parleur et tout de premier mouvement. Butterfield mesure la montagne de blé sous toutes ses faces en comptant ses pas, secoue la tête, recommence, louche, compare, ferme un œil, tandis que les jeunes gens l'observent avec respect. Sniger prend une vue panoramique de l'ensemble avec son dédain ordinaire pour les minuties, et, indiquant le côté gauche, fait remarquer à ses admirateurs que la pile est une idée plus haute par là, mais que le grain, beaucoup plus beau, se vannera sans peine, tandis que de l'autre côté c'est du fretin de blé, dur comme le diable à séparer de la balle. En conséquence, il est d'avis de partager le tas par le milieu, et, chose étrange, Butterfield, après son interminable examen par poids et mesures, arrive à la même conclusion savante et complexe, ce qui confirme pour le public l'infaillibilité des deux juges. On divise donc le tas; il s'agit maintenant de nommer des chefs. Bill Mac-Conkey est présent, il n'y a pas de vanneur plus habile, mais quelqu'un objecte dans la foule que parmi les personnes présentes nul n'est de force à lutter contre lui.— Où est Mort' Goodwin? demande Conkey. C'est le seul qui puisse me tenir tête; j'aimerais le battre.

— Le voilà qui vient là-bas! dit Sniger, désignant de loin un grand garçon bien découplé qui s'avance en toute hâte à travers champs. Arrivé devant la barrière, il y appuie ses deux mains et la franchit d'un bond.

— C'est bien lui, c'est son saut! dit le petit Kike, nn neveu du capitaine.

— Holà! Mort'! — s'écrient-ils tous en chœur, tandis que le jeune homme approche, son large chapeau de paille à la main et en s'essuyant le front. — Nous t'attendions; vous êtes choisis, toi et Conkey.

Le sort décide que Conkey sera le premier à choisir les hommes

et Goodwin à choisir sa part de blé. Goodwin déclare qu'il prend le plus mauvais bout, et, le signal étant donné, tous les bras s'escriment à l'envi.

Le capitaine fait circuler la bouteille, Conkey hurle de bruyans encouragemens entremêlés de jurons; ce système excite peut-être l'ardeur de ses hommes, mais il a le même effet sur leurs adversaires. Morton, plus prudent, vanne lui-même de toutes ses forces, qui égalent au moins celles de deux travailleurs ordinaires réunis. — Allons, camarades! dit-il, ne craignez rien,... le souffle qu'il dépense en cris, nous le dépenserons en besogne. Surtout point de tricheries de ce côté! A vos postes! ne perdez pas une seconde pour courir vérifier où en sont les autres!

Pendant une heure, la lutte continue, énergique, sans interruption. La montagne de grain non vanné a diminué considérablement, une vague immense de balle se gonfle derrière les deux camps.

— Pourquoi ne bois-tu pas? demande Sniger à Morton.

— Il veut se garder l'haleine fraîche pour Patty Lumsden! dit en riant l'un des garçons. — Celui-là n'a jamais su combien près il avait été de recevoir un solide coup de poing.

Conkey en revanche boit un peu trop, et ses appels au courage de ses hommes deviennent de véritables vociférations. Déjà il crie victoire, et en effet les chances longtemps équilibrées des deux côtés paraissent pencher vers le sien, lorsque Morton donne un coup de collier presque surhumain, et dont l'exemple est contagieux pendant quelques minutes suprêmes. Le dernier grain est épluché à temps pour permettre au camp de Morton Goodwin de fondre sur celui de Conkey, où deux douzaines d'épis environ restent aux mains des triomphateurs. Conkey, furieux, prétend qu'il sait bien ce que son adversaire a fait de son blé en indiquant la pile de balle. Goodwin, avec le calme d'une conscience nette, propose une vérification générale, qui n'est point acceptée par raison de prudence. Tout ce qui reste à faire pour les vainqueurs comme pour les vaincus, c'est de se rendre à la maison, vieux bâtiment hybride, moitié cabane, moitié blockhaus. Après les ablutions nécessaires, on rejoint les dames, qui ont quitté leurs cadres à piquer et préparé un souper substantiel dans la salle commune. Elles sont toutes rangées contre le mur d'un air modeste, très préoccupées au fond de l'effet que produisent leurs robes de tiretaine sur la partie masculine de l'assemblée, car à quoi bon carder, filer, tisser, tailler et coudre une robe neuve, si ce n'est pour qu'on l'admire?

Le souper ne fut pas long; les vanneurs mangeaient maladroitement et avec embarras, comme font toujours en public, fût-ce en compagnie les uns des autres, ces hommes de frontière. Les piqueuses avaient soupé une heure auparavant, la table n'étant pas

assez grande pour les deux sociétés. Le couvert enlevé, elles se réunirent, et les plus braves proposèrent quelques jeux campagnards qui rompirent la glace. Morton Goodwin, qui passait pour l'esprit brillant du cercle, imposait des gages où les baisers tenaient naturellement une grande place. Goodwin apportait sa part d'entrain dans les jeux bruyans qui se succédaient avec fureur; cependant il ne laissait pas d'être inquiet. Patty Lumsden ne voulait pas jouer. Au fond, il en était bien aise : il n'aurait pu souffrir de la voir embrassée par ses camarades; mais Patty ne serait-elle pas mécontente de la part qu'il prenait à ces ébats rustiques? La mission qui lui avait été confiée de prononcer, les yeux bandés, l'arrêt de chacun, lui évitait, jusqu'à un certain point l'épreuve des baisers; mais si un malicieux hasard voulait que le gage tiré fût le sien? — Sa bonne fortune l'empêcha heureusement de se condamner lui-même.

Enfin, les gages épuisés, on passa d'un commun accord à un jeu d'enfant qui a existé sans doute en Angleterre de temps immémorial : tout le piquant de ce jeu consiste à s'agenouiller sur un mouchoir pour embrasser celle qu'on aime. Conkey s'empara du mouchoir le premier au milieu du refrain :

« Où poussent l'orge, les pois, les fèves et l'avoine? — Ni vous ni moi ne le savons; mais le fermier sait — où poussent l'orge, les pois, les fèves et l'avoine. »

Bien qu'il affectât de regarder autour de lui d'un air perplexe, les demoiselles échangèrent des coups de coude et se montrèrent Jemima Huddlestone d'un air significatif. Naturellement il embrasserait Jemima; c'était prévu..., tout le monde le savait, excepté les deux acteurs principaux. Conkey se croyait fort indécis, et Jemima détournait sa large face rouge pour étudier attentivement un nœud du plancher; mais ses paupières baissées ne faisaient que rendre son attente plus visible, tandis que les chuchotemens de la société avivaient les couleurs de ses joues. Conkey, s'arrachant par un effort soudain à ses apparentes incertitudes, tourna sur lui-même, étendit le mouchoir aux pieds de cette Hébé des défrichemens, et s'agenouilla craintif sur un ourlet, tandis que, d'un air contraint qui ne trompa personne, Jemima s'agenouillait sur l'autre bord pour recevoir un baiser si vif et si bruyant qu'une explosion de bravos et d'hilarité le salua. Conkey s'était relevé avec la mine d'un homme qui a fait son devoir dans des circonstances difficiles; Jemima reprit le mouchoir, et, tandis qu'on répétait le refrain, embrassa de la même façon l'un de ces messieurs pour le laisser ensuite porter ses hommages à une nouvelle divinité. Ces alternatives duraient depuis quelque temps; en vain la grosse Semantha Britton avait-elle adressé un appel souriant à chacun des possesseurs successifs du mouchoir. Semantha n'avait jamais compris pourquoi ses sou-

rires n'avaient pas plus de succès. Sur ces entrefaites, quelqu'un choisit, comme on devait s'y attendre, la jolie Betty Harsha, et tout le monde devina qui choisirait Betty. Morton Goodwin était l'élu de son cœur : elle s'habillait pour attirer ses regards, elle ne le quittait pas des yeux à l'église, elle se plaçait adroitement sur son chemin, elle le forçait à la reconduire, et, maintenant qu'elle tenait le mouchoir, chacun regardait Goodwin. Trop jeune pour être insensible au charme de cette petite figure ronde aux yeux brillans, aux lèvres boudeuses semblables à une cerise, il n'eût pas été fâché d'être l'objet d'une si flatteuse préférence, si au moment même Patty Lumsden, délivrée enfin des soins de maîtresse de maison, ne fût venue suivre les péripéties du jeu. Elle se tenait derrière Jemima, et le contraste était charmant entre cette robuste beauté campagnarde et la frêle Patty, blanche avec des yeux noirs et une chevelure de jais qui faisaient ressortir encore sa blancheur, la démarche fière, des traits délicats, une physionomie aussi résolue qu'intelligente. Patty faisait, comme on dit, honneur à sa mère, personne hautaine et d'habitudes distinguées, qui, par sa réserve, s'était attiré une réputation de bégueule, à la grande satisfaction de son mari. L'apparition de Patty dans sa robe d'indienne, — un luxe extraordinaire à cette époque, — fit donc désirer à Goodwin que Betty Harsha en attaquât un autre pour cette fois; mais Betty, sans attendre le signal, se précipita sur le mouchoir aux pieds de Morton, qui prit son temps pour s'agenouiller. Bon gré mal gré cependant, après avoir reçu le baiser de Betty, il se trouva debout le mouchoir à la main, l'air ahuri, au milieu des fous rires.

Ces rires blessèrent Goodwin comme s'ils eussent été excités par l'angoisse très réelle qu'il éprouvait. Déclarer sa préférence pour une autre femme, fût-ce par plaisanterie, Patty étant présente, était au-dessus de ses forces, et s'agenouiller devant Patty elle-même au-dessus de son courage. Soudain ses yeux rencontrèrent le sourire avide de la pauvre Semantha Britton. Une issue se présentait : Patty ne pouvait être jalouse de celle-là. Il étendit le mouchoir devant Semantha et lui donna ainsi le droit de choisir un partenaire. L'élégant de la bande était le petit Gab, c'est-à-dire Gabriel Powers fils. Le vieux Gab passait pour le fermier le plus avare du voisinage; mais son fils, s'étant enfui tout jeune de la maison paternelle, avait gagné les montagnes, et en avait rapporté de l'argent acquis on ne savait comment. Tout ce capital passa en vêtemens d'apparat; il portait des moustaches, innovation qui dans ces temps primitifs révélait assez un homme qui a vu le monde. Chacun se moquait de ce fat et chacun l'admirait. Nulle jeune fille n'avait encore osé jeter son dévolu sur le petit Gab; mais Semantha, certaine qu'elle n'aurait plus

de longtemps la chance de choisir un amoureux, prit bravement son parti de frapper au plus haut. Les joueurs se gardèrent de rire quand elle se prosterna aux pieds de Gab; ils furent épouvantés de tant d'audace. Le petit-maître fit bonne contenance. Tombant gracieusement sur un genou, il daigna recevoir ce baiser imprévu, puis releva le mouchoir avec un geste délicat de la main qui portait un diamant ou tout au moins une pierre transparente que son propriétaire faisait passer pour tel. Toutes les filles sentirent aussitôt battre leur cœur, car les dames vêtues de tiretaine ne sont pas plus exemptes d'une certaine prédilection pour les fats que les dames parées de satin et de velours. Gab avait son plan secret : c'était un de ces hommes qui, ayant fait beaucoup de choses par miracle d'effronterie, croient que ce moyen suffit pour atteindre à tout, pourvu qu'on ne soit pas impudent à demi. Il savait que miss Lumsden se tenait à l'écart des jeux prétendus innocens; il savait aussi qu'elle faisait grand cas de Morton Goodwin et avait vu clair dans les luttes de celui-ci.

Tandis qu'on chantait les couplets d'usage, il conserva le calme du savoir-vivre, puis, au moment voulu, passa rapidement derrière la chaise de Jemima et alla saluer Patty. Tout le monde retenait son haleine. Les joues de Patty devinrent non pas rouges, mais très pâles; se détournant, elle cria vers la cuisine : — Que voulez-vous? Je viens! — et sortit tranquillement. Le pauvre garçon, qui avait déjà fléchi le genou, ne put se relever à temps pour échapper aux quolibets de ses camarades. — Il répliqua, en suivant des yeux Patty avec une moue de dédain, qu'il avait voulu la faire courir; mais sa déconfiture était évidente.

Quand on fut sur le point de se disperser, Morton essaya d'échanger un mot avec Patty. Il la trouva seule dans la cuisine, et la pensée qu'elle l'attendait peut-être le bouleversa. La lueur rouge des tisons dans la large cheminée se jouait sur les murailles de bois et animait le teint blanc de la jeune fille; mais, au moment où Morton allait parler, le pas rapide et impérieux du capitaine Lumsden retentit, et avec son petit rire métallique : — Morton, lui dit-il, que fais-tu de ta politesse? Il n'y a plus personne pour accompagner Betty Harsha.

— Le diable emporte Betty! murmura Morton, ce qui ne l'empêcha pas de l'escorter une fois de plus.

II. — LE COMBAT.

Chaque histoire a une qualité en commun avec l'éternité. Commencez-la où vous voudrez, il y a toujours un commencement antérieur au vôtre, de même que le dénoûment véritable se perdra

toujours dans un vague brouillard par-delà votre dénoûment. Tout le monde ne se souciant pas de remonter à la création, force est bien de pratiquer une trouée quelque part à travers les fils entrelacés des aventures humaines, amours, mariages, naissances, morts, craintes, espérances, succès et déceptions; mais, en quelque point que vous la pratiquiez, il y a toujours, je le répète, en-deçà du commencement quelque chose d'essentiel à dire. Il est indispensable par exemple que le lecteur sache comment Morton avait depuis l'enfance adoré plutôt qu'aimé Patty Lumsden. A l'école, Patty était toujours première et Morton second; une fois, par exception, Patty se trompa en épelant, Morton fit aussitôt une faute volontaire pour ne pas l'éclipser. Quand elle regagna ensuite la place d'honneur, il eut soin de marcher sur ses talons. On a dit que l'amour était le purificateur de notre jeunesse; Morton en effet, malgré sa passion pour la chasse, les courses, le jeu et autres plaisirs en vogue, fut préservé de vices plus graves par son amour. Si ce culte eût été moins respectueux, Morton aurait vu depuis longtemps la fin de ses incertitudes, mais il était trop profondément pénétré de la suprême noblesse de Patty; d'ailleurs il y avait un dragon gardien du trésor : Morton tremblait devant le capitaine Lumsden. Celui-ci, l'un des premiers colons, était aussi à beaucoup près le plus gros propriétaire. Il avait par des prêts habiles étendu sa domination à vingt milles à la ronde. Les juges eux-mêmes étaient ses débiteurs, et, dans les rares circonstances où l'on s'était permis de lui faire quelque opposition, le capitaine avait su frapper avec un tel dédain des moyens et des conséquences qu'il était devenu l'objet de la terreur générale. Deux ou trois familles furent forcées par les persécutions de cet homme vindicatif d'abandonner la colonie, de sorte que son nom s'associait à une sorte d'autorité royale.

Le père de Morton Goodwin n'était, lui, qu'un petit fermier. Comment le fils aurait-il pu faire des avances directes à une fille aussi fière que Patty? Malgré tout, Morton s'obstinait à compter sur quelque événement improbable qui le placerait dans une situation moins désavantageuse. D'abord Lumsden n'avait nullement favorisé les rêves du jeune Goodwin; il l'avait traité avec cette arrogance protectrice d'autant plus blessante qu'on n'y peut répondre franchement comme à une insulte; mais depuis peu, ayant remarqué la force et l'indépendance croissante de ce caractère, l'ascendant qu'il exerçait sur les autres hommes de son âge, le capitaine avait compris la nécessité de se l'attacher en vue des élections qui devaient avoir lieu à l'automne. Non qu'il eût la moindre intention de lui donner sa fille, —il ne voulait que souffler le chaud et le froid pendant quelque temps et laisser à l'ardent jeune homme juste assez de confiance pour l'amener à servir ses intérêts. Morton, étonné d'abord du change-

ment de Lumsden, ne tarda pas à conclure qu'on en arriverait bientôt à l'entente la plus parfaite.

Dans la matinée du dimanche qui suivit le vannage, Morton se rendit à l'écurie. Avez-vous jamais eu le bonheur de passer un paisible dimanche d'automne dans les forêts vierges? C'est un calme, une solitude, une douceur de brise et de lumière incomparables. Les volées de merles se préparent en sifflant à leurs migrations, les lents croassemens des corbeaux se mêlent de loin aux cris moqueurs de l'écureuil grignotant les faînes. Morton n'observait rien de tout cela, n'étant point d'un tempérament poétique. Il pensait aux courses qui devaient avoir lieu ce jour-là, aux chances de victoire de sa belle Dolly, le seul bien qu'il eût en ce monde, une jument pur sang, capable de tous les succès, croyait-il, par suite de son origine aristocratique, et il s'était levé dès l'aube pour aller l'admirer, tâter ses jambes fines, s'assurer enfin qu'elle était dans de bonnes conditions.

— Cela va bien, n'est-ce pas? lui disait-il, tu battras toutes ces bêtes de rien, ma vieille?

Hélas! Morton parut au déjeuner de famille pour voir s'écrouler ces riantes chimères. Sa mère lui demanda doucement de la conduire à l'office, et refuser quelque chose à sa mère lui eût coûté autant que de renoncer aux courses. Une rude vie avait fait de Goodwin un homme rude; il était parfaitement capable de jurer, de parier, de ne pas observer le repos du dimanche et même de boire avec excès. On ne disait pas de lui : « C'est un jeune homme qui promet beaucoup; » mais ses défauts se mêlaient aux plus nobles qualités, il témoignait surtout à sa mère un dévoûment chevaleresque. Il faut dire qu'elle était vraiment digne de vénération : fille d'un de ces vieux *gentlemen* irlandais, gens de grandes manières, d'habitudes extravagantes, d'impulsions généreuses et d'esprit brillant que leurs qualités mêmes conduisent à la banqueroute finale, elle avait épousé Job Goodwin, ancien soldat de la révolution, qui, faute de prévoyance, perdit son patrimoine; malheur plus grave, il perdit aussi courage, et un lourd fardeau échut par conséquent à sa femme. Elle l'avait porté avec une résignation et une dignité qui expliquaient le tendre respect que lui vouait son fils. Néanmoins Morton ne pouvait prendre aisément son parti de renoncer à un triomphe caressé, préparé depuis des mois. Quand elle le pria de l'accompagner, il ne répondit pas; il s'en alla revoir sa pouliche et, tout en l'embrassant, déchargea sa mauvaise humeur en jurons. — Un instant, la pensée lui vint de jeter une selle sur le dos de Dolly et de s'enfuir aux courses; il eût cédé à la tentation, sans un mot de son petit frère Henry, qui l'avait suivi à l'écurie. — Mort', lui

dit le gamin, à ta place j'iraïs; je voudrais battre le cheval bai de Conkey, qui croira que tu as peur, s'il ne te voit pas venir. La mère n'a pas le droit de te forcer à t'asseoir pour écouter le vieux Donaldson par une belle journée comme celle-ci.

Morton s'arracha brusquement à la contemplation des beautés de sa pouliche. — Assez! dit-il, et que je ne t'entende jamais parler ainsi de la mère. Si cela pouvait la consoler un peu, j'irais à l'église tous les jours de la semaine. Je deviendrais ministre pour la voir sourire de joie en y songeant. — Et il acheva de seller Blaze, le vieux cheval de Mme Goodwin, tandis qu'Henry, tout en tirant la sangle, répondait :

— Moi, je n'aime pas qu'on me gêne, je veux faire ce qui me convient. — Le petit drôle méditait plus d'un mauvais tour à jouer pendant que sa mère serait à l'église.

Morton mit le pied de Mme Goodwin à l'étrier, arrangea avec soin la longue jupe d'amazone, puis il enfourcha Dolly, qui se mit à faire des siennes, comme s'y attendait son cavalier. Celui-ci eût trouvé fort maussade la promenade d'une dizaine de milles jusqu'à l'église, n'eût été le plaisir de faire sentir à l'orgueilleuse bête qu'il était son maître.

Ce jour-là, il trouva le sermon plus intéressant que de coutume. La controverse, antérieure à la révolution, qui divisa les presbytériens n'était pas éteinte dans l'ouest, et le curé Donaldson était un presbytérien « du vieux côté. » Son visage anguleux, sa voix dure, tout révélait en lui la *combativité*. Ses attaques furent dirigées en particulier contre les *meetings* de méthodistes. Le camp du Grand-Champ-de-Cannes subsistait encore dans la mémoire de chacun, et pour la centième fois M. Donaldson tonna contre ces rassemblemens de fanatiques, affirmant que les prédicateurs ambulans n'étaient que des vagabonds illettrés, des braillards, des traîtres au protestantisme, puisqu'ils niaient la doctrine de la justification par la grâce, enseignant de préférence le salut mérité par les œuvres. Dans son zèle, le bon curé calomniait un peu ses adversaires, c'était chose reçue dans ce temps-là des deux côtés. Morton, que l'esprit de combativité possédait, lui aussi, au plus haut degré, fut fort échauffé par ce discours, et en retournant au logis déclara qu'il irait volontiers à l'église, quelque temps qu'il fît, si le prédicateur voulait chaque fois distribuer de ces coups de massue. Il faut avouer qu'après le sermon Morton avait rendu visite au presbytère, et que l'eau-de-vie de cerises de M. Donaldson, flatté de voir un jeune homme venir de si loin pour l'entendre, contribuait peut-être à exalter ces vaillantes résolutions. Quoi qu'il en fût, l'occasion de lutte tant désirée ne tarda pas à se présenter. Comme

sa mère et lui passaient par un chemin de traverse peu fréquenté, Morton, qui, tout en maîtrisant les caprices de Dolly, fouillait le bois avec la curiosité naturelle au chasseur, aperçut une affiche attachée à un arbre. Une affiche dans ce lieu écarté était assurément chose surprenante; il s'efforça d'approcher de l'arbre, mais les chevaux de sang sont sujets aux visions : Dolly s'effraya, on ne sait de quoi, et se montra rétive. Chaque fois que Morton la tournait vers l'arbre, elle se jetait de côté. Enfin Mme Goodwin pria son fils d'y renoncer et de continuer sa route. — Continuez si vous voulez, lui dit-il, mais il y a une question à vider entre moi et Dolly. Ou elle se tiendra tranquille auprès de cet arbre, ou nous lutterons jusqu'à ce que l'un de nous reste sur le flanc.

La mère se contenta de laisser son vieux cheval brouter le long du chemin, triste au fond de l'âme que Morton passât les heures saintes du dimanche d'une telle façon, mais fière aussi du courage et de la volonté qu'il déployait. Morton cependant contraignait la rebelle à faire le tour de l'érable dans un sens, puis dans un autre, jusqu'à ce qu'elle fût étourdie au point de ne plus voir clair; alors il se mit à lire l'affiche. Jusque-là, il ne s'en était que médiocrement soucié; le peu de curiosité qui l'avait poussé à la lire s'était évanoui dans la chaleur du combat avec Dolly; mais, quand il vit la signature d'Enoch Lumsden, administrateur des biens de feu Ézéchias Lumsden, l'intérêt que lui inspira ce document lui fit oublier sa victoire. L'affiche annonçait la mise aux enchères publiques, par ledit administrateur, d'une pièce de terre dûment désignée, appartenant au défunt. — Tonnerre! s'écria Morton avec indignation, quelle vilenie! Ce n'est pas assez pour le capitaine de maltraiter ce pauvre Kike, il faut encore qu'il le vole! Il va sans doute acheter la terre, ou, ce qui est la même chose, la faire acheter par un complice. Voilà pourquoi il a collé son affiche dans ce désert. Et le juge prête les mains à une pareille action! Il a peur de lui comme tout le monde. Pauvre Kike! Il ne lui restera pas un dollar à sa majorité!

— Quelqu'un devrait prendre son parti, dit Mme Goodwin. C'est une honte pour une colonie tout entière de montrer tant de poltronnerie et de se laisser gouverner par un seul homme; autant vaudrait avoir un roi!

Morton aimait le petit Kike, et cet appel à ses sentimens républicains l'émut. Il ne put supporter la pensée que sa mère le crût poltron. Son orgueil était déjà froissé par les airs protecteurs de Lumsden et par la malice que celui-ci avait mise à l'empêcher de causer avec Patty. Pourquoi n'irait-il pas au secours de Kike? mais intervenir en pareille circonstance, c'était renoncer à Patty.

En y songeant, il tomba dans une méditation que sa mère inter-

préta selon ses souhaits, supposant que quelque passage du sermon avait frappé son âme et dessillé ses yeux. En réalité, Morton se disait : — Que faire? Je n'ai pas de crédit auprès du juge, pas d'argent pour acheter la terre, pas d'amis influens; quand je sacrifierais ma plus chère espérance, ce serait sans résultat. — Et tandis qu'il se donnait toutes ces bonnes raisons pour assister passif à une spoliation inique, sa conscience le réprimandait sévèrement : — Ainsi, répondait-elle, tu fermeras les yeux, tu te croiseras les bras pour ménager un coquin dont tu veux épouser la fille!

La colère qu'il éprouvait contre sa propre faiblesse rendit Morton si nerveux que, ne pouvant tenir en place, il alla le soir à Forks, où avaient eu lieu les courses, boire plus que de raison au cabaret. Ensuite son idée fixe du moment le poussa comme malgré lui vers la cabane habitée par la mère de Kike.

Kike Lumsden avait seize ans; c'était un de ces garçons maladifs au teint blême, aux cheveux noirs, lisses et droits. Vêtu de culottes de peau de daim et d'une chemise de coton, il était en train de traire sa vache quand Morton l'aborda. Les lignes soucieuses de son visage mélancolique se détendirent, et il se leva souriant. — Te voilà, vieux! entre vite!

Mais Morton ne quitta pas le dos de Dolly, que Kike se mit à caresser : il serait si content de posséder une telle bête! — Bah! un de ces jours, quand je serai un peu plus fort, je défricherai ce ravin le long de la rivière, et j'aurai de quoi m'acheter aussi un cheval de sang, peut-être un poulain de Dolly, qui sait? — Son sourire devenait rayonnant à cette pensée. Morton n'avait pas le courage d'y répondre, et il n'osait lui dire que le capitaine se préparait justement à fondre sur le terrain où il bâtissait de si beaux châteaux en Espagne. — As-tu toujours les fièvres? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit le jeune garçon. J'en étais presque débarrassé quand je suis allé travailler chez mon oncle, et il m'a fait piocher sous la pluie. « Allons, Kike, me disait-il, — tu sais sa façon de vous jeter des ordres comme il jetterait des pierres, — la pluie te fera du bien. Ta mère t'a gâté en te tenant au coin du feu. Moi, je t'habituerai à la pluie, mon garçon; l'eau fait pousser même les mauvaises herbes de ton espèce. » N'empêche qu'il a manqué me tuer...

Les libations que Morton venait de faire à Forks n'avaient pas contribué à le rendre prudent. — Ton oncle est une canaille! s'écria-t-il. — Kike rougit et garda le silence. — Il volerait ses propres enfans; il te ruinera, si tu n'y prends garde, et tu seras forcé de t'exiler comme bien d'autres.

— Morton, tu es plus excité que de coutume contre mon oncle; t'aurait-il défendu de parler à Patty?

— Quant à cela, non! répondit le jeune homme, et ce nom de Patty lui fit regretter de s'être autant avancé.

— Alors pourquoi t'emporter contre lui?.. Tu feras mieux de parler net. Qu'y a-t-il?

— Oh! rien, répliqua Morton avec amertume; seulement ton bon oncle met en vente le ravin dont tu parlais tout à l'heure. L'affiche est dans le trou Jackson, sur l'arbre le plus éloigné de la route. Voilà! C'est ainsi apparemment que se conduisent les *gentlemen* de la vieille Virginie. Damné voleur, va!

Quand Morton eut ainsi livré le secret qu'il avait voulu garder pour lui, Kike pâlit jusqu'aux lèvres. — Je ne lui pardonnerai jamais, et il le verra bien, murmura-t-il secoué par un tremblement convulsif. — Il dit ces mots avec une lenteur haineuse et implacable. — Tu me prêteras Dolly demain, n'est-ce pas?

— Où iras-tu? demanda Morton.

— A la ville, arrêter cette vente, si je puis; d'ailleurs j'ai le droit de choisir un tuteur, et j'en prendrai un qui tiendra mon oncle en respect,... le colonel Wheeler, son ennemi mortel!

Morton pensa, non sans tristesse, que, si Kike montait Dolly, le capitaine pourrait en être informé, et alors adieu Patty! Mais, regardant le visage navré de Kike, il n'osa refuser tout à fait.

Ce soir-là, sa mère le trouva par exception d'une humeur détestable au souper; elle continua d'espérer qu'un grand combat se livrait en son âme préludant à sa conversion. Morton regagna, plein de mépris pour lui-même, le grenier où il couchait. La lâcheté est le dernier des crimes pour un homme de la frontière.

De grand matin, il pansa Dolly afin que Kike la trouvât prête, mais Kike ne vint pas; enfin une forme frêle se dessina gravissant la colline de l'autre côté de la rivière. Était-il possible que Kike songeât à faire vingt milles à pied, délicat comme il l'était et malgré la fièvre? Morton se maudit lui-même de lui avoir à demi refusé son cheval; pour un être sensitif comme l'était Kike, le demi-refus équivalait à un non formel. Quelques minutes après, Dolly, lancée à fond de train, le conduisait auprès du jeune voyageur. — Tu ne m'échapperas pas ainsi, lui dit-il. Voici Dolly.

— Je n'en veux pas, et je n'aurais jamais dû te la demander... à cause de Patty.

— Tais-toi, et prends la jument, ou je t'assomme; je me suis conduit hier comme un lâche.

— Je te dis, ami, que je veux marcher.

— Tu m'as l'air d'en avoir la force vraiment; mais tu seras mort à moitié chemin, petit imbécile! Si tu ne prends pas Dolly, je te suis pour enterrer tes os.

Sur ces entrefaites passa Jack Sniger, connu pour sa servilité à l'égard de Lumsden.

— Vous voilà donc en route, les gars? demanda-t-il avec un sourire insidieux.

Quand il fut passé, Morton dit : — L'huile est sur le feu! Quand le capitaine aura connaissance de ta démarche, Sniger ne manquera pas de lui dire qu'il nous a vus ensemble. On m'en voudra, quoi que tu fasses; prends donc Dolly.

— Non! répliqua Kike. — Mais ses genoux fléchissaient déjà.

— Tu consentiras toujours bien à la tenir une minute pour me rendre service, dit Morton mettant pied à terre.

Aussitôt que Kike eut obligeamment saisi la bride, le rusé garçon s'enfuit en chantant à pleins poumons. Il ne se retourna que sa chanson finie, au sommet de la colline, et alors il eut la satisfaction de voir Kike en selle, riant de bon cœur du tour que lui avait joué son ami. Morton agita son chapeau, Kike le menaça de la tête, puis disparut emporté dans un temps de galop.

Mme Goodwin éprouva une certaine déception en s'apercevant, lorsque rentra son fils, qu'il n'était plus soucieux; elle craignit que les bonnes impressions de la veille ne se fussent évanouies. Mais bientôt Morton fut de nouveau obsédé par une pénible inquiétude. Le repas de midi achevé, il prit son fusil et sortit chasser le daim, ou plutôt chercher l'oubli de cette anxiété qui l'étouffait. Pour la première fois de sa vie, la chasse ne l'absorba point. Quand un des hommes de la frontière se met à aimer, c'est de tout son être; les intérêts de sa vie sont en petit nombre, et l'amour, s'il lui lâche la bride, ne tarde pas à consumer tout le reste. Après deux heures de marche dans la forêt, il fit partir un daim, et ne s'en aperçut pas à temps pour tirer. Il lui était bien prouvé que tout effort pour donner le change à ses vrais sentimens ne servirait à rien; il fallait voir Patty, lui ouvrir son cœur avant qu'une volonté ennemie ne les séparât peut-être. En une heure, Morton pouvait atteindre la demeure du capitaine, tandis que celui-ci serait encore absent. A moitié chemin, il tomba au milieu d'une bande de dindes sauvages, qui prirent la fuite en plusieurs directions, mais non pas avant qu'un double coup de feu eût abattu deux jeunes mâles au plumage satiné; les liant par la patte au moyen d'un lambeau d'écorce, il les porta triomphalement au bout de son fusil, heureux de n'avoir pas à se présenter les mains vides.

Morton Goodwin avait vraiment bonne mine lorsqu'il entra par cette après-midi d'automne dans la cour du capitaine Lumsden : haut de six pieds, carré d'épaules, il marchait d'un pas élastique, sa démarche trahissait autant que son visage un caractère ferme;

il avait le sourire doux et fier, les cheveux bouclés de sa mère irlandaise. Son bonnet en peau de raton lui donnait une physionomie pittoresque. La blouse de chasse retombait sur des culottes de peau de daim rentrées dans des bottes de cuir cru. Le bourdonnement d'un rouet l'attira du côté de la cuisine. Au moment où l'ombre de Goodwin effleura le seuil, Patty, donnant à la roue une impulsion nouvelle, la fit tourner jusqu'à ce qu'elle rugît, et en même temps adressa un joyeux signe de tête au visiteur.

— Comment cela va-t-il? Bonne chasse à ce que je vois... des dindes?..

— Oui, en voici un pour vous; l'autre est pour ma mère.

— Pour moi? Bien obligée. Entrez denc et prenez une chaise.

— Je suis bien là, dit Morton s'asseyant près du seuil, son bonnet sur les genoux; continuez votre besogne, Patty, j'aime à vous voir travailler.

En réalité, le pauvre Morton était trop agité pour pouvoir soutenir une conversation suivie. Rien ne fait ressortir les grâces d'une jolie femme comme cette vieille roue à filer. Les formes de Patty n'étaient défigurées par aucun artifice de toilette, et lorsqu'elle courait à reculons, la tête rejetée en arrière, le bras gauche à demi déployé, la main droite occupée à diriger le mouvement de la roue, cette taille souple, élancée, avait quelque chose d'aérien. Morton, qui, sous le soleil d'une belle soirée d'octobre, regardait voltiger ces petits pieds encore pleins d'énergie après l'exercice fatigant de toute la journée, ne se disait pas que la vieille cuisine avec son métier à filer dans un coin, et sa vaste cheminée où se balançaient à la grue de fer des crémaillères chargées de marmites, la vieille cuisine bâtie de bois avec ses hautes solives recouvertes d'écorce et festonnées de guirlandes de courges desséchées, eût tenté le pinceau d'un maître hollandais. Il n'avait aucune idée de cela; mais, en dévorant des yeux ce charmant visage qui lui souriait par-dessus la roue presque invisible, il pensait que Patty Lumsden était au-dessus de lui comme les anges du ciel, et il frissonnait à l'idée de ne pouvoir jamais parvenir jusqu'à elle. Tandis qu'il écoutait Patty parler avec son enjouement ordinaire, le capitaine rentra en brandissant sa cravache. — Ah! te voici, Morton? Tu as tort de perdre ainsi ton temps. Un garçon capable de faire son chemin dans le monde ne passe pas les heures de l'après-midi à caqueter avec les filles. Garde cela pour les veillées et le dimanche.

Tout le plaisir de Morton fut dissipé par cette apparition et ce langage. Il se leva pour partir en laissant sur le seuil le dinde destiné à Patty. Cependant le capitaine se désaltérait au puits, sa gourde en main. — J'ai vu Kike tout à l'heure, dit-il entre deux gorgées. — Morton se sentit rougir au seul nom de Kike. — J'ai vu

Kike traverser la rivière sur ta jument. Tu ne devrais pas lui permettre de la monter, elle lui cassera le cou. Tiens ! le voici. Je me demande d'où il vient.

Morton, en levant les yeux sur ceux de Kike, les vit flamboyer de colère; mais Lumsden ne regarda même pas son neveu. — Je me demandais, cria-t-il de loin au jeune gars, ce que tu avais été faire sur le dos de cette diablesse. Un de ces jours, il y aura, grâce à elle, un sot de moins dans le monde. — Là-dessus le capitaine éclata de son petit rire sec et cassant : — Eh bien! qu'est-ce qui te prend de donner un coup de pied à mon chien, polisson! Un de ces jours, je me mêlerai de t'élever à ma façon.

— Vous n'en avez pas le droit, et vous ne l'aurez jamais. — A peine distinguait-on les paroles de Kike, il était livide.

— Allons, pas d'insolence, s'il vous plaît!

— Je ne sais ce que vous appelez de l'insolence, dit Kike, se redressant de toute sa hauteur et tremblant comme s'il avait la fièvre; mais je vous dis que vous êtes un tyran et un misérable.

— Moi? tu es fou...

— Vous voulez me voler ma terre, et l'avez fait afficher sans consulter ni moi ni ma mère; aussi ai-je été à Jonesville aujourd'hui : mon tuteur sera dorénavant le colonel Wheeler.

— Le colonel Wheeler? C'est m'insulter. — Le capitaine cessa de rire et devint pourpre.

— Je l'entends bien ainsi. Je n'ai pu obtenir du juge qu'il défendît la vente; il est trop poltron; mais laissez-moi vous dire encore une chose, Enoch Lumsden. Si vous vendez ma terre par ordre de justice, vous y perdrez plus que vous ne gagnerez. Je n'ai pas peur du diable, moi, ni d'aucun de ses suppôts! Cela vous coûtera plus de granges brûlées, plus de chevaux, de vaches et de cochons que vous ne croyez; vous avez agi en fripon avec mon père, mais vous ne viendrez pas si aisément à bout du petit Kike! C'est la loi indienne que je vous appliquerai, vieux voleur...

Le capitaine fit un pas en avant et brandit sa cravache : — Il te faut une leçon, petit drôle!

Kike frissonna de la tête aux pieds, mais ne bougea pas.

— Touchez-moi, si vous l'osez, et il y aura du sang entre nous. Cette année verra un Lumsden de moins. Nous irons, vous ou moi, au cimetière.

Patty avait arrêté sa roue et se tenait épouvantée auprès de Morton. Celui-ci s'avança et saisit le bras de Kike. — Allons! calme-toi! dit-il à son ami.

— Ne me touche pas, dit Kike en secouant son étreinte. J'ai un compte à régler.

— Inutile de t'en mêler, Mort', ricana le capitaine. Je sais bien

qui a monté la tête de ce gamin, et c'est avec vous deux que le compte se réglera un jour. — Puis il rentra dans la maison tandis que les deux jeunes gens descendaient la route. Morton n'osa pas tourner la tête du côté de Patty; quant à Kike, lorsqu'il eut perdu de vue le capitaine, une réaction terrible se produisit en lui. Il se laissa tomber sur un fagot en sanglotant de douleur et de colère.

— Le pire de tout, c'est que j'ai détruit toutes tes chances, Mort', balbutiait-il.

Morton ne répondit pas. Il reconduisit son camarade en silence, et retourna chez son père. Le vieux Goodwin, hypocondriaque, dur d'oreilles, aussi lent à se mouvoir qu'à penser, était au coin du feu. Il regarda pendant quelques instans son fils assis en face de lui sur un escabeau cassé, puis commença : — Tu es malade? tu vas avoir la fièvre?

— Non, mon père.

— Tu as l'air tout abattu, dit le vieillard en bourrant sa pipe d'une feuille de tabac qu'il broyait entre ses doigts. Je suis de même; nous aurons sûrement les fièvres ici cette année, ne penses-tu pas?

Morton trouva difficile de répondre convenablement à son père, et lui laissa voir qu'il n'était pas en veine de conversation, ce qui fit que le vieillard revint à sa pipe et à la joyeuse rêverie qui lui montrait les fièvres, déclarées déjà à Chilicothe, se répandant jusqu'au creux d'Hissawachee. Mme Goodwin remarqua bien la tristesse de son fils, mais elle croyait au travail divin qui s'opérait en lui. Comment un si beau garçon n'aurait-il pas été prédestiné aux gloires du ciel de toute éternité? Le sermon de M. Donaldson l'avait plus que jamais pénétrée de l'efficacité de la grâce répandue sans conditions sur les pécheurs; elle le repassait pieusement dans son esprit tout en préparant le thé de sassafras. Les tasses jaunes étaient alignées sur la table lorsque le jeune Henry entra brusquement, portant un dinde.

— Où as-tu trouvé cela? demanda la mère.

— C'est le capitaine Lumsden qui l'envoie par son nègre avec les complimens de Patty.

— Les complimens? murmura le vieux père ébauchant un faible sourire. — Eh bien! tu vas vite en besogne dans cette maison, Mort'! Par quel hasard Patty t'envoie-t-elle un dinde?

La mère leva vers son fils un regard inquiet, et Morton se vit obligé d'expliquer le plus brièvement possible la mésintelligence survenue entre lui et le capitaine. Bien entendu, le nom de Patty n'avait été mêlé au refus de son cadeau que pour le blesser davantage.

— Mauvaise affaire! répliqua le père en chargeant de nouveau

sa pipe après souper. Une querelle avec Lumsden! Il nous chassera. D'ici à l'hiver, rappelez-vous ce que je dis, nous aurons tous pris la fièvre et quitté le pays. — Les maux que rêvait l'imagination de Job Goodwin devenaient aussitôt inévitables à ses yeux. Il appuya son coude sur son genou, sa tête sur sa main, et, partant de ce nouveau point de vue, s'empressa d'évoquer tout ce qui pouvait le conduire à un profond désespoir. Peu à peu il s'assoupit; alors la mère, qui avait réfléchi sans parler, dit à Morton que la meilleure chose à faire pour lui et pour Kike serait de quitter la colonie de manière à laisser au capitaine le temps de se calmer. — Il faut emmener Kike avant qu'il ne se compromette davantage. Nous avons besoin de provisions d'hiver, et, quoique la saison ne soit pas encore bien avancée, tu peux partir pour la chasse dès demain, dit-elle.

La chasse ne manquait jamais de tenter Morton, et il saisit volontiers l'occasion d'aller cacher dans les bois sa déception et sa tristesse. En un clin d'œil, il eut sellé Dolly et pris le chemin de la maison de Kike. Il trouva ce dernier dans un état d'épuisement et de souffrance douloureux à voir. M. Brady, le maître d'école irlandais, à qui tous les gars de la colonie devaient d'avoir été instruits et fouettés, s'efforçait de son mieux d'apaiser ses idées de vengeance. Il faut noter dans l'histoire de l'ouest que le plus grand nombre des premiers maîtres d'école furent des Irlandais d'un passé peu clair.

— Ah! c'est toi, Morton! s'écria-t-il avec l'accent caractéristique de sa patrie, je suis content de te voir. Depuis une heure, je me tue à demander au mioche que voici comment il se fait qu'il ne m'ait pas brûlé la cervelle une douzaine de fois, puisqu'il menace de tuer son oncle pour peu qu'il le touche du bout de sa cravache. Si je m'étais douté qu'il eût tant de salpêtre dans le sang, je ne me serais pas aventuré à lui enseigner l'alphabet! Il aurait pu me faire payer cher l'audace de lui avoir soutenu que *A* n'était point *B* et ainsi de suite.

Morton ne put s'empêcher de sourire de cette saillie du bonhomme. La mère de Kike, femme ignorante, mais pleine de bon sens et fort rusée, entama les admonestations à sa manière. — Je voudrais seulement que tu fusses plus petit ou plus vieux, disait-elle; si tu étais plus petit, je te donnerais le fouet; si tu étais plus vieux, tu ne dirais pas tant de bêtises. Il n'y a rien de sot comme les gens entre deux âges, ni homme ni gamin. Ils sont toujours gamins; mais, ayant grandi de quelques pouces, ils se croient des hommes, tout cela, Dieu me pardonne, parce qu'on ne peut plus les tenir sur les genoux! Quant à Enoch Lumsden, je ne serais pas fâchée qu'il reçût un coup de fusil, mais d'une main plus solide que la nôtre. C'est ma consolation de penser que nous le rencontrerons

tôt ou tard devant un juge à qui ses menaces ne feront pas peur... A mon avis, voilà tout ce que nous verrons de vraiment amusant au jour du jugement. Il aura beau parler de ses alliances avec les premières familles; qu'en dites-vous?

Brady se mit à rire bruyamment; quand il eut fini, Morton proposa le plan de sa mère, qui fut d'abord repoussé par Kike.

— Je ne reculerai pas! s'écria-t-il. Jamais! Il croirait que je me sauve. — Cependant la perspective de partir pour la chasse en compagnie de Morton le séduisait fort.

— Allons! dit Brady, tu ne résisteras point à l'envie de te pommader avec de la graisse d'ours. Si le capitaine vend tes propriétés, tu auras toujours le temps de mettre le feu aux siennes à ton retour. Les greniers sont neufs; ils seront bien mieux garnis dans ce temps-là. D'ailleurs tu t'exerceras sur les ours pour ne pas manquer ton cher oncle.

Cette façon de présenter les choses plut à Kike et calma ses scrupules. Tandis qu'il hésitait encore, la mère déclara qu'il partirait, et, longtemps avant le lever de l'aurore, les deux jeunes gens, après une nuit d'insomnie provoquée chez chacun d'eux par des causes différentes, partirent le fusil sur l'épaule. Le vénérable Blaze portait leurs bagages, Dolly étant trop jeune et trop étourdie pour qu'on lui confiât une aussi grave besogne.

III. — RÉCONCILIATION.

Après deux semaines remplies par ces alternatives de déceptions et de succès que connaissent les chasseurs, Morton et Kike trouvèrent nécessaire d'interrompre la vie errante l'espace d'une journée pour renouveler leurs munitions dans la colonie la plus proche. Le magasin auquel ils s'adressèrent et qui formait le centre de cette colonie était une cabane où l'on vendait à la fois de la poudre, du plomb, deux ou trois chapeaux de femme, quelques aunes de rubans à bon marché, quelques écheveaux de fil, des fleurs artificielles, de la faïence, du drap commun, du tabac à fumer et à chiquer, un peu de thé, beaucoup de whisky et d'eau-de-vie de pomme. A l'un des bouts du bâtiment était une grande chambre éclairée par une étroite fenêtre. Dans cette chambre, qui renfermait trois lits, et dans le grenier au-dessus, le nommé Wilkins demeurait avec sa famille et tenait auberge.

Si nos chasseurs rendirent visite à l'établissement en question, ce ne fut pas par besoin de repos, mais ils commençaient à se sentir un peu isolés, et le dimanche devait infailliblement leur procurer quel-

ques distractions d'autant plus précieuses lorsqu'on les rencontre à cinquante milles du pays natal. Ils trouvèrent, en arrivant chez Wilkins vers dix heures du matin, une foule de flâneurs, et purent se mêler à tous les plaisirs de la journée, sauts, luttes, courses à pied, tir, jeux de cartes et de palet, où ils se distinguèrent de façon à mériter l'épithète de bons camarades. C'est le plus grand compliment dans la bouche des gens de frontière. Être un bon camarade, c'est savoir perdre au jeu sans murmurer les fourrures péniblement conquises à la chasse, se montrer toujours prêt à échanger les peaux de ratons contre des boissons variées pour la foule et toucher la cible à deux cents pas de distance du premier coup. Au moment où ces joyeux exercices commençaient à perdre de leur charme, la porte de la taverne fut franchie par un homme vêtu de laine grossière, l'un de ses souliers à la main, et qui cependant ne ressemblait pas à un simple colon. Il paraissait âgé d'un peu plus de trente ans; un observateur aurait lu sur son visage d'étranges vicissitudes, toutes les luttes qui peuvent s'engager entre une grande force physique et une certaine faiblesse de caractère, entre les bonnes intentions et les passions mauvaises stimulées par des connaissances plus détestables encore. La foule se pressa autour de l'étranger, qui parlait à chacun aussi familièrement que s'il l'avait toujours connu, offrant à boire comme le plus sûr moyen de se mettre en bons rapports avec tous. Quand il fallut payer, ce singulier personnage s'acquitta non pas en peaux de bêtes, mais en monnaie d'argent. — Eh bien! vous savez vous y prendre, lui dit malicieusement Morton. Qu'est-ce que vous venez chercher?

— Vous m'avez deviné, messieurs, dit l'étranger en affectant le dialecte local pour se rendre plus populaire, je cherche à être nommé shérif aux prochaines élections.

— Et quel est ton nom? demanda l'un des assistans.

— Marcus Burchard, quand je suis chez moi, à Jenkinsville. Ayant débuté misérablement dans la vie, j'ai si bien pris l'habitude d'aller pieds nus que les souliers me gênent et que j'en porte presque toujours un à la main, comme vous voyez.

Morton promit au nom de l'assemblée de voter pour lui, et le candidat se mit aussitôt à divertir ses nouveaux amis par une collection choisie d'anecdotes piquantes qui avaient déjà circulé dans toutes les tavernes du comté; mais rien ne fatigue aussi vite que le désœuvrement, aussi finit-on par en avoir assez, même de l'esprit de M. Burchard, et la soirée s'avançant, quelqu'un proposa d'aller, pour tuer l'ennui, faire tapage au prêche méthodiste qui avait lieu deux milles plus loin. Burchard s'excusa, la place de shérif lui était disputée chaudement, et les votes méthodistes même ne devaient

pas être dédaignés. Les deux chasseurs au contraire se joignirent avec entrain à l'expédition, et Morton se distingua parmi les plus turbulens.

Après cette trêve à leurs fatigues, ils se remirent à faire provision de chair d'ours et de daim. Cette absence parut longue à plusieurs. Job Goodwin ne cessait de prédire que son fils périrait dans les bois, Mme Goodwin redoutait les mauvaises influences auxquelles vous livre l'excitation de la chasse, elle tremblait que Morton ne prît les habitudes funestes qui avaient conduit son aîné à une mort violente et prématurée. Et Patty! Le jour où le capitaine, dans un accès de colère, renvoya au pauvre Morton le dinde qu'il avait tué pour elle, Patty se comporta en fille fière. Elle ne laissa pas échapper un mot de blâme, également incapable d'avouer ses sentimens secrets pour Morton, ni de témoigner à son père une basse soumission. Ce calme souverain de Patty faisait l'admiration du capitaine; il y voyait un signe de race. Patty termina sa tâche accoutumée et mit le ménage en ordre avec un soin aussi minutieux qu'à l'ordinaire. Cependant, lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre, son petit miroir lui montra, au lieu du visage insouciant qu'un effort d'énergique volonté lui avait permis de garder devant le monde, un visage tout différent, pâli, triste et fatigué. Elle réussit à se contenir encore; mais, la lumière éteinte et sa tête enfoncée dans l'oreiller, elle fondit en larmes.

A mesure que s'écoulait le temps, et lorsque son père eut cessé de prononcer jamais les noms de Kike et de Morton, partis elle ne savait où, Patty sentit croître en elle le désir de revoir l'absent qu'elle aimait... Elle ne pouvait plus en douter maintenant; plus elle cherchait à étouffer cet amour, plus il prenait possession de tout son être. Des chasseurs passaient-ils devant la porte, elle courait involontairement les regarder; l'instant d'après, il est vrai, elle se reprochait sa curiosité... Que lui importaient les chasseurs? Un soir enfin, ceux qu'elle attendait passèrent à leur tour, les vêtemens déchirés aux ronces, le pas lourd et traînant, car ils voyageaient depuis l'aube. Patty reconnut aussitôt le vieux Blaze, quoiqu'il fût surchargé de venaison et de peaux. Elle remarqua aussi le long regard que fixa Morton sur la maison du capitaine, car une vive rougeur couvrit ses joues; mais, son père étant parti au galop dans la direction qu'avaient prise les jeunes gens, son plaisir se changea vite en crainte. De leur côté les deux camarades, quand ils entendirent un cheval les poursuivre à fond de train, et qu'ils reconnurent Lumsden, ne laissèrent pas d'éprouver une vive émotion. Morton s'étonna, sachant que ce n'était pas l'habitude du capitaine d'attaquer l'ennemi en face. Kike serra les lèvres après avoir

examiné avec soin l'amorce de son fusil. — Pendant toute la chasse, ils avaient éloigné le plus possible d'un commun accord le souvenir de leurs chagrins, mais sur le chemin qui les ramenait au foyer, ils n'avaient pu s'empêcher d'en parler de nouveau et d'échanger des confidences. Morton avait déclaré à Kike son projet de quitter la colonie et d'aller vivre en ermite dans le désert, s'il fallait décidément renoncer à Patty. Kike avait avoué à Morton que son parti était pris dans le cas où la spoliation préméditée contre lui serait accomplie : se venger, puis s'enfuir et vivre comme il pourrait avec les Indiens. Kike et Morton n'auraient pas été les premiers à chercher soit dans une solitude, soit parmi les sauvages, un refuge contre le désespoir. Au moment où Lumsden les accosta, ils étaient prêts à toute extrémité.

— Hé les gars! Comment cela va-t-il? Vous rapportez là un fameux paquet de fourrures. L'expédition a été bonne.

— Assez bonne, monsieur, je vous remercie, dit Morton stupéfait de tant de cordialité, mais trop heureux au fond de se retrouver en pareils termes avec le père de Patty. Kike ne dit pas un mot, il blanchit de colère.

— Beau quartier de venaison! continua le capitaine, touchant la pièce du bout de sa cravache. Et un ours, ma foi! Qui l'a tué?

— Kike, dit Morton.

— Très bien, Kike! as-tu fini de bouder? — Le gosier serré de Kike se refusait à laisser sortir un mot. — Quelle sottise d'avoir fait tant de bruit pour rien! Elle n'est pas vendue, ta terre, cela va sans dire, puisque tu n'y consentais pas; mais je t'engage à prendre des façons de parler plus convenables. Viens me voir une autre fois au lieu de courir droit au juge et à ce vieux Wheeler. Si tu es raisonnable, tu trouveras tes meilleurs amis dans ta famille. Quant à toi, Mort', je t'attends demain. Nous avons affaire ensemble; bonsoir!

Là-dessus le capitaine repartit au galop. Rentré chez lui, il ne manqua pas de remarquer le regard plein de questions émues que Patty leva vers lui et dit assez haut pour être entendu d'elle : — Ce Kike est la petite brute la plus boudeuse que je connaisse.

Patty passa la nuit à interpréter une phrase aussi vague de mille façons différentes. C'était ce qu'avait souhaité son père. Il aimait tenir les gens en suspens sous sa griffe.

L'accueil imprévu du capitaine ne fit pas moins travailler l'imagination de Morton Goodwin, mais il en eut bientôt la clé. Le soir même, pendant un joyeux souper en famille, Brady, accouru pour célébrer la bienvenue de son élève, lui raconta comment il avait réussi à détourner la fureur du capitaine. Brady était une véritable commère, mais une commère pleine d'esprit et de finesse, ayant

beaucoup lu sans le moindre ordre, se plaisant à raconter et possédant des qualités d'*humour* qui, dans la colonie, lui valaient l'importance d'une gazette locale.

— Écoute, dit-il à Morton, un œil malicieusement fermé. Quand vous avez été promener vos têtes sans cervelle dans la forêt, je suis allé, moi, trouver l'ennemi et je lui ai dit : — Capitaine, vous devriez représenter ce comté au conseil législatif. — Le croyez-vous, Brady? — Mon Dieu, je l'ai répété aux gens de Forks jusqu'à ce qu'ils se soient tous rangés à mon avis, et j'ai encore quelque influence en réserve, comptez-y. — Le capitaine mord à l'hameçon, cela va sans dire. — Brady, me dit-il, je vous suis obligé. — Surtout n'allez pas donner la moindre prise aux gens qui vous veulent du mal. — Soyez tranquille, je serai prudent, me répondit-il. — Cette affaire de Kike par exemple, si vous me permettez d'y faire allusion... — Eh bien? — Elle serait une arme terrible contre vous; on en parle déjà beaucoup trop. — Là-dessus le capitaine me dit : — Brady, je crois que je peux me fier à vous... — On peut toujours se fier à l'honneur d'un *gentleman* irlandais. — Je me suis mis dans un mauvais pas, Kike s'est assuré la protection du vieux Wheeler. Comment me tirer de là? — En faisant la paix avec Kike et Morton. Pour ce qui est de Morton, il est, vous pouvez m'en croire, le plus habile jeune homme de l'endroit, et si vous faisiez une alliance avec lui, vous le plus habile des hommes de votre âge, à quoi n'atteindriez-vous pas! — Mais le moyen de le ramener?., dit-il. — Votre charmante fille Patty, cette divine personne, vous indiquera ce moyen et celui de le tenir en bride pour la vie, répondis-je en clignant de l'œil. — Il se mit à rire et me dit : — Votre tête irlandaise est une bonne tête en somme, vieux Brady. Nous y penserons! — Pourvu que cet animal de Kike ne gâte pas mon ouvrage! soupira le rusé maître d'école.

Brady avait raison de craindre Kike, dont l'humeur vindicative ne s'était pas ralentie le moins du monde. Il était bien aise que sa terre ne fût point vendue, mais, glorieux de cette victoire, il haïssait son adversaire plus que jamais.

IV. — UN PRÉDICATEUR MÉTHODISTE.

Le colonel Wheeler portait le drapeau de l'indépendance dans le creux d'Hissawachee. Il était devenu capitaine durant la révolution; mais les titres révolutionnaires eurent une tendance marquée à grandir pendant le quart de siècle qui suivit la guerre, et les voisins de l'ancien officier lui accordèrent de l'avancement à mesure

qu'il vieillissait. C'est pourquoi Wheeler, capitaine au Maryland, était passé major dans la Pensylvanie occidentale pour devenir colonel lors de son installation au creux d'Hissawachee. Les épaules du colonel avaient une manière chronique de se hausser qui, jointe à l'expression opiniâtre de son menton proéminent, indiquait une humeur récalcitrante. Son attitude semblait commander l'attaque. Il était entré dans le parti de l'opposition dès son enfance; antagoniste né des rois et de tous ceux qui gouvernent, Wheeler se vantait d'avoir été fouetté tout petit pour avoir tiré des pétards contre un portrait de souverain régnant. A peine installé dans la colonie, il avait cherché un tyran à combattre et n'avait pas tardé à reconnaître le pire de tous dans la personne de son voisin le capitaine Lumsden.

Lutter contre Lumsden fut désormais tout l'intérêt de l'existence du colonel. Il trouvait d'inexprimables délices à se dire qu'il passerait ses vieux jours en face d'un ennemi puissant dont les abus de pouvoir lui fourniraient d'incessantes occasions de révolte. Le colonel n'était pas heureux en ménage selon son goût, car il ne lui avait jamais été possible d'amener sa femme à la moindre querelle. Il trouva d'abord quelque dédommagement à lutter contre les convictions méthodistes de sa douce moitié; mais, le méthodisme étant fort impopulaire dans le creux d'Hissawachee, le colonel, dès qu'il en eut la preuve, prit naturellement les armes pour défendre ce qu'il persécutait naguère. Tel était l'homme que Kike avait choisi pour tuteur. Tout désagréable qu'il fût, cet homme était au moins honnête, et seul il eût osé braver Lumsden en acceptant la tutelle.

Le lendemain du retour des chasseurs, un étranger arrêta son cheval devant la cabane qu'habitait Wheeler sur le versant de la colline. C'était un grand et vigoureux gaillard basané, l'air austère et agressif tout ensemble, portant un chapeau à larges bords, un habit de gros coutil coupé droit et boutonné jusqu'au cou, des bottes de cuir cru et des guêtres. Son cheval, lourd et robuste comme lui-même, était chargé d'une double sacoche. — Hé, la maison! cria-t-il à la mode de l'ouest.

Un quatuor d'aboiemens furieux répondit à cet appel. — Hé, la maison! répéta l'étranger.

Le colonel, ouvrant la porte, écarta les chiens en les menaçant de son bâton, et salua l'étranger non sans méfiance : on ne pouvait être trop prudent avec les inconnus. — Vous descendez, n'est-ce pas? — demanda-t-il cependant, et, son interlocuteur ayant répondu en mettant pied à terre, il appela l'un de ses fils pour conduire le cheval à l'écurie.

— Monsieur, dit le nouveau-venu, je suis un prédicateur métho-

diste, et j'ai entendu dire que votre femme appartenait à mon église; je suis donc venu vous prier d'ouvrir vos portes pour un sermon. J'ai compris dans ma tournée le creux d'Hissawachee, puisqu'il me reste deux ou trois jours libres.

— Monsieur, répondit le colonel, je ne partage pas toutes les idées des méthodistes, mais je crois qu'ils font beaucoup de bien, et je ne permets jamais à personne de les attaquer en ma présence. Entrez donc parler à ma femme.

Mme Wheeler, une femme remarquablement digne au visage placide, interrompit un savonnage et s'essuya les mains au plus vite afin d'échanger une bonne poignée de main méthodiste avec le frère Magruder, le premier prédicateur ambulant qu'elle eût rencontré depuis son départ de Pittsburg. Du reste le colonel ne laissa pas à sa femme le temps d'intercéder. Il accorda de lui-même la permission demandée. Les méthodistes, dit-il, avaient dans un pays libre les mêmes droits que qui que ce fût. La colonie d'Hissawachee n'appartenait point, Dieu merci, à un seul homme... D'ailleurs Mme Wheeler était méthodiste, et il était, quant à lui, l'ami de toutes les religions sans en pratiquer aucune. Si Mme Wheeler prétendait ne pas porter de bijoux, c'était de l'argent de plus dans la poche de son mari, et il voudrait voir qu'on la critiquât!

Les fils du colonel furent chargés d'annoncer à toute la colonie le sermon pour le soir même. Cette grosse nouvelle se répandit jusqu'à Forks, où abondaient toujours les flâneurs; chaque flâneur en retournant chez lui dans l'après-midi ne manqua pas de crier : « Hé la maison! » devant les cabanes éparpillées sur sa route afin d'avoir le plaisir d'apprendre quelque chose d'extraordinaire aux habitans de ces lieux. — Seigneur! répondait-on de toutes parts, est-ce possible? Un méthodiste, dites-vous, un de ces enragés qui prêchent à coups de poing? Que dira le capitaine, lui qui place les méthodistes au-dessous des serpens? Il y aura du bruit! J'irai, quand ce ne serait que pour me moquer.

Lumsden fut averti l'un des premiers. — Ah! ah! dit-il, Wheeler prend les méthodistes sous sa protection. Nous allons voir. Où est Patty?.. Patty!.. Bob, cours vite chercher miss Patty.

Le petit nègre auquel s'adressait cet ordre se mit à courir de tous côtés en appelant sa maîtresse. Où était Patty?

Mes lecteurs civilisés ignorent peut-être ce que nous appelons une *spring-house*. C'est la laiterie par excellence. Qu'on se figure une petite cabane de six pieds de long sur cinq de large, sans plancher et construite à l'endroit même où l'eau d'une source jaillit claire et glacée de la montagne. Poussez la porte basse : la source bondit impatiente hors de sa prison souterraine, inondant de son pur cristal

les flancs des terrines de laitage. Patty était là remplissant des jarres qu'elle avait mises dehors pour prendre l'air, puis les replaçant parmi les pierres de façon qu'elles fussent immergées à demi dans le courant sous leur couvercle de sapin retenu par des cailloux. Tout en passant le lait et en rangeant les jarres, elle pensait à Morton, elle se demandait quelle conduite tiendrait son père envers lui, et pour la première fois elle se promettait de secouer le joug contre lequel on ne l'avait jamais encore vue en révolte. Morton au même instant se rendait gaîment chez le capitaine, poussant devant lui en grosses vagues les feuilles sèches des hêtres et chantant une chanson de Burns que sa mère lui avait apprise. Le sentier qu'il suivait à travers bois passait auprès de la laiterie, et Patty saisit les paroles amoureuses que sa belle voix jetait au vent. Il chantait bas cependant à mesure qu'il approchait de la maison de peur qu'elle ne l'entendît, mais avec plus d'expression que jamais. La porte de la laiterie était entr'ouverte. Abritant ses yeux de sa main, Morton regarda si Patty n'y serait pas. Il l'aperçut, lui tendit la main; mais ses yeux, qui n'étaient pas accoutumés encore à la demi-obscurité, ne purent distinguer la rougeur de la charmante fille. Elle tremblait qu'il ne devinât ses rêves; néanmoins la pensée que son père avait été sans doute dur pour lui fit qu'elle lui marqua plus de bonté qu'elle n'eût osé le faire en d'autres circonstances. Morton s'enhardit donc, et sur le seuil de la cabane, tenant toujours la main de Patty, il lui parla dans le sens de sa chanson. Elle ne le repoussa pas, loin de là. Ce fut alors que le petit nègre Bob la découvrit enfin. Roulant de gros yeux blancs et ses lèvres noires écartées en un large sourire : — Miss Patty, fit-il, votre papa vous demande. — Là-dessus il adressa un regard d'intelligence à Morton.

— Ha! ha! bonjour, dit le capitaine, qui suivait Bob de près. Tu retiens à la laiterie ma fille, qui devrait être à son rouet. Écoute, Patty, voici que Wheeler introduit dans la colonie un de ces misérables prêcheurs méthodistes qui défendent la danse et les chansons, et les lectures amusantes, et ce qui en général égaie les gens. Je t'ordonne de tout disposer pour un bal ce soir. On dansera sous le nez du prédicateur, qui enragera, et le bal fera peut-être justice de son sermon.

Patty ne demandait pas mieux que de danser. — Si Morton veut m'aider pour les invitations,... dit-elle.

— Volontiers, répliqua le jeune homme allégrement.

— L'un de ces jours, nous nous débarrasserons de Wheeler, n'est-ce pas? lui dit le capitaine avec un ricanement interrogatif.

Mais cette offre ne sourit pas à Morton, car, en dépit de quelques différences théologiques au sujet de la grâce, Mme Wheeler était la

meilleure amie de sa mère. Il évita de répondre en pressant Patty pour les préparatifs du bal.

On dansa presque toute la nuit; Morton, cela va sans dire, ne quitta guère Patty, qui, sûre d'être aimée, confiante dans la réconciliation avec son père, rayonnait comme une jeune reine, parée d'antiques pendans d'oreilles qu'on se transmettait par héritage dans la famille de sa mère, et d'une robe neuve de percale anglaise que lui enviaient ses compagnes. La jolie Betty Harsha ne manqua pas de cavaliers; mais elle les aurait donnés tous pour danser une fois avec Morton Goodwin.

Pendant ce temps, M. Magruder prêchait. Brady, en accompagnant le soir au *meeting* Kike et sa mère, chez laquelle il logeait, leur avait déclaré son opinion sur le compte des méthodistes : — Je ne suis pas de ces gens-là. Mes parens m'ont fait baptiser membre de l'église épiscopale, mais il me semble cependant que les méthodistes sont les seuls qui puissent faire du bien à des gens de notre espèce. Que deviendrait ici un curé de la vieille école? Il parlerait grammaticalement que personne ne s'en trouverait mieux. Avec toute ma grammaire, je ne peux empêcher mes élèves de placer le nom de Dieu au nominatif avant de très vilains mots, n'est-ce pas, Kike? Les méthodistes sont étroits; soit! il n'y a de courant bien fort que dans les lits bien resserrés. J'ai lu l'histoire, et, croyez-moi, les méthodistes, comme les vieux puritains d'Angleterre, ne sont des torrens irrésistibles qu'à cause de cela. Si Magruder décide nos gars à renoncer au jeu, à l'ivrognerie et au blasphème, je ne vois pas grand mal à ce qu'il les convertisse. Peut-être, une fois convertis, ne seront-ils pas si pressés de scalper leurs oncles; qu'en dis-tu, Kike?

Kike put se dispenser de répondre, car déjà ils avaient atteint la porte du colonel Wheeler. En dépit du bal chez le capitaine, la maison de son ennemi était pleine; on était venu de loin. Entre les deux chambres, qui communiquaient, une place avait été réservée pour le prédicateur, qui non sans peine se fraya passage à son retour de cet oratoire favori du dévot méthodiste : la forêt. Magruder conduisit lui-même le chant d'une voix de stentor en secouant frénétiquement ses cheveux hérissés, il pria de façon à faire trembler les vitres, comme un homme qui parle face à face au juge tout-puissant des générations. La conviction la plus profonde vibrait dans son accent, et, à un point de vue pratique, ce cri d'un cœur auquel le doute fut toujours inconnu est plus efficace que la théologie et la logique conjurées. Quand il lut son texte, qui était « n'affligez point le Saint-Esprit, » il parut à ces âmes simples qu'un prophète mît leur cœur à nu. Magruder ne savait ni l'hé-

breu ni le grec, ni l'exégèse, mais, ce qui importait davantage, il était du sang et de la race des êtres sauvages qu'il instruisait. Le sermon commença par une sortie véhémente contre le bal et un portrait satirique du capitaine lui-même, qui firent sensation. Les gens du monde auront de la peine à se rendre compte des élémens qui produisirent de si violentes révolutions aux premiers temps des prêches méthodistes, à s'expliquer par exemple comment dans certain camp *revivaliste* cinquante hommes furent saisis, pendant le sermon, d'une telle terreur qu'ils criaient merci à Dieu, quelques-uns tombant en catalepsie, beaucoup d'autres changeant de vie, comme si la parole les eût transformés; mais ces sauvages colons de l'ouest prenaient feu à la façon de l'étoupe, ils ne délibéraient pas, ils se laissaient emporter vers le ciel avec une foi absolue dans les récompenses et surtout dans les châtimens éternels.

Ce soir-là, Magruder appela tour à tour chacun de ses auditeurs à la barre de sa propre conscience avec une si solennelle indignation qu'un grand tumulte régna parmi la foule : quelques-uns se révoltaient contre tant de rigueur, prêts à l'injurier lui-même, d'autres sanglotaient tout haut quand il parlait de promesses faites aux morts, de vœux prononcés sur la tombe fraîche de leurs petits enfans. Quand il en vint au chapitre de la vengeance, Kike, très attentif dès le début, contint des deux mains sa poitrine haletante. Le prédicateur peignit l'homme qui nourrit une pensée homicide comme un meurtrier de fait, aussi coupable déjà que s'il eût tué son ennemi et caché le cadavre ensanglanté dans les feuilles de la forêt, où les loups seuls peuvent le découvrir. A ces mots, il se tourna par hasard vers le coin de la chambre où Kike était assis, prêt à s'évanouir. Magruder, qui épiait toujours l'effet de ses coups, remarqua cette émotion et fit une pause. Le silence était absolu; de temps à autre seulement s'élevait le sanglot d'une âme torturée; tout ce peuple semblait attendre son arrêt, et la vive imagination de Kike lui montrait Enoch Lumsden déjà flairé par les loups, sous les feuilles mortes. Jusque-là, le prédicateur avait parlé avec emportement; quand il reprit, les larmes l'étranglaient; d'une voix entrecoupée, les yeux toujours fixés sur Kike : — Malheureux! s'écria-t-il, je vois des taches de sang sur tes mains! Comment oses-tu les lever devant notre juge à tous? Tu es Caïn, Dieu t'envoie aujourd'hui son messager pour te demander compte de celui que tu as déjà tué dans ton cœur. Tu es un meurtrier! Rien, sinon la miséricorde de Dieu, ne peut t'arracher de l'enfer.

Kike crut que le Seigneur lui-même l'interpellait et dénonçait ses crimes; cachant sa tête entre ses mains, dans un paroxysme

de terreur répentante : — Oh Dieu! s'écria-t-il, quel misérable je fais!

La pénitence de Kike fut contagieuse : des gémissemens éclatèrent de tous les coins de la maison. Les plus forts s'enfuyaient pour cacher leur trouble, la plupart priaient prosternés jusqu'à terre. Le prédicateur sentit qu'il était temps de changer de langage et d'offrir quelques consolations; il exagéra peut-être son effet, car les plus épouvantés se mirent à pleurer de joie. Parmi ces conversions subites, un grand nombre sans doute n'eurent pas de racines; mais combien de coupables firent remonter à cette heure-là le début d'une vie honnête! Kike s'était mis à genoux, frémissant de tout son corps. Il resta dans cette posture tant que dura le *meeting*, sans parler, sans pleurer, sans se joindre aux hymnes entremêlées de cris de douleur ou de joie. Ce qui se passa en lui, nul ne le sait. — Le *meeting* terminé, Brady, que la contrition de son élève avait singulièrement ému, emmena la mère du pauvre garçon, laissant celui-ci libre de les suivre; mais Kike ne bougea pas. Le sentiment de son crime l'oppressait de telle sorte qu'il ne se croyait pas digne de vivre jusqu'au matin. Il fallut que Mme Wheeler et quelques frères qui étaient venus des colonies voisines restassent jusqu'après minuit à s'entretenir avec lui et à le rassurer. L'état où il se trouvait leur paraissait un signe de *réveil* sérieux.

Enfin le prédicateur engagea la sœur Wheeler à prier. Il n'y avait rien de plus beau dans ces vieilles réunions méthodistes que la prière improvisée à haute voix par les femmes. Le génie féminin s'y révélait avec une tendresse infinie. Mme Wheeler se mit à confesser, non pas les péchés de Kike, mais leurs péchés à tous; puis, lentement comme un guide qui attend qu'on le suive, elle se tourna vers l'espérance. Elle invoquait Dieu avec la simplicité d'un petit enfant, et peu à peu elle amena Kike lui-même à voir en lui un père. Deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, et une paix délicieuse l'envahit. Il ne haïssait plus, il ne craignait plus, il s'était glissé pour ainsi dire dans le cœur de Dieu; un abîme infranchissable se creusait entre sa vie passée et sa vie future. Tout radieux, il échangea des poignées de main avec ses nouveaux frères et s'en retourna vers l'heure où son ami Morton, fatigué de danses et de plaisir, se jetait sur son lit pour dormir.

EDWARD EGGLESTON.

(La seconde partie au prochain n°.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1874.

Il faut bien passer ce temps d'automne et occuper ces loisirs que l'assemblée, en libérale souveraine, s'est généreusement accordés, qu'elle a par la même occasion donnés à tout le monde de la politique. Les pouvoirs publics sont en voyage ou vont à la chasse. M. le garde des sceaux, qui a la chance de recevoir des aubades dans l'Ardèche, promène autour de lui un regard satisfait et déclare à ses compatriotes que tout est pour le mieux sous le meilleur des régimes. Les hommes d'état au repos font des discours en province dans les comices de canton, mêlant l'agriculture et la politique. La commission de permanence, qui de temps à autre va troubler les solitudes de Versailles, attend de se réunir pour reprendre la grave affaire de l'exhibition des portraits de M. le comte de Chambord, qui donne du souci à M. le ministre de l'intérieur et sur laquelle les légitimistes sont décidés à engager la question de cabinet, s'il le faut. Les journaux enfin vivent de bruits, de redites, de polémiques fatiguées et de nouvelles du matin qui sont souvent démenties le soir. Ce n'est point un tort de faire ce qu'on peut ou de ne rien faire en vacances. Malheureusement, dans cette vie monotone, toujours incertaine au fond, comme dans les luttes ardentes d'hier qui renaîtront demain, il y a un trait frappant pour tous ceux qui réfléchissent. On dirait parfois, à voir comment tout suit son cours ou recommence, qu'il ne s'est rien passé il y a quelques années, que rien n'est changé, que la France n'a point été un instant plongée dans la cuve d'airain. On semble oublier que lorsqu'on a subi certaines épreuves, lorsqu'un pays a traversé des crises qui l'ont laissé mutilé, ébranlé jusqu'au plus profond de son être, il y a des conséquences inévitables. On oublie tout pour revenir le plus vite possible aux goûts, aux habitudes, aux passions ou aux frivolités d'autrefois.

De ces malheurs sans exemple qui ont brusquement bouleversé le cours des destinées de notre pays, on s'en souvient assurément, comme on se souvient d'une tempête de l'an passé. On se livre à des dévelop-

pemens brillans, on a de l'éloquence quand on peut, et l'autre jour, à Étrepagny, dans cette petite ville de Normandie si cruellement éprouvée par la guerre, maintenant réédifiée par le travail, M. le duc de Broglie a sûrement fait entendre le langage du patriotisme ému, éclairé et guidé par la raison. Des discours, c'est encore le beau côté. Dans la pratique, tout change ou plutôt tout se reproduit. Les routines refleurissent dans les administrations. Les réformes imposées par les circonstances, on les ajourne ou bien on les poursuit avec distraction, souvent avec un esprit qui les rend stériles. Les passions de partis, plus que jamais réveillées et entretenues par l'incertitude universelle, se jettent sur toutes les questions d'intérêt public pour les obscurcir et les rabaisser. Les disputes de mots remplacent les choses sérieuses. Les rivalités personnelles, les subtilités de tactique, les habiletés de stratégie, voilà la grande affaire dans un pays qui attend au moins une direction de ceux qui sont chargés de le conseiller ou de le gouverner. C'est malheureusement ainsi, et on ne se dit pas que ce qui à la rigueur était possible dans les jours heureux ne l'est plus ou est déplacé dans les jours d'épreuves, qu'après les crises violentes il y a des nécessités nouvelles devant lesquelles on est tenu d'avoir une autre manière de penser et de se conduire. On ne s'aperçoit pas de la disproportion profonde qui existe entre la réalité des choses et ces antagonismes vulgaires, ces égoïstes querelles de partis, ces combinaisons fuyantes, ces commérages qui se donnent pour de la politique, qui n'ont d'autre effet que de tenir tout en suspens au moment où tout serait à faire pour le bien du pays.

Vous croyez peut-être que le plus pressé serait de préparer les élémens sérieux de cette organisation dont on parle tant, de combiner des institutions précises et fortes? Pas du tout, il s'agit de disserter, de faire de l'esprit, et de ne pas oublier surtout son intérêt de parti; il s'agit de savoir si on aura le septennat « ouvert » ou « fermé, » si ce septennat sera la « préface de la monarchie, » ou la « préface de l'empire, » ou s'il ne sera la préface de rien du tout. — Vous vous figurez sans doute que la France a aujourd'hui assez d'affaires sérieuses pour ne point s'intéresser à tous les bavardages, à toutes les inventions d'oisifs, et que ce n'est pas le moment de diminuer ceux qui ont été les plus éminens représentans du pays, de les poursuivre de dénigrantes polémiques? C'est une illusion. L'important est de surveiller M. Thiers, de le suivre partout où il va et même où il ne va pas, au château de Vizille, chez M. Casimir Perier, ou en Italie, de raconter comment il se comporte avec les gendarmes qu'il rencontre sur son chemin, — et M. le préfet de Lyon doit positivement avoir du temps à perdre pour se mêler de ces sortes de choses. Au besoin on comptera le nombre de personnes qui sont allées recevoir l'ancien chef de l'état, on raillera les marques de respect dont il est l'objet; on va même jusqu'à traiter M. Thiers en radical allant chercher la popularité et les ovations pour éclipser les hommages rendus à M. le

président de la république dans ses voyages. C'est avoir bien peu de mémoire et oublier bien vite qu'il y a trois ans à peine l'homme que l'esprit de parti poursuit de ses traits recevait le pays sanglant des mains de l'ennemi, et qu'il le rendait deux ans après délivré de l'occupation étrangère. Combattez la politique de M. Thiers, si vous le voulez, sachez respecter en lui le grand serviteur du pays dans les mauvais jours et ne laissez pas croire surtout que sa popularité peut être un danger ou un sujet d'ombrage pour ceux qui lui ont succédé. — Quoi encore! Peut-être pensez-vous que la France reste dans une situation assez difficile en Europe pour avoir besoin d'une grande réserve, et qu'il y a des points vifs auxquels on ne doit toucher qu'avec d'extrêmes ménagemens? Détrompez-vous. Les questions les plus délicates sont livrées chaque jour au vent des discussions. S'il s'agit de l'Italie, M. de Bismarck est derrière, et si la France attache quelque prix à vivre en bonne amitié avec la nation italienne, c'est qu'elle est livrée par notre diplomatie à l'Allemagne. S'il s'agit de l'Espagne, c'est encore M. de Bismarck, et c'est évidemment pour obéir à M. de Bismarck que nous ne soutenons pas les carlistes. Les partis ne voient pas que, s'il y avait du vrai dans ce qu'ils disent, ils joueraient avec les humiliations du pays. Ils mettent un triste calcul à remuer des blessures qu'ils devraient respecter; ils font du bruit là où ils devraient se taire, et c'est là justement ce que nous appelons oublier la situation faite à la France, n'avoir pas le sens de la seule politique possible, salutaire, la politique de la réserve, des efforts réparateurs, du dévoûment aux seuls intérêts nationaux, de l'application constante à cette réorganisation, qui reste encore un programme à peine ébauché.

A vrai dire, c'est un peu le mal d'une situation indécise, de cette incertitude qui, en se prolongeant, laisse place à toutes les espérances et à tous les calculs, à toutes les imprévoyances et à tous les subterfuges de l'esprit de parti. Le gouvernement ne peut pas tout pour guérir le mal, puisque c'est l'assemblée qui a créé cette situation et qui la maintient, puisqu'il est lui-même souvent assez embarrassé dans la confusion. S'il ne peut pas tout, s'il n'a ni l'organisation ni les institutions qu'on lui a promises, il a du moins assez d'autorité pour suppléer autant que possible à ce qui manque par une certaine netteté de direction, par une certaine unité de vues et d'action. Que M. le ministre de l'intérieur fasse supprimer ou suspendre des journaux par les préfets, qu'il envoie lui-même des avertissemens ou des menaces, ce n'est pas précisément en cela que consiste la netteté de direction; c'est quelquefois un moyen d'ajouter à l'obscurité : cela prouve tout simplement que l'état de siége est un système commode pour empêcher de dire ce qu'on ne veut pas entendre. Le gouvernement a paru assez souvent depuis quelques mois vouloir adopter comme programme une politique de trêve, d'union nationale, de pacification par le concours des « hommes modérés de tous

les partis. » Cette parole récemment prononcée par M. le maréchal de Mac-Mahon n'a point été dite évidemment sans intention; mais comment l'entend-on dans le gouvernement lui-même? comment est-elle interprétée par ceux qui sont le plus rapprochés du gouvernement?

L'autre jour, le garde des sceaux, M. Tailhand, a payé sa bienvenue à ses compatriotes de l'Ardèche en leur racontant un apologue qui n'est pas précisément neuf, mais qui a sa moralité. M. Tailhand, dans un mouvement d'imagination, a dit à ses auditeurs que nous étions sur un vaisseau qui, après avoir été longtemps battu par la tempête, « a failli un jour rentrer au port. » Ce malheureux vaisseau a rencontré des vents contraires qui l'ont rejeté en pleine mer : il ne faut pas cependant perdre confiance. Grâce à la fidélité et au dévoûment de l'équipage, grâce surtout au courage et à l'énergie du capitaine, « le navire rentrera triomphalement au port, » ce qui veut dire en d'autres termes que la France a failli arriver à la monarchie, il y a un an, qu'elle ne l'a pas pu par des circonstances contraires, mais que le gouvernement se propose de l'y ramener. C'est l'interprétation d'un ministre. Autre explication : tout récemment, dans un banquet agricole, M. le préfet des Vosges, un représentant du gouvernement, a entrepris à son tour d'éclairer la question en définissant le septennat. La définition n'éclaircit peut-être rien; mais M. le préfet des Vosges a aussitôt ajouté qu'il y avait de vrais et de faux amis du maréchal, — sans doute des amis du premier et du deuxième degré, comme on disait sous l'empire, — que « les amis du maréchal ne peuvent pas être ceux qui ont voté contre l'organisation du septennat, qui votent chaque jour contre ses ministres, et qui combattent les candidatures conservatrices. » Ailleurs on parle plus net encore et on dit : le maréchal a été élu par le parti conservateur, il doit gouverner exclusivement par et pour le parti conservateur, sinon, non! — Fort bien; mais alors que devient l'appel de M. le président de la république aux « hommes modérés de tous les partis? »

Voici trois explications : l'une assure que le septennat est la « préface de la monarchie, » l'autre qu'il est le monopole du parti conservateur indépendamment de la monarchie, la troisième qu'il est le gouvernement des modérés de tous les partis. Des hommes comme M. Dufaure, comme M. Casimir Perier, qui recevait l'autre jour M. Thiers à Vizille, sont-ils des démagogues? doivent-ils être exclus des rangs des modérés, des conservateurs, des amis du maréchal, parce qu'ils ont voulu dès l'origine voter cette organisation constitutionnelle qu'il demandait, que la droite lui a refusée jusqu'ici? Et voilà où l'on en vient! On arrive à ne rien définir, à ne rien éclaircir, à laisser flotter cette pensée de direction qui serait si nécessaire, qui seule pourrait décider, presser la réalisation de cette sage parole, le gouvernement des hommes modérés de tous les partis dans les conditions actuelles organisées, précisées et fortifiées. Qu'en résulte-t-il? C'est que cette incertitude réagit sur tout, sur les

élections législatives qui viennent de se faire ou qui se préparent, comme sur les élections prochaines des conseils-généraux. Par une conséquence qui n'a rien d'extraordinaire, la politique s'introduit avec ses troubles, avec ses contradictions passionnées, jusque dans ces modestes élections de conseillers-généraux, où il ne devrait y avoir en jeu que des considérations d'intérêt local, et la chose est d'autant plus grave qu'il y a cette année 1,400 membres des assemblées départementales à réélire. Ce sera évidemment jusqu'à un certain point une manifestation qui pourra avoir sa valeur. D'un autre côté, les élections politiques elles-mêmes sont l'image de la confusion des esprits; elles deviennent l'occasion des alliances les plus étranges, des combinaisons les plus bizarres, les plus obscures et les moins décisives. C'est à peu près inévitable. Il y a du moins un point de la France, Nice, où toutes les préoccupations de parti devraient se taire, où les hommes de toutes les nuances d'opinions politiques devraient s'entendre pour n'élire que des Français fidèles à la place des députés qu'on va remplacer et qui représentaient une pensée plus ou moins déguisée du démembrement national.

Non, la France ne peut oublier de sitôt que tout est changé, et si elle l'oubliait dans ses affaires intérieures, elle le sentirait à ce qu'il y a de difficile, de délicat, dans sa situation en Europe, au milieu de toutes ces questions qui se succèdent, auxquelles elle s'est intéressée et qui lui rappellent trop quelquefois la différence des temps. La France n'était point étrangère, il y a huit ans, à un certain article d'un certain traité de Prague qui, en mettant fin à la guerre de la Prusse contre l'Autriche, suite de la guerre de l'Autriche et de la Prusse contre le Danemark, réservait le droit des populations du Slesvig du nord. Ces populations, particulièrement danoises et provisoirement retenues par la Prusse, devaient être consultées sur leur condition définitive; elles devaient dire si elles voulaient passer à l'Allemagne avec le duché tout entier ou si elles voulaient rester attachées au Danemark. Il n'est point douteux que l'article existe encore, puisqu'il n'a pas été abrogé, et qu'on peut l'invoquer, puisqu'il n'a jamais été exécuté; mais bien des choses se sont passées depuis 1866. La France a eu d'autres questions de frontières à vider, l'Autriche n'a pas cru nécessaire de réclamer pour si peu, le Danemark n'était pas en position de se montrer bien pressant, et la Prusse, jugeant que ce qui avait été bon à prendre était bon à garder, est restée en possession des districts du Slesvig dont le sort avait été réservé.

La Prusse a procédé en souveraine incontestée et définitive. Oui, sans doute, le chancelier de l'empire austro-hongrois, M. le comte Andrassy, est probablement assez peu disposé à mettre sa diplomatie en mouvement pour l'exécution du traité de Prague; M. le duc Decazes, de son côté, a peut-être d'autres soucis; mais le Danemark, si modeste qu'il soit, n'a aucune raison de passer condamnation sur des droits qui ont

été et qui restent au moins éventuellement reconnus. Les populations n'ont aucun motif de se montrer satisfaites d'une domination qui les blesse dans leur sentiment national, et, comme les œuvres de la force portent en elles-mêmes le germe d'inépuisables malaises, d'embarras toujours nouveaux, la Prusse, après huit ans, se trouve encore aujourd'hui en face d'une certaine agitation, non-seulement dans les districts contestés, mais dans la partie du duché définitivement annexée; à l'agitation, la Prusse oppose la rigueur. Elle continue par la dureté administrative l'assimilation commencée par la conquête; elle expulse des Danois sous les plus futiles prétextes. Elle exerce des vexations irritantes qui naturellement, au lieu de calmer l'agitation, ne font que raviver tous les griefs, en embarrassant peut-être le gouvernement de Copenhague lui-même, et de là renaît ce qu'on peut appeler encore une fois la question du Slesvig. A vrai dire, ces malheureuses populations si honnêtement, si obstinément fidèles à leur nationalité se voient placées dans une condition cruelle. Si elles restent calmes, si elles se taisent, on interprète leur silence et on dit : Vous voyez, tout est fini, le Slesvig est allemand et veut rester allemand. Le traité de Prague a été une concession faite à des circonstances qui n'existent plus, une œuvre d'une application inopportune et impossible, il n'y a plus à en parler. — Si les populations résistent pacifiquement de toute la force de leur instinct national, si elles s'agitent et protestent contre la violence qui leur est faite, on commence par sévir, puis on se retranche dans sa dignité, on dit qu'on ne cédera pas à la pression populaire, qu'il n'y a rien à examiner pour le moment. Depuis huit ans, le moment n'est pas venu.

Que faire? la partie n'est certes point égale entre la toute-puissante Allemagne et ces 200,000 Danois, eussent-ils l'appui moral du cabinet de Copenhague, intéressé lui-même à une solution qu'il désire sans pouvoir l'obtenir. La question est sans issue, à moins que M. de Bismarck n'ait sa solution à lui, sa manière d'exécuter le traité de Prague par la combinaison qu'on lui a prêtée. Le chancelier de Berlin aurait eu, dit-on, l'idée d'offrir au cabinet de Copenhague de lui rendre le Slesvig à la condition que le Danemark entrât dans l'empire d'Allemagne, comme la Bavière et la Saxe. Ce serait positivement un moyen hardi d'avoir d'un seul coup un peuple de matelots, des ressources maritimes et les clés de la Baltique. S'il a eu cette pensée, M. de Bismarck n'a point sans doute tardé à voir les difficultés qu'il allait rencontrer. Tout petit qu'il est, le Danemark a de belles alliances. Une fille du roi est mariée au prince de Galles, et l'Angleterre, si partagée qu'elle soit dans ses affections entre Berlin et Copenhague, n'aurait probablement pas aidé au succès de la combinaison. Une autre fille du roi de Danemark, la princesse Dagmar, est mariée au prince héritier de Russie, au czarevitch, et la Russie, en outre, n'aurait pas manqué de se demander si, par amitié pour l'Allemagne, elle devait s'exposer à voir un jour ou l'autre

ses flottes enfermées dans Cronstadt. N'y eût-il pas ces alliances de famille, l'intérêt politique le plus évident, le plus pressant ferait à la Russie, à l'Angleterre, une obligation d'entourer de leur sollicitude une indépendance que le Danemark, par lui-même, ne serait pas disposé à livrer. Certainement aux ouvertures directes ou indirectes qui ont pu ou qui pourraient lui être faites, le Danemark a dû répondre ou répondrait par le refus le plus absolu. Il tient à sa dignité de nation modeste, mais vaillante et honorée.

On a beau avoir l'air de se ménager contre lui des prétextes et lui faire un crime de songer à fortifier Copenhague : on a beau répéter que le temps des petits états est passé, que le Danemark sera obligé de suivre la loi commune, que dans les conditions actuelles il ne peut pas avoir une politique indépendante : l'Europe, qui a vu déjà de si étranges révolutions d'équilibre, n'est peut-être pas mûre encore pour celle-là. M. de Bismarck, tout prompt qu'il soit à satisfaire les appétits germaniques, est trop avisé pour brusquer de telles choses, pour violenter ouvertement un petit peuple qui même dans sa défaite a forcé l'Allemagne à le respecter, qui représente encore pour l'Europe bien des conditions de sécurité, qui enfin a tout pour lui, le droit, les sympathies universelles, et entre ces sympathies celles de la France ne sont pas les dernières. M. de Bismarck laissera discuter sur le Slesvig pendant que l'empereur Guillaume va dans le port de Kiel lancer des navires destinés, selon son langage, à porter le nom allemand sur les mers lointaines. C'est déjà bien assez dans une affaire qui reste un des élémens de la politique européenne, un des premiers jalons de ces événemens des dix dernières années, dont les conséquences ne sont point épuisées, par lesquels tout a été changé et aggravé.

Des difficultés, il y en a pour tout le monde, quoi qu'on en dise; il y en a particulièrement pour la France, qui a tout à faire ou à refaire, qui a sa politique à dégager des contradictions, des incohérences accumulées par les événemens. Sans être facile, ce serait encore une œuvre patriotiquement simple, si à chaque instant les partis n'étaient pas occupés à tout obscurcir et à tout envenimer, au risque de nous créer une situation impossible, de donner des armes contre nous, de troubler ce travail par lequel la France a tout à la fois son équilibre intérieur à retrouver, ses traditions, ses relations dans le monde à renouer. On y arrivera sans nul doute parce qu'il le faut, parce que c'est une nécessité nationale; l'essentiel est de savoir ce qu'on veut, ce qu'on peut et ce qu'on doit faire pour s'épargner au moins les complications inutiles et n'avoir que les embarras qu'on ne peut pas éviter.

Les rapports de la France et de l'Italie ont heureusement triomphé jusqu'ici de toutes les passions de partis, même peut-être de bien des excitations ennemies. Ils ont repris depuis quelque temps aux yeux de tout le monde ce caractère de cordialité qui, on peut le dire, est dans

la nature des choses et dans l'intérêt des deux pays. C'est le résultat des efforts communs des deux gouvernemens, qui ont su s'inspirer d'une pensée supérieure de confiance et de bonne amitié. Ils ont laissé crier ceux qui étaient intéressés à les diviser, ils ont compris qu'entre l'Italie et la France il y avait des liens naturels, traditionnels, que tout devait resserrer et fortifier au lieu de les affaiblir. Est-ce que ces rapports peuvent être à la merci d'un incident subalterne, de la présence d'un vieux bâtiment dans les eaux italiennes? Est-ce qu'il y aurait une question de l'*Orénoque* qui se serait réveillée dans ces derniers temps? Comment peut-il y avoir encore une question de l'*Orénoque?* Si elle existe, ce qu'il y a de mieux c'est d'en finir, c'est de débarrasser les rapports des deux pays d'une équivoque sans portée, bonne tout au plus à ramener un petit embarras périodique et à servir aux banales déclamations des partis. Il faut aller droit au fait. La France a laissé, il y a quatre ans, dans le port de Civita-Vecchia un vieux navire par un acte de suprême déférence pour le chef de l'église qui cessait d'être souverain temporel. Elle a laissé l'*Orénoque* à la disposition exclusive de notre ambassadeur auprès du saint-siége, en même temps qu'elle reconnaissait le roi Victor-Emmanuel couronné à Rome, établi désormais au Quirinal. En d'autres termes, par une combinaison singulière un bâtiment français est resté dans les eaux italiennes, placé uniquement sous l'autorité de celui de nos représentans qui n'a aucun rapport avec la souveraineté italienne. Que cette situation fût irrégulière, ce n'est point douteux; elle n'a pu se prolonger qu'avec des ménagemens extrêmes, par l'esprit de modération et de conciliation des deux gouvernemens. Le cabinet de Rome, par considération, et nous osons dire par sympathie pour la France, s'est abstenu de toute réclamation directe et officielle; il a gardé une grande réserve, et il avait raison dans son propre intérêt, puisque la présence du navire français était l'attestation la plus frappante de la liberté du saint-père, puisqu'il était clair que, si le pape voulait quitter Rome, il le pouvait, et que, s'il ne partait pas, c'est qu'il voulait rester au Vatican. Le gouvernement français de son côté n'a rien négligé pour que la présence de l'*Orénoque* gardât uniquement et exclusivement le caractère tout moral d'une marque de déférence personnelle. S'il y a eu des difficultés venant de zèles intempérans ou peu intelligens, elles ont été aussitôt assoupies. Elles peuvent cependant renaître sans cesse, elles n'échappent pas au gouvernement italien, elles pèsent sur le gouvernement français lui-même. La conclusion est que la politique la plus sage est de supprimer la cause de ces difficultés possibles et dont on n'est pas toujours maître, surtout lorsqu'il y a de part et d'autre des passions qui s'agitent autour de ministères dépendant jusqu'à un certain point des mobilités de l'opinion.

Parlons franchement. A quoi sert cet *Orénoque* vieillissant dans les eaux italiennes? Il est, dit-on, à la disposition du saint-père pour le recevoir

si les circonstances le forçaient à quitter Rome; mais le pape est au Vatican, le roi Victor-Emmanuel règne à Civita-Vecchia, et entre les deux villes il y a vingt lieues de terre italienne. Qu'on prévoie tout ce qu'on voudra. Si c'étaient des circonstances révolutionnaires qui vinssent assaillir le saint-père au Vatican, si on avait à le délivrer d'une véritable captivité, dont on ne fait pas apparemment peser le soupçon sur le roi Victor-Emmanuel, à quoi servirait l'*Orénoque?* Si le pape n'est captif que comme il l'est aujourd'hui, s'il peut partir et s'éloigner librement, comme cela n'est point douteux, l'*Orénoque* ou tout autre bâtiment français est à sa disposition au premier signal, qu'il soit à Toulon ou à Civita-Vecchia. La France n'a pas besoin de laisser un navire dans une situation irrégulière pour assurer sa déférence et sa protection au souverain pontife. Le gouvernement le sait bien; ceux qui cherchent à détourner une résolution de nature à dégager notre pays le savent tout aussi bien. S'ils insistent si vivement, ce n'est pas seulement pour avoir la satisfaction d'offrir un asile au saint-père, dont la sûreté n'est point en péril, c'est parce que l'*Orénoque* est à leurs yeux une dernière protestation contre la présence du roi Victor-Emmanuel à Rome. La marque de dévoûment au saint-siége ne leur suffirait pas, si elle n'était en même temps, ou avant tout, un acte d'hostilité contre l'Italie et une dernière réserve pour l'avenir. Entretenir la division entre la France et l'Italie dans l'espoir de servir la cause des restaurations légitimistes et cléricales, c'est leur préoccupation la plus vive, ils ne le cachent pas. Que des partis qui ont les yeux fermés sur tout poursuivent cette coupable politique, ils ne sont que des partis. La diplomatie française ne peut évidemment avoir cette pensée; elle ne peut, sous une forme quelconque, par une réticence quelconque, s'associer à une protestation contre un état de choses qu'elle a reconnu. Cette insistance même donne au rôle de l'*Orénoque* une signification que notre gouvernement désavoue à coup sûr et qui ne le met pas moins dans une position fausse, en éveillant d'un autre côté les préoccupations du gouvernement italien qui peut avoir, lui aussi, à contenir des insistances d'opinion dans un sens opposé. Les deux cabinets ont invinciblement le même intérêt à ne pas laisser subsister un si périlleux malentendu. Pour l'un et pour l'autre, la nécessité d'une mesure décisive, prochaine, est, si nous ne nous trompons, dès ce moment admise; elle se dégage de la situation.

De quelle manière et sous quelle forme l'acte peut-il s'accomplir? Franchement, dès que le principe semble admis, le moyen le plus simple et le plus net serait le meilleur. Il n'y aurait qu'à rappeler l'*Orénoque* de sa longue et inutile station devant Civita-Vecchia, en se bornant à déclarer, ce qui ne peut être mis en doute, que la France tient toujours un navire à la disposition du saint-siége, si le pape se décidait à quitter Rome, ce qui est encore plus douteux. La France le pourrait d'autant mieux qu'elle agirait aujourd'hui spontanément, librement; elle ferait

un acte d'amitié à l'égard de l'Italie, elle répondrait sans contredit à un désir du cabinet de Rome, sa résolution n'aurait point été provoquée par une démarche officielle qui n'a jamais été faite jusqu'ici. Tout se passerait simplement, sans apparence d'effort et de réserve. Y a-t-il des combinaisons par lesquelles on pourrait se proposer de suppléer à la présence de l'*Orénoque*, qui déjà ne servait à rien? En fait de garanties, la plus sûre est encore l'engagement solennel pris par l'Italie de respecter, de faire respecter l'indépendance spirituelle du pontificat et la liberté personnelle du saint-père, les deux seules choses qu'on puisse songer à sauvegarder désormais. Au-delà ou en dehors de cette garantie, toutes les combinaisons risqueraient fort d'être peu comprises, de ressembler à des demi-solutions qui auraient l'inconvénient d'être probablement peu efficaces et peut-être de ne contenter personne. L'essentiel est de ne pas se laisser détourner du vrai but, de ne pas subordonner la direction supérieure, nécessaire de notre politique, à des arrangemens qui ne conduiraient à rien, qui ne feraient que diminuer le prix et affaiblir l'effet d'une résolution sérieuse.

Que M. le ministre des affaires étrangères, qui a déjà déployé un zèle prévoyant et avisé dans une situation difficile, que M. le duc Decazes ne s'y méprenne pas : il a en ce moment une occasion décisive; il a entre les mains un moyen d'enlever aux partis une question dont ils abusent contre le pays et de fixer nos relations, notre politique au-delà des Alpes dans des conditions aisées et profitables. S'il espère par des palliatifs désarmer les passions de parti et de secte, il peut être tranquille, il ne réussira pas. Qu'il fasse revenir l'*Orénoque* par étapes, qu'il le mette à Villefranche au lieu de le ramener tranquillement à Toulon, qu'il imagine des arrangemens pour tâcher de tout concilier, pour paraître continuer encore à distance une mission protectrice à l'égard du saint-siége, on ne lui en saura aucun gré. On ne lui demande pas de transiger, on lui demande de traiter l'Italie en ennemie, de laisser, à côté du roi révolutionnaire qui est à Rome, la protestation vivante d'une force française, de s'ériger en gonfalonier de l'église en face de l'usurpation! M. le duc de Bisaccia, qui a été à Londres un si brillant ambassadeur de *high life*, avant d'être heureusement remplacé par un vrai diplomate, M. le comte de Jarnac, qui pourra suivre sérieusement nos affaires avec l'Angleterre, M. le duc de Bisaccia se chargera certainement d'aller représenter cette politique à Rome, de mettre les Italiens à la raison et même de faire arriver l'*Orénoque* dans les eaux du Tibre, sous le château Saint-Ange! Si M. le duc Decazes ne se déclare pas l'ennemi de l'Italie, il aura beau s'évertuer, il n'apaisera pas les ressentimens de la droite, qui éclatent déjà rien que sur le soupçon d'une négociation; il n'aura pas mieux réussi que s'il avait rappelé purement et simplement l'*Orénoque*, de sorte que les sacrifices qu'il ferait par esprit de ménagement seraient faits en pure perte.

D'un autre côté, qu'on y réfléchisse. Au-delà des Alpes existe un gouvernement sensé, conciliant, avec lequel notre cabinet a les meilleurs rapports, qui représente au pouvoir une opinion considérable, l'opinion de l'immense majorité de l'Italie, portée par toutes ses sympathies vers la France. Le ministre des affaires étrangères notamment, un esprit des plus prudens, des plus élevés, M. Visconti-Venosta, conduit depuis longtemps la diplomatie italienne avec autant de sûreté et de prévoyance pour son pays que d'égards pour nous. Aujourd'hui des élections vont avoir lieu pour le renouvellement de la chambre des députés. Dans ces élections, cette triste affaire de l'*Orénoque* jouera nécessairement un certain rôle; elle sera exploitée, on s'en fera une arme contre le ministère, contre le parti modéré que représente le ministère. Un acte d'amitié par le rappel spontané et opportun d'un navire inutile produirait sans doute au contraire une heureuse impression; il serait aux yeux de l'Italie le prix d'une politique de modération et de cordialité avec la France. Oui, qu'on y réfléchisse bien : est-il prudent de laisser les élections italiennes se faire sous le poids d'une question nationale non résolue, d'une question que le ministère lui-même peut être tenté de relever pour se prémunir contre des entraînemens d'opinion, ou dont peut profiter au scrutin une opposition connue pour ses sentimens anti-français? Qui donc peut recueillir l'avantage de tout cela? On sait bien qu'il y a dans le monde des politiques d'une certaine importance qui ne demandent pas mieux que de tirer parti de nos hésitations, d'ajouter à nos embarras, d'isoler la France, d'exciter contre elle les défiances, les animosités ou les susceptibilités; on n'ignore pas que ces politiques sont à l'œuvre en Italie comme ailleurs. Le seul moyen qu'ait la France, c'est de ne point donner des armes contre elle, de garder au moins les amis qu'elle peut avoir si aisément, d'en acquérir de nouveaux si elle peut, et c'est en agissant ainsi, en sachant se décider à propos, qu'elle peut maintenir sa dignité là où elle serait en jeu. Dussent les légitimistes pointus refuser pour cela au ministère un vote qu'ils ne semblent guère disposés à lui accorder, le gouvernement n'aurait pas pour sûr acheté trop cher à ce prix le maintien, la consolidation des rapports de confiance et d'amitié entre la France et l'Italie.

C'est autre chose en Espagne, bien que ce soit au fond un peu la même question, puisqu'il s'agit toujours de choisir entre une politique libérale et la cause de l'absolutisme, qui combat sous le drapeau carliste. L'Espagne libérale est à Madrid, cela n'est point douteux, et la France n'a fait que se conformer à ses traditions comme à ses intérêts en reconnaissant le gouvernement de Madrid avec les autres puissances de l'Europe, qui l'ont reconnu à peu près simultanément. Seule la Russie s'est abstenue, et on a même parlé d'une lettre que l'empereur Alexandre aurait écrite au prétendant don Carlos, ce qui ressemblerait à une singulière dissonance dans le concert diplomatique du moment.

Toujours est-il que le général Serrano, — car c'est lui et lui seul qui est reconnu comme chef du pouvoir exécutif d'un régime qu'on ne désigne pas, — toujours est-il que le chef du gouvernement espagnol a reçu déjà l'ambassadeur d'Allemagne, M. le comte d'Hatzfeld, et le ministre d'Autriche, M. le comte Ludolf, qui ont été les premiers arrivés. Le représentant de l'Angleterre, M. Layard, est récemment passé à Paris se rendant au-delà des Pyrénées. Notre nouvel ambassadeur, M. de Chaudordy, vient de partir à son tour. Il y a quelques jours déjà que l'ambassadeur d'Espagne en France, M. le marquis de La Vega y Armijo, a été reçu de son côté en audience officielle par M. le président de la république. Voilà donc le général Serrano reconnu selon toutes les formes et introduit parmi les pouvoirs réguliers, recevant les représentans de l'Europe et ayant partout ses ambassadeurs. Parce que l'Allemagne avait pris l'initiative de cette manifestation diplomatique, ce n'était pas évidemment un motif pour que la France hésitât dans son choix, et eût l'air de rester sous le poids d'une connivence secrète ou publique avec une cause dont le succès serait plus dangereux pour elle que pour tout le monde. Elle a eu raison de ne point s'arrêter à des incidens, même à des marques de malveillance ou de défiance, et ce qu'elle a reconnu, c'est sans doute un chef de gouvernement, mais c'est surtout et avant tout l'Espagne libérale ayant à se débattre contre une formidable insurrection, réduite à disputer son existence au milieu des fureurs d'une guerre civile implacable. Entre cette Espagne et la France, il y a de vieux liens de sympathies et d'intérêts que ne peuvent détruire ni affaiblir les événemens.

Ces vieilles sympathies, la France ne les désavoue certainement pas. D'où vient donc que l'Espagne ou plutôt un certain monde espagnol qui s'agite autour du gouvernement n'a que des récriminations, des violences de langage contre la France? Un jour c'est parce que nous ne nous hâtons pas de reconnaître le gouvernement, un autre jour c'est parce que notre ambassadeur n'arrive pas assez vite, puis c'est pour un préfet ou un chef carliste qui aura passé la frontière. Un moment en vérité on aurait dit un système organisé de polémiques violentes et provocatrices. Si cela eût continué, les journaux de Madrid n'auraient pas laissé de rendre délicate la position de M. l'ambassadeur d'Espagne à Paris. M. le marquis de La Vega y Armijo a sûrement trop d'esprit et de courtoisie pour avoir eu la pensée des démarches qu'on lui a fait le compromettant honneur de lui attribuer. Ces nuages sont passés ou passeront comme bien d'autres, et entre les deux pays il restera ce qui a toujours existé, une alliance naturelle, nécessaire, que tous les protectorats ne pourraient remplacer pour l'Espagne. De quoi peut-on se plaindre à Madrid? Si le gouvernement du général Serrano n'est point encore venu à bout des carlistes, ce n'est point assurément la faute de la France, et ce ne sont pas les navires allemands rôdant sur la côte de

Biscaye qui réduiront le prétendant à mettre bas les armes. Les Espagnols ont beaucoup mieux à faire que de se plaindre, ils ont à réorganiser l'Espagne libérale dans des conditions de fixité et d'indépendance. C'est le meilleur moyen de préparer la défaite du prétendant dont le drapeau flotte encore sur les montagnes de la Navarre. CH. DE MAZADE.

Le Pirate malais, par le baron de Wogan.
Voyage au pays des bayadères, par M. Louis Jacolliot, Paris 1874.

Le temps n'est plus où les récits de voyages lointains étaient lus avec cette curiosité désintéressée que peuvent inspirer des contes de fées, où le lecteur ne se disait jamais qu'il lui serait possible d'y aller voir. Grâce à la vapeur, il s'attache pour nous à ces sortes de récits un intérêt plus direct et plus sérieux; si les contrées les plus reculées ont perdu le charme mystérieux des choses placées hors de notre portée, en revanche nous savons que d'un moment à l'autre elles pourraient jouer un rôle dans notre existence, réagir sur nous à distance, et qu'il nous importe de les connaître. Aussi la vogue est-elle aux livres de voyages, et on les recherche d'autant plus qu'ils renferment plus de détails sérieux et de renseignemens pratiques. Parmi les touristes français dont les relations se lisent avec le plus d'agrément, nous citerons M. le baron de Wogan et M. L. Jacolliot. M. de Wogan, ancien officier de spahis, l'auteur des *Six mois dans le Far-West*, vient de faire paraître un nouveau récit aussi attachant que ses précédens ouvrages. *Le Pirate malais* renferme des narrations de combats homériques, des histoires de chasse, des peintures de mœurs sauvages, tout cela raconté avec une verve spirituelle qui entraîne et vous donne pour ainsi dire l'intuition des choses. A son tour, M. Jacolliot, dans ses *Voyages au pays des bayadères* et *au pays des perles*, nous fait connaître l'Inde et l'île de Ceylan sous des aspects nouveaux et parfois inattendus. Il entre dans des détails fort curieux sur les mystères des pagodes, sur les étranges fêtes religieuses célébrées par les brahmanes, sur les rapports des colons européens avec le bas peuple indigène. En parcourant ces récits, où l'on est frappé d'un accent de vérité et de sincérité, on ne peut s'empêcher de constater combien l'influence du contact des peuples civilisés est longue à se faire sentir sur ces races de l'extrême Orient. L'Inde et la Chine, l'Australie et le Japon, tous ces pays qui nous apparaissaient autrefois comme au travers d'un brouillard sont désormais presqu'à nos portes; mais en abrégeant les distances on ne fait pas tomber les barrières morales qui séparent les races, et le sentiment de la solidarité des hommes est bien lent à naître.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

